

CORRESPONDANCE

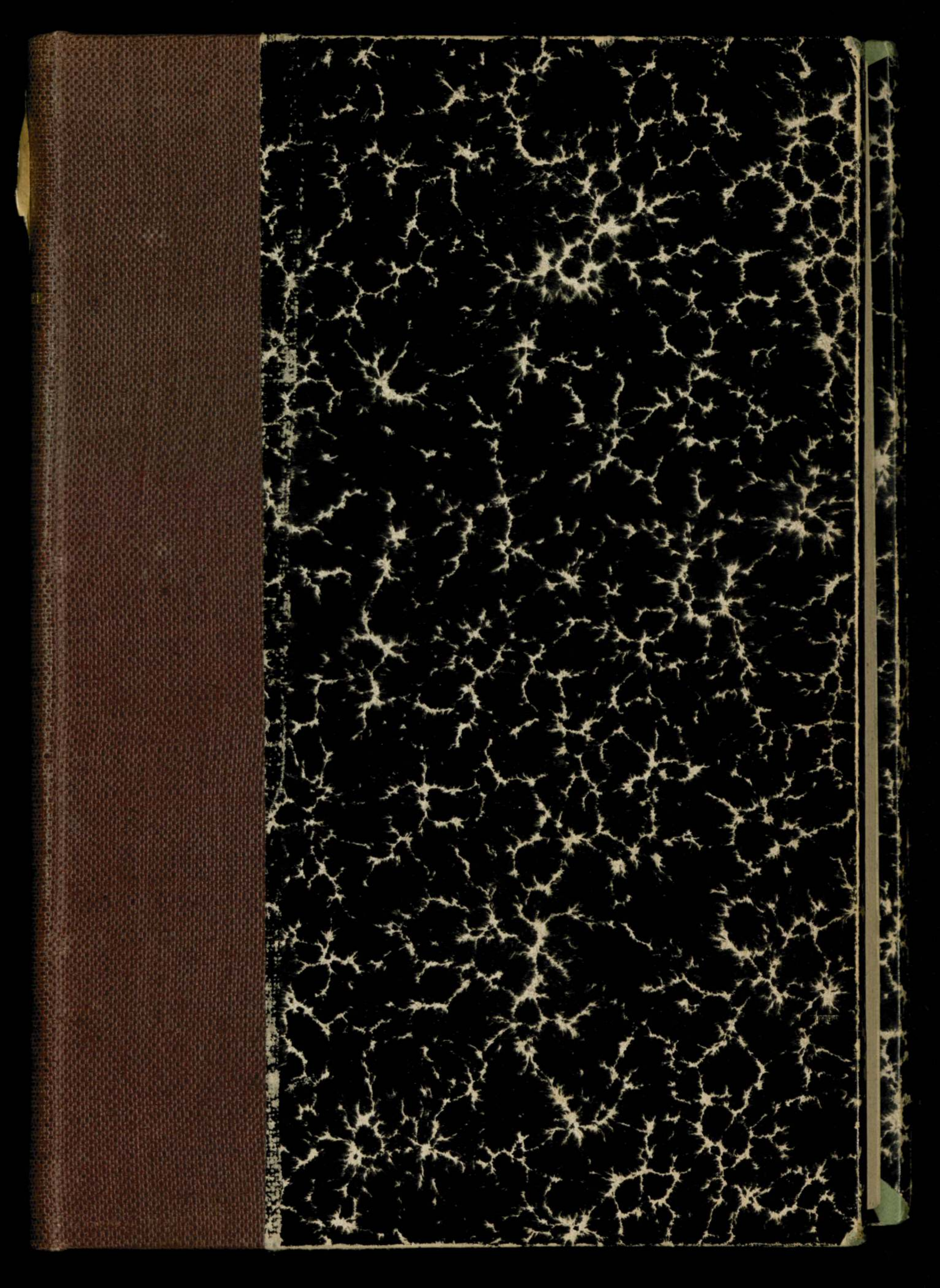
DE WAGNER

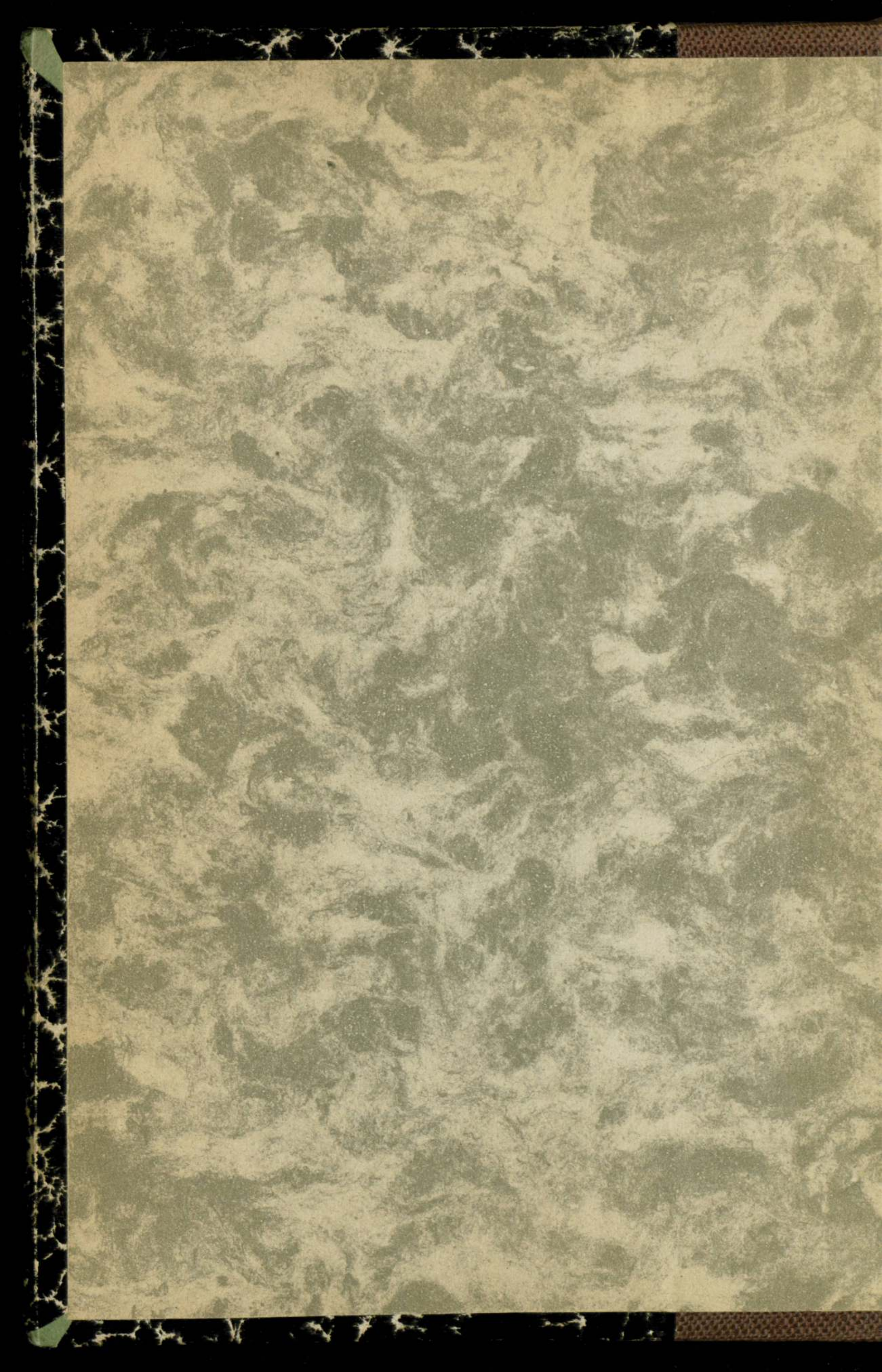
ET

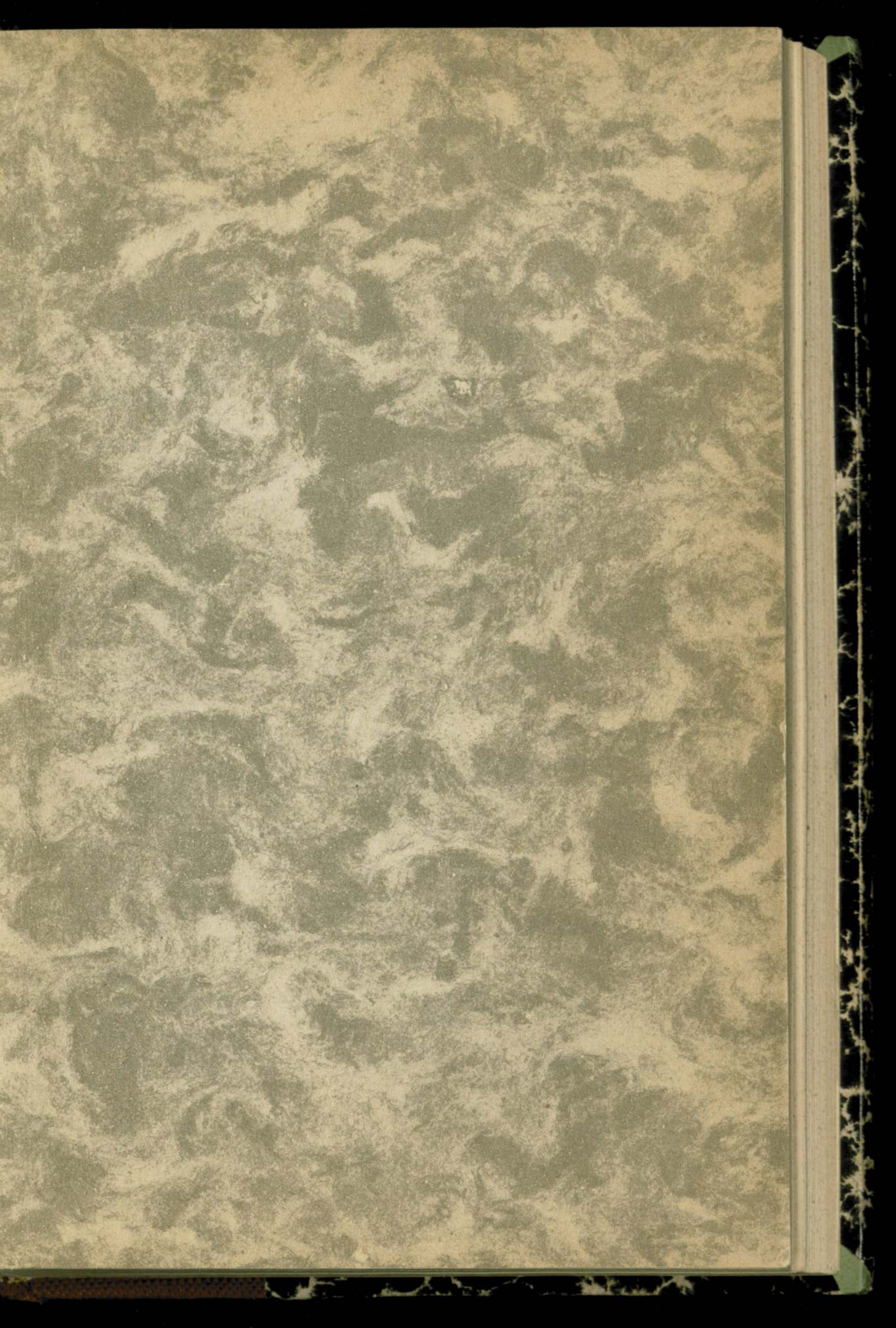
DE LISZT

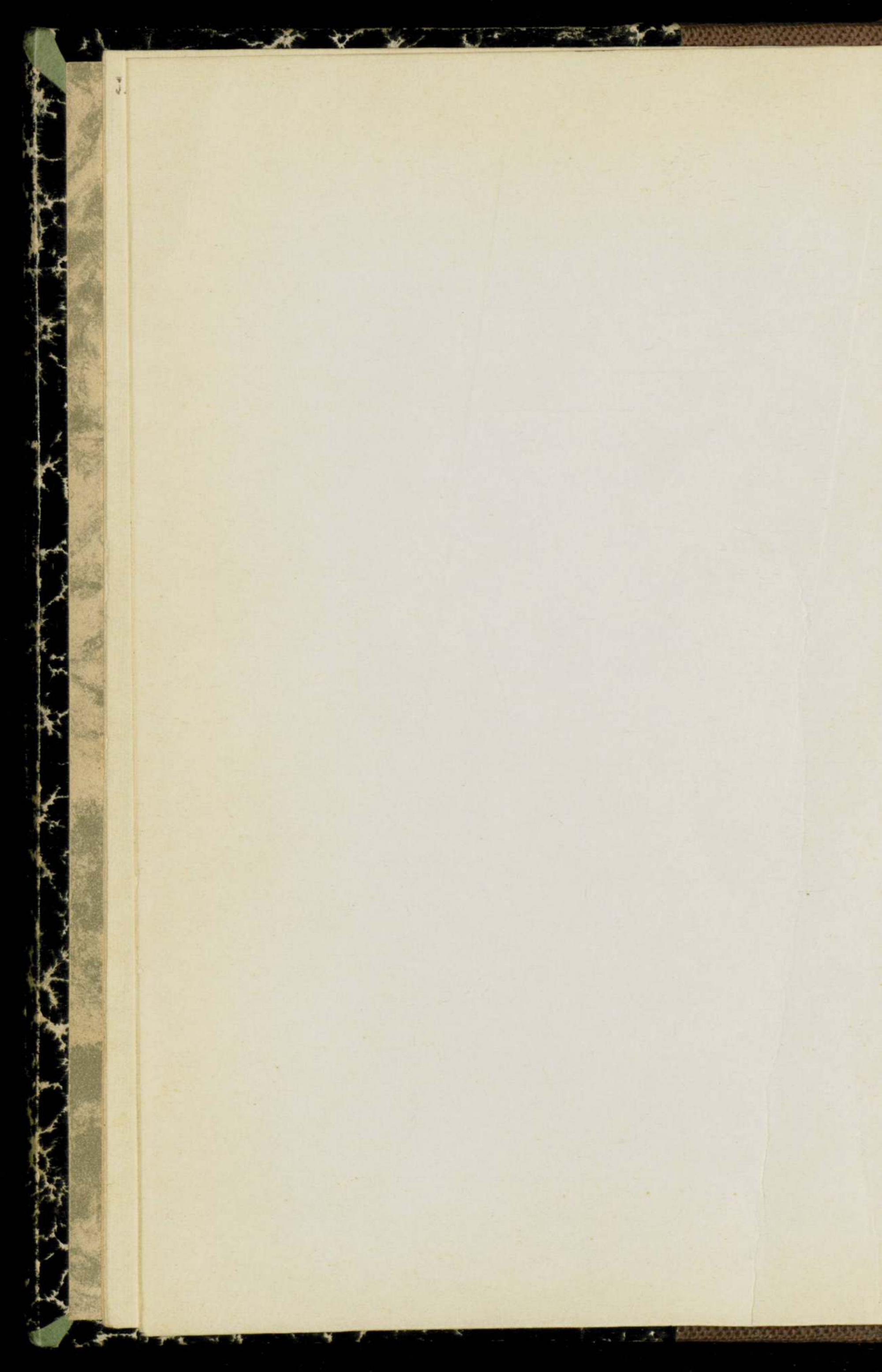
1











CORRESPONDANCE

DE

WAGNER ET DE LISZT

TRADUCTION FRANÇAISE

PAR

L. SCHMITT,

PROFESSEUR HONORAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE FRANCE

TOME I. 1841 à 1853





LEIPZIG

BREITKOPF & HÆRTEL, ÉDITEURS

1900.



I

1841 à 1853.

1.

Monsieur, ce qui m'enhardit à vous importuner de ces lignes, c'est l'accueil si aimable que j'ai reçu de vous vers la fin de l'automne 1840, lors de votre dernière apparition à Paris, après vous avoir été présenté en passant par M. Schlesinger. Cependant il est encore une autre circonstance qui m'encourage à faire cette démarche: mon ami, l'écrivain Henri Laube, m'a écrit l'été dernier de Carlsbad qu'il avait fait dans cette ville la connaissance d'un de vos compatriotes, qui s'était vanté d'être votre ami; qu'il avait parlé à ce monsieur de moi et de mon projet, et qu'il l'avait intéressé pour moi au point que, devant partir pour une autre station thermale où il était sûr de vous rencontrer, il lui avait promis spontanément de me recommander à vous.

Vous voyez, Monsieur, à quelles vagues et lointaines combinaisons je me vois forcé de rattacher une grande espérance; vous voyez comme je me cramponne à d'incertaines éventualités pour arriver à un bonheur inestimable. — Cette promesse a-t-elle pu être suivie d'effet? — La mauvaise étoile qui me poursuit sans trêve m'interdit presque de le croire. Mais je devais à moi-même de vous adresser cette question; je vous demande de vouloir bien y répondre simplement par un oui ou par un non.

Agréez, Monsieur, l'hommage de ma profonde considération et de mon parfait dévoûment.

Paris, le 23 mars 1841.

Richard Wagner.
25, rue de Helder.

2.

Monsieur, enfin je suis sûr d'arriver jusqu'à vous, et je profite de cette occasion que depuis longtemps j'appelais de mes vœux pour essayer de mon mieux de vous intéresser au

projet que nous avons formé de perpétuer la mémoire de Weber en lui élevant à Dresde un monument digne de lui. Vous êtes sur le point de couronner l'œuvre dont vous avez été l'actif promoteur, je veux dire l'érection du monument de Beethoven. De plus, vous êtes entouré des premiers musiciens de notre époque; vous vous trouvez donc dans les meilleures conditions pour mener à bien l'entreprise à laquelle on vient de revenir, surtout grâce à mon initiative. — Vous avez sans doute appris en son temps que nous avons ramené les restes de Weber en Allemagne pour les confier à la terre natale, qu'on nous a assigné près de notre beau théâtre de Dresde une place pour y ériger un monument, et qu'on a déjà réuni une bonne partie des fonds nécessaires, grâce à des représentations à bénéfice données par les théâtres de Dresde, de Berlin et de Munich. Inutile de dire qu'il faut que la somme grossisse notablement si l'on veut arriver à faire quelque chose de bien; il faut donc nous évertuer à nous créer des ressources nouvelles partout où cela sera possible. Or j'aimerais bien que ce soin vous fût laissé en grande partie; ce qui me fait parler ainsi, ce n'est pas la paresse, mais uniquement la conviction que la voix d'un pauvre compositeur d'opéras allemand, qui n'a pas trop de tous les instants de sa vie pour faire franchir à ses œuvres le cercle de sa province, est beaucoup trop faible pour se faire écouter à propos de n'importe quoi. Cher monsieur Liszt, si je vous demande de m'affranchir en quelque sorte de la tâche que je m'étais imposée, ne rejetez pas ma prière, prenez-la sérieusement à cœur: j'ai peur qu'on ne puisse me reprocher de faire tort à la mémoire de notre cher Weber en osant, moi chétif, prendre l'initiative de l'hommage suprême que nous voulons lui rendre. Faites, je vous en prie, ce que vous pourrez pour seconder notre entreprise, car peu à peu, quand je vois l'indifférence du public et surtout celle de nos théâtres, qui doivent tant à Weber, je me prends à craindre que nos ressources financières ne *restent* ce qu'elles sont actuellement. Ne nous verrions-nous pas contraints à aborder avec des moyens peu dignes l'érection d'un monument qui aurait en tout cas mieux réussi si une personnalité plus importante s'était mise à la tête de l'entreprise?

Je n'insisterai pas davantage, car j'en ai sans doute dit assez pour vous. Le comité dont je fais partie s'adressera également à vous dans les formes voulues. Puissiez-vous lui faire la réponse qu'il espère! puissé-je avoir été à même de contribuer pour une faible part à cet heureux résultat!

Recevez l'assurance de ma haute considération et de mon sincère dévoûment. Bien à vous

Marienbad, le 5 août 1845. Richard Wagner.

3.

Monsieur et cher ami, j'apprends par-ci par-là que vous me gardez un excellent souvenir et que vous travaillez à me faire des amis. J'aurais été heureux si, par un plus long séjour à Dresde, vous m'aviez fourni l'occasion de vous en remercier de vive voix et de jouir de votre société. Je remarque de plus en plus que moi et mes œuvres, qui ne se répandent guère ou pas du tout, nous pourrions bien n'avoir pas beaucoup d'avenir; c'est ce qui m'amène insensiblement à l'idée d'exploiter un peu vos bons sentiments à mon égard. Autant il me répugne de chercher et de faire naître des occasions, autant il me paraît naturel d'essayer de vous gagner, vous plus que tout autre. A Vienne, où vous vous arrêtez en ce moment, se trouve un directeur de théâtre, P...; il y a un an, ce monsieur vint m'inviter à donner ce printemps-ci mon «Rienzi» sur son théâtre; depuis je n'en ai plus entendu parler. Comme au mois de mai prochain notre ami Tichatschek va jouer dans une série de représentations sur la scène que dirige P..., ce qui permettrait de donner «Rienzi» dans d'excellentes conditions, j'en viens à maudire ce P... qui m'a fait faux bond. Je suppose que le directeur, qui personnellement est très borné, a été prévenu contre mon opéra par son chef d'orchestre, car celui-ci à lui-même écrit un opéra qu'il n'est pas arrivé à faire jouer à Dresde, parce que notre roi l'avait entendu ailleurs avec déplaisir. Probablement le malencontreux personnage m'en veut, bien que je ne sois pour rien dans l'affaire. De pareilles considérations ont beau être insignifiantes, elles n'en sont pas

moins, en grande partie, la vraie raison pour laquelle des œuvres comme les miennes tombent et meurent en Allemagne. Aussi, comme Vienne peut avoir de l'importance pour moi — surtout au point de vue pécuniaire, si je renonce à tout le reste —, je vais droit à vous, Monsieur et cher ami, pour vous prier de faire la leçon au directeur P... et d'obtenir qu'il fasse jouer le plus tôt possible mon «Rienzi» sur son théâtre. Ne m'en veuillez pas de mon insistance.

J'ai pris la liberté de vous envoyer par Meser la partition de mon «Rienzi» et celle de mon «Tannhæuser»; le dernier vous plaira-t-il mieux que le premier? Je le souhaite et je l'espère.

Je vous remercie bien sincèrement des grandes marques de bienveillance et d'amitié que vous m'avez données; puissiez-vous rester toujours dans les mêmes sentiments à l'égard de votre fidèle et bien dévoué

Dresde, le 23 mars 1846. Richard Wagner.

4.

Cher ami, M. Halbert me dit que vous désireriez avoir l'ouverture que j'ai composée pour le «Faust» de Gœthe. Comme je ne vois pas d'autres raisons pour la garder par devers moi que le fait qu'elle a cessé de me plaire, je vous l'envoie, parce que je crois qu'en cette occurrence il s'agit simplement de savoir si l'ouverture vous plaît. Si cela est, disposez de mon travail; seulement je serais bien aise de pouvoir à l'occasion ravoir le manuscrit.

Vous allez avoir à passer par les tribulations auxquelles un chef d'orchestre est condamné; je m'en rends compte, et mon opéra est tout à fait de nature à les faire éprouver à celui qui l'aime sérieusement; apprenez à les connaître, ces tribulations: elles sont le pain quotidien que je mange. Que Dieu vous donne la force nécessaire et vous fasse trouver du plaisir à votre labeur!

Bien cordialement à vous

Dresde, le 30 janvier 1848. Richard Wagner.

5.

Excellent ami, vous me disiez naguère que vous aviez fermé votre piano pour quelque temps; je suppose donc que vous soyez devenu momentanément banquier. Je suis dans une triste situation, et voilà que je me dis soudain que vous pourriez venir à mon aide. J'ai entrepris moi-même la publication de mes trois opéras; j'ai réuni au moyen de divers emprunts le capital nécessaire pour cela. A l'heure qu'il est, tous mes créanciers demandent à être remboursés; la situation ne peut se prolonger pendant huit jours, car toutes les tentatives que j'ai faites pour vendre ces œuvres, même pour la somme que j'ai déboursée, sont restées infructueuses par les temps difficiles que j'ai à traverser. Pour plusieurs autres motifs la question devient très grave pour moi, et je me demande tout bas ce que je vais devenir. La somme dont il s'agit s'élève à cinq mille thaler: en défalquant les bénéfices déjà réalisés et en admettant que je renonce à mes droits d'auteur, elle représente l'argent dépensé pour la publication de mes opéras. — Pouvez-vous me procurer cette somme? L'avez-vous ou quelqu'un qui la donnerait pour l'amour de vous l'a-t-il? Ne serait-ce pas une chose fort intéressante si vous deveniez le propriétaire-éditeur de mes opéras? L'ami Meser continuerait l'affaire à votre compte aussi loyalement qu'au mien: un avocat arrangerait la chose. Et savez-vous ce qui en résulterait? C'est que je redeviendrais un *homme*, un homme pour lequel l'existence serait possible, un artiste qui de sa vie ne s'occuperait plus de la question d'argent et qui se contenterait de travailler avec entrain, avec plaisir. Cher Liszt, avec cet argent vous me rachéteriez de la servitude. Trouvez-vous que, comme serf, je vaille ce prix?

Dites-le bientôt à votre très dévoué

Dresde, le 23 juin 1848. Richard Wagner.

6.

Excellent ami, je soutiens ici une lutte à outrance, et je ne sais pas quelle en sera l'issue. J'ai écrit à mon avocat et lui

ai fait part de la dernière espérance qui me reste, celle de voir, grâce à votre énergique intervention, l'arrangement de mes affaires devenir une chose possible. Votre nom pèsera d'un grand poids dans la négociation, mais plus encore votre personne; accordez-moi cette dernière pour un jour, mais que ce soit *bientôt*. Des nouvelles que j'ai reçues ici me forcent à partir en voyage mercredi ou jeudi pour quinze jours. Pour ce motif et pour d'autres raisons encore je ne puis vous offrir des représentations de mes opéras. Ne pourriez-vous pas vous décider à venir bien vite ici, même sans la perspective d'un de mes opéras? Si je ne vous offre pas de représentations, vous recevrez, par contre (comme c'est mon vœu le plus cher), tous mes opéras sans exception en toute propriété. Venez. — Votre présence produira beaucoup de bons résultats; elle fera plus de bien que je ne pourrais en faire pendant toute ma vie par ma personne, car je suis incapable de me tirer d'affaire moi-même.

Que Dieu vous garde, excellent ami! Tout à vous

Dresde, le 1 juillet 1848. Richard Wagner.

7.

Monsieur et cher ami, hier soir j'ai écrit à M. de Villen pour le prier de s'entretenir et de s'entendre avec vous, votre avocat et M. Meser au sujet de la question des partitions, et de me donner ensuite une réponse positive et précise.

Il ne m'est pas possible en ce moment d'aller à Dresde; mais Dieu veuille que votre situation se présente sous un jour tel que je puisse vous offrir les faibles, bien faibles services de

Votre sincère et dévoué admirateur et ami

Weimar, le 4 juillet 1848. F. Liszt.

8.

Excellent ami, je vous envoie mes cordiales salutations avec mes meilleurs remercîments pour toutes les preuves de sollicitude que vous m'avez données.

J'avais promis à Mme la princesse de Wittgenstein de la

renseigner sur une représentation de mon «Tannhæuser»; je ne puis en ce moment que vous en dire ceci: cet opéra ne pourra pas être représenté dimanche ou lundi, comme je l'avais promis, surtout parce que Tichatschek est souffrant; mais, fût-il même en bonne santé, il ne pourrait pas l'être, parce que nous avons d'abord à faire honneur à nos engagements envers un chanteur étranger, Formes. Je prévois qu'il ne sera possible de jouer «Tannhæuser» qu'environ 8 jours plus tard.

En tout cas j'espère vous revoir bientôt, et je m'en réjouis.

Oserais-je vous prier de présenter mes hommages à Mme la princesse? Tout à vous

Dresde, le 6 septembre 1848. Richard Wagner.

9.

Monsieur et cher ami, bien que j'ose à peine espérer que vous pourrez répondre à mon appel, je m'empresse de vous informer que la représentation de mon «Tannhæuser» est annoncée pour dimanche prochain, 24 septembre.

Vendredi 22, l'orchestre du théâtre donnera un concert pour fêter son troisième centenaire: entre autres morceaux on jouera aussi un fragment de mon dernier opéra, «Lohengrin».

Je considère comme un devoir de vous mander le fait et de me conformer ainsi à ce qui a été convenu jadis entre nous. Je serai enchanté de pouvoir, à cette occasion, vous saluer ici, vous et peut-être aussi Mme la princesse de Wittgenstein (à laquelle je vous prie de présenter mes respectueux hommages). Malheureusement j'ai lieu de craindre que cet avis ne vous parvienne à un moment inopportun.

A vous de tout cœur

Dresde, le 19 septembre 1848. Richard Wagner.

10.

Monsieur et cher ami, recevez mes cordiales salutations et mes meilleurs remercîments pour le bon souvenir que vous me gardez. Depuis longtemps j'éprouvais le besoin de vous écrire;

Dieu sait ce qui m'en a toujours empêché! Puisse ma lettre d'aujourd'hui ne pas arriver trop tard!

Par les temps difficiles que nous traversons vous voulez donc bien vous imposer l'ennui de batailler pour mon «Tannhæuser»! N'êtes-vous pas encore découragé de poursuivre cette lourde tâche, qui ne cessera d'être ingrate qu'en mettant les choses au mieux? Je dis «en mettant les choses au mieux», car la représentation ne pourra devenir intelligible et produire un effet durable qu'à une condition: c'est que les acteurs (surtout celui qui joue le rôle principal) seront capables de vaincre les énormes difficultés de l'interprétation et qu'ils ne s'effaroucheront pas de la nouveauté du problème à résoudre. Si quelque chose me fait espérer le succès, c'est votre active intervention. Vous obtiendrez d'heureux résultats, j'en suis convaincu.

J'aime fort à vous voir fixé pour le moment à Weimar; je crois que Weimar s'en trouvera très bien, ainsi que vous-même. Nous voilà, nous aussi, un peu voisins.

Je suis bien bas, ma situation est passablement désespérée: je dépends de la bonne volonté de certaines personnes; j'ai renoncé à toute idée de plaisir. Quoi qu'il en soit — disons-le pour vous consoler —, je vis pourtant et compte ne pas me laisser abattre si facilement par n'importe qui.

Je vous prie de présenter mes respects à M. de Zigesar, qui m'a écrit très gentiment; les questions dont il me parle dans sa lettre ont été, je l'espère, résolues verbalement par M. Genast, notamment celle des droits d'auteur, auxquels je renonce volontiers. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de Genast, et soyez assez aimable pour m'écrire bientôt quelques lignes et me donner de vos nouvelles.

Votre cordialement dévoué

Dresde, le 14 janvier 1849. Richard Wagner.

11.

(A M. de Zigesar.)[1]

Monsieur, recevez mes sincères remercîments pour votre bonne lettre; elle m'a fait un très sensible plaisir. J'avoue

qu'il me paraissait bien difficile de trouver actuellement de la sympathie pour mes travaux; je m'inquiète moins de la période troublée que nous traversons que des goûts d'un public qui a totalement perdu le sérieux et l'élévation dans les idées pour ne plus songer qu'à s'amuser au théâtre. Vous-même redoutez l'accueil réservé par le public weimarien à mon opéra; mais votre sympathie pour mon œuvre s'exprime si cordialement que vous me donnerez raison, je l'espère, si j'accuse vos honorables devanciers d'être la cause première de cette déchéance esthétique que vous craignez d'avoir à constater chez le public d'aujourd'hui. L'éducation ne transforme-t-elle pas le public d'un théâtre aussi bien qu'elle transforme l'individu? Cependant j'ai tort de reprocher à Weimar l'évolution fâcheuse qui, dans les vingt-cinq dernières années, s'est produite dans tous les théâtres du monde. De plus, je risquerais d'être accusé de ne le faire que dans l'intérêt d'une œuvre qui pourrait bien ne pas être goûtée du public pour des raisons toutes différentes, c'est-à-dire tenant à ses imperfections mêmes. — Quoi qu'il en soit, le zèle avec lequel vous défendez ma cause est, dans cet état de choses, d'autant plus méritoire et plus agréable pour moi; aussi je vous en exprime toute ma reconnaissance.

Des raisons personnelles me forceront sans doute à remettre à d'autres temps le plaisir d'aller vous voir à Weimar; ce qui me retient le moins, c'est la crainte d'être déçu dans mon attente en ce qui concerne les représentations de mon opéra. Je puis vous dire en toute sincérité que j'ai une idée on ne peut plus favorable de ce que peuvent le zèle et surtout la bonne volonté; mais, par contre, je sais aussi combien les moyens les plus rares sont d'un faible secours pour l'art véritable sans ces deux éléments. Comme je puis me tenir pour assuré que ces deux conditions essentielles se trouvent réunies au théâtre de Weimar, il ne me reste plus qu'à vous remercier d'avance, vous et tous ceux qui s'intéressent à mon œuvre, mais surtout mon ami Liszt, et à bannir toutes les craintes exagérées qui pourraient m'assaillir. Je désire vivement que le succès de vos efforts puisse être apprécié par la princesse dont vous allez célébrer la fête.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.
Votre très dévoué

Dresde, le 8 février 1849.
Richard Wagner.

12.

Monsieur et cher ami, vous savez déjà par M. Zigesar avec quelle ardeur, avec quelle admiration et quelle sympathie toujours croissantes nous étudions votre «Tannhæuser». S'il vous était possible de venir ici le 15 pour assister à la dernière répétition et à la représentation, qui aura lieu le lendemain, ce serait une vraie joie pour nous tous. Faites-le-moi savoir seulement un jour à l'avance pour que je puisse m'assurer d'un gîte pour vous, etc.

Merci de m'avoir envoyé l'ouverture du «Faust» et à bientôt, je l'espère.
Votre sincèrement dévoué

9 février 1849.
F. Lizst.

13.

Cher ami Liszt, d'après tout ce qui me revient, vous avez su, après les succès sans précédent de votre vie d'artiste, en remporter tout récemment un nouveau, qui ne le cède en rien à vos plus beaux triomphes antérieurs et qui peut-être même les surpasse sous plus d'un rapport. Croyez-vous qu'il ne me soit pas possible d'en juger de loin? Lisez plutôt.

Voilà quatre ans que mon opéra «Tannhæuser» est publié, et aucun théâtre au monde n'a encore jugé à propos de le jouer. Il vous a fallu venir de bien loin vous installer dans une ville qui possède un petit théâtre de cour pour vous mettre aussitôt à l'œuvre et pour faire faire un pas en avant à votre ami si durement éprouvé. Sans perdre votre temps à parler et à négocier, vous vous êtes astreint vous-même à ce travail nouveau pour vous, et vous avez mis ma pièce à l'étude. Or soyez sûr que personne ne sait, aussi bien que moi, ce que c'est que de faire voir le jour à un travail pareil dans les circonstances actuelles; qui diable ne met pas des opéras à l'étude? Pour vous il ne s'agissait pas simplement de monter

cet opéra, il s'agissait surtout de le savoir bien compris et bien accueilli. Il fallait pour cela s'y mettre corps et âme, se sacrifier corps et âme, concentrer toutes les fibres de son corps, toutes les facultés de son âme, et n'avoir en vue que ce but unique: faire voir le jour à l'œuvre de l'ami, et cela de manière que l'apparition fût *belle et utile à l'ami.* Il fallait avoir la certitude du succès, car vous ne vous étiez mis à la besogne que pour cela. *Vous avez réussi*: voilà qui montre quelle est votre énergie et de quoi vous êtes capable.

Si j'ai bien jugé votre belle action, si je vous ai bien compris, vous comprendrez aussi, je l'espère, ce cri du cœur, simple et vrai comme votre action elle-même: *Merci, cher ami*!

Vous n'avez pas voulu seulement servir la cause de mon œuvre, vous avez voulu aussi m'être utile à moi-même. Vous connaissiez ma situation, vous saviez que je suis à peu près réduit à moi-même, un abandonné, un solitaire. Vous avez voulu me faire *des amis*, et vous avez eu assez bonne opinion de mon travail pour croire qu'il pourrait, en se répandant, m'en faire trouver.

Cher ami, vous venez de me relever comme par enchantement. Ce n'est pas pour me plaindre, mais pour vous convaincre de l'admirable effet de votre intervention que je vous raconterai ce qui suit. Juste en ce moment, dans la même semaine où vous représentiez mon «Tannhæuser» à Weimar, j'ai eu à subir de la part de mon directeur des mortifications si indignes que pendant plusieurs jours j'ai été en lutte avec moi-même, me demandant si je devais rester plus longtemps exposé aux traitements les plus odieux pour conserver le morceau de pain que me donne mon engagement, et si je ne ferais pas mieux de renoncer définitivement à l'art et de gagner ma vie au jour le jour, afin d'échapper au despotisme de l'ignorance doublée de méchanceté. Grâce à Dieu, les nouvelles de Weimar, jointes aux salutations et aux rapports de Tichatschek, m'ont remonté. J'ai retrouvé le courage d'endurer. *C'est encore à vous que je le dois*!

S'il plaît à Dieu, je vous reverrai bientôt, cher et inestimable ami. La semaine dernière, il m'a été impossible de

demander à mon persécuteur quoi que ce fût, un petit congé, par exemple. Pourtant j'aurais aimé venir à Weimar, n'eût-ce été que pour me dérider pendant quelques heures auprès de vous et pour vous dire combien votre amitié me rend heureux. Contentez-vous aujourd'hui de ces quelques lignes dans lesquelles je laisse déborder mon cœur et que j'écris avec des larmes dans les yeux.

J'ai reçu en même temps de MM. Zigesar, Biedenfeld et Genast des lettres aimables et charmantes au possible; je réponds à toutes d'un seul coup en faisant de vous mon interprète et vous priant de saluer bien cordialement ces messieurs. Gardez-moi votre affection; en échange, je vous donne volontiers à tous tout ce que j'ai en moi et qu'à ce titre j'appelle mien.

Que Dieu vous garde, *cher* Liszt. Votre

Dresde, le 20 février 1849. Richard Wagner.

14.[1])

Très-cher ami, Je dois tant à votre vaillant et superbe génie, à vos brûlantes et grandioses pages de Tannhæuser, que je me sens tout embarrassé d'accepter les remercîments que vous avez la bonté de m'adresser à l'occasion des deux représentations que j'ai eu l'honneur et le bonheur de diriger. Toutefois votre lettre m'a fait un bien vif plaisir d'amitié, et je vous remercie de tout cœur des remercîments que vous voulez bien me faire. Une fois pour toutes, dorénavant, veuillez bien me compter au nombre de vos plus zélés et dévoués admirateurs — de près ou de loin, comptez sur moi et disposez de moi.

MM. de Zigesar, Genast et Biedenfeld vous ont écrit, avec détail, l'impression qu'a produit votre chef-d'œuvre sur notre public. Dans la «Deutsche allgemeine Zeitung» vous trouverez

---

1) Cette lettre est, ainsi que celles qui portent les n°s 15, 21, 28, 30, 34, 36, 40, 44, 45, 49, 51, 63, 65, 71, 122, 163, 182, 186, 192, 205, la reproduction rigoureusement exacte des lettres figurant sous les n^os ci-dessus, telles qu'elles ont été écrites en français par leurs auteurs. (*Note du Traducteur.*)

quelques lignes que j'ai envoyé à Brockhaus sur sa demande; la rédaction de ce petit article en revient à Biedenfeld. — Je vous enverrai par la poste l'article qui a paru dans notre «Gemeinde-Blatt», où se trouve aussi le prologue de Schober qui a eu le bon esprit de tirer un très bon parti de Tannhæuser.

A propos de gens qui ont eu ce bon esprit, savez-vous de quoi je me suis avisé?

Ni plus ni moins que de m'approprier à ma façon, pour le Piano, l'ouverture de Tannhæuser, et toute la scène: «O du mein holder Abendstern» du 3me acte. — Quant à la première, je crois qu'elle trouvera peu d'exécutants, qui sauront en vaincre la difficulté matérielle, mais la scène de l'«Abendstern» serait aisément à la portée des pianistes de 2e ordre. Si donc il vous convenait de proposer à Meser de la graver ou bien si vous me permettiez d'en disposer pour H. ou Sch., il me plairait assez de la publier prochainement. — Peut-être même, si vous n'aviez point d'objection, en disposerai-je en faveur d'un album pour lequel on me met en requisition depuis deux mois — l'Album publié par un «*Frauen-Verein*» au profit de la *Flotte allemande*!! J'ai eu beau répondre que j'étais absolument à sec de manuscrit et d'idées, on ne veut pas démordre et voici de nouveau une lettre qui me parvient d'une belle dame pour me relancer de plus belle!

Écrivez-moi un mot sur la destination que vous préférez pour votre «Abendstern», et quand nous nous reverrons, j'aurai l'impertinence de vous jouer de mes deux mains votre ouverture telle que je l'ai récrite pour mon usage particulier.

Veuillez bien me rappeler très affectueusement au souvenir de Tichatschek; il a été admirable comme artiste, et charmant et excellent comme camarade et ami. Aussi me fais-je un véritable plaisir de le revoir ici au mois de Mai ainsi qu'il nous l'a promis; et cette fois peut-être pourrez-vous disposer de quelques jours que nous serions heureux de vous voir passer ici.

En attendant, très cher ami, croyez-moi de cœur et d'âme votre très dévoué admirateur et ami

26 févr. 1849. Fr. Liszt.

P S. Une très belle et intelligente main veut bien joindre quelques lignes à cette lettre; — si vous avez eu de l'ennui à me lire, vous ne sauriez être mieux dédommagé.

15.[1])

Permettez, monsieur, qu'une voix de plus se joigne au chœur d'admiration, qui fait chanter un «Gloria» à l'auteur de ce double poème du Tannhæuser —.

Si d'autres ont, plus que moi, le droit de vous parler de cette sublime expression de l'art, que vous avez donné à de si grandes émotions, j'ose venir vous dire, combien ces âmes, perdues dans la foule, qui se chantent en elles-mêmes leur «Sängerkrieg», sont pénétrées par cette harmonie, qui renferme de si fines et délicates nuances d'idées, de sentiments et de passions.

Nous espérions vous voir un moment à Weimar, et je tenais d'autant plus à cette espérance, que depuis longtemps j'aurais voulu vous exprimer mes remercîments pour l'amabilité que vous avez eu pour moi lors de mon séjour à Dresde.

Permettez que j'y ajoute maintenant tous ceux que je vous dois pour ces instants magnifiques, durant lesquels j'ai écouté les mélodies rendant si bien l'attrait fascinateur des sirènes qui hantent les rivages de notre imagination, et ces cris poignants que nous arrache l'étouffement des parfums de leur féerique séjour, — et ces recueillements qui nous élèvent dans leur humilité, et ces désespoirs qui nous jettent «sans crainte au devant des glaives quand l'âme est percée d'un bien autre glaive de douleur», et ces élégies qu'on ne récite qu'à l'étoile du soir, et ces prières qui emportent l'âme sur leurs ailes.

Permettez, monsieur, que les impressions que tant de Passion et tant de Beauté réveillent dans les cœurs qui savent tout ce que la Passion renferme d'étranges secrets, et qui adorent la Splendeur de la Beauté, arrivent jusques à vous pour vous dire, combien est profonde l'admiration que ce chef-d'œuvre excitera dans tous les temps et tous les lieux, dans tous ceux qui ont

---

1) Voir la note 1, page 12.

entrevu quelque peu de ces brillantes et douloureuses régions de l'âme.

Veuillez croire surtout à celle, qu'on vous a vouée ici, et qu'on serait si heureux de vous témoigner personellement.

Je serai au nombre des plus désireux de vous voir, monsieur, et de vous renouveler de vive voix l'expression des sentiments admiratifs et distingués dont je vous prie de trouver ici mille assurances.

Ce 25 février 49. Carolyne Wittgenstein.

16.

Très cher ami, merci mille fois pour votre lettre. Nous sommes en très bon train nous deux, n'est-ce pas? Si le monde nous appartenait, nous donnerions, je crois, bien du plaisir aux gens. J'espère qu'à nous deux, du moins, nous nous entendrons toujours: qui ne veut pas être avec nous n'a qu'à rester derrière nous; — scellons notre alliance par cette formule!

Mais que dire de la charmante lettre que j'ai reçue avec la vôtre? Ai-je réellement fait tant de plaisir à votre noble amie par mon humble œuvre qu'elle ait cru me devoir, en retour, un témoignage aussi flatteur qu'inespéré? En réalité, l'effet produit sur moi est complet; mais j'ai de la peine à croire que mon œuvre seule ait fait une pareille impression sur la spirituelle princesse, et je soupçonne, avec beaucoup de raison peut-être, que le zèle de mon ami Liszt vient de faire un miracle de plus. Quoi qu'il en soit, je me trouve trop stupide aujourd'hui pour remercier votre noble amie autrement que par votre bouche; mais du moins je vous supplierai de lui exprimer ma reconnaissance et ma joie en termes aussi chaleureux qu'il vous sera possible. M'accordez-vous cette prière?

Il y a déjà plusieurs années, alors que je composais mon ouverture et que je ne pouvais me douter de rien, je me demandais si je l'entendrais jamais jouer par vous. Je ne vous en aurais jamais dit un mot, car ce ne sont pas des choses

qu'on puisse demander; mais aujourd'hui que j'apprends que vous vous occupez réellement de vous approprier ce morceau de musique à votre façon, il faut que je vous dise que j'éprouve la même impression qu'au sortir d'un rêve merveilleux. Cela est donc possible? — Pourquoi pas? Tout vous est possible, *à vous*! — Quant à l'«Etoile du soir», disposez-en, cher ami, tout à fait comme vous l'entendrez. J'en ai parlé à Meser, qui va vous écrire pour se mettre entièrement à votre disposition; si vous préférez la faire publier par une autre voie, faites comme bon vous semblera. Dans tous les cas je me sens très flatté de votre projet.

Aujourd'hui j'ai lu dans la «Gazette d'Allemagne» le compte rendu de mon opéra dont vous m'aviez parlé: la rédaction de cet article me crée de nouvelles et très grandes obligations envers M. de Biedenfeld. Je vous prie, cher ami, de lui transmettre mes meilleurs remercîments. Il faut que je vous demande aussi de vouloir bien exprimer ma profonde reconnaissance aux artistes qui ont si bien mérité de moi par leur zèle et par le succès qui l'a couronné! Que de personnes n'aurais-je pas à remercier! Que d'obligations j'ai contractées! Aussi je me réjouis de voir arriver le mois de mai, époque où je viendrai en tout cas près de vous; alors je laisserai déborder de mon cœur toute la reconnaissance qu'il peut contenir. Ainsi donc au mois de mai! —

Que Dieu vous garde, cher, très cher ami! Saluez bien affectueusement Zigesar et Genast de ma part. — Je me jette aux pieds de Mme la princesse.

Pour toujours votre très reconnaissant

Dresde, le 1 mars 1849. Richard Wagner.

17.

(A M. O. L. B. Wolf.)

Très cher ami, il m'a été impossible de vous écrire immédiatement de Rorschach (où je ne suis, du reste, arrivé qu'hier matin) et de vous renvoyer le passeport: une demi-heure après l'arrivée du bateau à vapeur la diligence de Zurich partait

déjà. Or j'ai cru devoir la prendre aussitôt, attendu que je me suis fait pour ce voyage une loi d'abréger tout arrêt inutile. Malheureusement mon voyage s'est effectué très lentement: je n'ai pu partir de Cobourg que dimanche matin pour aller à Lichtenfels. J'ai eu la chance de passer partout sans être remarqué; seulement à Lindau (où j'arrivai à minuit) on me demanda le passeport; le matin on me le rendit sans difficulté, mais hélas! muni d'un visa pour la Suisse. Il faut que je le retourne au Dr Widemann avec ce visa; mais j'espère que, grâce à son expérience d'homme d'État, il saura s'expliquer cette addition à son passeport.

Heureusement me voilà donc en Suisse, grâce à vos conseils, chers amis, et à votre concours dévoué. Mais ces quatre journées de voyage et cette chaleur accablante m'ont mis le sang dans un tel état d'effervescence qu'il me serait impossible aujourd'hui de me remettre en route sans m'exposer à un coup d'apoplexie. De plus, j'espère pouvoir profiter d'un séjour à Zurich pour obtenir un passeport pour la France: un de mes amis de jeunesse est depuis longtemps établi dans cette ville; il doit revenir aujourd'hui d'une partie de plaisir, je l'attends, et j'espère qu'il fera pour moi le nécessaire, ce qui me dispenserait de faire un grand détour en passant par Genève.

J'écris plus longuement à ma femme par le même courrier; aussi, en vous priant de faire part de cette nouvelle à nos amis, j'entends ne parler que de notre cher Liszt. Saluez-le mille et mille fois, mon patron, mon suzerain, et assurez-le de la ferme intention où je suis de lui faire plaisir dans la mesure de mes moyens. Ce voyage a ranimé et stimulé mes instincts d'artiste à un degré extraordinaire; aussi me voilà parfaitement d'accord avec moi-même sur ce que j'ai à faire à Paris. Je ne fais pas grand cas de la destinée, mais je sais que les derniers événements qui ont marqué ma vie m'ont fait entrer dans ma véritable voie: il faut maintenant que je produise les œuvres les plus importantes et les plus sérieuses qu'il me soit donné de faire. Il y a un mois à peine, je ne me doutais pas de ce que je reconnais aujourd'hui comme le plus grave problème de mon existence: ma profonde affection

pour Liszt me fait trouver en moi et hors de moi la force de résoudre ce problème. Ce sera là notre œuvre *commune*. Bientôt je vous en dirai plus long là-dessus.

Un de ces jours Liszt recevra de ma femme un paquet de partitions, etc.; qu'il veuille bien l'ouvrir. Je le prie d'examiner à tête reposée la partition de «Lohengrin»: c'est mon dernier travail, mon œuvre la plus mûre. Je ne l'ai encore soumise à aucun artiste; aucun n'a donc pu me dire encore quelle impression elle produit. Aussi comme il me tarde de connaître l'opinion de Liszt! Quand il aura fini de l'examiner, qu'il veuille bien me l'envoyer le plus tôt possible à Paris avec les autres partitions et les librettos; peut-être pourrait-il me les faire parvenir par une connaissance qui aurait à se rendre à Paris. L'un des exemplaires du «Vaisseau fantôme» est destiné au théâtre de Weimar; prière à Liszt de le prendre dans le paquet, ainsi que les paroles, et de garder le tout jusqu'à nouvel ordre.

Maintenant que mon incomparable ami veuille bien s'intéresser à ma pauvre femme! Je tiens surtout à la voir quitter la Saxe, et notamment la maudite ville de Dresde. C'est pourquoi l'idée m'est venue de chercher pour elle et pour sa famille un asile modeste, mais agréable, dans le pays de Weimar — peut-être dans un des domaines du grand-duc. Avec ce que nous avons sauvé de notre mobilier elle pourrait se créer et créer pour moi — dans l'avenir — un nouvel intérieur. Puisse mon ami réussir à trouver ce que je rêve!

Je vous remercie bien cordialement d'avoir été si bon pour moi; j'ai reçu tant de preuves de votre bonté que je ne puis pas mettre les mains dans mes poches sans y trouver quelque chose qui me rappelle la sollicitude et la sympathie de l'ami Wolff. Puisse mon avenir être votre récompense!

Mes cordiales salutations au Dr Widmann, dont j'ai été le sosie pendant quatre jours: je le rends entièrement à lui-même et par cette restitution je contribuerai largement, je l'espère, à lui assurer une parfaite santé. Qu'il veuille bien recevoir mes meilleurs remercîments!

Et merci à votre chère femme, merci à votre bonne mère!

Je vous envoie les bénédictions d'un homme sauvé par vous. Adieu, cher ami. Bientôt vous en apprendrez plus long sur votre

Zurich, le 20 mai 1849. Richard Wagner.

18.

Mon cher ami, c'est à toi qu'il faut que je m'adresse quand mon cœur veut s'ouvrir. Oui, j ..i besoin d'être réconforté, je ne le nierai pas. Comme un enfant gâté qui regrette le toit paternel, je m'écrie: Ah! que ne suis-je chez moi, dans une petite maison au bord de la forêt! que ne puis-je laisser au diable ce monde où il règne, ce monde que je n'aurais jamais envie de conquérir, vu que sa possession me dégoûterait encore plus que son seul aspect!

Ah! si tu pouvais comprendre tout ce que ton amitié est pour moi! Je n'ai point d'autre désir que celui de vivre toujours seul avec ma femme, dans ton voisinage. Ce n'est ni Londres ni Paris que je rêve. Toi seul tu saurais, mieux que personne, faire éclore ce qu'il peut y avoir encore de bon en moi, car c'est dans ton affection que je trouverais la chaleur qui féconde.

A Zurich je t'ai envoyé de mes nouvelles par Wolff. La Suisse m'a fait du bien; j'y ai trouvé un vieil ami de jeunesse avec lequel j'ai pu causer longuement de toi; c'était Alexandre Müller, que tu connais comme moi, un homme aimable et un artiste de talent. A Zurich j'ai trouvé aussi l'article que tu as écrit dans le «Journal des Débats» sur «Tannhæuser». Qu'as-tu fait là? Tu as voulu rendre compte de mon opéra, et, au lieu d'une simple analyse, tu as produit un vrai chef-d'œuvre. Tu as écrit sur mon opéra comme tu en as dirigé la représentation, en maître: tout est neuf, tout est original dans ton compte rendu. En déposant le journal, je me disais: Cet homme merveilleux ne peut rien faire sans se révéler, sans se livrer tout entier; jamais il ne peut se borner à reproduire, il n'est point d'activité possible pour lui que celle qui produit; tout en lui tend à la création pure, absolue. Et pourtant il ne s'est pas encore avisé de concentrer sa force

de volonté pour concevoir, pour exécuter une œuvre grande et digne de lui. Avec une individualité aussi marquée serait-il trop peu égoïste? Est-il trop aimant, et fait-il comme Jésus sur la croix, le sauveur de tous qui ne veut pas se sauver lui-même?

Ah! cher ami, ton souvenir et mon affection pour toi me font délirer; quand je pense à toi, je ne puis encore que laisser déborder ma joie; mais j'espère être bientôt assez fort pour réprimer cet enthousiasme égoïste et pour te parler de ton avenir d'artiste. Puisse Dieu me mettre alors à la hauteur de mon amitié pour toi! En ce moment je vis encore trop de l'affection que tu m'as vouée; aussi la mienne ne sait-elle que se répandre en exclamations stériles. J'espère trouver bientôt la force nécessaire en vivant près de ceux qui t'aiment comme je t'aime, car vraiment *tu as des amis!*

Peu de temps après la publication de ton article, je suis arrivé à Paris. Nous savons mieux que personne que la succession rapide de ces deux faits a été l'effet du hasard; mais tu n'avais nullement songé à cette coïncidence possible en écrivant et en envoyant ton article. Mais ce hasard a tout de suite accentué très nettement ma situation à Paris; or notre ami M. la voit sous des couleurs aussi sombres que possible. O cher Liszt, il faut que tu finisses par être parfaitement éclairé sur le compte de cet homme; mais que dis-je là? Ne sais-tu pas depuis longtemps que des natures comme celle de M. sont l'antipode de la tienne et de la mienne? Ne sais-tu pas depuis longtemps qu'entre M. et toi il ne pouvait exister qu'un lien formé de ton côté par la générosité et, du sien, par le calcul? Lorsque ces deux trames se rencontraient dans le tissu de vos relations, tu pouvais pendant un temps te faire quelque illusion. Mais je crois que ton affection s'aveuglait volontairement et que tu te livrais de propos délibéré à une illusion généreuse. M. est petit, essentiellement petit, et malheureusement je ne rencontre plus personne qui soit tenté d'en douter.

Je te le dis franchement: je suis absolument incapable de me prêter à une comédie d'intrigue à la «verre d'eau»; si je n'avais que ce moyen de réussir, je ferais mes paquets dès

demain pour aller m'établir dans quelque village d'Allemagne. Je veux bien travailler tant que je pourrai; mais écouler mes produits *sur un pareil marché*, cela m'est impossible. D'ailleurs, l'art tel qu'il existe ici est tombé si bas, il est tellement pourri, tellement décrépit qu'il suffira, pour l'achever, d'un hardi moissonneur qui sache lui donner le coup de grâce. Cher ami, abstraction faite de toute spéculation philosophique, j'éprouve le besoin de te dire nettement ceci: sur le terrain de la contre-révolution il n'est plus d'art possible; sur le terrain de la révolution l'avenir de l'art est tout aussi problématique, à moins qu'on ne sache y pourvoir à temps. En un mot, demain je me mettrai à écrire pour un journal politique sérieux un article corsé sur le théâtre de l'avenir. Je te promets de m'abstenir, autant qu'il me sera possible, d'y parler politique et de n'y compromettre ni toi ni personne; mais, pour ce qui concerne l'art et le théâtre, je me permettrai d'être, en y mettant les formes voulues, aussi rouge que possible, car il est essentiel que nous arborions une couleur franche. Je pense prendre ainsi le parti le plus sage; celui qui, pour de simples raisons de prudence, me conseille de suivre cette voie comme la plus féconde, n'est autre que ton lieutenant Belloni. A Paris, me dit-il, il faut que j'aie de l'argent comme M., même plus d'argent que M., ou bien que je me fasse craindre. Eh bien! faute d'argent, j'ai une furieuse envie de pratiquer un peu le terrorisme dans le domaine de l'art. Donne-moi ta bénédiction, ou plutôt prête-moi ton assistance. Viens diriger cette grande chasse; nous tirerons de manière à faire une belle hécatombe de lièvres.

Sans doute je n'arriverai pas de sitôt au but; cependant je vais me préparer. Je ne peux pas composer un libretto à la Scribe ou à la Dumas. Une fois *arrivé* à un résultat convenable dans cette chasse à courre de Paris, je compte bien ne pas l'exploiter en routinier: il faudra que je fasse du nouveau, ce qui ne m'est possible qu'à la condition de tout tirer de moi-même. Je cherche donc dès maintenant un jeune poète français ayant le cœur assez chaud pour se dévouer à mon idée; j'inventerai moi-même mon sujet, et l'autre n'aura plus

qu'à faire ses vers français aussi tranquillement que possible; toute autre manière de procéder ne me conviendrait pas.

Pour rompre la monotonie de ces longs préparatifs, il me faudra faire une excursion à Londres: je suis prêt à y aller aussitôt que possible et à faire tout ce que je pourrai pour y faire jouer mes pièces. J'attends tes amicales instructions à cet égard.

Je te remercie bien cordialement de m'avoir donné Belloni: c'est un brave garçon, très capable et très actif. Il vient me prendre tous les jours et me conduit par les chemins qui, à Paris, mènent à la gloire.

Tu viens de voir le côté viril de mon programme; voici la contre-partie. Cet affreux Paris me pèse et m'accable; souvent je beugle comme un veau qui regrette l'étable et le pis de sa mère. Comme je me sens seul dans cette foule! — Ma pauvre femme! Je n'ai pas encore reçu de ses nouvelles; je n'ai qu'à penser à elle pour perdre toute énergie et tout ressort. Rassure-moi bientôt sur le compte de ma femme. Malgré tout mon courage j'ai souvent les plus lâches défaillances. En dépit de tes offres généreuses, je suis souvent dans des transes mortelles quand je vois fondre mon argent à la suite de ce doublement long voyage de Paris. Je passe par les mêmes phases qu'il y a dix ans, quand je suis venu ici: que de fois alors ai-je eu des tentations criminelles en voyant commencer ces longues journées sans pain! Ah! combien ce vulgaire souci dégrade l'homme!

Mais il me suffira pour me remonter de recevoir une bonne nouvelle, notamment d'apprendre qu'on m'est resté fidèle dans ce petit coin de Weimar. Une seule bonne nouvelle, et je me retrouverai à flot!

Mon cher, mon excellent ami, accepte-moi tel quel et sois indulgent pour un homme exaspéré par cet affreux Paris. Je ne te remercie pas, mais je t'estime bien heureux. Salue la chère princesse, salue mes quelques amis et dis-leur que tu as confiance dans mon avenir. Je te récrirai bientôt. Sois heureux et ne m'oublie pas. A toi

Paris, le 5 juin 1849. Richard Wagner.

(As-tu reçu les partitions? Pourras-tu avec le temps m'en envoyer ici une partie?)

J'ai été chez ta mère, et j'ai été ravi de la voir. Voilà une femme pleine de force et de santé! Je retournerai chez elle. — Elle t'envoie ses meilleures salutations.

19.

Très cher ami, voilà près d'un mois que j'ai quitté ma femme, et elle ne m'a pas encore donné signe de vie: je suis bien triste et bien découragé! — Il faut que je trouve un nouveau chez-moi, sinon c'en est fait de moi: mon cœur est plus grand que ma raison.

J'ai discuté sérieusement avec Belloni; je l'ai amené à partager mon opinion sur ma situation actuelle, et, par suite, j'ai pris la résolution indiquée par les circonstances.

Ma présence à Paris est absolument inutile en ce moment: mon affaire, c'est d'écrire un opéra pour Paris; je suis impropre à toute autre besogne. Mais un pareil travail ne peut pas se faire au pied levé; en mettant les choses au mieux, il faudra six mois pour la composition de la pièce et dix-huit mois pour arriver à la faire jouer. A Paris et sans intérieur — je veux dire sans la tranquillité d'âme nécessaire — il m'est impossible de travailler. Il faut que je trouve un autre coin où je me sente chez moi et où je puisse me promettre de rester chez moi. Comme tel j'ai choisi Zurich; j'ai demandé à ma femme de venir m'y rejoindre avec sa sœur cadette et d'y amener les derniers restes de notre mobilier. J'ai dans cette ville un ami, Alexandre Müller, qui m'aidera à installer un logement au meilleur marché possible. J'irai là-bas dès que je *pourrai*. Une fois que nous serons réunis, je me remettrai au travail avec entrain. De là j'enverrai l'ébauche de mon opéra parisien à Belloni, qui le fera arranger en français par Vaez. Celui-ci pourra avoir achevé son travail au mois d'octobre; alors je quitterai ma femme pour peu de temps et j'irai à Paris, chercherai par tous les moyens possibles à me faire charger de la composition de l'opéra en question, ferai

peut-être aussi jouer quelque chose et retournerai ensuite à Zurich pour faire la musique. Jusque-là j'emploierai mes loisirs à composer enfin mon dernier drame allemand, «la Mort de Siegfried» ; dans six mois je t'enverrai cet opéra complètement terminé.

Il faut maintenant que je me mette à un travail sérieux, sinon je suis perdu; mais pour travailler en ce moment il me faut du calme et un chez-moi; si j'ai ma femme auprès de moi dans la gentille ville de Zurich, je trouverai l'un et l'autre.

Je n'ai qu'un but, il n'est qu'une chose que je puisse et veuille faire toujours avec plaisir, avec entrain: c'est *travailler*, ce qui revient à dire pour moi: écrire des opéras. Je suis incapable de faire autre chose: jouer un rôle, remplir des fonctions, je ne le pourrai jamais, et je tromperais ceux à qui je promettrais de me livrer à un autre genre d'activité.

Procurez-moi donc un petit traitement annuel, juste suffisant pour nous assurer, à ma femme et à moi, une existence tranquille à Zurich, puisque je ne puis pas encore songer à me fixer en Allemagne, près de vous. Je t'ai parlé à Weimar d'un traitement de 300 thaler, que je voudrais demander à la grande-duchesse en échange de mes opéras entiers ou remaniés, etc. Peut-être le duc de Cobourg et même la princesse de Prusse y ajouteraient-ils quelque chose; dans ce cas je serais heureux de reconnaître dans une certaine mesure la générosité de ces trois protecteurs en mettant à leur service toute mon activité d'artiste; ils auraient ainsi la satisfaction de m'avoir conservé tout entier pour mon art. Je ne sais pas solliciter des bienfaits, ni trouver la forme convenable pour mener à bien une pareille transaction; mais toi, tu réussiras, si tu consens à intercéder en ma faveur. — Je pourrais aussi consacrer le produit éventuel d'un opéra que j'écris pour Paris au paiement des dettes que j'ai laissées à Dresde.

Cher Liszt, ce que j'ai dit te suffit-il?

Je t'adresse encore, avec la confiance d'un homme qui se trouve dans une détresse *absolue*, la prière que voici: tâche de m'envoyer bien vite de l'argent, pour que je puisse partir

d'ici, aller à Zurich et y vivre jusqu'à ce que je touche le traitement espéré; tu verras mieux que personne quelle somme il me faut pour cela.

Malheureusement j'ignore si ma femme pourra trouver l'argent nécessaire dans le cas où elle céderait à mes instances et se déciderait à venir à Zurich; voudrais-tu vite lui demander si elle a besoin de quelque chose? Écris-lui en confiant ta lettre aux soins de M. Édouard Avenarius, Marienstrasse, à Leipzig.

Dieu! quelle violence je me fais sans cesse pour ne pas pleurer! — Ma pauvre femme!!

Je veux faire de mon mieux; je me résigne à tout, pourvu que j'en finisse avec cette existence de nomade et que je trouve quelque part un chez-moi.

Aujourd'hui je n'ai pu te parler que de moi dans cette lettre; ne m'en veuille pas. Mais je connais ta bonté et m'en remets entièrement à elle.

Reçois mille et mille salutations de Ton

Rueil, le 18 juin 1849. Richard Wagner.

(Ma femme m'apporterait les partitions à Zurich, n'est-ce pas?)

(Je croyais que Tichatschek pourrait m'envoyer un peu d'argent de Berlin; malheureusement je n'ai rien reçu, et je ne vois pas le moyen de te faciliter la tâche, bien que j'ignore également où tu pourrais trouver la somme nécessaire.)

20.

Cher ami, pardonne-moi de revenir si vite à la charge. Enfin j'ai reçu quelques lignes de ma femme, et sa lettre m'a donné bien des remords. Avant tout je regrette amèrement d'avoir sollicité ton intervention auprès de quelques princes et princesses pour me faire obtenir un traitement annuel. Perdant complètement de vue mon passé récent, j'ai oublié que le rôle joué par moi dans la dernière insurrection de Dresde m'a mis en fâcheuse posture devant ces augustes per-

sonnes: elles doivent voir en moi un adversaire irréconciliable, et elles s'étonnent peut-être que, ruiné à la suite de cette insurrection avortée, j'ose invoquer leur appui. Ma situation devient d'autant plus pénible qu'il m'est impossible de prouver la correction de mes sentiments sans encourir le reproche bien plus grave de bassesse et de lâcheté. Je puis bien te l'affirmer à toi personnellement: mes sentiments, qui se sont manifestés par une franche sympathie pour le mouvement populaire de Dresde, sont bien éloignés de ce fanatisme ridicule qui dans tout prince voit un ennemi à combattre, une victime à frapper. Si je partageais ce bizarre fanatisme, j'aurais nécessairement éprouvé quelques scrupules lorsqu'avec une liberté d'esprit *absolue* je me suis adressé à la grande-duchesse de Weimar. Sans doute je n'ai pas besoin de me justifier à tes yeux: tu connais la source amère de mon mécontentement, tu sais qu'il a pour origine la pratique de cet art que j'aime, que je l'ai entretenu avec passion et qu'enfin je l'ai laissé déborder et se répandre sur tous les objets qui, à mes yeux, se rattachaient nécessairement à la cause première de mon irritation. C'est ainsi que, par la force des choses, j'en vins à me dire: «Il faut que cela change; cette situation ne peut pas durer!» Inutile de t'affirmer qu'à la suite de mon équipée j'ai été guéri pour toujours de la politique; tout être intelligent le comprendra sans peine. J'ai voulu redevenir et je suis redevenu artiste, rien qu'artiste, voilà ce que je puis soutenir envers et contre tous. Mais je ne puis dire cela à ces princes dont je suis en train de solliciter l'appui; quelle triste figure je ferais devant eux! — D'autre part, je me couvrirais de honte en faisant une déclaration publique; j'aurais l'air de faire mon meâ-culpâ. Or le temps seul et ma vie pourront me justifier dans le vrai sens du mot; ma justification ne saurait être le fruit d'une déclaration qui, dans cette situation grosse de menaces et dans la détresse où je suis, ne pourrait que paraître une platitude et une lâcheté.

Tu approuves ma manière de voir, n'est-ce pas? Je présume que tu t'es trouvé, à cause de moi, dans une position très pénible vis-à-vis de la grande-duchesse. Ma femme, qui

se croit obligée de continuer à vivre à Dresde sous le poids de toutes ces vilenies, me mande mille faits répugnants qui me font paraître, aux yeux des niais, bien plus compromis dans cette insurrection que je ne le suis en réalité. L'opinion qu'on s'est faite sur mon compte est probablement devenue générale et, par suite, la cour de Weimar a dû suivre le courant. Cela me fait supposer que tu trouves le moment mal choisi pour intercéder en ma faveur auprès d'une cour qui naturellement ne voit en moi que le révolutionnaire politique, ce qui lui fait oublier le révolutionnaire dans le domaine de l'art, qu'au fond elle s'est prise à aimer.

Les choses étant ainsi, dans quelle mesure peux-tu faire droit à la demande que je t'ai adressée hier? Tu es mieux à même que personne de décider ce point. Nos princes seraient-ils assez généreux aujourd'hui pour se mettre au-dessus de l'opinion courante et pour exercer un antique et noble privilège sans peser ni poser de conditions? Réfléchis; peut-être as-tu confiance plus que moi!

Ma femme souffre; elle est aigrie! J'espère qu'avec le temps elle se remettra. Je t'ai prié hier de lui demander si elle avait besoin de quelque argent; je te prie aujourd'hui de n'en rien faire pour le moment.

Si tu veux me rendre un service, envoie-moi un peu d'argent pour que je puisse partir et aller . . . n'importe où; peut-être finirai-je par aller à Zurich, chez mon ami Müller. Je voudrais avoir un peu de repos pour ébaucher le texte de l'opéra que je dois écrire pour Paris; je ne me sens pas le courage de le faire maintenant. — Qu'irais-je faire à Londres? Je ne suis bon à rien; tout au plus suis-je capable d'écrire des opéras, ce qu'il m'est impossible de faire à Londres.

Salue bien . . . ceux qui veulent bien accepter mes salutations; le nombre de ceux-là ne doit pas être bien considérable! — Adieu, pauvre ami qui souffres tant pour moi! Ah! si je pouvais te rendre la pareille! Ton fidèle et dévoué

Rueil, le 19 juin 1849. Richard Wagner.

21.

Cher ami, j'approuve ta lettre n° 2 plus que ta lettre n° 1. Pour le moment il ne serait pas très diplomatique de frapper à des portes ouvertes par effraction; plus tard, quand tu seras par tes *succès* ce que tu es par la *nature*, les protecteurs se trouveront. Si je pouvais alors te servir d'intermédiaire et d'instrument commode, mon dévouement et quelque savoir-faire qu'on me reconnaît te seraient acquis. Mais il faut que tu passes par ta période de transition: or, pour tout et avant tout un séjour à Paris s'impose. Tâche d'arriver à faire jouer dans le courant de l'hiver prochain ton «Rienzi» (avec quelques modifications indispensables pour le public parisien). Fais un peu ta cour à Roger et à Mme Viardot. — Roger est un homme aimable et intelligent, qui se passionnera probablement pour le rôle. Mais en tout cas j'aime à croire que tu le ménageras un peu plus que Tichatschek et que tu lui rendras son rôle plus facile par quelques coupures. Ne néglige pas non plus Janin, qui te donnera certainement un coup d'épaule et qui, par l'influence qu'il a dans la presse, peut amener à brève échéance la représentation de cet opéra.

[1])En un mot, très cher et grand ami, rendez-vous possible dans les conditions du possible; et le succès ne vous fera certainement pas défaut.

Vaez et A. Royer vous seront d'excellents aides, tant pour la traduction et le remaniement du Rienzi que pour la mise en œuvre de votre nouvel ouvrage. Liez-vous et associez-vous rigoureusement avec eux pour réaliser ce plan, dont il ne faudra plus se départir:

1°. Donner Rienzi dans le courant de l'hiver de 50 à l'opéra de Paris, d'où il prendra son vol pour parcourir l'un après l'autre tous les théâtres de l'Allemagne et peut-être de l'Italie. Car il faut à l'Europe un opéra qui soit pour notre nouvelle Période révolutionnaire, ce que la Muette de Portici était pour la Révolution de juillet, — et Rienzi est conçu et écrit dans ces conditions-là. Si vous parvenez à y introduire

1) Voir la note 1, page 12.

un élément un tant soit peu reposant, fût-ce même seulement par la machinerie ou le Ballet, le succès en est immanquable.

2°. Écrire un nouvel ouvrage pour l'hiver 51, en collaboration avec Vaez et A. Royer, qui connaissent parfaitement les ficelles de la réussite.

Dans l'intervalle vous ne sauriez mieux faire que de prendre une bonne position dans la presse musicale; mais, pardonnez-moi cette recommandation, arrangez-vous de façon à ne pas vous trouver forcément en inimitié avec telles choses et tels hommes qui vous barrent le chemin de vos succès et de votre gloire. Trève donc de lieux communs politiques, de galimatias socialistes, et de colères personnelles. — Mais bon courage, forte patience, et feu des quatre pieds, ce qui ne vous sera pas difficile avec les volcans que vous avez dans la cervelle. Votre projet de vous retirer pour quelque temps à Zurich afin d'y travailler plus à l'aise, me paraît fort bien entendu, et je charge Belloni de vous remettre 300 frcs. comme argent de route. J'espère que Madame Wagner pourra vous y rejoindre, et avant l'automne je vous ferai parvenir une petite somme qui vous tiendra à flots.

Veuillez avoir la bonté de m'écrire, si je dois envoyer à Madame Wagner vos ouvrages, et à quelle adresse?

L'admirable Partition du Lohengrin m'a profondément intéressé; toutefois je craindrai pour la représentation la couleur super-idéale, que vous avez constamment maintenue. Vous me trouvez bien épicier, n'est ce pas, cher ami? mais je n'y puis que faire, et la sincère amitié pour vous m'autorise peut-être à vous dire . . . .

22.

Cher ami, merci de m'avoir facilité les moyens de me réfugier dans l'aimable asile d'où je t'écris. Je ne t'ennuierai pas de mes doléances; tu devines sans peine par quelles phases j'ai passé dans ces derniers temps. Belloni a été on ne peut plus charmant et dévoué pour moi; mais il y a des cas où le meilleur ami du monde ne peut rien faire pour nous.

Je n'ajouterai qu'un mot à titre d'éclaircissement: en traversant la Suisse et en arrivant à Paris j'ai trouvé quelques réfugiés saxons dans une situation qui m'a déterminé à leur venir en aide en ton nom. Je n'aurai plus jamais de tentation.

J'espère trouver ici dans l'intimité d'un homme qui m'est cher, de cet Alexandre Müller qui est aussi ton ami, un peu de repos et de recueillement pour mener à bien l'ébauche du drame destiné à Paris. Au sujet de «Rienzi» et des modifications que tu voudras me voir faire à cet opéra, Belloni te donnera des renseignements plus détaillés, surtout en ce qui concerne le côté purement pratique; il estime qu'il est impossible de le faire jouer, d'ici à quelque temps, au Grand Opéra. Comme artiste et comme homme, je n'ai pas le courage d'entreprendre la reconstruction d'une œuvre qui n'existe plus pour moi qu'à l'état de souvenir et que j'ai dû remanier à plusieurs reprises à cause de ses dimensions exagérées; elle ne m'intéresse plus et, par suite, je désire de toute mon âme faire quelque chose de *nouveau*. De plus, Paris va avoir une salle d'opéra où l'on ne jouera que des pièces exotiques; c'est là que «Rienzi» pourrait être donné, surtout si quelqu'un voulait s'en occuper. Je te prie de prendre une décision à cet égard dès que tu auras entendu nos raisons. Je me suis mis entièrement d'accord avec Gustave Vaez sur la partie extérieure de notre entreprise commune; les travaux que je vais commencer vous feront bientôt connaître parfaitement l'idée qui m'inspire. Dieu veuille que nous puissions alors nous comprendre ou du moins nous entendre! C'est seulement dans une conviction profonde — qui constitue tout mon être intellectuel — que je peux puiser l'inspiration et le courage nécessaires; cette conviction seule peut me faire aimer mon art, et, si mes amis ne la partageaient pas, je n'aurais plus qu'à renoncer à ma carrière d'artiste et . . . peut-être à me faire paysan.

D'après ce qui me revient de tous les côtés, je jouis d'une belle réputation chez vous! Je sais que dernièrement on a été jusqu'à me reprocher d'avoir, avec un autre incendiaire, mis le feu au vieil Opéra de Dresde! Allez toujours! Ma

pauvre femme vit au milieu de ce bourbier de perfection et de magnanimité bourgeoise. Il n'y a qu'une chose qui m'afflige profondément, parce qu'elle me touche au vif: c'est le reproche d'ingratitude envers le roi de Saxe, qu'on me fait si souvent. Je suis un homme de sentiment, et ne suis que cela; aussi ai-je été longtemps à comprendre, en présence d'un pareil reproche, pourquoi cette prétendue ingratitude laissait ma conscience absolument tranquille. Je me suis enfin demandé si le roi de Saxe était coupable de m'avoir accordé des grâces que je ne méritais pas, auquel cas j'aurais dû certainement lui savoir gré d'avoir violé le droit en ma faveur. Heureusement ma conscience l'absout entièrement de ce chef. En me donnant 1500 thaler par an pour diriger, par ordre de son intendant, un certain nombre de mauvais opéras, il me surpayait, c'est incontestable; mais par le fait il se créait moins de droits à ma reconnaissance qu'il ne me donnait lieu d'être mécontent du service qui m'était imposé. En ne me payant pas pour ce que je pouvais faire de vraiment bien, il ne m'obligeait pas à la *reconnaissance*; en ne pouvant ou en n'osant pas me venir en aide quand je lui fournissais l'occade m'aider d'une manière sérieuse, que dis-je! en discutant tranquillement mon renvoi avec son intendant, ne m'a-t-il pas mis à l'aise? ne m'a-t-il pas montré que ma position ne dépendait pas de sa faveur? Mais, en fin de compte, je puis dire en toute conscience que, même si j'avais eu lieu de devoir une reconnaissance particulière au roi de Saxe, je n'ai jamais commis un acte d'ingratitude à son égard: il me serait facile d'en fournir les preuves.

Pardonne-moi, cher ami, cette fâcheuse digression; malheureusement je ne suis pas encore rentré dans la période de création; le présent et l'avenir seuls pourront la rouvrir pour moi. Mon esprit est encore trop violemment agité sous l'impression d'un passé qui absorbe encore, hélas! tout le présent. J'éprouve le besoin de me justifier, et je ne voudrais adresser ma justification à *nul autre* qu'à toi.

Dès que j'aurai fini quelque chose, je te l'enverrai. Pour le moment j'ai encore à t'adresser une instante prière: envoie-

moi immédiatement mes partitions et tout le bagage littéraire que tu as reçu de ma femme: il faut que je me remette en branle, pour que la cloche se remette à sonner. Aie la bonté de remettre le paquet à un expéditeur qui me le fera parvenir par la messagerie sous l'adresse d'Alexandre Müller, à Zurich.

Müller te fait bien saluer; il compte t'écrire prochainement et t'informer de l'excellente marche de la maison de M. Eck, le facteur d'instruments, qui réussit à merveille.

Cher Liszt, ne cesse pas de m'aimer; aie quelque indulgence pour moi et accepte-moi tel que je suis. Mille salutations à la princesse; remercie-la en mon nom du bon souvenir qu'elle me garde: il doit lui en coûter souvent de me conserver son affection.

Je te souhaite une bonne santé et de la bonne humeur. Parle-moi bientôt de tes travaux comme, de mon côté, je te promets de te parler des miens. — Adieu; reçois mes meilleurs remercîments pour l'amitié fidèle que tu as pour moi.

A toi

Zurich, le 9 juillet 1849. Richard Wagner.

23.

Mon cher Liszt, es-tu bien disposé? — Probablement non, puisque tu ouvres une lettre de ton fâcheux ami. Et pourtant il m'importe on ne peut plus que tu sois bien disposé aujourd'hui, en cet instant même. Suppose que voici le plus beau moment de ta vie, et du haut de ton septième ciel jette un regard bienveillant sur moi, car j'ai une instante prière à t'adresser. Aujourd'hui je reçois de ma femme une lettre la plus touchante du monde, qui malheureusement est arrivée en retard par suite des lenteurs de la poste: elle veut venir me rejoindre pour ne plus me quitter et reprendre sa part des misères de mon existence. Tu le sais toi-même, je ne puis, au moins de sitôt, songer à revenir en Allemagne; il faut donc que nous nous réunissions sur la terre étrangère. Je ne lui avais pas encore annoncé qu'il ne fallait pas songer

maintenant à trouver quelque appui auprès de la cour de Weimar; elle le comprendra sans peine et s'y résignera. Mais, pour réaliser son vœu et retrouver son mari, il nous manque, à elle et à moi... tout. Rien que pour quitter Dresde, il lui faut, dans la situation si difficile où elle se trouve, de l'argent: elle me dit qu'elle a 62 thaler à payer ces jours-ci sans savoir où les prendre. Or il faut qu'elle fasse emballer le peu que nous avons pu sauver de notre mobilier et qu'elle le fasse transporter ici; il faut qu'elle laisse à ses pauvres parents, dont j'étais autrefois l'unique soutien, au moins de quoi vivre en attendant des jours meilleurs; il faut qu'elle fasse le voyage de Zurich avec une de ses sœurs; il faut enfin que je puisse lui offrir ici, du moins dans les premiers temps, le pain du jour et celui de lendemain. En ce moment je ne puis rien lui offrir au monde: je vis uniquement du reste de l'argent qu'avant mon départ de Paris j'ai reçu de toi par l'entremise de Belloni. Mais, cher ami, je ferai en sorte de n'être pas exclusivement à ta charge; ce souci d'argent et surtout la pensée de ma pauvre femme m'ont empêché jusqu'ici de me mettre sérieusement au travail. J'ai fait de nouvelles démarches pour réussir à gagner de l'argent et à me créer des appuis. A Zurich même j'espère arriver à quelque chose, de sorte que je te rendrai la tâche plus facile et qu'au pis aller je n'aurai plus à recourir à toi que pour mon voyage à Paris (l'automne prochain). Mais en ce moment où l'espoir de revoir bientôt ma femme me rend à la fois si heureux et si triste, je ne puis, pour voir mes vœux bientôt réalisés, m'adresser à personne avec plus de confiance qu'à toi. Je t'en prie donc, au nom de ce que tu as de plus cher, tâche de réunir autant d'argent que possible et envoie-le, non pas à moi, mais à ma femme, afin qu'elle puisse partir et me retrouver avec la certitude d'avoir à passer un peu de temps avec moi sans le souci du lendemain. O très cher ami, tu as à cœur mon intérêt, mon âme, mon art; sauve-moi pour mon art! Vois-tu? peu m'importe la patrie; je ne suis attaché qu'à cette pauvre femme, si bonne et si fidèle, à qui je n'ai guère donné jusqu'à présent que du chagrin, qui est raisonnable,

sérieuse, sans l'ombre d'exaltation, et qui pourtant ne peut se détacher de l'enfant terrible que je suis. Donne-la-moi, et tu me donneras tout ce que je pourrais jamais souhaiter pour moi. Je t'en serais *reconnaissant*, *oh! bien reconnaissant!*

Tu me verras alors abattre de la besogne: mes travaux préliminaires pour Paris, l'article sous forme de brochure et même deux ébauches de drame seront terminés et en route dès le mois prochain. Je te le promets, je te convertirai à mes idées, si bien que nous marcherons la main dans la main et que nous n'aurons plus jamais besoin de nous séparer. Je veux t'obéir, mais donne-moi ma pauvre femme; fais qu'elle vienne ici le cœur léger, avec quelque confiance, mais qu'elle vienne bientôt, tout de suite. Cela veut dire, hélas! dans la langue de ce doux XIXe siècle: envoie-moi autant d'argent que tu pourras en trouver. Oui, voilà comme je suis: je me sens capable de mendier, de voler pour procurer à ma femme quelques jours sans nuage. Mon cher, mon bon Liszt, vois ce que tu peux faire pour moi. Viens à mon secours, cher Liszt.

Adieu et. . . viens à mon secours. Ton reconnaissant

Richard Wagner.

Écris, je te prie, à ma femme: adresse ta lettre directement à Dresde, à Mme Minna Wagner, Friedrichstrasse, n° 20.

24.

Cher ami, en réponse à ta dernière lettre j'ai envoyé 100 thaler à ta femme, à Dresde. Cette somme m'a été remise de la part d'un admirateur du «Tannhæuser»; le donateur, que tu ne connais pas, m'a expressément défendu de le nommer.

J'ai causé longuement de ta situation avec Y. B., qui est venu me voir hier. J'espère que sa famille s'emploiera activement pour toi.

La semaine dernière, je t'ai envoyé à Zurich les différentes partitions (sauf l'ouverture de «Faust»). Il m'en a coûté de me séparer de ton «Lohengrin». A mesure que je me rendais mieux compte de la conception magistrale de ce drame, je sentais grandir mon enthousiasme pour cette œuvre extraordi-

naire. Pardonne-moi toutefois ma pusillanimité, et ne m'en veuille pas si j'ai encore quelque inquiétude au sujet de l'impression qu'elle fera sur le public.

Permets-moi une question: ne trouves-tu pas convenable d'ajouter une dédicace au «Tannhæuser»? Tu dédierais ton œuvre au seigneur de la Wartbourg, à Son Altesse Royale Charles-Alexandre, grand-duc héréditaire de Saxe-Weimar-Eisenach.

Si tu approuves mon idée, fais faire la gravure toute simple qu'il faudra pour cela, et envoie-moi à l'avance (dans ta prochaine lettre) quelques lignes à l'adresse du grand-duc héréditaire; je les lui remettrai aussitôt. — Pour le moment il ne faudra pas t'attendre à un acte de munificence extraordinaire; mais la vive sympathie du prince pour ton œuvre légitime parfaitement cette attention.

Mes amicales salutations à Alexandre Müller, à qui je suis toujours très reconnaissant du cordial accueil que j'ai reçu de lui à Zurich. — Si tu rencontres par hasard J. E., dis-lui que je m'intéresse vivement à son avenir. C'est un brave, un excellent homme et, de plus, un homme très capable.

Aime toujours bien ton fidèle et dévoué

Weimar, le 29 juillet 1849. F. Liszt.

NB. Abstiens-toi religieusement dans tes articles de journaux de toute allusion politique à l'Allemagne et laisse en paix les princes royaux. Dans le cas où l'occasion se présenterait de faire un compliment discret à Weimar, donne libre carrière à tes souvenirs, mais en mettant, comme il convient, des gants glacés.

25.

Mon cher Liszt, je t'envoie mon dernier travail que je viens de terminer: c'est la nouvelle rédaction du texte primitif, que j'ai envoyée la semaine dernière à Paris pour le feuilleton du National, où elle paraîtra en traduction. Goûteras-tu ce travail? je l'ignore; mais ce dont je suis sûr, c'est qu'au fond

tu es d'accord avec moi. J'espère que tu n'y trouveras pas trace des lieux communs politiques, du galimatias socialiste ni des personnalités blessantes contre lesquels tu m'as mis en garde; mais si je vois au fond des choses ce que j'y vois, il faut l'attribuer uniquement à ce fait qu'étant donné ma nature d'artiste et les souffrances qu'il lui faut endurer, mes yeux se sont ouverts de telle sorte que la mort seule pourra les refermer. J'entrevois ou bien une existence absolument inutile, ou bien une activité telle qu'elle répond aux besoins les plus intimes de mon être, même si elle doit s'exercer dans l'ombre. Dans le premier cas je tâcherai d'abréger.

Je te prie de faire adresser et envoyer le manuscrit avec la lettre ci-jointe au libraire Othon Weigand, de Leipzig; peut-être réussirai-je à tirer quelques ressources de mes modestes capacités littéraires.

Depuis ma dernière lettre, qui est partie en même temps que l'appel désespéré que je t'ai adressé, je n'ai pas reçu de nouvelles de ma femme, ce qui ne laisse pas de me tourmenter.

J'ai appris à ma grande joie, par une lettre du baron Schober à Eck, de Zurich, que tu as des perspectives agréables et que tu es décidé à t'établir définitivement à Weimar. Je suppose que l'excellente princesse va bien au physique et au moral; Dieu soit loué! — Je ne sais trop si tu dois lui montrer mon manuscrit: j'y suis *Grec* à tel point que je n'ai pas pu bien me convertir au christianisme. Mais je radote, comme si vous n'étiez pas gens à me comprendre. Pardon.

Adieu, cher et unique ami. Garde-moi un bon souvenir.

Zurich, le 4 août 1849. A toi

Richard Wagner.

As-tu été assez aimable pour me faire envoyer ici mes partitions et mes écrits? Je suis inquiet de n'en avoir encore rien reçu.

26.

Très cher ami, merci mille fois pour ta bonne lettre et pour ta sollicitude à l'égard de ma femme. Le donateur inconnu a tort de se dérober à ma reconnaissance; remercie-le de ma part.

Avant-hier je t'ai envoyé un long article. Tu l'as lu sans doute; je suis heureux de pouvoir, comme tu me le demandes, dédier le «Tannhæuser» au grand-duc héréditaire sans renier le moins du monde mes principes, car tu reconnaîtras, je l'espère, que j'ai autre chose à cœur que les sottes questions politiques du jour.

Le mieux serait, je crois, de confier à Meser l'éxécution de la feuille contenant la dédicace ainsi que l'exemplaire à offrir. Tu pourrais, au besoin, lui promettre de le rembourser de quelques frais qu'il aurait à subir, car il n'y a plus une note de cet opéra qui soit à moi. — Tu trouveras les vers convenables, je pense. Quant à la lettre au grand-duc héréditaire, aurais-tu la bonté de la faire mettre sous enveloppe avec l'adresse?

Ah! mes enfants, si vous me donniez de quoi vivre comme à un ouvrier médiocre, vous auriez vraiment du plaisir à me voir travailler et produire sans relâche des œuvres qui vous appartiendraient sans réserve!

Je te remercie aussi de m'avoir envoyé les partitions: le «Lohengrin» surtout me sera utile, car j'espère pouvoir l'engager ici pour quelques centaines de florins et trouver ainsi de quoi vivre avec ma femme au moins pendant quelques mois.

J'ai souvent eu les mêmes inquiétudes que toi au sujet du résultat satisfaisant de la représentation de cet opéra; mais je pense que, pourvu que la représentation elle-même réponde entièrement à ma couleur, la chose, et même l'effet final s'arrangeront. Il s'agit ici d'*oser*!

Müller et Eck ont été ravis des salutations que tu leur as envoyées et te les rendent avec enthousiasme.

Mon cher, mon bon Liszt, moi aussi je te remercie cordialement de toute la sollicitude que tu me témoignes; songe que

je ne saurais mieux la reconnaître qu'en produisant ce que je peux produire de meilleur. Assure-moi le repos complet, et tu seras content de moi. — J'espère que ma femme viendra bientôt; alors je pourrai de nouveau te dire que tout va bien.

Adieu. Garde-moi ton affection.

Zurich, le 7 août 1849.

A toi
Richard Wagner.

27.

Mon cher ami, après un silence de plusieurs mois je ne puis te récrire sans te remercier encore une fois du fond du cœur de l'appui que j'ai trouvé dans ton dévouement, qui est vraiment celui d'un ami. Grâce à toi, j'ai pu ravoir la compagne de ma vie; grâce à toi, ma femme a pu me garder et m'amener ici quelques chers souvenirs de notre installation d'autrefois, mais avant tout mon piano à queue. Nous voilà donc fixés ici dans d'aussi bonnes conditions que possible; après une longue et douloureuse période d'interruption et d'inquiétude, je suis de nouveau à même d'aborder l'exécution de grands projets d'art pour l'avenir.

Après avoir retrouvé ma femme, qui a passé par de si rudes épreuves, je ne pouvais pas avoir de plus grand plaisir que celui d'apprendre les résultats de ton activité d'artiste: j'ai vu, j'ai lu avec beaucoup d'attention les morceaux de musique que tu as composés pour le centenaire de Goethe. Je te félicite de tout mon cœur; je suis heureux — et je m'associe à la joie de ton amie — de te voir affirmer la vigueur de ton talent dans la glorieuse carrière que tu as su choisir. Mais le sentiment le plus vif qui m'est resté après la lecture de ces compositions, c'est le désir de te voir écrire bientôt un opéra, ou du moins d'achever celui que tu as commencé. La nature aphoristique qui forme le fond des travaux pareils à ceux qui t'ont été imposés à l'occasion du centenaire de Goethe, doit se reporter fatalement sur la production artistique, qu'elle ne laisse pas arriver à la chaleur nécessaire. La création musicale me fait l'effet d'une cloche qui, surtout

si elle est volumineuse, ne donne la mesure de sa sonorité qu'à la condition d'être mise en branle par la force voulue. Or cette force est intérieure et, si elle n'est pas inhérente à l'objet, elle est absolument comme si elle n'existait pas. Mais ce qui est purement intérieur, n'agit pas avant d'être sollicité par un élément extérieur, analogue et pourtant différent. En musique, la puissance créatrice n'a certainement pas moins besoin de cette impulsion que toute autre puissance créatrice en matière d'art; mais elle n'agit que par l'effet d'une forte impulsion. Or, si j'ai tout lieu de croire que la tienne est vraiment grande, je souhaite aussi qu'elle trouve l'énergique impulsion dont elle a besoin, car ici il n'y a rien à remplacer ou à compléter ad libitum: la véritable force ne peut créer que par un besoin absolu. Dès que dans la série de tes compositions musicales Goethe lui-même vient enfin solliciter ta puissance créatrice, la cloche trouve toute sa sonorité naturelle, et son battant va et vient aussi régulièrement que le cœur qui bat dans une poitrine humaine. Je dirai plus: si tu avais pu laisser toute la cloche de Faust se mettre en branle (cela est impossible, je le sais), il n'y aurait eu qu'à laisser les détails en rapport avec un grand tout; le grand tout à son tour aurait nécessairement exercé sur ces détails une action réflexe, qui est précisément *ce je ne sais quoi* qui ne peut se dégager que du grand tout et non des détails. Dans les parties isolées, aphoristiques, nous n'arrivons pas à la tranquille possession de nous-mêmes; c'est dans le grand tout seulement qu'une grande puissance est pleinement maîtresse d'elle-même, forte et, par suite, calme en dépit de l'exaltation du moment. Les traces d'agitation qui se remarquent dans ce que je fais, me prouvent qu'en produisant je ne suis pas entièrement maître de moi, que ce n'est pas toute ma force, mais seulement une partie, une parcelle de ma force qui est active dans mes productions. J'ai pu constater ce défaut d'équilibre dans tes compositions, comme tu as pu le constater trop souvent, hélas! et sans plus de raison plausible dans les miennes; mais ce trouble apparent me faisait plus de plaisir que si la satisfaction d'un auteur content de lui-même en avait été le trait

dominant: il m'est apparu comme la griffe à laquelle j'ai reconnu le lion. Or je viens te crier: montre-nous le lion tout entier, c'est-à-dire écris ou achève bientôt un opéra.......

Cher ami, jette à présent un regard sérieux, mais bienveillant sur moi.

Tous les maux qui sont venus me frapper, ont été les conséquences naturelles et nécessaires de la scission de mon être: la force qui m'est propre est absolument inflexible et indivisible; elle se venge sans mesure quand je veux exercer sur elle une contrainte extérieure pour la détourner ou pour la diviser. Être tout à fait tel que je puis et dois être, cela ne m'est possible qu'à la condition de renoncer à tous les avantages extérieurs que je ne peux me procurer que grâce à cette contrainte: pour les obtenir il me faudrait perpétuellement émietter ma force, perpétuellement appeler sur moi les mêmes maux. Dans tous mes actes, dans toutes mes pensées je ne suis qu'artiste, exclusivement artiste: or, si je dois me jeter dans notre publicité moderne, je ne saurais le faire comme artiste; quant à m'y aventurer comme homme politique, que Dieu m'en préserve! — Pauvre comme Job, sans armes pour conquérir le pain de chaque jour, n'ayant ni biens présents ni biens à venir, je n'aurais donc autre chose à faire qu'à gagner de l'argent; mais je n'ai appris que mon art, et de nos jours il m'est impossible d'y recourir pour me créer des ressources: je ne puis courir après la publicité; comme artiste, je ne pourrais être sauvé que si la publicité venait me chercher. La publicité en vue de laquelle je puis travailler se réduit à un petit comité, qui est aujourd'hui pour moi le public tout entier. Il faut donc que je m'adresse à ce petit nombre de fidèles et que je leur demande s'ils m'aiment assez, moi et mon activité d'artiste dans ce qu'elle a de meilleur, pour me mettre à même, autant qu'il est en eux, d'être *moi* et de pouvoir déployer librement mon activité. Ces fidèles sont rares; de plus, ils sont très disséminés; mais, par contre, le caractère de leur sympathie pour moi, c'est d'être énergique. Cher ami, il s'agit pour moi de la vie matérielle. Tu m'as ouvert Paris; certes je ne repousse pas l'idée d'y aller;

mais ce que j'ai à choisir et à ébaucher pour le public de là-bas ne peut pas s'improviser; il faut que là-bas je sois autre tout en restant moi. Toutes mes nombreuses ébauches ne se prêtaient qu'à une exécution entreprise par moi personnellement et, de plus, en langue allemande. Des sujets qu'à la rigueur j'aurais été prêt à traiter pour Paris (comme «Jésus de Nazareth», par exemple) se trouvent être impossibles à bien des égards, quand on envisage de près le côté pratique de la chose; il faut donc qu'avant tout je trouve du temps et des loisirs pour des inspirations que je ne puis demander qu'à une région passablement étrangère à ma nature. A côté de cela, j'ai devant moi le poème de mon «Siegfried»: après être resté deux ans sans composer une note, j'éprouve, comme artiste, le besoin impérieux d'écrire la musique de cet opéra. Mais le plus beau succès auquel je pourrais m'attendre à Paris ne me donnerait pas même du pain, car à moins de vouloir être tout à fait malhonnête, il faudrait abandonner à mes créanciers le produit de mon œuvre.

La question est donc celle-ci: où et comment me procurerai-je de quoi vivre? — Mon travail déjà achevé, le «Lohengrin», ne vaut-il rien? L'opéra que je désire absolument finir ne vaut-il rien? Sans doute le présent et le public, tel qu'il existe actuellement, regardent ces ouvrages comme des objets de luxe. Mais où en est le petit nombre de ceux qui aiment ces travaux? Ceux-là ne pourraient-ils offrir au pauvre artiste dans la détresse non pas un salaire, mais seulement les moyens de continuer à produire? Je ne puis pas m'adresser aux épiciers et aux gens nobles de naissance; ce n'est pas à des princes humains, mais à des hommes nés princes qu'il faut que je m'adresse! Pour mon véritable bien, pour le salut de mon âme je suis dans la nécessité de courir, non pas après un gain légitime, mais après des bienfaits; si dans cette époque de mercantilisme nous ne trouvons pas de bienveillance dans notre petit cercle, comment faire pour vivre encore au nom et en l'honneur de l'art?

Cher ami, tu es à présent le seul homme sur lequel je croie encore pouvoir compter. Ne t'effraie point! J'ai sans

doute essayé d'alléger pour toi le poids de cette confiance exclusive en ton amitié: je me suis adressé ailleurs, mais en vain. Je n'ai point eu de nouvelles de H. B., à propos duquel tu m'as écrit, et j'en suis ravi. Cher Liszt, laissons les *épiciers* de côté une fois pour toutes. Ils sont hommes, ils aiment aussi l'art, mais seulement en tant que «les *affaires*» le permettent.

A présent aide-moi, conseille-moi. Jusqu'à ce jour j'ai pu vivre et faire vivre ma femme grâce aux avances que j'ai reçues d'un ami d'ici; à la fin du présent mois d'octobre nos derniers florins seront dépensés, et je verrai devant moi un monde immense, magnifique, où je ne trouverai pas de pain pour me nourrir, pas de bois pour me chauffer! Réfléchis à ce que tu peux faire pour moi, cher ami, toi qui es prince par le cœur. Trouve-moi quelqu'un qui achète mon «Lohengrin» tout entier; trouve-moi quelqu'un qui me commande mon «Siegfried»; je ne serai pas exigeant! Si tu veux négliger entièrement la ligue de princes que nous rêvions de créer, il se trouvera peut-être par-ci par-là d'autres hommes qui s'uniraient pour me venir en aide, surtout si tu savais les intéresser à ma cause. Dois-je écrire dans les journaux: «Je n'ai pas de quoi vivre; que tous ceux qui m'aiment me donnent quelque chose»? Je ne puis le faire, par respect pour ma femme, qui mourrait de honte. Oh! qu'il est donc difficile de caser dans le monde un homme comme moi! Si nos efforts n'aboutissent à rien, peut-être consentiras-tu à donner un concert «pour un artiste malheureux». Réfléchis, cher Liszt, et avant tout songe à m'envoyer le plus tôt possible un peu . . . un peu d'argent: j'ai besoin de bois et d'un pardessus chaud, vu que ma femme ne m'a pas apporté mon vieux paletot, parce qu'il était en trop piteux état. Avise aux moyens de me sauver.

J'attends prochainement une invitation de Belloni à venir à Paris, surtout pour faire exécuter l'ouverture du «Tannhæuser» au Conservatoire.

Ainsi, cher ami, consacre-moi une de tes journées si bien remplies pour réfléchir sérieusement, longuement à ce que tu

pourrais faire pour moi. Puisse ta nature aimante, étrangère à toute superstition et qui ne voit en moi que l'artiste, t'inspirer une grande œuvre de charité qui me sauverait! Croismoi, je suis sincère et mon âme est à jour; crois bien qu'en ce moment je ne puis espérer qu'en toi.

Adieu; reçois avec les miennes les ardentes bénédictions de ma bonne et chère femme. Rappelle-moi, comme son serviteur cordialement dévoué, au souvenir de M[me] la princesse de Wittgenstein, et remercie-la en mon nom si elle veut bien penser à moi de temps à autre.

Adieu, excellent ami; donne-moi bientôt de tes nouvelles.

Zurich, le 14 octobre 1849. Tout à toi

Richard Wagner.

(au Zeltweg, au fond des Escherhæuser, 182.)

28.[1])

Cher ami, depuis plus d'un mois je suis retenu ici par la grave maladie dont a été atteint M[lle] la P[cesse] M. W. — Mon retour à Weimar se trouve donc forcément ajourné au moins d'un mois encore; et avant d'y être entré, je suis dans l'impossibilité de songer à vous servir avec quelque efficacité. Vous me proposez de trouver un acquéreur pour le *Lohengrin* et *Siegfried?* — Ce ne sera certes pas chose facile, car ces opéras étant essentiellement et je dirais même exclusivement germaniques, ils ne peuvent être représentés que dans 5 ou 6 villes allemandes tout au plus. Or, vous ne l'ignorez pas, depuis les événements de Dresde, l'Allemagne *officielle* n'est guère favorable à votre nom. Dresde, Berlin, Vienne sont des terrains à peu près impossibles, pendant quelque temps du moins, pour vos ouvrages. Si, comme il y a quelque probabilité, je passe quelques jours à Berlin cet hiver, je tâcherai d'intéresser le Roi à votre génie et à votre avenir; peut-être réussirai-je à vous le rendre favorable, et à vous ménager ainsi une rentrée par Berlin, ce qui serait assurément votre meilleure chance. — Mais je n'ai pas besoin de vous dire,

1) Voir la note 1, page 12.

combien une semblable démarche est délicate, et combien il est malaisé de la mener à bonne fin. Quant au «Fürstenbund», dont vous me reparlez dans votre lettre, je dois malheureusement vous répéter, que je crois tout autant à la Mythologie qu'à sa réalisation.

Je ne laisserai pourtant pas, que de sonder les dispositions de S. A. le Duc de Cobourg, pendant la visite que je compte avoir l'honneur de lui faire au commencement de janvier. Par son intelligence supérieure, et sa prédilection personnelle pour la Musique, je trouverai plus facilement accès auprès de lui. Mais pour ce qui est du reste des 38 souverains d'Allemagne (Weimar, Gotha et Berlin excepté), j'avoue, que je ne saurais comment m'y prendre, pour faire insinuer une idée aussi subtile que celle d'un encouragement positif, et d'une sorte de protection réelle pour un artiste de votre trempe.

— Relativement à la dédicace du Tannhæuser, Monseigneur le Gd. Duc héréditaire, tout en accueillant avec bienveillance cette idée, m'a fait observer, qu'il entrait dans ses convenances d'en différer la publicité de quelques mois encore, de manière que je n'ai pas eu hâte de prendre les arrangements nécessaires, par rapport à l'impression de la planche dédicatoire.

Tâchez donc, mon cher ami, d'aller comme vous pourrez, jusqu'à Noël — car ma bourse est parfaitement à sec dans ce moment, et vous n'ignorez sans doute pas en surplus, que la fortune de Mme la P^cesse^ est sans administrateur depuis un an, et qu'elle est chaque jour sous le coup d'une confiscation complète. Vers la fin de l'année je compte sur quelques rentrées d'argent, et je ne manquerai certainement pas de vous en faire parvenir dans la mesure très restreinte de mes moyens; car vous savez quelles lourdes charges pèsent sur moi. Avant de songer à ma personne, il faut que ma mère et mes trois enfants, qui sont à Paris, aient de quoi subvenir convenablement à leurs besoins, et il m'est impossible aussi de ne pas défrayer modestement Belloni, pour les services qu'il me rend, quelque noblement désintéressé qu'il se soit toujours montré à mon égard. La carrière des concerts, comme vous le savez,

est fermée depuis plus de deux ans pour moi, et je ne puis, sans manquer gravement à ma position présente et surtout à mon avenir, la reprendre imprudemment.

Toutefois, à mon passage à Hambourg, je me suis rendu à d'assez nombreuses sollicitations, et je me suis engagé à diriger au mois d'avril un grand «Musikfest», dont la majeure partie de la recette devra être affectée au *Pensions-Fonds* des musiciens, que j'ai fondé il y a environ 7 ans.

Sur le programme figurera nécessairement votre ouverture du Tannhæuser, et peut-être, si nous en avons le temps et les moyens, le finale du premier ou second acte — à moins que vous n'ayez d'autres morceaux à me proposer. — Veuillez me faire le plaisir d'écrire à ce sujet à votre nièce, qui est engagée pour tout l'hiver à Hambourg, et recommandez-lui de nous venir en aide pour cette occasion, car il entre complètement dans mes intentions (*non avouées* et *non divulguées* bien entendu, car il n'y aurait que des inconvénients sans aucun avantage à les confier soit à des amis, soit au public), de réserver une partie de la recette pour vous.

Ne pourriez-vous de votre côté organiser à Zurich quelques concerts, dont le produit servirait à vous faire traverser passablement l'hiver? Pourquoi ne l'entreprendriez-vous pas? Votre dignité personelle, ce me semble, n'en aurait aucunement à souffrir. —

Autre chose — et autre corde à votre arc. Verriez-vous un inconvénient quelconque à livrer à la publicité, un cahier de compositions vocales — Lieder ou Ballades, Mélodies ou Poésies lyriques, telles quelles? Pour une œuvre de ce genre, signée de votre nom, il ne me sera pas difficile de trouver un éditeur et de fixer un honoraire décent, et vous ne dérogeriez certainement pas en continuant la voie que *Mozart*, *Beethoven*, *Schubert* et *Rossini* n'ont pas dédaignée. Je suis très sensible à ce que vous me dites sur les quelques compositions de l'Album de Goethe, et regrette seulement, que vous n'ayez pas entendu mon ouverture du Tasse, laquelle, je m'en flatte, ne vous aurait pas déplu. En conséquence de la bonne opinion que vous voulez bien avoir de mon talent de compo-

sition, je viens vous demander un service, si toutefois vous donnez votre approbation à cette idée. En feuilletant dernièrement le volume de Lord Byron, qui ne m'a presque jamais quitté durant mes voyages, je suis tombé de nouveau sur le Mystère «le Ciel et la Terre»; en le relisant, je me suis persuadé, qu'on pourrait en tirer un bon parti (en conservant les différences de caractère entre les deux femmes *Annah* et *Aholibamah*, et en gardant nécessairement le Déluge, *purement instrumental* pour le dénouement); et si, dans vos moments de loisir, vous vouliez bien songer à m'en tailler un oratorio d'assez moyenne dimension, comme dans Byron, je vous en aurais une véritable obligation.

Relisez donc ce «mystère» et dites moi si mon projet vous est sympathique.

Dans le courant de l'été, mon Sardanapale (italien) sera entièrement terminé, et je serai charmé de pouvoir me remettre immédiatement à un autre travail.

Si vous me répondez avant la fin Novembre, adressez *Bückeburg*, car je ne reviendrai à Weymar, où je passerai tout l'hiver, qu'au commencement de décembre.

Veuillez bien vous charger de mes meilleurs souvenirs pour madame Wagner, et comptez bien en toute circonstance sur mon amitié la plus admirative et la plus dévouée.

Bückebourg, 28 Octobre 1849. F. Liszt.

29.

Mon cher ami Liszt, en vérité, plus je considère l'avenir qui m'attend, mieux je me rends compte de ce que je possède en toi. En voyant comme je suis et comme tu es, je comprends de plus en plus quels trésors d'amitié et de bonté ton cœur renferme pour moi, car, en dépit de tant de côtés de ma nature, qui certainement ne sauraient te plaire, tu es celui de tous mes amis qui m'a voué la sympathie la plus active. Tu es en cela comme le vrai poète, qui prend tous les phénomènes de la vie tels qu'ils sont dans la réalité. Quant à ta sollicitude pour moi, je puis t'affirmer que j'ai été plus touché du chagrin

que te causait ton impuissance à me venir en aide que si tu avais fait droit à ma dernière prière en m'envoyant un secours. Je me suis tiré d'affaire tant bien que mal, en recourant encore une fois à la bourse de mes amis d'ici. Si je n'avais pas à pourvoir aux besoins d'une femme qui a déjà traversé de si dures épreuves avec moi, je serais bien plus tranquille sur mon avenir; mais c'est à cause d'elle que je me sens pris souvent d'une profonde tristesse. Cette tristesse n'avance à rien; mais, grâce à ma nature si saine, je finis toujours par me relever et par reprendre courage. Je me suis exprimé récemment d'une manière complète sur mon opinion en matière d'art, et cela dans un écrit intitulé: Le chef-d'œuvre de l'avenir. En le faisant, je me suis affranchi de tout penchant pour ce qui est purement théorique, et je suis arrivé au point de ne plus éprouver que le désir de faire œuvre d'artiste. J'aurais surtout aimé achever maintenant mon «Siegfried»; mais je ne pourrais réaliser ce vœu que grâce à des circonstances particulièrement favorables, c'est-à-dire si j'avais devant moi une année libre des soucis de l'existence matérielle. Tel n'est pas le cas, et le soin de mon avenir me fait un devoir de penser aux entreprises que tu m'as indiquées plus sérieusement que je n'ai pu le faire jusqu'ici, tiraillé que j'étais par les sentiments les plus contradictoires. Écoute donc, cher ami. S'il m'a fallu du temps pour me faire à l'idée d'écrire un opéra pour Paris, cela tenait avant tout à une certaine antipathie qui m'est particulière, à une antipathie d'artiste pour la langue française. Cela ne te paraîtra pas très compréhensible; mais il faut dire que tu appartiens à l'Europe, que tu es un cosmopolite, tandis que moi je suis exclusivement un enfant de la Germanie. Mais j'ai triomphé, en somme, de cette antipathie au profit d'une entreprise d'artiste féconde en résultats. Or voilà que se dresse la question du poème et du sujet lui-même: sur ce point il faut que je déclare qu'il m'est absolument impossible de me borner à mettre en musique un poème à la composition duquel je serais resté tout à fait étranger; non pas que je regarde la tâche comme étant au-dessous de moi, mais parce que je sais par expérience que

je ferais une musique mauvaise et insignifiante. Tout ce que j'avais moi-même en tête en fait de sujets d'opéras, ne pouvait convenir à Paris; telle était la cause de mes longues hésitations dans toute cette affaire, que tu avais si bien emmanchée. Maintenant je suis fixé sur le problème que j'ai à résoudre pour Paris; voici en quoi il consiste: rester entièrement fidèle à moi-même, et pourtant, en ébauchant et en exécutant, avoir toujours Paris devant les yeux. Ainsi, cher ami, nous finirons peut-être par nous entendre parfaitement, et tu m'approuveras de ne pas essayer de devenir Français (ce qui, du reste, ne me réussirait jamais — et ce qu'à vrai dire les Français ne demandent pas du tout à un Allemand) et de rester ce que je suis, mais en me proposant de parler, en cette qualité, d'une manière intelligible aux Français. Qu'il n'en soit donc plus question. Dans ce sens il m'est venu tout récemment l'idée du sujet d'un poème que je vais traiter sans désemparer et communiquer à Gustave Vaez: il est original au dernier degré, saisissant et admissible *en tout* état de cause. Je t'en dirai plus long dès que j'aurai achevé mon plan.

Belloni m'a demandé les partitions de mes ouvertures de «Tannhæuser» et de «Rienzi»; la première est destinée au concert du Conservatoire. Je pense qu'elle pourra être exécutée au mois de janvier prochain; à cette époque j'irai donc à Paris; je dirigerai l'ouverture moi-même, me mettrai complètement d'accord avec Gustave Vaez et tâcherai de me faire charger de la composition de l'opéra en collaboration avec lui. Bien! Mais encore un mot. — Je ne puis pas laisser pourrir ainsi mon «Lohengrin»: je me suis habitué dans les derniers temps à l'idée de le présenter d'abord au public dans une langue étrangère, et je reprends aujourd'hui l'idée que tu as eue jadis de le faire traduire en anglais, afin d'arriver à ce que la première représentation ait lieu à Londres. Je n'ai pas peur que les Anglais ne comprennent pas cet opéra; je serais d'ailleurs tout disposé à le modifier légèrement. Mais jusqu'à présent je ne connais encore personne à Londres; il est vrai que j'ai déjà fait à distance la connaissance du marchand de musique Beale, lorsque j'ai fait imprimer l'ouverture

de «Rienzi»; mais je n'ai pas d'autres relations dans cette capitale. Qu'en dis-tu, cher ami, si tu écrivais à Londres pour mettre mon entreprise en train et si tu me faisais savoir ensuite à qui j'aurais à m'adresser pour la continuer? J'irais après cela de Paris à Londres pour terminer cette affaire, si c'est possible.

Tu le vois, je vais exécuter le plan que tu m'as tracé. Ne m'en veuille pas d'avoir tant tardé à me mettre à l'œuvre. A l'origine ce n'était que ton plan à toi; il m'a fallu d'abord me l'approprier; n'est-ce pas que tu voudras bien attribuer à ma situation extraordinaire et à mes angoisses ma lenteur à m'y conformer?

Mais maintenant, cher Liszt, il s'agit de me fournir les moyens indispensables pour arriver à un but bien défini. Depuis longtemps il était clair pour moi que tu ne peux pas m'entretenir à toi seul, et, connaissant ta situation, j'éprouve toujours un serrement de cœur quand je viens te demander de faire des sacrifices pour moi. Je me suis donc adressé à un ami de Dresde (qui est lui-même tout à fait pauvre), en le priant de tâcher de trouver chez mes autres amis un peu d'argent pour moi, afin qu'à vous tous vous m'aidiez à traverser les moments les plus difficiles que je vois venir. Les nouvelles que j'ai reçues de lui jusqu'à présent ne me permettent pas de m'attendre à ce que ses efforts soient couronnés de succès; dans tous les cas le résultat de ses démarches sera plus que modeste. Tu as été assez aimable pour me promettre de prélever sur tes ressources de quoi m'aider à atteindre la fin de cette année; ne m'en veuille donc pas si je t'affirme que je me vois dans la nécessité de faire entrer dans mes calculs l'accomplissement de cette amicale promesse.

Je ne compte sur personne d'autre et je ne me fais plus d'illusions. J'ai déjà pensé aussi à donner un concert à Zurich; la société de concerts d'ici m'a demandé de faire étudier à l'orchestre, qui est très faible, une symphonie de Beethoven, ainsi qu'une composition de moi; par contre,

elle se chargerait d'organiser un concert à mon bénéfice. Mais l'absolue nécessité de renforcer les instruments à cordes, sur laquelle j'ai dû insister par honneur, est une cause sérieuse de retard dans cette affaire; aussi ne sera-ce guère qu'au commencement de janvier que la société en question pourra donner ce concert, qui doit être en quelque sorte une amorce pour mon concert à bénéfice. Il se pourrait donc bien qu'il me fût impossible d'attendre le moment favorable pour cela, vu que je dois supposer que Belloni m'appellera à Paris dès le commencement de l'année prochaine: les ressources à trouver de ce côté-là sont donc très problématiques. J'ai été profondément touché de la preuve de sollicitude que tu m'as donnée en m'offrant de réserver pour moi une partie de la recette d'un concert que tu donnerais à Hambourg. Il faut le dire, tu es un homme merveilleux; malheureusement je vois mieux de jour en jour que je n'ai pas un ami qui te vaille! Dans tous les cas ma nièce s'intéressera à ce concert; je me charge de ce détail.

J'aurais donc besoin de pourvoir à la subsistance de ma pauvre femme pendant la durée de mon absence (la somme nécessaire pour cela ne sera pas bien forte); il me faudra, de plus, faire face aux frais des voyages nécessaires et de mon séjour à Paris et à Londres. Que Belloni tâche de me trouver une petite chambre bon marché; je promets de me borner en tout au strict nécessaire. J'espère qu'avec les amis dont j'ai parlé tu réussiras à me procurer les moyens d'exécuter tous ces projets. Puisse un heureux succès te récompenser de ta noble et rare sollicitude pour moi!

Adieu, cher, cher ami. Veuille me rappeler, ainsi que ma femme, au bon souvenir de Mme la princesse de Wittgenstein, et sois assuré pour toujours de l'estime et de l'admiration que je professe pour ton incomparable, ton merveilleux caractère. Adieu. Toujours à toi.

Ton ami reconnaissant et dévoué

Zurich, le 5 décembre 1849. Richard Wagner.

Certainement je pense au sujet tiré de Byron; seulement

il m'est encore tout à fait inconnu, et je ne suis pas encore arrivé à savoir ce que c'est; tu voudras bien me le pardonner; en tout cas je serai très heureux de pouvoir t'être utile en quelque chose, et je te remercie vivement de m'en avoir fourni les moyens. Laisse-moi d'abord en finir avec mon ébauche d'opéra pour Paris.

Voici mon adresse: au Zeltweg, au fond des Eschenhäuser, n° 182.

30.[1]

Cher ami, de retour à Weimar je m'empresse de vous faire parvenir une traite de 500 frcs. sur Rothschild. D'après ce que vous me dites, j'espère qu'elle vous servira à Paris, où, j'en suis persuadé, vous trouverez le meilleur terrain pour votre activité et votre génie.

J'approuve entièrement le plan que tu veux suivre, et qui consiste *à rester tout à fait fidèle à toi-même*, «tout en ayant toujours Paris devant les yeux tant à l'ébauche qu'à l'exécution de ton œuvre». J'attends donc à brève échéance le plus beau, le plus heureux résultat. Tu as parfaitement raison de ne point songer à devenir *Français;* sans compter que tu y réussirais difficilement, tu as une tâche tout autre, presque opposée, c'est-à-dire celle de germaniser les Français à ton point de vue, ou plutôt de les enthousiasmer et de les passionner pour une œuvre d'art dramatique plus générale, plus large, plus noble.

Je serais charmé d'apprendre par vous à quel sujet d'opéra vous avez fixé votre choix, et désire vivement que vous mettiez tout votre temps à profit pour en hâter la représentation.

Dans les circonstances actuelles, il vous est à peu près impossible de songer à un prochain retour en Allemagne, où vous retrouveriez d'ailleurs un surcroît de désagrément, d'en-

1) Voir la note 1, page 12.

vie et d'inimitiés. Paris (et peut-être Londres) vous sont absolument nécessaires pour le présent et l'avenir de votre carrière. Quels que soient les ennuis et les souffrances que vous ayez à traverser dans cette période de transition dans laquelle vous vous trouvez si rudement engagé, prenez bon courage et pleine confiance dans l'étoile de votre génie. Le lendemain de votre 1re Représentation de Paris, vous vous sentirez un tout autre homme, et vous serez content comme un dieu de la Grèce.

Relativement à Londres, il est assez difficile d'y emmancher votre Lohengrin; cela dépend du hazard d'une bonne occasion, laquelle se rencontrera, j'espère. Dans peu de temps j'attends M. Ernst qui revient de Londres, et me donnera quelques détails sur la situation présente, et le personnel des théâtres de Londres. L'opéra italien ne pouvant vous convenir en aucune façon, il faudra vous rattacher à une de ces entreprises éphémères des théâtres anglais, en prenant autant que possible les précautions et les garanties nécessaires. J'en écrirai directement ces jours-ci à un excellent ami (M. Chorley), qui me donnera les renseignements nécessaires, et vous viendra en aide lors de votre séjour à Londres. Et avant le printemps, je serai peut-être à même de vous communiquer quelque nouvelle favorable. De votre côté, tâchez de faire feu de tout bois, et surtout ne vous écartez jamais du plan que nous avons concerté pour Paris. — Pour la fête de Mme la Grande Duchesse je dirigerai l'Iphigénie en Aulide, avec votre instrumentation (nonobstant les quelques oppositions, soit peu intelligentes, soit mal intentionnées, que je rencontrerai à cet égard), que M. de Zigesar sur ma demande a fait venir de Dresde. M. de Lüttichau s'est dégagé de toute responsabilité par rapport au prêt de votre partition, qu'il nous a fait, et j'ai bravement pris tout sur moi. —

A la fin de la semaine nous redonnerons le Tannhæuser, que par je ne sais quel miracle de goût, le public de Weimar, ainsi que beaucoup de personnes des environs, réclament depuis le commencement de la saison théâtrale, et qui n'a été retardé jusqu'ici, qu'à cause de mon absence.

Donnez-moi bientôt de vos nouvelles, cher ami, et continuez à disposer de moi, comme de votre très sincèrement dévoué ami

Weimar, 14 Janvier 1850. F. Liszt.

Veuillez bien vous charger de mes plus affectueux souvenirs et compliments pour Madame Wagner.

31.

Mon cher Liszt, tu sais probablement quel a été mon sort à Paris: l'exécution de mon ouverture a été un coup d'épée dans l'eau. Pauvre ami, il t'a fallu encore te donner une peine inutile pour cela!

Il vient de se passer dans ma vie deux faits décisifs: j'ai rompu les derniers liens qui m'attachaient à un monde où j'allais périr infailliblement, non seulement au point de vue intellectuel, mais même au point de vue physique. Par suite de la contrainte incessante qui m'était imposée par mon entourage immédiat, j'ai perdu la santé, mes nerfs sont détraqués. Je ne vivrai plus guère que pour ma guérison; ma subsistance est assurée. Tu auras de temps en temps de mes nouvelles.

Cher ami, je viens de lire quelques passages de la partition de mon «Lohengrin»; d'habitude je ne relis jamais mes œuvres. J'ai été pris d'un immense désir de voir cet opéra représenté. Je t'adresse donc une instante prière: fais jouer mon «Lohengrin». *Tu es le seul homme* à qui je veuille adresser une semblable prière; à nul autre qu'à toi je ne confierais la création de cet opéra; c'est toi que j'en charge, sans l'ombre d'une crainte ou d'une hésitation, avec une confiance absolue. Fais-le jouer où tu voudras, peu importe, ne fût-ce qu'à Weimar: je suis certain que tu feras tout ce qui sera possible et nécessaire pour cela, et qu'on ne te refusera rien. Fais jouer le «Lohengrin»; que son entrée dans la vie soit *ton* œuvre. A Dresde se trouve une partition correcte de cet opéra: M. de Lüttichau me l'a achetée pour le prix de la copie. Comme il ne fera pas jouer la pièce — je protesterais, d'ailleurs,

contre une représentation donnée sous la direction musicale du théâtre de Dresde —, il est possible qu'il te cède l'exemplaire lui-même contre remboursement de 36 thaler, ou dans tous les cas il t'en fera faire une copie. Ces lignes te serviront d'autorisation pour recevoir l'exemplaire en question.

Si tu accèdes à mon désir, je te procurerai sous peu un libretto complet avec l'indication exacte de mes idées sur la mise en scène, etc.

Fais ce que tu pourras et ce qui te plaira; bientôt je te redonnerai de mes nouvelles.

Belloni m'a dit que tu avais promis de me faire avoir encore 500 francs pour la partition d'«Iphigénie». Si tu réussis à obtenir cette somme, envoie-la directement à Belloni pour qu'il me la remette; j'en ai disposé pour différentes choses... en pensée.

Adieu, mon cher ami, mon frère. Salue de ma part mes rares amis; si la grande-duchesse et le grand-duc veulent bien agréer mes salutations, présente-leur l'hommage de mon dévouement.

Adieu et garde une bonne opinion de

Ton fidèle et reconnaissant

Paris, le 21 avril 1850. Richard Wagner.

32.

Cher Liszt, je t'envoie ci-inclus les indications promises pour la représentation de «Lohengrin»; pardonne-moi si elles arrivent trop tard. Je n'ai appris que tout récemment que tu as été aimable et obligeant comme toujours et que tu as accédé à mon désir de faire jouer cet opéra. — Quand nous nous reverrons, j'aurai bien des choses à te raconter; pour le moment je me bornerai à la nouvelle que voici: le voyage que j'avais l'intention de faire en Grèce est remis aux calendes. Il y avait trop de si et de mais, avec lesquels il fallait compter: ce que j'aurais préféré assurément, c'eût été d'aller dans l'autre monde. Je te conterai tout cela plus tard.

Comme on me dit que tu veux faire jouer le «Lohengrin» dès le 28 août, je te fais mon envoi sans plus de retard; je me réserve de revenir ultérieurement sur quelques détails.

Dans l'appendice je me suis surtout étendu sur la scène et sur les décors. Les dessins que j'ai esquissés à cet effet vous feront grand plaisir; je les compte parmi les créations les plus réussies de mon esprit. Où la technique m'a fait un peu défaut, vous vous contenterez de l'intention, que vous devinerez par l'explication littéraire. Le feuillé a été pour moi une source de difficultés insurmontables, et si la perspective donne autant de mal à tous les peintres, on ne pourra pas dire que la peinture est un métier facile. Au reste, dans mes observations j'ai insisté pour qu'on se reporte à la partition, dans laquelle j'ai indiqué — bien plus longuement et plus nettement que dans le libretto — l'action scénique comme devant marcher d'accord avec la musique. Le régisseur a donc à s'en tenir strictement à la partition, peut-être d'après un extrait de celle-ci.

Je t'ai noté également quelques observations sur l'orchestre.

Mais voici un point capital, dont je te prie instamment de tenir compte: *donne l'opéra tel qu'il est, ne biffe rien!*

Il est une seule coupure que je t'indique moi-même; j'insiste même pour qu'on supprime le passage que je veux dire, savoir la seconde partie du récit de Lohengrin dans la grande scène finale du troisième acte. Après les paroles de Lohengrin:

«son chevalier; je me nomme Lohen»-grin,

il faut effacer 56 mesures:

«où vous me vîtes tous aborder avec l'aide de — „Dieu"».

Ainsi: «-grin» au lieu de: «Dieu». —

Je me suis souvent débité toutes les scènes, et je me suis convaincu que cette seconde partie du récit produira forcément une impression de froid. Par suite, ce passage devra aussi disparaître immédiatement des librettos.

Au reste, je t'en prie instamment, laisse-moi tout à fait le champ libre. J'ai tâché cette fois d'établir un rapport si net, si plastique entre la musique, le poème et l'action, que

je crois être parfaitement sûr de mon affaire. Repose-toi sur moi, et ne crois pas que j'agisse en artiste amoureux de son œuvre. Si, pour cause de difficultés trop grandes, tu te croyais obligé de faire des coupures, je te prierais de refléchir s'il ne vaudrait pas mieux, dans ce cas, renoncer tout à fait à la représentation, vu l'insuffisance des ressources existantes. Mais, en supposant qu'on ne s'empresse pas de mettre à ta disposition tous les moyens nécessaires pour assurer le succès, il faut admettre aussi que, si tu y mets toute ta bonne volonté, tu triompheras sûrement de toutes les difficultés qui pourront surgir. Si tu te dis: Il faut que cela soit, je sais que cela sera, ou bien que tu aimeras mieux renoncer tout à fait à la chose. Là-dessus, je pense, nous sommes d'accord.

Quant à la question principale, le personnel des chanteurs, je m'en remets à toi avec une entière confiance: tu ne tenteras rien contre l'impossible. L'ami Gœtze, à qui dans tous les cas je dois encore beaucoup de reconnaissance pour son «Tannhæuser», aura d'autant plus de difficulté avec le «Lohengrin» que, comme physique et comme organe, le brillant lui fait entièrement défaut, j'entends le brillant qui, lorsqu'il est départi par la nature, assure très facilement le succès du rôle. Rendez-le, à force d'art, aussi éblouissant que possible: il faut qu'à sa vue on soit fasciné.

Je t'envoie en même temps un libretto nouvellement rédigé, qui est destiné à l'impression; il arrivera par la messagerie. Relativement à ce livre, j'ai à t'adresser la prière que voici: vends-le ou, dans le cas où l'on ne t'en offrirait rien, donne-le à un éditeur pour qu'il en fasse un beau volume, au moins comme le livret du «Tannhæuser». Le théâtre de Weimar recevra de l'éditeur — avec une certaine remise — autant d'exemplaires qu'il lui en faudra à la caisse, exactement comme nous l'avons fait pour le «Tannhæuser». Comme je désire vivement que tu places aussi chez un marchand de musique la partition pour piano (qu'Uhlig a déjà faite et achevée à Dresde), je te prierai de vendre en même temps le livret à celui que tu auras choisi pour la partition dont il s'agit. La vente d'un

pareil livret, si on le donne à un prix modéré, n'est, du reste, pas une mauvaise affaire: nous avons écoulé plus de 2000 exemplaires du «Tannhæuser». — Encore un mot! Dis-moi, cher Liszt, comment pourrais-je arriver à assister . . . incognito à la première représentation au théâtre de Weimar? Voilà une satanée question, vu surtout qu'en ce moment il ne m'est plus indifférent, comme naguère encore, de savoir si je dois habiter une maison de force dans le royaume de Saxe. Écoute donc! Je me suis pris d'un grand respect pour la grande-duchesse! Cette dame, qu'après tout je crois vraiment noble, ne serait-elle pas disposée à jouer, sur ta prière, un tour magistral à la police allemande et à me procurer, même sous un autre nom, un sauf-conduit pour venir de la Suisse à Weimar? Je promets solennellement de garder stoïquement mon incognito, de ne m'arrêter que très peu de temps a Weimar en me cachant, de m'en retourner immédiatement par la voie la plus directe, comme aussi d'observer à l'aller la discrétion la plus absolue. Ou bien cela serait-il possible plutôt au duc de Cobourg? J'apprends sur son compte plus d'un trait qui me fait plaisir. Eh bien! vois donc ce qui est faisable. Dans tous les cas, ce serait donner enfin une grande joie à un pauvre diable comme moi; peut-être serait-ce aussi me redonner un peu d'élan et un encouragement dont j'ai tant besoin.

Si cela ne peut se faire, ou même si c'est possible, je te demanderai encore si tu n'aurais pas, par hasard, envie d'accourir un jour à Zurich pour me voir. Pour ces choses-là tu es expéditif en diable! Si je pouvais te revoir en ce moment, j'en serais à moitié fou de joie, c'est-à-dire *entièrement* fou, puisque depuis longtemps déjà l'on me tient pour un demi-fou. Je te chanterais le «Lohengrin» d'un bout à l'autre. Ce serait une vraie fête!

En voilà assez pour aujourd'hui. Je te récrirai prochainement. Je suis toujours sans savoir si à Weimar on m'a donné de l'argent pour mon «Iphigénie»: il y a eu dans les derniers temps beaucoup de désarroi autour de moi. Grâce à mon retour à *Zurich*, je vais faire tomber tous les bruits absurdes

qui ont circulé sur mon compte. Écris-moi donc à l'adresse suivante:

Enge. Sterngasse. Maison Hirzel. Zurich.

Adieu, mon vieil ami, mon cher, mon unique ami. Je sais que tu m'aimes; crois bien que je te le rends de tout mon cœur.

Thoune, le 2 juillet 1850. Toujours à toi
Richard Wagner.

33.

Cher Liszt, serais-tu assez aimable pour répondre immédiatement par un oui ou par un non tout court à la question suivante: La direction du théâtre de Weimar m'a-t-elle fait espérer, comme Belloni me l'a annoncé après son retour de Weimar, une somme de 500 francs pour mon remaniement de l'«Iphigénie»? D'un autre côté, ces 500 francs m'ont-ils été envoyés quelque part? A qui, où faudrait-il m'adresser dans ce cas? Ou bien, s'ils ne m'ont pas été envoyés, pourrais-je compter encore les recevoir? Enfin, dans ce dernier cas voudrais-tu prier M. de Zigesar de prendre 300 francs sur ladite somme pour les envoyer à Belloni, à Paris (pour le paiement d'une traite de mon tailleur, qui échoit le 15 juillet) et me faire parvenir *au plus tôt* ici, à Zurich, les 200 fs. restants?

La question est devenue plus compliquée que je ne le supposais, aussi compliquée que l'est, en somme, la proposition faite à M. de Zigesar de me payer 500 francs pour un simple remaniement. Comment s'y est-on pris pour faire accepter cette proposition? C'est sans doute encore un des miracles dont tu es coutumier.

Eh bien! cher ami, tu as reçu, je l'espère, ma longue lettre de Thoune. Aurai-je, par contre, bientôt de tes nouvelles? Ou bien te déciderais-tu réellement à venir me surprendre?

Reçois les meilleures salutations de ton plus fidèle ami

Zurich, le 10 juillet 1850. Richard Wagner.

(Chez Mme Hirzel. Sterngasse. Enge.)

34.[1])

Très cher ami, Vous n'avez point cessé, croyez le bien, de m'être très présent et très à cœur. La sérieuse et enthousiaste admiration que j'ai voué à votre génie ne saurait s'accomoder des habitudes dormeuses des sentiments stériles. Tout ce qu'il me sera donc possible de faire, soit dans l'intérêt de votre réputation et de votre gloire, soit dans l'intérêt de votre personne, vous pouvez en avoir la complète certitude que je n'y manquerai en aucune circonstance. Seulement, un ami tel que vous n'est pas toujours aisé et commode à servir, car pour ceux auxquels il est donné de vous comprendre, il s'agit avant tout de vous servir intelligemment et avec dignité. J'espère jusqu'ici n'avoir point manqué à ces deux conditions essentielles, et ne saurais guère m'en départir par la suite. Vous pouvez par conséquent placer toute confiance en moi, et m'écouter et me croire comme quelqu'un qui vous est franchement dévoué et sans restriction quelconque.

Mais parlons catégoriquement de vos affaires, dont pour quelque temps du moins je fais très sérieusement la mienne.

1° Il m'a été impossible d'obtenir de l'Intendance les 500 frcs. de l'Iphigénie. Toutefois votre attente ne sera pas frustrée, car en même temps que ces lignes, j'envoie à Belloni à Paris 300 frcs. (pris sur ma cassette particulière), lesquels 300 frcs. il tiendra à votre disposition, et sur un mot d'avis de votre part il comptera, soit à votre tailleur, soit à la personne que vous lui indiquerez. De plus, j'ai bon espoir que M. de Zigesar, dont je vous joins ci-après quelques lignes, sera à même de vous faire parvenir sous peu de jours 100 Thaler — indépendamment de l'honoraire du Lohengrin, qui sera de 30 Louisd'or environ. —

2°. Votre *Lohengrin* sera donné dans les conditions les plus exceptionnelles et les meilleures pour sa réussite. L'Intendance fait à cette occasion une dépense de près de 2000 Thaler, ce qui ne s'était jamais, de mémoire d'homme,

1) Voir la note 1, page 12.

pratiqué à Weimar. La presse ne sera pas mis en oubli, et des articles convenables et sérieusement motivés paraîtront successivement dans plusieurs journaux. Tout le personnel sera feu et flamme. Le nombre des Violons sera quelque peu augmenté (de 16 à 18 en tout), la Clarinette basse à été acheté; rien d'essentiel ne manquera à l'étoffe musicale et à ses dessins; je me chargerai de toutes les répétitions de Piano, de Chœurs, de Quatuors et d'Orchestre; Genast suivra avec chaleur et énergie vos indications par rapport à la mise en scène. *Il va sans dire que nous ne retrancherons pas une note, pas un iota*, de votre œuvre, et que nous la donnerons dans son *Beau absolu*, autant qu'il nous sera possible de le faire.

La date exceptionnelle du 28 Août à laquelle le Lohengrin sera représenté ne peut manquer de lui être favorable — à vrai dire, je me serais refusé de mettre en scène une œuvre aussi extraordinaire dans le courant ordinaire d'une saison théâtrale. M. de Zigesar a parfaitement senti qu'il fallait que le Lohengrin soit un *événement*. Pour cela faire, on a raccourci de moitié les vacances du théâtre, prié mon ami Dingelstädt de composer un prologue *ad hoc* qu'il nous apportera lui-même ici vers la mi-Août, et fixé la 1re représentation théâtrale au 28 Août, anniversaire de la naissance de Goethe — trois jours après l'inauguration du monument de Herder qui aura lieu le 25. A l'occasion du monument de Herder nous aurons ici un assez grand concours de monde, et de plus, pour le 28 les délégués de la *Goethe-Stiftung*[1]) sont convoqués à l'effet de rédiger le Programme définitif de cette fondation à Weimar.

Après 2 représentations consécutives du Lohengrin le théâtre fermera de nouveau pour ne rouvrir qu'un mois après, et ne reprendra le Lohengrin qu'à bon escient dans le courant de l'hiver.

3°. Relativement à la vente de la Partition, la chose n'est guère toute simple, et je n'ai pas besoin de vous en énumérer

1) La *Goethe-Stiftung*, la fondation de Goethe.

ou motiver les difficultés de commerce. Néanmoins si vous me chargez de cette affaire, je tâcherai de la mener à bonne fin, mais il faut probablement un peu de temps pour cela. Si comme je n'en fais pas de doute, le succès du Lohengrin s'établit solidement à Weimar, vous trouverez peut-être moyen d'influencer assez les B., afin qu'ils le fassent donner à Leipzig. Dans ce cas il faudrait Tichatscheck pour le rôle principal, et si vous le jugiez à propos votre très dévoué maître de chapelle qui se chargerait du reste dans les conditions voulues.

L'ouvrage réussissant à Leipzig, l'Éditeur se trouverait assez aisément; mais je ne dois pas vous le cacher, le succès du Lohengrin me paraît assez douteux, soit à Leipzig, soit à Hamburg, si on ne prend les précautions préliminaires d'étude, de répétitions, et de presse nécessaires. En le laissant aller naturellement à son sort, quelque beau sort qu'il puisse mériter, je craindrais fort sérieusement, et les mauvais vouloirs qui s'attachent à votre personne, et l'envie, et l'inintelligence qui combatteront votre génie. Réfléchissez donc avec circonspection sur le parti qu'il vous conviendra de prendre plus tard à ce sujet. En attendant je vous remercie cordialement des indications et renseignements que vous me donnez sur la Partition; je m'y conformerai avec respect et amitié. Veuillez aussi, je vous prie, écrire deux mots à M. Uhlig de Dresde, afin qu'il ne fasse pas de difficulté pour m'envoyer le *Klavierauszug*[1]) qui me sera très utile.

4°. J'arrive à un point qui me peine, mais qu'il est de mon devoir de ne point vous dissimuler. Votre rentrée en Allemagne, et votre venue à Weimar pour la représentation du Lohengrin est une *impossibilité absolue.* Quand nous nous reverrons, je pourrai entrer verbalement à cet égard dans plusieurs détails qu'il serait long et inutile d'écrire. Encore une fois: il s'agit de vous servir intelligemment et dignement; or on ne vous servirait guère de cette façon en hasardant des démarches, lesquelles — infailliblement — n'aboutiraient à

1) *Klavierauszug*, partition pour piano.

aucun résultat favorable. Mais voici à quoi je pense, et ce qui pourra, Dieu aidant, opérer un changement dans votre situation; le succès du Lohengrin une fois bien établi, je proposerai à L. A. de m'autoriser à vous écrire ou de vous faire écrire par M. de Zigesar, pour vous engager à terminer aussi promptement qu'il vous sera possible votre *Siegfried*, et de vous envoyer à cet effet un honoraire convenable à l'avance, afin que vous puissiez travailler quelques 6 mois à l'achèvement de cette œuvre sans préoccupations matérielles, etc.

Ne parlez à personne de ce projet, que j'espère être à même de faire réussir alors que le temps en sera venu.

D'ici là conservez bien votre tête et votre santé, et comptez bien entièrement sur votre très sincèrement dévoué et affectionné ami

F. Liszt.

M. de Zigesar vous écrira directement par rapport à la vente du «Libretto» de *Lohengrin*. Le mieux serait que Brockhaus voulût se charger de l'impression, et Z. lui a écrit hier à ce sujet. De votre côté vous pourriez lui écrire également dans le même sens; ce serait une bonne entrée en matière pour le projet que je soumets à votre décision ultérieure. Encore une question tout à fait à part. Seriez-vous disposé par la suite à entreprendre pour l'Alceste, Orphée, Armide, et Iphigénie en Tauride de Gluck, un travail analogue à celui que vous avez fait sur l'Iphigénie en Aulide? et *quelle somme fixeriez-vous pour honoraire?* Répondez-moi occasionnellement à ce sujet, la chose ne presse point. Mais peut-être serais-je à même de donner l'idée d'une commande de ce genre à qui de droit. —

35.

Mon cher Liszt, il faut que je le dise, *tu es un ami!* Permets-moi de ne t'en dire pas plus, car si j'ai jamais vu dans l'amitié entre deux hommes le plus noble et le plus admirable rapport qui puisse exister entre deux créatures hu-

maines, tu matérialises en quelque sorte cette idée pour moi en me faisant non plus seulement concevoir, mais sentir et toucher, pour ainsi dire, ce que c'est qu'un ami.

Je ne t'en rends pas grâce, car tu ne peux en rendre grâce qu'à toi-même, et cela en éprouvant la satisfaction d'être ce que tu es. S'il y a quelque chose qui élève l'âme, c'est d'avoir un ami; mais il y a quelque chose qui l'élève davantage, c'est d'être un ami.

Le bonheur de t'avoir trouvé me fait oublier que je suis banni de l'Allemagne, que dis-je! je bénis presque mon exil, car jamais je n'aurais pu faire pour moi-même en Allemagne ce que tu arrives à faire pour moi. Mais aussi fallait-il que ce fût toi, toi seul! — Il m'est impossible de faire ton éloge *la plume à la main;* quand nous nous reverrons, je le ferai *de vive voix*. Autant ta sollicitude pour moi est réfléchie et pleine de délicatesse, autant je sais, crois-le bien, en comprendre et en apprécier l'étendue. Je sais qu'il faut que tu en uses avec moi comme tu le fais, et non autrement; aussi est-ce surtout pour la *manière dont* tu me témoignes ton intérêt que je te dois tant de reconnaissance. Je ne crains qu'une chose: c'est qu'en me servant tu ne t'oublies *toi-même*, vu que je ne puis pas te rendre ce que tu perds par ton abnégation. Songes-y!

Ta lettre a fait, sous plus d'un rapport, une grande impression sur moi. J'ai des convictions que tu ne partageras peut-être jamais, mais que néanmoins tu jugeras inutile de combattre, si je te dis qu'elles n'entravent nullement mon activité d'artiste. J'ai tâté le pouls à notre art moderne, et je sais qu'il mourra! Mais, loin de m'attrister, cela me remplit de joie, parce que je sais aussi que ce n'est pas *l'art* qui périra, mais seulement notre art *à nous*, cet art qui est en dehors de la vie réelle, tandis que l'art véritable, immortel, toujours nouveau est encore à naître. Le caractère monumental de notre art disparaîtra; nous secouerons l'attachement servile au passé, le souci égoïste de la durée et de l'immortalité; nous négligerons le passé et l'avenir pour ne vivre et ne créer que dans le présent, le seul présent. Rappelle-toi

comme je te trouvais heureux autrefois d'appartenir à ton art spécial, précisément parce que tu étais un artiste immédiat, réellement présent, parlant aux sens dans le moment même; si tu ne pouvais être tout cela que sur un instrument, la faute en était non pas à toi, mais à la tyrannie de notre époque, qui réduit l'individu uniquement à lui-même et qui rend impossible l'association, grâce à laquelle l'artiste isolé pourrait étendre sa puissance d'action et se donner tout entier à l'œuvre d'art commune, immédiatement présente. En te le disant je ne voulais point te flatter, je ne voulais qu'exprimer cette vérité simplement entrevue, que celui-là seul qui *représente les choses* est vraiment artiste. Tout notre travail de poète et de compositeur n'est donc qu'affaire de *volonté*, non de *pouvoir;* ce n'est que la représentation qui constitue le pouvoir, c'est-à-dire l'art. Crois-moi, je serais dix fois plus heureux si j'étais *peintre dramatique* au lieu d'être poète dramatique et compositeur. Ayant acquis cette conviction, je ne puis plus tenir à créer des œuvres auxquelles je dois refuser d'avance la vie dans le présent pour leur donner dans l'avenir une immortalité factice et chimérique: ce qui ne peut pas devenir vrai *aujourd'hui*, sera nécessairement faux pour l'avenir. Créer pour l'avenir en ne tenant pas compte du présent, c'est un rêve que je ne caresse plus: mais si l'on veut que je fasse quelque chose pour le présent, il faut que celui-ci m'apparaisse sous une forme moins dégoûtante que celle qu'il me montre aujourd'hui. Je renonce à la gloire, je renonce surtout à l'absurde fantôme de la gloire posthume, parce que j'aime trop les hommes pour les sacrifier à ma vanité et pour les condamner à la pauvreté dont se nourrit exclusivement la gloire de ceux qui ne sont plus. Dans ma situation actuelle ce n'est plus l'ambition, mais le désir de faire plaisir à mes amis en me révélant à eux, qui fait naître en moi l'envie de produire: dès que j'ai *contenté* ce désir, je suis heureux et complétement satisfait. Or, si dans la petite ville de Weimar vous jouez mon «Lohengrin» avec entrain, avec amour, avec plaisir et avec succès — ne s'agît-il que des deux représentations dont tu me parles dans ta lettre —, je m'en sentirai si heureux, mon but sera

si complétement atteint que je serai entièrement délivré du souci que me donnait cet ouvrage, et que je n'aurai plus qu'un nouvel effort à faire pour vous offrir de même quelque chose de nouveau. Juge à présent! Peux-tu m'en vouloir de mes convictions, alors qu'elles m'ôtent tout égoïsme et toute ambition mesquine? Certainement non. — Ah! que ne puis-je en toute chose vous communiquer un peu de la bienheureuse force de mes convictions!

Écoute maintenant quel a été sur moi l'effet de ta lettre. Au mois de mai dernier, j'ai envoyé le poème de mon «Siegfried» à un libraire pour qu'il le publiât tel qu'il est. Dans une courte préface je dis nettement que je ne fonde aucune espérance sur l'exécution et sur la représentation de cette œuvre, que, par conséquent, je l'offre à mes amis à titre *d'intention* seulement. En effet, je ne compose pas mon «Siegfried» en l'air, et cela pour les raisons que je viens de te donner. Or tu m'offres la réunion d'artistes qui pourrait faire paraître «Siegfried» au grand jour: je demande des acteurs pour représenter des héros, tels que notre scène n'en a pas encore vu; où les trouver? Assurément ce n'est pas de l'air, mais de la terre qu'ils viendront: je crois que tu es en excellente voie pour me les faire sortir de terre, au moins par ton zèle passionné et communicatif. Si bas que soit tombé notre monde de comédiens, c'est encore dans ces fous d'acteurs et de chanteurs qu'on peut trouver le meilleur terrain pour l'art: leur nature est incorruptible s'ils ont gardé encore un peu de cœur; par l'enthousiasme on peut faire d'eux tout ce qu'on veut. Bref, quand tu auras lancé le «Lohengrin» dans le monde à ta satisfaction, j'achèverai aussi mon «Siegfried», mais seulement pour *toi* et pour *Weimar*. — Il y a deux jours encore, je n'aurais pas cru que j'arriverais à prendre cette résolution. — C'est donc *à toi* que je dois cela!

Mon cher Liszt, par ce que je viens de te dire tu verras que, d'après ma manière d'envisager la chose, l'aimable sollicitude avec laquelle tu travailles à vulgariser mon «Lohengrin» ne peut guère me créer des sympathies qu'au point

de vue des avantages matériels, car il faut que je puisse vivre, mais non au point de vue de ma gloire. Je ne pourrais avoir que le désir d'élargir le cercle de mon public; mais écoute-t-on celui qui s'impose? Je ne puis, je ne veux pas m'imposer. Tu en fais vraiment assez pour appeler sur moi l'attention des gens: faut-il encore les tirer par la manche et les prier de m'entendre? Très cher ami, ces gens sont lâches et mous, ils n'ont pas de cœur. Laisse-les de côté! Si je dois arriver à quelque chose, que ce soit par des gens qui s'intéressent à mon œuvre. Dès qu'il faut que je m'offre, j'ai perdu toute puissance: que peut m'importer une «représentation à Leipzig»? Je ne puis demander qu'une *bonne* représentation; or comment y arriver là-bas, à moins qu'un homme comme toi ne s'en mêle? — Mais ne va pas oublier que Weimar même n'existerait pas pour moi si par aventure tu n'étais pas à Weimar. Ah! mon Dieu! il n'y a *qu'un* homme qui s'intéresse à mon œuvre; le reste ne fait que se traîner péniblement et n'ira jamais *tout seul.* — Même la question d'argent ne pourrait me décider à provoquer des représentations qui ... ne pourraient que mal tourner; mais, Dieu le sait, bien que je n'aie pas d'argent, je ne m'en tourmente pas outre mesure; il me semble toujours que finalement je ne mourrai pas de faim. Quand je n'ai plus rien du tout, il m'arrive toujours quelque chose, comme les dernières nouvelles que j'ai reçues de toi, et alors je me sens tout à coup rassuré et délivré de tout souci. — Tu le vois, cher ami, tant que tu me restes fidèle, je suis inaccessible au désespoir! L'excellente proposition que tu m'as faite relativement au remaniement de quelques opéras de Gluck, m'a fait un bien sensible plaisir; un de ces jours je te répondrai d'une manière plus positive à cet égard.

Quoique j'aie encore bien des choses à te dire, je crois qu'il est bon de m'en tenir là. Tu me parles dans ta lettre de tant de questions diverses que ma tête se perd à l'idée d'avoir à te répondre en détail. Je sais que, grâce à ton amitié, je suis à l'abri de tout comme l'enfant dans le sein de sa mère; dès lors peut-il être question d'autre chose que de

reconnaissance et d'affection? — Adieu, et laisse-toi serrer tendrement sur le cœur de l'ami que tu rends si heureux.

Richard Wagner.

J'écrirai prochainement à M. de Zigesar; je me borne aujourd'hui à lui envoyer l'expression de ma vive reconnaissance pour sa bonne lettre et pour la touchante sollicitude qu'il a pour mon œuvre.

Encore un mot. Un chef d'orchestre d'ici, M. Abt, sera le 28 août à Weimar pour entendre le «Lohengrin»; aie donc l'obligeance de lui retenir une place.

Mes meilleures salutations à Genast et à mes braves chanteurs. Comme je suis heureux quand je pense à ces excellentes gens! Toute une famille *Ritter* de Dresde viendra l'année prochaine s'établir en Suisse, près de moi. Elle viendra aussi à Weimar.

J'écris à *Uhlig*.

35[a].

Zurich, le 1er août 1850.

Cher Liszt, je t'envoie sous ce pli une mesure additionnelle pour «Lohengrin»: aie l'obligeance de la faire intercaler dans la partition (musique et chant) au troisième acte, dernière scène, immédiatement après le passage que je t'ai indiqué. C'est singulier comme on est bête parfois! Je n'avais jamais été satisfait des deux mesures de la ritournelle, qui viennent après la fin du récit de Lohengrin; après m'être creusé la cervelle pendant des années, je m'avise enfin qu'il *manque* tout simplement *une mesure* à cet endroit. Ainsi, dès que Lohengrin a dit: «Je suis Lohengrin, son chevalier», les trois mesures ci-jointes viennent se placer dans le libretto, ce qui naturellement entraîne la suppression des deux mesures de la partition, page 365.

Très cher, je te prie instamment de bien vouloir faire en sorte qu'on m'envoie ici avant l'impression une épreuve du livret; il en est *encore* temps! On me l'expédierait sous bande, et toute la perte de temps se réduirait à dix jours. J'ai déjà

tant souffert des fautes d'impression que cette fois-ci j'aimerais bien être tout à fait tranquille de ce côté-là.

Ci-inclus une lettre à M. de Zigesar: je me borne à répondre, en le remerciant, à celle que j'ai reçue de lui en dernier lieu, en même temps que la tienne. (Il ne m'a pas encore envoyé d'argent; naturellement je m'abstiens de toucher à cette question.)

Récris-moi bientôt, excellent ami!

Tu me feras un plaisir énorme! Mes meilleures salutations . . . à droite et à gauche; garde toujours ton affection à

Ton

(A L'Étoile du soir, Enge. Zurich.) Richard Wagner.

36.[1])

Cher ami, on veut bien me charger de vous faire parvenir la lettre de change ci-après de 100 Thaler; ne m'en remerciez pas, et *n'en remerciez pas non plus* M. de Zigesar, qui l'a souscrite. Il vous souvient peut-être qu'il y a environ un an, que je vous envoyai une somme égale à celle d'aujourd'hui; — cette fois-ci comme alors, — elle provient de la même source, qui, par des raisons officielles, tient à rester cachée. —

Nous nageons en plein dans *l'Éther* de votre Lohengrin, et je me flatte que nous réussirons à le donner selon vos intentions. Chaque jour nous faisons de trois à quatre heures de répétition, et jusqu'ici les rôles et le quatuor sont passablement en ordre. Demain et après, je ferai répéter isolément les instruments à vent, qui seront au complet selon les exigences de la Partition. Nous avons fait venir une Clarinette basse, qui sera excellemment bien jouée par M. Wahlbrül. Nos violoncelles vont se trouver aussi tout rafraîchis par l'arrivée de Cossmann de Paris, qui fera partie de notre chapelle à partir du 15 août (c'est une très excellente acquisition que nous ferons, et qui sera, j'espère, suivie par quelques autres de même sorte) etc., etc., — enfin tout ce qu'il est humaine-

---

1) Voir la note 1, page 12.

ment possible de réaliser à Weimar en l'an de grâce 1850, vous pouvez être assuré que nous le mettrons en œuvre pour votre Lohengrin, qui nonobstant tous les sots pourparlers, les fausses craintes, et les trop réels encroûtements, sera représenté fort convenablement — je vous le garantis — le 28 du courant, — après quoi je me suis invité à souper chez Zigesar, lequel est véritablement feu et flamme pour le Lohengrin. — Après qu'il vous aura envoyé l'honoraire (de 25 à 30 Louisd'or) à la fin de ce mois, je vous prie de lui écrire une lettre un *peu longue*, et *amicale*, car il partage complétement ma sympathie et mon admiration pour votre génie, et peut seul m'aider à donner à ces sentiments une signification extérieure. A son dernier voyage à Berlin, il a parlé du *Tannhæuser* chez le roi et le prince de Prusse, de façon qu'on sache très bien à Berlin à quoi s'en tenir. Deux ou trois jours après Zigesar, écrivez aussi quelques lignes à Genast, qui s'est extrêmement bien conduit dans toutes ces entrevues préparatoires au Lohengrin, et qui mettra tout son zèle à suivre vos indications par rapport à la mise en scène. —

Si vous voulez, cher ami, me rendre un service, envoyez-moi par retour du courrier, aussitôt que possible, quelques indications de métronome pour l'introduction et plusieurs autres morceaux principaux (le duo entre Lohengrin et Elsa entre autres, IIIe acte). Je ne crois guère me tromper sur ce que vous voulez et intentionnez, mais il me serait cependant très agréable d'avoir une conviction en *chiffres* à cet égard.

Aucune coupure, aucun retranchement ne seront faits à votre partition; et je ferai tout mon possible pour qu'il y manque le moins possible de $<$, fp, ffp, $>$ et surtout de . . . — ce qui est le plus difficile pour les instruments à cordes. —

Adieu, cher ami; je trouve votre œuvre sublime; et vous suis bien sincèrement dévoué,

F. Liszt.

37.

Mon très cher ami, grand merci pour ta lettre, que j'ai reçue hier; veuille transmettre au donateur mes meilleurs remercîments. Très cher, nous savons bien tous qui il est; à quoi bon cette cachotterie officielle? Il faut que je te l'avoue, il me semblait d'abord préférable de recevoir des honoraires au lieu d'un cadeau pour mon remaniement de l'«Iphigénie en Aulide»; toutefois, en y réfléchissant bien, je trouve que des honoraires accordés dans ces conditions auraient été à peu près l'équivalent d'un cadeau. Qui sait mieux que moi que dans notre triste monde du tien et du mien, du travail et du salaire, je suis un simple objet de luxe? Celui qui me donne quelque chose reçoit, à vrai dire, quelque chose d'absolument superflu et dont il peut se passer. Qu'en penses-tu, toi qui te donnes une peine infinie pour placer mes travaux?

Autant je pense en ce moment à mon «Lohengrin», que tu fais paraître au grand jour, autant et presque plus encore il faut que je pense à tes terribles fatigues. Je sais ce que c'est que ces fatigues. En te voyant diriger une répétition du «Tannhæuser», j'ai été fixé sur ton compte; je sais où j'en suis avec toi. Comme nous sommes bizarres! Ce n'est qu'en dépensant tout notre être que nous devenons heureux; être heureux revient pour nous à dire: n'avoir plus conscience de soi-même! — Quelque insensé que cela paraisse, je ne t'en crie pas moins: Ménage-toi tant que tu pourras! —

Quand arrive une lettre de toi, c'est chaque fois une fête à laquelle toutes les connaissances sont conviées. Si cela t'est possible, envoie-moi donc de temps à autre quelques lignes sur le résultat des répétitions. Je me fais violence pour n'en laisser rien paraître; mais, je te le dis, je suis bien malheureux de ne pouvoir entendre mon œuvre sous ta direction. Cependant je supporte tant de choses que je saurai bien aussi supporter cela: je me figure ... que je suis mort.

Chaque fois que je reçois de tes nouvelles, je sens se raviver mon désir de me remettre à un grand travail d'artiste. Je ne me sens plus grande envie d'entreprendre des travaux

littéraires: je prêche en somme dans le désert. Celui-là seul qui, grâce à son expérience d'artiste, est assez avancé pour trouver ce qu'il faut, peut comprendre ce que je veux: il vaut donc mieux que chacun y arrive par l'expérience, et que chacun fasse, de son côté, ce qu'il peut. Je me sens encore de l'enthousiasme pour l'œuvre d'art elle-même: la musique à faire pour mon «Siegfried» chante déjà dans tout mon être. Ce n'est donc plus pour moi qu'une question de verve: tu sauras bien me mettre en veine, cher ami.

J'écrirai à Zigesar, comme tu le désires: j'ai toutes les raisons du monde d'avoir des sentiments d'amitié pour lui, et j'en ai réellement. J'écrirai à Genast dès demain.

Il y a encore un jeune homme de mes amis qui va faire exprès le voyage de Zurich à Weimar pour assister aux deux représentations de mon opéra; je lui donne quelques lignes de recommandation pour toi. Pour le moment je voulais simplement te prier de lui retenir une bonne *place* pour les deux représentations. Tu ne l'oublieras pas, n'est-ce pas? Dernièrement je t'ai déjà demandé un acte de complaisance de ce genre pour un M. *Abt* d'ici.

Tu oublies dans ta dernière lettre de me répondre au sujet du libretto; je t'écrivais que j'aimerais bien en revoir une épreuve. Maintenant il est sans doute trop tard et, par suite, il serait inutile de renouveler ma prière; mais, par contre, je te prie de vouloir bien veiller à ce que la correction soit faite aussi soigneusement que possible; peut-être même le professur Wolff — à qui j'envoie mes plus cordiales salutations — sera-t-il-assez bon pour revoir une épreuve. — Je me rappelle à ce propos que j'ai bien corrigé une faute de grammaire dans le livret destiné par moi à l'impression, mais que je n'ai pas encore fait cette correction dans la partition elle-même. Aux dernières paroles de Lohengrin, au lieu de:

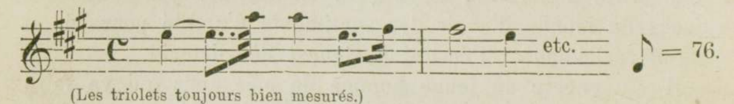
«*mein* zürnt der Gral wenn ich noch bleib'»
(le Graal m'en voudra de rester encore)

il faut mettre: *mir* zürnt, etc.

D'autre part, tu me demandais encore quelques indications de temps par le métronome. J'ai considéré cela comme par-

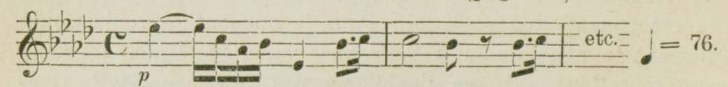
faitement inutile, car en toutes choses je m'en rapporte entièrement à ta sympathie d'artiste; je sais que, relativement à mon travail, tu n'as qu'à être bien disposé pour trouver partout ce qu'il faut; en effet, ce qu'il faut ne saurait jamais être autre chose que ce qui dans l'exécution répond à l'intention de l'auteur. Mais puisque tu le désires, je te donnerai, très probablement pour te confirmer dans tes propres vues, les indications suivantes:

Prélude instrumental:

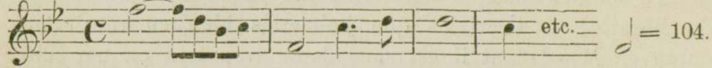


(Les triolets toujours bien mesurés.)

Acte I. Scène 2. au chant d'Elsa (page 35).
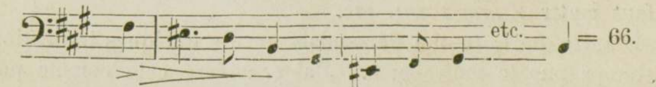


Plus tard, p. ex. dans le finale, ce motif demande naturellement une exécution plus rapide:

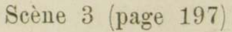


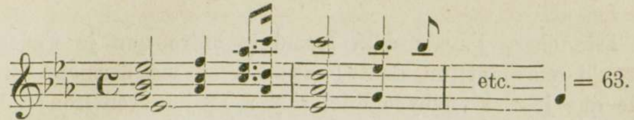
(A l'arrivée de Lohengrin (la majeur) peut-être encore un peu plus modéré.)

Il est probable que tu ne prends pas trop lentement la phrase déjà lente en mi bémol majeur, $^3/_4$ (ensemble) dans le finale du I[er] acte, mais que tu lui donnes une allure solennelle et mouvementée. Mais il te faudra ralentir assez sensiblement les dernières mesures de la ritournelle de l'orchestre, afin qu'à la rentrée des trompettes la marche de cette clôture soit encore plus majestueuse; cela permettra aussi aux violons de rendre vigoureusement et nettement la vivacité des staccati.

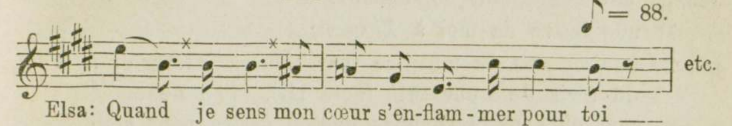
Acte II. Scène 1.



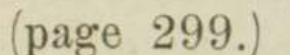

Scène 3 (page 197)

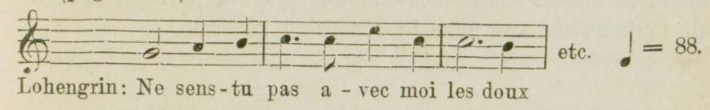


Acte III. Scène 2 (page 291).
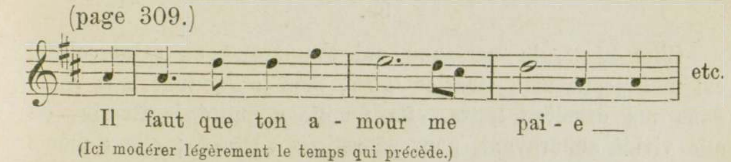


(L'essentiel ici, c'est un calme bien grand, bien profond. En chantant le passage, il me semblait toujours que je m'arrêtais un peu sur le 2e et le 4e quart; mais je le faisais naturellement; c'était à peine sensible au point de vue du rythme et ne se remarquait guère que dans la diction.)


(page 299.)



(page 309.)



(Ici modérer légèrement le temps qui précède.)

En voilà assez, en voilà trop. Je me fais l'effet d'un mentor bien mesquin avec toutes ces indications. — Tu sauras bien t'en tirer, et peut-être le feras-tu mieux que moi. — Tâche seulement que nous nous voyions bientôt: je soupire après le moment où nous serons réunis. Ou bien est-ce que tu me trouves trop tendre ? — Non! Adieu, mon cher et bon Liszt. Récris-moi bientôt.

Zurich, le 16 août 1850.
(Abendstern = Enge, Zurich.)

A toi
Richard Wagner.

38.

Très cher, j'avais déjà fermé la lettre que je t'adresse lorsqu'il me vint un doute: as-tu reçu ma dernière lettre, celle que je t'ai envoyée d'ici il y a 18 jours environ? J'en doute, parce que tu ne dis pas un mot de ce qu'elle contenait: elle renfermait notamment:

1° une lettre de moi à *Zigesar;*

2° une *mesure* de musique (partition) à intercaler à la fin du récit de Lohengrin (acte III). (Tu ne me dis rien non plus de la coupure que je désire pour cette scène — suppression de la seconde partie du récit: je suppose que tu es d'accord avec moi.)

3° La prière de m'envoyer une épreuve du livret. (Il est déjà trop tard.)

Si tu n'as pas reçu cette lettre, je te prie de m'en informer au plus tôt, parce que dans ce cas je désire t'envoyer encore la *mesure complémentaire* dont je t'ai parlé; elle pourrait toujours arriver pour la répétition générale.

R. W.

39.

Cher Liszt, la personne qui t'apportera ce salut cordial est mon jeune ami, Charles *Ritter*, dont je t'annonçais la visite dans ma dernière lettre. Sa famille a quitté la Russie, où elle vivait auparavant, pour se retirer à Dresde; elle a même le désir de s'établir plus tard en Suisse, dans mon voisinage. Charles l'a précédée à tout hasard et passera cet été avec moi. C'est un esprit très cultivé; il est plein de talent et surtout il est assez bon musicien. En ce moment il n'a pu résister au désir d'entendre jouer sous ta direction mon «Lohengrin» (dont il connaît très bien la partition); c'est donc exprès dans ce but qu'il est allé d'ici à Weimar, pour revenir auprès de moi après la seconde représentation. A peine aurai-je besoin de te prier d'être aimable à son égard, attendu que je sais qu'il est dans ta nature d'être toujours aimable.

Emmène-le, je t'en prie, à la répétition générale; aie soin qu'on lui donne une bonne place pour les représentations, auxquelles assistera d'ailleurs sa famille de Dresde. Je te remercie cordialement à l'avance de cette amabilité.

Je passerai la journée et la soirée du 28, en compagnie de ma femme seulement, sur le Righi: cette petite excursion dans les Alpes — qui vient de m'être rendue possible par ton amicale sollicitude — me fera, je l'espère, du bien physiquement et moralement, surtout en ces jours où je suis, comme de raison, agité par bien des sentiments divers.

Adieu, cher ami, écris-moi bientôt et reçois la nouvelle assurance de mon affection bien dévouée. A toi

Zurich, le 12 août 1850. Richard Wagner.

40.[1]

Très cher ami, votre «Lohengrin» est un ouvrage sublime d'un bout à l'autre: les larmes m'en sont venues dans maint endroit. — Tout l'opéra étant une seule et indivisible merveille, je ne saurais m'arrêter à vous détailler tel passage, telle combinaison, tel effet.

Ainsi qu'il est arrivé à un pieux ecclésiastique de souligner mot par mot toute l'Imitation de Jésus-Christ, il pourrait bien advenir, que je souligne note par note tout votre «Lohengrin». En ce cas pourtant, je commencerai volontiers par la fin, c'est à dire par le duo du 3me acte entre Elsa et Lohengrin, qui est à mon sens le dernier terme du beau et du vrai dans l'Art.

Notre première représentation a été relativement satisfaisante. M. de B., qui vous verra sous peu, vous en donnera des nouvelles très exactes. La seconde ne pourra avoir lieu que dans dix ou douze jours. La Cour, ainsi que les quelques personnes intelligentes de Weimar, sont pleins de sympathie et d'admiration pour ton œuvre. Et quant au gros du public, il se piquera certainement d'honneur de trouver beau

1) Voir la note 1, page 12.

et d'applaudir, ce qu'il ne saurait comprendre. Aussitôt que je serai un peu en repos, je me mettrai au feuilleton, qui paraîtra probablement dans les «Débats»; en attendant Raff (dont B. parlera) fera paraître deux articles dans le journal de Brockhaus et l'Illustration de Leipzig. Uhlig s'est chargé de la Gazette musicale de Brendel, etc. —

Si vous trouvez un moment, n'oubliez pas d'écrire à Genast, qui s'est très chaleureusement intéressé au succès du «Lohengrin»: vous pouvez être tout à fait rassuré sur la destinée de ce chef-d'œuvre par rapport à Weimar, qui est sans doute un peu surpris d'avoir de pareils ouvrages à représenter. — Mais avant la fin de l'hiver, le «Lohengrin» deviendra nécessairement un «Cassa-Stück» [1])!!! —

A quand *Siegfried*? Écrivez-moi bientôt, et comptez bien toujours sur votre très dévoué ami et serviteur

Weimar, le 2 septembre. F. Liszt.

41.

Excellent ami, je ne puis tarder plus longtemps à t'écrire, quand même j'aurais aimé recevoir d'abord une lettre de toi afin de pouvoir répondre aux questions que tu aurais peut-être à me poser.

Autant que je puis, d'après les rapports qui me sont parvenus, me rendre compte du caractère de la représentation de mon «Lohengrin» à Weimar, il est un point surtout qui ressort de leur ensemble de la manière la plus nette et la plus incontestable, c'est le témoignage rendu aux efforts inouïs que tu as faits et à l'abnégation dont tu as fait preuve pour faire réussir mon œuvre, à ta touchante affection pour moi et à la confirmation de ton aptitude toute géniale à rendre l'impossible à peu près possible. Je n'ai bien vu qu'après coup quel travail de géant tu as entrepris et exécuté. Je ne saurais pas comment te témoigner jamais ma reconnaissance.

---

1) Ein Cassa-Stück, une pièce à recette.

Il ne me resterait presque rien à ajouter à ces exclamations qui te disent ma gratitude, si je n'avais constaté dans la dernière lettre de Zigesar — que j'ai reçue avant-hier, en même temps que mes honoraires — une pointe de mauvaise humeur, une mauvaise humeur telle que l'exprime involontairement quelqu'un qui ne voit pas son zèle le plus ardent pour une cause chère couronné du succès qu'il attendait et qui, pour ce motif, est amené à faire des réflexions désagréables. Zigesar ne sait trop si le succès de mon opéra est assuré; il se montre plein de zèle et de bonne volonté pour faire réussir mon œuvre dans la mesure de ses forces, mais il semble avoir encore des doutes quant aux moyens à employer. Comme je ne vois chez personne d'autre que toi un zèle plus actif et plus énergique pour mes intérêts, je crois devoir ne m'adresser qu'à toi si je veux être fixé sur les moyens qui pourraient faciliter la réalisation de notre commun désir.

Ce qui est certain tout d'abord, c'est que la représentation a fatigué le public par sa longueur. J'avoue ma terreur quand j'appris qu'elle avait duré jusqu'à tout près de onze heures du soir. Après avoir achevé l'opéra, je me l'étais joué tout entier pour me rendre compte du temps qu'il faudrait pour le donner au théâtre, et j'avais calculé que le premier acte ne durerait guère plus d'une heure, le second acte cinq quarts d'heure, le troisième encore un peu plus d'une heure, de sorte qu'en comptant les entr'actes j'arrivai à estimer que la représentation, commencée à six heures, finirait à dix heures moins le quart au plus tard. Il me faudrait douter de ton exactitude à suivre le mouvement tel que je l'avais indiqué, si je ne savais positivement par mes amis musiciens, qui connaissaient parfaitement l'opéra, que partout tu as suivi le mouvement — tel qu'ils le connaissaient par moi, — et que tu l'as plutôt accéléré que ralenti par endroits. Il me faudrait donc supposer qu'on a été trop lent là où tu perdais ta puissance immédiate de chef d'orchestre, c'est-à-dire dans les *récitatifs*. En effet, on me confirme aussi que les récitatifs n'ont pas été saisis par les chanteurs tels que je les avais joués à mes amis sur le piano. Permets-moi d'entrer

dans un peu plus de détails sur ce point, et pardonne-moi le tort que j'ai de ne l'avoir pas fait plus tôt.

Grâce à ce maudit fait que sur nos scènes allemandes on ne donne guère que des opéras traduits d'une langue étrangère, la plus incroyable démoralisation s'est mise parmi nos chanteurs dramatiques. Les traductions des opéras français et italiens sont généralement faites par des bousilleurs; du moins elles ne le sont presque jamais par des hommes qui auraient été à même de mettre la traduction d'accord avec la musique, comme c'est le cas dans le texte original et comme moi, par exemple, je me suis donné la peine de le faire pour les passages les plus importants de l'«Iphigénie» de Gluck. Le résultat de cet état de choses a été à la longue *celui-ci*: c'est que les chanteurs se sont habitués à perdre entièrement de vue la corrélation entre les paroles et la musique, à prononcer une syllabe indifférente sur la note accentuée de la mélodie, à chanter, par contre, le mot important sur une note rythmique secondaire, et qu'ils ont glissé peu à peu sur la pente de la plus complète absurdité, si bien qu'il était souvent tout à fait indifférent de les entendre prononcer ou non. Or c'est une chose très amusante de voir des critiques allemands se rengorger en disant que l'Allemand seul comprend la musique dramatique, tandis que l'expérience atteste que n'importe quel mauvais chanteur italien déclame d'une manière plus saine et plus expressive dans le plus mauvais opéra italien que ne sauraient le faire les meilleurs chanteurs allemands. — Ce qui a le plus souffert d'une pareille situation, c'est le récitatif: les chanteurs se sont habitués à ne voir dans le récitatif qu'une certaine suite traditionnelle de séries de sons qu'ils peuvent tirailler à leur gré et étendre selon leur bon plaisir. Quand le récitatif commence dans l'opéra, cela revient à dire pour eux: «Dieu soit loué, nous voilà débarrassés de ce maudit mouvement qui nous impose encore par-ci par-là une diction raisonnable; à présent nous pouvons nager en pleine eau, nous arrêter sur la première note venue jusqu'à ce que le souffleur nous ait glissé la phrase suivante; nous n'avons plus à marcher sous la férule du chef d'orchestre; au

contraire, nous pouvons à présent nous venger de ses prétentions par le fait que c'est nous qui *lui* commandons d'abaisser son bâton, etc. Quand même tous les chanteurs n'ont pas adopté cette manière bizarre de traiter le récitatif, il n'en est pas moins vrai qu'en général ils suivent involontairement cette routine, qui les habitue à une certaine paresse et à une certaine apathie. Le compositeur qui écrit aujourd'hui pour des chanteurs allemands, doit donc prendre à tâche d'opposer son autorité d'artiste à cette paresse et à cette insouciance. Nulle part dans ma partition du «Lohengrin» je n'ai mis le mot «récitatif» au-dessus de la partie chantée; les chanteurs doivent absolument ignorer qu'elle renferme des récitatifs. Par contre, je me suis efforcé de peser et d'indiquer l'expression parlante du texte du poème d'une manière si sûre et si rigoureuse que les chanteurs ne devraient avoir qu'à *chanter exactement les notes d'après leur valeur en restant dans la mesure indiquée*, pour être, par cela seul, maîtres de l'expression parlante. Je prie donc instamment les chanteurs de chanter les passages parlés de mon opéra aussi exactement que possible dans la mesure où ils sont écrits; qu'ils les débitent, en général, vivement, en accentuant bien, et nous aurons déjà *gagné beaucoup*; si, partant de là pour aller plus loin avec une liberté intelligente, en y mettant du feu plutôt que de la retenue, ils arrivent à faire disparaître entièrement la contrainte qu'impose la mesure, et à ne plus produire que l'impression d'un style animé et poétique, nous aurons *tout* gagné.

L'article si bienveillant et si spirituel de Dingelstedt sur la représentation de mon «Lohengrin» m'a vivement impressionné. Il avoue n'avoir rien connu de moi avant cet opéra, et il croit devoir attribuer surtout à cette circonstance l'espèce de perturbation dans laquelle l'a jeté cette première représentation du «Lohengrin». Il transporte cette perturbation sur le caractère de l'œuvre, parle d'innombrables intentions qui se croisent et qu'il m'attribue, mais je ne vois nulle part qu'il découvre l'intention unique qui m'a guidé, c'est-à-dire l'intention pure et simple . . . *du drame*. Il parle

de l'impression que les flûtes, les violons, les timbales et les trompettes ont faite sur lui, mais non des acteurs du drame, à la place desquels ce sont précisément, comme il dit, ces instruments qui ont parlé. Je vois par là que *la partie purement musicale* l'a emporté de beaucoup sur le reste, que l'orchestre a été excellent — ce qui m'est affirmé également par des personnes compétentes —, et que, dans tout ce qui dépendait immédiatement de lui, l'ami Liszt a été proprement le héros de la représentation. Mais si nous considérons loyalement et sans égoïsme la nature de la musique, il nous faut avouer qu'elle n'est, sur une grande échelle, qu'un moyen d'arriver au but: or dans un opéra sensé ce but est le *drame*, et celui-ci est, à coup sûr, entre les mains *des acteurs sur la scène*. Je constate avec regret que ces acteurs ont disparu pour Dingelstedt, si bien qu'au lieu de les entendre il n'a plus entendu que la voix des instruments de l'orchestre, et je vois que dans le feu de l'action dramatique ils sont restés au-dessous de l'orchestre qui les appuyait. Je pose en fait que le chanteur soutenu par un orchestre, comme c'est ici le cas, doit être un artiste de premier ordre; mais je crois aussi que des artistes de cette valeur sont difficiles à trouver non seulement à Weimar, mais encore en Allemagne, en général. Mais quelle est donc, à proprement parler, la chose principale, essentielle? Est-ce la voix seule? — Certes non. C'est la *vie* et le *feu*, et avec cela une application sérieuse doublée d'une volonté forte, énergique. J'ai pu constater que nos premiers chanteurs de Dresde avaient la meilleure volonté du monde, qu'ils aimaient leur tâche on ne peut plus, et que pourtant ils n'arrivaient pas à triompher d'une certaine paresse, d'une certaine apathie qui, dans le monde artistique d'aujourd'hui, semblent être devenues le trait caractéristique de tous nos héros de théâtre. Pour la repésentation du «Tannhæuser» dans cette ville j'avais puisé dans la partition, pour les mettre consciencieusement dans les parties des chanteurs, toutes les remarques qui, en général, avaient trait à l'intelligence des situations et à l'action dramatique; mais, quand la toile fut levée, je dus constater avec épouvante qu'elles avaient

toutes passé inaperçues. Il me fallut — figure-toi ma terreur! — voir, par exemple, que dans le concours de chanteurs mon Tannhæuser adressait l'hymne sur Vénus ... à Élisabeth, et que devant toute une assemblée il criait en pleine figure à la plus chaste des jeunes filles les mots que voici:

«Celui qui t'a serrée avec transport dans ses bras,
«Celui-là, celui-là seul sait ce qu'est l'amour!»

Quel pouvait, quel devait être le résultat dans des conditions pareilles? — Celui-ci: c'est que tout au moins le public resta déconcerté et ne savait plus où il en était. En vérité, j'ai pu voir alors à Dresde que le public ne s'est familiarisé avec le contenu dramatique de mon opéra qu'en lisant le livret in extenso, et que c'est seulement en faisant abstraction de la représentation proprement dite, en y mettant du sien par l'imagination, qu'il a appris à comprendre la représentation elle-même. Vos chanteurs de Weimar sont-ils plus avancés que nos célèbres artistes de Dresde? Je ne le crois pas. Certainement ils finiront par se contenter, eux aussi, de triompher de la difficulté à vaincre pour trouver l'intonation juste et d'apprendre leurs rôles par cœur; puis, une fois sur la scène, ils noteront tout au plus les indications que le régisseur leur donnera au point de vue le plus général. Or *Genast* a été de tout temps un de ces acteurs à qui le régisseur n'a pas besoin de faire comprendre ses rôles: quiconque l'a vu et entendu, le sait du reste.

Certainement dans sa position actuelle de régisseur il doit trouver étrange d'avoir à faire le maître d'école avec des chanteurs, lui qui, comme artiste, n'avait jamais eu besoin d'être régenté. Mais il se trompe en cela: la génération d'aujourd'hui est une génération disgraciée. Je comprends du reste que, tout en déployant pour mon œuvre le zèle d'un ami, il se soit placé uniquement au point de vue du régisseur, qui prend ses dispositions d'une manière générale et qui laisse avec raison à chaque acteur en particulier le soin de trouver par lui-même ce qui ne concerne que *lui*. Je te prie néanmoins d'intervenir aujourd'hui même là où s'arrête, à vrai dire, la puissance aussi bien que l'action personnelle d'un régisseur:

qu'il veuille bien devenir, pour ainsi dire, le tuteur d'artistes mineurs! A une répétition du «Tannhæuser» à Weimar, j'ai eu déjà l'occasion de rappeler aux différents acteurs qu'ils n'observaient pas les prescriptions scéniques. Si, par exemple, à la fin du duo avec Tannhæuser dans le deuxième acte, Élisabeth ne justifie pas le retour du motif tendre de la clarinette, répété avec un mouvement plus lent, par le jeu scénique indiqué dans la partition, c'est-à-dire en suivant Tannhæuser des yeux jusque dans la cour du château et en lui envoyant encore un salut de loin; si elle se contente de rester les bras croisés sur le devant de la scène *en attendant* que la musique cesse, il en résulte une longueur insupportable. Dans une musique dramatique chaque mesure doit se justifier en exprimant une idée qui se rapporte à l'action ou au caractère du personnage: cette réminiscence du motif de la clarinette n'est pas là pour elle-même, comme qui dirait en vue d'un effet musical qu'Élisabeth devrait, à la rigueur, accompagner d'un simple jeu de scène, mais le salut qu'Élisabeth envoie au héros est la chose principale que j'avais en vue, et la réminiscence en question n'a été choisie par moi que pour accompagner d'une manière convenable *cette action* d'Élisabeth. Or, combien le rapport entre la musique et l'action dramatique se trouve dénaturé quand l'*essentiel* (c'est-à-dire le motif dramatique) est laissé de côté, comme dans l'exemple que je viens de citer, et qu'il ne reste à la place que l'*accessoire* (c'est-à-dire l'accompagnement de ce motif)! C'est ainsi qu'à propos de la représentation du «Lohengrin» on m'a parlé d'un fait isolé qui pourrait paraître insignifiant, à ne juger que sur les apparences, mais à l'occasion duquel je trouve nécessaire de montrer combien de pareils faits sont importants et décisifs pour l'intelligence complète de l'œuvre.

En concevant et en exécutant le deuxième acte, j'avais bien reconnu combien il est nécessaire, pour mettre l'auditeur dans la disposition où il doit être, que la satisfaction provoquée par les paroles d'Elsa à Lohengrin ne soit *pas* complète et réellement calmante: il s'agit de faire sentir au public qu'Elsa vient seulement de se faire la plus grande violence pour

triompher de ses doutes, et que nous avons à craindre, en vérité, qu'une fois possédée du désir de percer le mystère qui entoure Lohengrin, elle ne finisse par succomber quand même, et par enfreindre la défense qui lui a été faite. C'est cette impression et cette crainte seules qui amènent forcément *un troisième acte* dans lequel notre appréhension se trouve justifiée. Au surplus, c'est là-dessus que l'opéra finirait nécessairement, car non seulement la question principale aurait été posée, mais encore elle aurait été déjà résolue d'une manière satisfaisante. Or, pour rendre bien nette cette impression nécessaire, que dis-je! pour la rendre palpable, j'imagine le moment dramatique que voici: Elsa monte finalement avec Lohengrin les degrés de la cathédrale; arrivée à la dernière marche, elle se retourne, craintive et hésitante, et regarde en bas; elle cherche involontairement des yeux Frédéric, auquel elle pense encore. — Voilà que son regard rencontre *Ortrude*, qui est en bas et qui lève vers elle une main menaçante; dans l'orchestre je fais entrer (ff° en fa majeur) la réminiscence de la défense faite par Lohengrin, réminiscence de la portée de laquelle nous nous sommes bien rendu compte jusqu'à présent et qui, accompagnée du geste expressif d'Ortrude, doit exprimer nettement cette idée: «Va toujours, tu n'en désobéiras pas moins»! Là-dessus Elsa se détourne avec effroi, et lorsqu'après cette interruption le roi s'avance de nouveau avec les deux fiancés vers l'entrée de la cathédrale, alors seulement *la toile tombe.* — Quel malheur que ce moment ait été omis sur la scène, et que la toile soit tombée avant que le public ait entendu cette réminiscence en fa mineur!!!

Pourtant cette faute, assez grave assurément, provient uniquement de la négligence — peut-être purement accidentelle — à tenir compte d'une remarque figurant dans la partition, qu'on devait consulter, comme je le demandais surtout dans le principe, pour toutes ces remarques et autres semblables à l'usage des acteurs. Il me reste à craindre maintenant que beaucoup d'indications de ce genre ne soient restées lettre morte; rien ne me confirme autant dans cette appréhension

que le rapport de Dingelstedt lui-même, qui, tout en étant animé de la bienveillance la plus vive et la plus évidente, semble néanmoins n'avoir pas bien vu mon opéra, à force d'être tout à la musique.

Cher Liszt, avais-je raison d'écrire dans l'introduction de mon «Chef-d'œuvre de l'avenir» que ce n'est pas l'*individu*, mais seulement la *réunion de tous* qui peut créer de véritables chefs-d'œuvre? Vois, tu as fait l'*impossible;* mais crois-moi, il faut que *tous* fassent ce qui est impossible aujourd'hui, pour réaliser ce qui par le fait est pourtant possible. — Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est d'apprendre que tu n'as point perdu courage, que tu comptes, au contraire, mettre tout en œuvre pour maintenir mon opéra en dépit d'une certaine opposition latente que tu rencontres autour de toi, que dis-je! pour le mettre peut-être vraiment debout. C'est seulement pour soutenir ton zèle, ce zèle qu'on ne saurait assez reconnaître, que je te donnerai donc encore le conseil que voici.

Que Genast — que je remercie bien vivement de son amitié — veuille bien, avant la reprise du «Lohengrin», convoquer encore une fois tout le personnel des acteurs pour une *répétition de lecture;* que les chanteurs veuillent bien prendre les librettos imprimés (dans lesquels se trouvent malheureusement beaucoup de fautes d'impression) et *lire* leurs rôles tels qu'ils s'enchaînent entre eux, mais qu'ils les lisent distinctement et avec expression. Qu'à cet effet Genast prenne la *partition;* que d'après les indications qui s'y trouvent il rappelle exactement aux chanteurs l'importance des situations et leur connexion bien positive avec la musique, mesure par mesure, et ce serait bien le diable si avec la bonne volonté des acteurs on n'arrivait pas à se mettre en règle sur ce point. Encore une fois, que Genast consente à sortir des attributions que lui confère son poste de régisseur — poste qu'il remplit certainement mieux que personne, — pour se faire le tuteur *des mineurs et des deshérités.*

Toutefois je n'entends nullement exprimer un doute positif au sujet de vos chanteurs en général et de leur travail en particulier. Le seul fait d'avoir, au point de vue purement

musical, pris leur tâche tellement à cœur que tu as osé risquer avec eux l'exécution de cette musique extraordinairement difficile (parce qu'ils n'y sont pas habitués), équivaut, à mes yeux, à un témoignage flatteur pour eux. Il s'agit donc ici de leur demander une chose qu'on ne leur a guère demandée jusqu'à présent: si Genast est de plus en plus pénétré de la nécessité de leur faire comprendre ce qu'on attend d'eux, et s'il réussit peu à peu à obtenir d'eux ce qu'on veut qu'ils donnent, il pourra se vanter d'avoir été un des principaux promoteurs d'une révolution qui ôte son pivot à notre routine théâtrale d'aujourd'hui.

Seul l'acteur qui joue le rôle de Lohengrin me paraît — d'après tout ce qui me revient — être réellement incapable: ne pourrait-on trouver ici à le remplacer? Je m'étais toujours dit qu'on devait être content de voir apparaître ce Lohengrin; il me semble, au contraire, qu'on a été plus content de le voir s'en aller.

Je reçois à l'instant la lettre où tu me fais part de ta joie et m'assures de ton amitié; comme tu es en veine de bonne humeur!

J'éprouve maintenant le besoin de terminer cette longue lettre qui t'aura bien ennuyé. Je finirai en disant que je réunis tout ce que je t'écris en un paquet que je te présente sous forme d'une dernière et sérieuse prière:

1. Obtiens de Genast qu'avant la seconde représentation il organise encore avec des chanteurs une seconde répétition telle que je l'ai indiquée plus haut. Qu'on tienne bien compte de toutes les observations scéniques.

2. Interviens avec toute ton autorité pour que les chanteurs débitent vivement, dans la *mesure* indiquée, ce que dans mon opéra ils considèrent comme des *récitatifs*. C'est surtout grâce à cette mesure relative au récitatif que, d'après mon expérience, la durée de la représentation devra se trouver réduite de près d'*une heure*.

3. Je désire donc qu'à l'exception de la seconde partie du récit de Lohengrin au dernier acte (que je voulais voir

biffée dès le début) mon opéra soit donné *tel qu'il est;* que, par conséquent, *rien ne soit biffé.*

Si l'on fait des coupures dans mon opéra, on le rendra incompréhensible; loin d'initier le public à mes tendances — qu'il commence à entrevoir, — on fera retomber le voile à peine soulevé, et elles redeviendront un mystère et pour le public et pour les acteurs eux-mêmes. Ce n'est pas *vaincre* que de *capituler* avec l'ennemi: c'est l'ennemi qui doit capituler, et cet ennemi, c'est la paresse et l'apathie de nos acteurs, qui ont besoin d'être stimulés pour sentir et pour penser. Si je ne remporte pas cette victoire, s'il faut que je capitule cette fois encore, quand j'ai à mes côtés un allié aussi puissant que toi, *je ne m'aventurerai plus dans aucune bataille.* Si mon «Lohengrin» ne peut se maintenir qu'à la condition de rompre le savant enchaînement de ses parties, en un mot s'il faut *faire des coupures* à cause de la paresse des acteurs, je renonce tout à fait à la partie, *j'abandonne mon opéra.* Weimar n'aura plus alors pour moi que l'intérêt d'un théâtre quelconque, *et j'aurai écrit mon dernier opéra.* — C'est à toi, cher Liszt, qui as si vaillamment accepté la bataille pour moi, c'est à toi qu'il appartient aussi de rendre la victoire complète.

Je ne sais plus que te dire encore. J'en ai dit plus qu'il ne faut pour toi. — Au fait, ma lettre s'adresse en partie à Genast: je lui écrirai encore spécialement quand je saurai qu'il ne se formalise pas des prières que je lui adresse. J'écrirai demain à Zigesar.

En attendant j'expédie cette lettre aujourd'hui, afin de n'avoir à me reprocher aucune perte de temps.

Adieu donc, très cher, merveilleux ami. Tu me fais autant de bien qu'une pluie d'été rafraîchissante. Adieu et merci; salue mes amis. Toujours ton très obligé

Zurich, le 8 septembre 1850. Richard Wagner.

Encore un mot. Comme vous n'avez ni orgue ni piano-orgue, je désirerais que le petit passage écrit pour orgue à la fin du deuxième acte pût être joué *dans la coulisse par des instruments à vent.*

Il faut que Lohengrin chante avec une *tendre* émotion ces mots:

«Salut à toi, Elsa! allons maintenant devant Dieu!»

42.

(A M. de Zigesar.)

Monsieur le Directeur, à mon retour d'une petite excursion dans les Alpes j'ai trouvé votre aimable envoi de quelques exemplaires du libretto de «Lohengrin»; j'ai eu lieu de m'en réjouir de tout cœur, en voyant que vous avez fait imprimer ce livret avec un soin aussi exceptionnel. Cela m'a fait voir, une fois de plus, jusqu'à l'évidence avec quelle bienveillance affectueuse vous avez procédé dans tout ce qui concerne ma dernière œuvre; aussi je ne veux pas manquer de vous en exprimer ma plus vive reconnaissance.

Votre dernière lettre, par laquelle vous avez bien voulu m'envoyer dernièrement des honoraires pour l'opéra de «Lohengrin», m'atteste le succès de tous les efforts extraordinaires que vous avez faits pour mener à bien la représentation de mon opéra. Mais j'ai vu à mon grand regret, par ce que vous avez eu la bonté de me dire, que la satisfaction du public n'a pas répondu à notre attente, et qu'un succès durable vous paraît encore problématique. Vous ne mêlez à vos réflexions nulles critiques contre l'ouvrage lui-même, et vous me donnez, au contraire, l'assurance que vous mettrez en œuvre toute votre bonne volonté et ferez tout ce qui dépendra de vous pour assurer à mon opéra un succès tel que nous le souhaitons; aussi je sens qu'il est de mon devoir non seulement de vous exprimer la plus vive reconnaissance pour les dispositions si bienveillantes dont vous êtes animé à mon égard, mais encore de vous faire connaître mes vues sur les moyens à employer pour arriver au but que tous deux nous désirons atteindre.

Monsieur le Directeur, c'est en parfaite connaissance de cause que vous avez entrepris d'appeler à la vie, en la faisant représenter sur la scène que vous dirigez, une œuvre

dramatique dont l'originalité consiste en ce qu'elle se présente comme un tout dont toutes les parties s'enchaînent, et non comme un assemblage hétérogène d'éléments divers. L'auteur de cet ouvrage n'aspire pas à briller par l'effet de morceaux de musique isolés; il a voulu, dans cet opéra, n'employer en somme la musique que comme l'organe le plus puissant et le plus complet pour exprimer ce qu'il voulait exprimer, c'est-à-dire le drame. J'ai toujours eu conscience, même aux endroits où la musique ne servait que d'ornement, de n'avoir jamais procédé que d'après une certaine nécessité artistique, et de n'avoir jamais produit les effets nécessaires qu'en leur donnant, ainsi qu'aux anneaux d'une chaîne bien agencée, leur signification uniquement au moyen des anneaux précédents. Si cette chaîne se trouvait être brisée par la suppression d'anneaux entiers ou de fractions d'anneaux, tout l'enchaînement serait détruit, et en tout cas mon intention serait comme si elle n'existait plus. Vous-même, dans certains cas, alors qu'il vous était venu des doutes à ce sujet, m'avez affirmé que vous vous étiez convaincu de la nécessité de cet agencement de ma chaîne: l'impression que la représentation a faite sur vous, vous a de nouveau confirmé dans ces doutes, assez du moins pour croire qu'afin de ménager le public il conviendrait de laisser faire quelques coupures dans mon opéra. Permettez-moi d'avoir sur ce point meilleure opinion du public, qui généralement apporte au théâtre de la bonne volonté, et qui est satisfait dès que ce dont il s'agit devient net et compréhensible pour lui. C'est donc une grande erreur de croire qu'il faut qu'au théâtre un public soit musicien pour être capable de recevoir l'impression nette d'un drame musical: nous avons été amenés à cette manière de voir entièrement fausse par le fait que dans l'opéra on a employé à tort la musique comme étant le but, le drame au contraire comme étant seulement le moyen de faire valoir la musique. Tout à l'inverse, la musique doit seulement contribuer le plus largement possible à rendre à chaque instant le drame clair et lumineux, si bien qu'à l'audition d'un bon opéra (j'entends par là un opéra raisonnable) on ne doit plus, en quelque sorte,

penser du tout à la musique, mais seulement la sentir involontairement, tandis que l'intérêt le plus vif pour l'action représentée doit nous absorber tout entiers. Je m'accommode donc de tout public, quel qu'il soit, pourvu que j'y trouve des sens non faussés et des cœurs humains; seulement il faut que je sois sûr que la musique rendra l'action dramatique plus immédiatement intelligible et plus saisissante pour lui, et qu'elle n'ira pas la lui cacher. Or, voici en quoi la représentation de mon «Lohengrin» à Weimar m'a semblé laisser à désirer: c'est que la partie purement musicale était infiniment supérieure à la partie dramatique proprement dite. Je n'en accuse personne, si ce n'est l'état général de tout notre opéra, qui de prime abord exerce sur tous nos chanteurs l'influence la plus démoralisante et la plus nuisible. Si à la représentation de mon «Lohengrin» on n'a fait attention qu'à la musique, que dis-je! si c'est l'orchestre qui a fait sensation le plus souvent, vous pouvez être certain que les acteurs sont restés bien au-dessous de leur tâche. — Hier, en écrivant à mon incomparable ami Liszt, je me suis étendu longuement sur cette question; je lui ai exposé mes vues sur la manière de s'y prendre pour mettre la représentation dans son vrai jour. Si dorénavant ce qu'on est convenu d'appeler «récitatifs» est débité comme j'ai prié Liszt de tenir à ce qu'il le soit, non seulement ce qui paralyse et refroidit l'intérêt disparaîtra de grands passages tout entiers, mais encore la durée de la représentation sera considérablement abrégée. Si l'on ne voulait remédier au mal qu'en faisant des coupures, vous gagneriez relativement très peu de temps, mais vous sacrifieriez à la routine théâtrale du jour toute chance de guérison radicale. Je conçois facilement, par exemple, que les discours du roi et du héraut de l'armée aient produit une impression de fatigue; mais si cela provient uniquement de ce que les chanteurs chargés de ces rôles les ont chantés mollement, sans énergie, d'un ton traînant et sans véritable diction, sera-ce servir les intérêts de l'art que d'abréger ou même de supprimer ces discours? Certainement non; au contraire, on rendra également service à l'art et aux artistes en *insistant* auprès

de ces chanteurs pour qu'ils débitent ces discours avec énergie, avec feu, avec une expression bien nette et bien positive. Où il n'y a pas d'effet, il n'y a naturellement pas non plus d'impression, et sans impression reçue on est dans la situation de quelqu'un qui s'ennuie: or, pour abréger cet ennui, faut-il écarter ce qui, étant donnée l'expression juste, produirait l'impression voulue? Dans ce cas il vaudrait mieux supprimer l'œuvre entière, qui, par suite du manque d'expression convenable, risquerait de ne pas produire l'impression voulue: car si nous cédons en petit et sur les détails, en faisant des concessions à la mollesse et à la démoralisation des artistes, nous pouvons être certains qu'il faudra bientôt le faire aussi en grand et pour le tout, c'est-à-dire que bientôt nous renoncerons totalement à lutter pour assurer le succès d'une œuvre comme celle qui nous occupe. Il vaut donc mieux, selon moi, rechercher avec le plus grand soin la cause des inconvénients que je vous signale, et ensuite combattre vigoureusement, sans trêve, l'ennemi dans son camp. Vous voyez par là, Monsieur le Directeur, de quelle importance il est pour moi d'assurer à mon «Lohengrin» non pas le bénéfice d'une simple tolérance en l'accommodant aux inconvénients que nous constatons, mais un succès décisif en le faisant *triompher* de ces inconvénients. D'ailleurs, je vous dirai franchement que l'idée d'un avenir éventuel pour cet opéra n'a rien qui me tente; je n'aurais à regretter que la peine, les soins et l'intérêt que vous avez si généreusement prodigués à mon œuvre. Je ne cherche point la gloire; depuis longtemps j'ai dû renoncer à gagner de l'argent; mais s'il faut, en fin de compte, que je voie mes amis et mes protecteurs les plus actifs se croire obligés de conclure des traités en ma faveur, alors que je ne puis trouver ma récompense que dans une réelle victoire, je finirai par perdre et l'envie et la force de poursuivre ma carrière d'artiste. Si vous ne pouvez soutenir mon «Lohengrin» qu'en mutilant son organisme parfaitement sain, et non en guérissant de votre mieux l'organisme malade du corps mutilé de notre théâtre d'opéra, je serai très heureux si vous vous sentez à l'occasion dédommagé de toute la peine

que vous aurez dépensée; mais quant à moi, je vous prierais de ne pas m'en vouloir si je voyais un pareil résultat d'un œil indifférent. Ce qui est pour vous une question de bienveillance à mon égard, est, malheureusement pour moi, la question vitale de toute l'existence de mon âme d'artiste, à laquelle tout mon être tient par des nerfs toujours saignants.

Veuille donc le Ciel, Monsieur et très honoré protecteur, que vous jugiez comme il convient l'esprit et la lettre de ces lignes, et que jamais vous ne doutiez un seul instant d'une chose: c'est que toujours et en toute circonstance je vous regarderai comme une des apparitions les plus bienfaisantes qui aient jamais traversé ma vie. Je vous dois de toute façon l'affection et la reconnaissance la plus vive; s'il m'arrivait de ne pas vous la témoigner comme je le voudrais de tout mon cœur, je vous prie instamment de ne mettre jamais mon apparente ingratitude sur le compte de mes sentiments intimes, et de l'attribuer uniquement à l'attitude que mes instincts d'artiste passionné et mes plus fermes convictions me commandent de prendre en face de l'état de profonde dégradation où l'art public est tombé chez nous.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération et de mon profond respect. Votre très humble

Zurich, le 9 septembre 1850. Richard Wagner.

43.

Cher Liszt, il faut que je t'écrive encore quelques lignes aujourd'hui, et cela relativement à ma longue lettre de l'autre jour.

Charles Ritter, de retour de son voyage, est arrivé chez moi hier soir. D'après ce qu'il m'apprend, je vois que je n'ai pas rencontré tout à fait juste dans mes suppositions au sujet de quelques détails de la représentation du «Lohengrin», suppositions que je basais principalement sur quelques faits caractéristiques contenus dans le compte rendu de Dingelstedt. Ritter me dit notamment que, contrairement à ce que j'avais supposé d'abord, tu t'es conformé à mes indications en

maintenant les récitatifs dans la mesure prescrite, et que tu n'as *pas* permis aux chanteurs d'en faire à leur tête, comme je le craignais, du moins en ce qui concerne la mesure. Il faut que je te remercie aussi de *cela;* seulement me voilà légèrement embarrassé du conseil que je donnais dernièrement. En maintenant rigoureusement les récitatifs dans la *mesure*, j'avais surtout voulu arriver à abréger la durée de la représentation; mais je vois que tu as déjà trouvé le joint. Il ne me reste plus qu'à constater avec surprise que je me suis trompé sur la durée du spectacle, qui est assurément un inconvénient à mes yeux. Or, selon moi, si l'on ne veut pas nuire à l'enchaînement des différentes parties du drame en faisant des coupures, on ne pourra que *faire illusion* au public sur la durée de la représentation, et l'on n'y arrivera que si, en général, les chanteurs débitent les récitatifs aussi vivement et avec autant d'expression que possible; ceux-ci peuvent certainement chanter dans la mesure exacte, sans toutefois intéresser par la chaleur et par la vérité du débit. D'ailleurs, avec le temps la durée de la représentation se réduira bien toute seule; du moins j'ai vu le fait se produire pour celles des représentations de mes opéras que je dirigeais moi-même: j'ai pu constater que les premières duraient toujours un peu plus longtemps que les suivantes, bien qu'à l'occasion de celles-ci on n'eût pas fait de coupures. Finalement c'est ce qui arrivera aussi pour la représentation du «Lohengrin» à Weimar, à propos de laquelle je viens seulement d'apprendre — à la suite des informations que j'ai pu recueillir sur de nombreuses difficultés de détail — combien elle a été *excellente et parfaite* sous le rapport de la musique.

Parlons maintenant d'une question capitale. Tu ne saurais croire combien j'ai été heureux d'apprendre quelques détails sur la musique que tu as composée pour le «Prométhée». L'ami Uhlig, que je considère comme un juge d'une compétence remarquable, me fait dire que cette seule ouverture vaut plus à ses yeux que tout Mendelssohn. Aussi mon désir de la connaître est-il arrivé à son paroxysme. Très cher ami, si je t'en prie bien instamment, serais-tu assez

aimable pour m'en faire parvenir au plus tôt une copie? Tu me ferais un plaisir énorme; je pense déjà à la possibilité de me la faire jouer ici, à Zurich, dans un concert. Par-ci par-là je m'occuperai un peu des réunions musicales d'ici; en tout cas je te promets de ne faire entendre ton œuvre que dans les conditions les plus dignes de toi qu'il sera possible. Pourrai-je peut-être avoir aussi ton ouverture du «Tasse»? — Quand je jette un regard sur toute ton existence, que je considère la tournure que ton énergie lui a donnée, et que je songe avec un intérêt passionné à ce que tu as produit, tu n'auras pas de peine à t'expliquer combien je suis vraiment heureux de pouvoir vouer à tes œuvres ma sympathie la plus vive et la plus cordiale. Je t'en prie, homme extraordinaire et charmant, envoie-moi bientôt ce que je te demande.

En voilà assez pour aujourd'hui.

Toujours et tout à toi

Zurich, le 11 septembre 1850. Richard Wagner.

44.[1]

Très cher ami, la seconde représentation de votre chef-d'œuvre a répondu à mon attente et les 3 ou 4 suivantes rendront parfaitement évidente pour tous, l'opinion que j'ai exprimé aussitôt la mise en répétition de Lohengrin: c'est que cet ouvrage fera plus d'honneur au public qui saura se rendre digne de le comprendre et de le goûter, que le public ne saurait lui faire d'honneur par un succès et des applaudissements quelconques.

«Weg mit allem *Theater-Dreck*»[2], me suis-je écrié alors que nous essayâmes pour la première fois les premières scènes de Lohengrin. «Weg mit allem Kritikaster-Dreck, und dem gewöhnlichen Schlendrian der Künstler, sowie des Publikums»[3], ai-je ajouté vingt et cent fois depuis six semaines! —

1) Voir page 12, note 1.

2) «Foin de tout ce *fumier de théâtre*»!

3) «Foin de toute cette racaille de méchants critiques, et de la routine habituelle des artistes aussi bien que du public»!

Enfin, et très *enfin*, la satisfaction m'est donné de pouvoir vous assurer très positivement que votre ouvrage sera de représentation en représentation mieux exécuté et mieux écouté et compris. Ce dernier point est à mon avis le plus important — car c'est non seulement les chanteurs et les orchestres qu'il s'agit d'admonester et de rendre propre à servir d'instrument à la *révolution dramatique*, que vous caractérisez si éloquemment dans votre lettre à Zigesar, mais encore et surtout le *Public*, qu'il est nécessaire d'élever à ce niveau (et même *violemment* au besoin, car ainsi que nous l'apprend l'Évangile, le royaume du ciel souffre violence, et il n'y a que les violents qui le ravissent!), où il deviendra capable de s'associer par la sympathie et une intelligente compréhension à des conceptions d'un ordre plus élevé, que les oisives distractions dont il alimente son imagination et sa sensibilité quotidienne au théâtre.

Je comprends parfaitement les motifs qui vous ont fait garder des réserves diplomatiques à l'endroit des *auditeurs* du Lohengrin, dans votre lettre à Zigesar, et ne puis que les approuver, mais il n'en est pas moins vrai, que pour réaliser complétement le *Drame* tel que vous le concevez et tel que vous nous en montrez de si magnifiques exemples dans le Tannhæuser et le Lohengrin, il faut absolument battre en brèche la vieille routine de la critique, les longues oreilles et les courtes vues du «Philisterium» [1]), ainsi que la sotte jactance de cette fraction décisive du public, qui se croit par droit de naissance le juge né des œuvres d'art.

«L'ennemi avec lequel il n'est pas permis de capituler», comme tu le disais justement, ô mon grand héros de l'art, — *cet* ennemi-là ne se trouve pas seulement dans les gosiers des chanteurs, mais encore et surtout dans les habitudes déplorables et en même temps tyranniques des auditeurs. Il faut agir aussi bien sur les uns que sur les autres et, si c'est nécessaire, taper dessus. — Tu le comprends mieux que je ne puis te le dire.

---

1) Du «Philisterium», des petits bourgeois.

Conformément à votre désir, nous n'avons pas retranché la moindre syllabe à votre Lohengrin à la seconde représentation, car d'après votre lettre c'eût été, à mon avis, une mauvaise action, de se hasarder à y faire la moindre coupure. Ainsi que j'ai eu occasion de le dire à ceux de vos amis qui se trouvaient ici au 28 août, la représentation de vos ouvrages, aussi longtemps que vous m'en confierez la direction absolue, est pour moi par dessus tout une question de principes et d'honneur. Or, sur ces deux choses il n'y a jamais lieu à transiger, quant à ce qui me regarde personnellement, et vous pouvez être entièrement convaincu, que je ne manquerai jamais en rien, de ce que vous êtes en droit d'attendre de moi. Ce nonobstant, M. de Zigesar et Genast de son côté, croient dans l'intérêt de votre ouvrage devoir vous faire quelques observations, que, pour ma part, je me suis refusé à vous soumettre, tout en les trouvant assez justifiées par les modicités de notre théâtre et de notre public, qui sont encore bien en arrière de mes désirs et même de mes espérances.

Si vous jugez à propos de vous déterminer à quelques coupures, veuillez seulement, je vous prie, me faire connaître votre résolution à ce sujet; soit que vous acceptiez celles que Genast vous proposera, soit que vous en indiquiez d'autres, soit enfin (ce qui est probable), que vous vouliez maintenir votre œuvre telle que nous l'avons donnée deux fois, je vous promets sur l'honneur, que votre volonté sera ponctuellement exécutée avec tout le respect et toute la soumission, que vous avez droit de prétendre de par votre génie et vos œuvres.

Quelque résolution donc que vous preniez à cet égard, soyez certain que vous trouverez en moi en toute circonstance un zèle égal à mon admiration et à mon dévouement. Bien tout à vous

16 sept. 1850. F. Liszt.

Veuillez bien me rappeler au souvenir de M. Ritter; je lui sais tout à fait gré de ne vous avoir pas dit trop de mal de notre 1re représentation de Lohengrin; la 2de a été de beaucoup plus satisfaisante, et la 3me et surtout la 4me le

seront assurément davantage encore. M. Beck chargé du principal rôle, met un zèle tout à fait louable à ne pas rester au dessous de la tâche qui lui est confiée. De plus il commence à s'enthousiasmer pour son rôle et pour le compositeur. Si l'on tient loyalement compte de l'énorme difficulté qu'il y avait à monter un ouvrage pareil à Weimar, je vous dis en toute vérité, qu'il n'y a vraiment pas lieu à être mécontent du résultat obtenu jusqu'à présent, et qui ira immanquablement en s'améliorant à chaque représentation.

Je ne sais si la sublimité de l'œuvre me fait illusion sur l'imperfection de l'exécution, mais il me semble, que si vous pouviez assister à quelqu'une de nos prochaines représentations, vous ne nous traiteriez pas avec rigueur. —

45.[1])

Très cher ami, dans une huitaine de jours je vous enverrai un *très long* article de ma façon sur Lohengrin. Si des raisons *personnelles* à votre égard ne s'y opposent pas décidément, il paraîtra à Paris dans le courant d'Octobre. Vous êtes assez au fait des habitudes de la presse parisienne pour savoir combien on y admet difficilement l'éloge très entier, très absolu, d'un ouvrage et d'un compositeur étranger, surtout quand il s'agit d'un *vivant*! Ce nonobstant, j'essaierai de lever ce très grand obstacle, car je tiens à honneur de publier mon sentiment sur votre œuvre — et s'il se pouvait que vous fussiez assez content de mon travail, vous me feriez peut-être un plaisir, qui ne vous coûterait guère qu'une ou deux journées d'ennui; ce serait d'en faire vous-même une traduction revue, corrigée, augmentée et authentiquée, laquelle par l'obligeance de vos amis et des miens, pourrait être insérée dans la Gazette universelle d'Augsburg, en 2 ou 3 numéros (ou le journal de Brockhaus) et signée de mon nom.

Si même vous étiez d'avis de la faire imprimer à part sous forme de petite brochure par Weber à Leipzig, je n'y

1) Voir page 12, note 1.

verrais aucun inconvénient, et pour peu que vous en touchiez un mot à Weber, je suis persuadé qu'il s'y prêterait volontiers. Mais avant tout, il faut que vous preniez connaissance de mon article, et que vous me disiez bien franchement, s'il vous convient ou non de le voir publié en Allemagne; pour la France, soit un peu plus tôt, soit un peu plus tard, j'en fais mon affaire; mais dans le cas d'une publication allemande, je tiendrais absolument à ce que vous même, vous preniez la peine de le traduire, et de le faire copier sous vos yeux, afin de ne pas grever ma responsabilité des balourdises du traducteur, etc., etc. — Ainsi que vous le verrez, le style en est françaisement soigné — il importerait donc beaucoup, de ne pas *trahir* les nuances de sentiment et de pensée, en les faisant passer dans une autre langue. —

Bien tout à vous à toujours

Weimar, 25 sept. 1850. F. Liszt.

46.

Très cher ami, je n'aurais pas grand' chose à te dire si je n'avais à t'écrire sur tout ce dont nous n'avons, en somme, plus guère à parler entre nous deux. D'après ta dernière lettre, qui m'a fait un grand et véritable plaisir comme peu de choses auraient pu le faire, nous nous rapprochons dans les questions les plus importantes d'une manière déjà si complète que nous pouvons affirmer à juste titre que nous sommes parfaitement d'accord. Je ne désire plus que le bonheur d'être près de toi, d'être tout à toi pendant quelque temps, pour *faire* plutôt que pour nous dire l'un à l'autre ce que nous ne pouvons plus nous écrire. En effet, *faire quelque chose* vaut toujours mieux et conduit toujours plus rapidement au but que de se dire les choses les plus sensées du monde. Ne pourras-tu pas une fois t'échapper de Weimar et venir faire un tour en Suisse? Ou bien ne m'enverras-tu pas au moins tes partitions, que je t'ai demandées dernièrement? Dans ta lettre tu ne dis mot de ma prière à cet égard; pourquoi cela?

Je viens d'avoir encore bien des sujets de réflexion, oui, de réflexion, hélas! Mais me voilà enfin arrivé au point où je ne peux plus retourner en arrière: il me *faut* cesser de *penser* avant de redevenir l'artiste naïf et sûr de lui. Je le redeviendrai, et je suis heureux à l'idée des mille avantages que je retirerai de ce retour à moi-même.

Tu insistes particulièrement dans ta lettre sur le fait que l'ennemi que nous avons à combattre n'est pas seulement dans les gosiers des chanteurs, mais qu'il est aussi dans la paresse, dans les idées bourgeoises de notre public et dans la stupidité de notre critique. O excellent ami, je suis tellement d'accord avec toi là-dessus que je n'ai même pas besoin de t'en parler. Seulement je ne veux pas admettre qu'on demande au public des choses déraisonnables; je ne veux pas admettre qu'on reproche au public son *inintelligence en matière d'art* et que, par contre, on attende tout le salut de l'art du moyen qui consiste à inoculer de prime saut l'intelligence de l'art à ce même public: depuis qu'il y a des connaisseurs, l'art s'en est allé au diable. En essayant d'inculquer l'intelligence de l'art au public, nous ne pouvons que le rendre tout à fait stupide. Je disais: je ne demande au public que *des sens non faussés et un cœur humain.* Cela paraît peu de chose, et pourtant, pour arriver à ce résultat, il ne faudra rien moins qu'un bouleversement du monde entier. Les gens distingués, instruits, qui sentent vivement, croient tenir la tête; mais combien ils se trompent! Dans le monde tel qu'il est constitué le souverain absolu, c'est *l'épicier*, c'est le *routinier*, l'être banal, lâche, inerte et avec cela cruel. C'est *lui* et nul autre qui est le soutien de ce qui existe; nous avons beau lutter contre lui avec un noble courage, nous luttons tous en vain, car malheureusement tout s'est asservi à l'inepte *habitude*, et l'épicier ne peut devenir homme que sous l'influence de la peur et des maux de tout genre qui *le font sortir de son apathie.* Jusque-là, très cher ami, jusqu'à ce que le monde ait entièrement changé de face, nous nous contenterons de nous-mêmes, de ceux qui, comme nous, ne connaissent qu'un ennemi, le bourgeois borné; montrons-nous réciproquement ce dont nous sommes capables, et

sentons-nous largement récompensés si nous pouvons nous faire plaisir les uns aux autres! «*Des sens non faussés et des cœurs humains*». Rien de plus, et pourtant c'est tout si nous nous rendons compte de l'insondable dépravation de ces sens, de la lâcheté, de la dégradation et de l'endurcissement des cœurs de ce qu'on appelle le public. Avoue qu'il faudrait un déluge pour corriger ce petit défaut. Pour guérir ces infirmités, nos plus ardents efforts seront à peu près stériles, j'en ai peur; puisqu'enfin nous sommes là et qu'avec la meilleure volonté du monde nous ne pouvons pas vivre à une autre époque qu'à *celle-ci*, il ne nous reste qu'à tâcher de conserver notre dignité et notre liberté, comme artistes aussi bien que comme hommes; montrons au moins *par nous* que l'homme vaut quelque chose!

Vois, tel était bien le sens de mes recommandations quand j'insistais pour que, relativement à mon «Lohengrin», on n'envisageât que la chose elle-même et la réalisation convenable de mon idée par les acteurs. Je ne pensais au public qu'en tant que je laissais entrevoir la seule possibilité d'arriver, par la perfection *dramatique* de la représentation, à tourner le goût du public, ce bon goût qui sommeille en quelque sorte encore, vers ce qui forme proprement l'essence de mon œuvre, c'est-à-dire le drame. D'ailleurs, cette essence échappe aux auditeurs les plus raffinés et les plus intelligents; j'en ai eu encore, hélas! des preuves palpables, et je t'avoue que sous ce rapport le compte rendu que Dingelstedt a fait de mon opéra me revient toujours à l'esprit pour me désoler. Toi, le meilleur des amis, tu as pris ma cause tellement à cœur que je ne puis que regretter de voir parfois tes efforts si mal récompensés. Dans le compte rendu de Dingelstedt je ne reconnais que deux choses: ses dispositions bienveillantes à mon égard, dispositions que *tu* as fait naître chez lui, et son inaptitude absolue, en dépit de tout son esprit, je ne dis pas à saisir, mais même à soupçonner ce qu'il y avait à saisir ici. Toute la confusion qui s'est produite dans son esprit à l'audition de mon opéra, il la met hardiment sur le compte de mon intention et de mon œuvre: lui qui ne paraît

capable de voir dans l'opéra que des timbales, des trombones et des contrebasses, a été, à propos de mon «Lohengrin», comme un individu que les maisons empêchent de voir la ville. Mais c'est un homme de lettres plein d'esprit, à la plume facile; il confectionne une macédoine qui ne manque pas de sel, un salmigondis qui n'aurait pu être différent s'il avait eu l'intention de s'amuser à mes dépens, et . . . il envoie ce factum à la feuille *la plus répandue* qui s'imprime en Allemagne. Si je pouvais, en somme, tenir encore à me faire apprécier dans une certaine mesure, il me faudrait reconnaître que *Dingelstedt* m'a nui énormément. Je lis dans des journaux qui se sont inspirés de son compte rendu des phrases comme celle-ci: «Wagner a écrit un nouvel opéra dans lequel il semble, en fait de tintamarre, avoir renchéri encore sur son «Rienzi», etc. Je constate avec douleur que ces lignes se sont trouvées dans *la même* Gazette universelle où, il y a cinq ans, le docteur Hermann Franck rendait compte de mon «Tannhæuser» et le discutait avec tant d'esprit, de calme et de lucidité. Si cela pouvait t'intéresser, je te prierais de lire cet article: il figure dans le n° 311 de la Gazette universelle d'Augsbourg, et est daté du 7 novembre 1845. Juge ce que je dois éprouver quand je compare les deux articles.

Si tu ne renonces pas encore à l'espoir de m'être utile dans un rayon plus étendu, je serai peut-être assez indiscret pour te prier de faire publier dans la Gazette universelle d'Augsbourg une nouvelle étude plus documentée sur mon «Lohengrin», car, comme je l'ai dit, c'est *le plus répandu* de tous les journaux.

Comme cela m'a fait plaisir, par contre, de voir un Français, qui pourtant me touche de bien moins près, prendre les données et les indications qu'il a reçues de toi, pour les reproduire dans un article aussi substantiel et aussi lumineux que l'a fait Gérard de Nerval dans le feuilleton de la *Presse!* Il y a bien, dans ce qu'il dit, des erreurs par-ci par-là, mais au bout du compte cela ne fait rien: d'après ce que tu lui as dit de moi, Nerval a conçu et tracé un portrait qui, du moins, indique clairement et nettement ce que je veux. — Ah! ce

qu'il y a de plus terrible, après tout, c'est un Allemand homme de lettres et bel esprit!

Laisse-moi maintenant revenir à toi. Je devrais presque avoir l'ambition de me faire un nom et de porter ma gloire au loin, uniquement pour te plaire. Tu te mets en quatre et, de quelque côté que je regarde, c'est toi seul que je vois, toi et la sollicitude plus qu'amicale que tu me prodigues! Cela est touchant et presque sans exemple!

Présente mes meilleures salutations à M. *Raff* et remercie-le bien cordialement en mon nom: quelques-uns de mes amis étaient d'avis qu'il aurait dû parler de mes «défauts comme *sujet*» plutôt que de mes «défauts comme homme». Bah! cela ne fait rien, et tout le monde aura compris ce qu'il veut dire. En tout cas je ne puis supposer chez personne plus de bonne volonté pour me servir que chez toi.

J'ai écrit à Genast il y a quelques jours. (Cet affreux marchandage de liardeur à propos de coupures me répugne fort.) Quoi qu'il en soit, Genast est un bon et brave garçon.

Tiens, me voilà au bout de ma feuille, et je n'ai fait que bavarder. J'ai à t'en dire davantage et à te parler de choses plus importantes; mais, Dieu me pardonne, je ne suis pas en humeur de le faire aujourd'hui. Bientôt je te récrirai. Présente mes meilleures salutations à Zigesar: vraiment ce cœur chaud et fidèle me fait grand bien! — Adieu pour aujourd'hui, toi le plus noble et le meilleur des hommes.

Zurich, Abendstern. Enge. 2 octobre 1850.

A toi
Richard Wagner.

47.

Cher Liszt, tu me fais rougir! Oui, je ne puis lire sans rougir ce que tu veux dire de moi au monde; et tu prétends que j'aille jusqu'à le traduire! C'est seulement dans le cas où tu le voudrais sérieusement, que je me rendrais à ta prière, prière qui me flatte trop pour que je sois tenté de

l'appeler de ce nom. Ah! que ne puis-je t'être utile à mon tour!

Tu auras trouvé ma dernière lettre bien déplaisante. Je ne sais pas ce que j'avais, pour m'exprimer avec cette amertume sur des comptes rendus. Je puis cependant en donner une raison: bien des motifs m'ont déterminé à m'épancher encore *une fois*, pour en finir, sous une forme littéraire. Je suis en train de rédiger un écrit qui portera ce titre: «La nature de l'opéra». Dans ce travail je veux m'exprimer carrément sur l'opéra considéré comme genre d'art, et indiquer d'une manière aussi précise que possible ce qu'il y a à faire pour développer, épanouir et mettre en pleine floraison les germes qu'il recèle. J'aurais envie de te dédier cet écrit, parce que j'y proclame l'affranchissement et la justification du *musicien en tant que musicien;* je le ferais si je n'estimais pas, après tout, qu'il vaut mieux te laisser encore en dehors de ce que je vais dire à notre monde musical. Je sais que de cette façon j'assurerai mieux ta liberté; je te réserve donc la surprise de cet écrit. Mais si je veux discuter dans cet opuscule la nature du drame musical d'après mes opinions sur la matière, rien ne saurait plus me gêner que de voir les idées les plus contradictoires répandues sur mon compte dans le public, et cela par des hommes de lettres beaux esprits. Quel brouillon, quel faux prêtre faudra-t-il que le monde voie en moi, si je prêche le drame par mes paroles, tandis qu'on dirait de mes œuvres qu'il y règne l'assourdissement par la musique et le bruit! — Assez sur ce chapitre!

Ta lettre à la mère de B. est une belle œuvre de plus à ton actif! Grand merci!

Je vais recommencer la lutte avec mon ennemi mortel, l'hiver. Il faut que je songe très sérieusement à ménager ma santé; aussi ne pourrai-je guère avant le printemps m'en donner à cœur joie en travaillant à mon «Siegfried». Mais il sera fini en été. Pour le moment je ne pense pas encore à autre chose. Parle-moi bientôt de tes œuvres.

Encore un mot ... tout à fait confidentiel: à la fin de ce mois je serai au bout de mon argent; Zigesar m'a envoyé

moins que ce que tu me faisais espérer. Pour le nouvel an j'espère recevoir un petit secours de Mme R., de D.; mais même cela n'est pas très certain. Peux-tu...? — Ah! que dire? S'il faut que tu te pardonnes et que tu me pardonnes quelque chose, c'est que tu ne peux pas, je le sais. Du reste, qui vivra verra. — Que Dieu te garde! — Je pense que le diable ne m'emportera pas encore.

Adieu, excellent ami. Envoie-moi tes partitions. — Adieu et aime-moi toujours. A toi

Zurich, le 8 octobre 1850. Richard Wagner.

48.

(A Mme la princesse de Wittgenstein.)

Madame, votre bonne lettre m'a fait, comme vous pouviez bien le supposer, une profonde impression. Ainsi que je puis le constater à ma grande joie, il m'est permis de vous compter parmi les rares amis qui, par la grandeur de leur sympathie, ont largement compensé pour moi ce qui me manque du côté des acclamations de la foule. La fidélité que vous m'avez gardée a plus d'importance à mes yeux que vous ne vous en rendez peut-être compte vous-même. Recevez l'expression de ma plus cordiale reconnaissance pour l'amitié que vous n'avez cessé d'avoir pour moi.

Vous me demandez des nouvelles de mon «*Wiland*». — Je suis plus riche en projets qu'en force pour les exécuter. C'est qu'il me faudrait des auxiliaires, même plus que des auxiliaires; il me faudrait l'ami de cœur artiste, qui agit comme je voudrais agir, et peut-être mieux encore. Je vous demande de décider Liszt à se charger pour moi de l'exécution musicale de «Wiland».

Le poème, dans son état actuel, et tel que je vous le transmets, est le produit d'une inspiration douloureuse et véhémente qui m'a amené à des créations dont je crois pouvoir me féliciter comme artiste. Mais il me reporte à une époque que je ne voudrais plus revivre par la pensée. Je ne puis *en ce moment* pousser plus loin l'exécution de mon œuvre,

soit en vers, soit en musique; si je trouvais un jour le calme nécessaire pour cela, il me faudrait craindre de m'être refroidi à son égard. C'est ainsi que je m'étais habitué dans les derniers temps à abandonner tout à fait cet ouvrage.

Mais si ce «Wiland» est capable de passionner Liszt, dès qu'il le connaîtra, autant qu'il m'a passionné, je le prie de le considérer comme sa propriété. Mon poème est complétement achevé; il ne reste rien à y faire, si ce n'est un simple travail de versification que tout versificateur tant soit peu habile peut exécuter: Liszt le trouvera sans peine. Aux endroits où le rythme de la poésie s'imposait, les vers ont déjà coulé de source. Il m'est impossible d'aller plus loin en ce moment; j'ai eu beaucoup de peine même à faire la copie.

Puissiez-vous, Madame, ne pas trouver mon poème indigne d'être recommandé chaleureusement par vous à mon ami, qui, ainsi que vous me l'annoncez à ma très grande joie, aura bientôt le bonheur de vous avoir près de lui!

En vous adressant l'expression de ma sincère reconnaissance pour votre bonté et de mon profond respect, je suis, Madame, Votre tout dévoué serviteur

Zurich, le 8 octobre 1850. Richard Wagner.

49.[1])

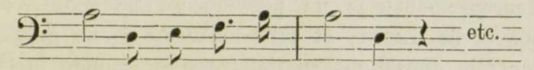
Très cher ami, je ne sais vraiment de quelle façon vous remercier, car il n'y en aurait évidemment qu'une seule de valable, qui serait de vous envoyer tout simplement un chef-d'œuvre en échange. Or, ces sortes de réponses sont très-malaisées à faire, même avec la meilleure volonté du monde. Permettez-moi donc de considérer votre manuscrit de *Wiland* comme un dépôt sacré, que je tiendrai à votre disposition, jusqu'à ce que vous le réclamiez. Mes très nombreuses occupations ne me rendant pas possible de m'en préoccuper avant un an ou 18 mois, si à ce moment vous étiez encore d'avis, que je puisse en entreprendre la composition, nous nous en-

1) Voir la note 1, page 12.

tendrions à ce sujet, soit verbalement, soit par écrit. — Pour aujourd'hui, je vous expédie, par la poste, la copie au net de mon travail sur *Lohengrin*. Comme c'est la seule que je possède, je vous prie d'avoir la complaisance de me la renvoyer à *Eilsen* (Buckebourg), où je passerai les mois de Novembre et Décembre, car, malgré les difficultés que je sais rencontrer dans la presse parisienne à la publication d'un article aussi développé, et aussi sincèrement élogieux d'un opéra allemand, et d'un compositeur allemand, au succès desquels personne n'a d'intérêt direct, — loin de là, — je ne désespère cependant pas absolument de parvenir à le faire insérer quelque beau jour dans quelque revue, — et j'aurai, par conséquent, besoin de ce manuscrit.

En attendant, si vous jugez que mon travail vaut la peine d'être publié en Allemagne, je vous réitère la prière que je vous ai déjà faite, de vouloir bien le traduire librement, et l'améliorer en le complétant. —

Pour les citations du texte, il y aura naturellement avantage à reproduire exactement *les vers* de votre Poème; et peut-être même pour rendre l'intelligence de votre œuvre plus saisissable, serait-il convenable de joindre, en notes, deux planches de Musique, qui contiendraient les cinq ou six phrases principales:



ainsi que deux ou trois détails d'orchestration.

Du reste, soit au sujet de la traduction, soit par rapport à la publication, je n'y attache d'intérêt et de prix, qu'en tant que vous l'approuverez, — car cet article a été fait uniquement dans l'intention de servir autant qu'il dépendait de moi la grande et belle cause de l'art vis-à-vis du public français, tel qu'il est en 1850; et si vous étiez d'avis que j'y ai mal réussi, je vous prie instamment de ne vous gêner d'aucune manière, pour me le dire très franchement. Pas plus en ceci, qu'en d'autres choses, vous ne rencontrerez chez moi de sot amour-propre, mais bien, très modestement, le sincère

désir de conformer mes paroles et mes actions à mes sentiments.

Je viens de recevoir une lettre de Seghers, directeur de *l'Union musicale* de Paris, qui me prévient, qu'on exécutera votre Ouverture de *Tannhæuser* au premier Concert de la société, le 24 novembre prochain. Vous pouvez être rassuré sur le zèle et l'intelligence qu'il mettra, à la faire convenablement répéter. —

A propos, avez-vous entendu parler d'une représentation de Lohengrin, qu'on projetterait à Dresde? Je ne sais jusqu'à quel point il y aurait pour vous avantage, dans les circonstances présentes, aussi longtemps que vous serez forcément empêché de vous occuper des répétitions, etc. à ce que cet ouvrage fût donné à Dresde. —

Vous aurez appris par Uhlig, que Tichatscheck travaillera avec lui le rôle de Lohengrin. Peu après mon retour, M. de Ziegesar compte donner la 4me représentation, et pour la 5me nous aurons Tichatschek.

Je vous suis vraiment très reconnaissant de prendre quelque intérêt à mes Ouvertures, et vous demande excuse, de ne pas vous en avoir remercié plus tôt; mais de fait, je suis la plupart du temps occupé de tout autre chose que de moi et de mes ouvrages.

Malheureusement, je ne possède qu'une seule copie du Prométhée et de Tasso, et celle-là même je ne puis en disposer, car elle appartient au théâtre. Si, comme je l'espère, l'été prochain il me sera enfin donné de faire une excursion sur le Rhin, nous nous donnerons rendez-vous quelque part, peut être à Bâle, et je vous déballerai alors tout mon sac de nuit d'obscures partitions.

En attendant, je suis très heureux d'apprendre, que vous ne lâchez pas prise de votre Siegfried, qui sera assurément, comme disent les Italiens, «una gran bella cosa!» et dont je me réjouis à l'avance.

Après-demain je partirai pour Eilsen, où vous m'adresserez jusqu'à nouvelle information. Ne manquez pas de m'y renvoyer le manuscrit de mon article sur Lohengrin (dont *au be-*

soin vous pourriez faire prendre copie à Zurich); j'en aurai besoin du 5 au 10 novembre.

— Encore une fois, je te remercie cordialement de ton «Wiland»; sois convaincu qu'*avec* ou *sans* les ailes forgées du génie je serai toujours Ton fidèle et très dévoué ami

Weimar, le 18 octobre 1850. F. Lizst.

50.

Mon très cher ami, ne m'en veuille pas d'avoir tant tardé à répondre à ta dernière lettre: j'avais à m'occuper en même temps de te renvoyer le manuscrit que tu m'avais confié, ce que je n'ai pu faire qu'à présent. Ta lettre était, il est vrai, datée du 22 octobre; mais elle ne m'est arrivée de Berlin, avec le manuscrit, que le 8 novembre. Comme tu désirais ravoir le manuscrit pour le 10 novembre, il me faut admettre qu'il s'est produit un retard que tu ne prévoyais pas. Je te renvoie donc d'abord l'original français et me réserve de t'expédier dans quelques jours seulement la traduction, qui n'aura reçu sa forme définitive que jusque-là.

Cher ami, ton article a produit sur moi une grande impression: cette lecture m'a élevé l'âme et a enflammé mon courage. Je me sens pénétré de l'émotion la plus profonde et la plus bienfaisante en voyant que j'ai réussi par mes travaux d'artiste à t'intéresser à mon œuvre, au point que tu veux bien employer une part notable de tes extraordinaires facultés à frayer la voie à mes idées et à les répandre, non seulement au dehors, mais encore dans le monde moral. Je vois en nous deux hommes, partis des points les plus opposés pour pénétrer au cœur de l'art, qui se sont rencontrés et qui se tendent fraternellement la main dans la joie de leur découverte. Ce n'est que sous l'impression de ce sentiment de joie que je puis accepter sans rougir tes exclamations admiratives, car, je le sais, lorsque tu vantes mes aptitudes et ce que j'ai produit grâce à elles, tu ne fais, toi aussi, qu'exprimer la joie de nous être rencontrés au cœur de l'art. Merci pour le bonheur que tu m'as donné par là!

Je te parlerai de la traduction quand je te l'enverrai, c'est-à-dire dans quelques jours, ainsi que je te l'ai annoncé.

J'ai lu aussi ton feuilleton dans le «Journal des Débats»: je ne puis comparer ton ardeur infatigable à me servir qu'au sentiment avec lequel tu le fais.

Oui, oui, cher et bon Liszt, c'est à toi que je dois de pouvoir bientôt redevenir tout à fait artiste. Je considère la reprise définitive de mes projets, à laquelle je reviens aujourd'hui, comme un des moments les plus décisifs de ma vie: entre l'exécution musicale de mon «Lohengrin» et celle de mon «Siegfried» il y a pour moi un monde plein d'orages, mais fécond, je le sais. J'avais tout un passé à liquider; j'avais à mettre en pleine lumière ce qui n'existait autrefois qu'à l'état de vague lueur, à triompher de la réflexion née fatalement dans mon esprit, et cela par elle-même, par l'examen approfondi de son objet, pour me rejeter en pleine connaissance de cause dans la belle inconscience de la création artistique. C'est ainsi que cet hiver je finirai de déblayer le terrain: je veux, libre de tout fardeau, entrer d'un pied léger dans un monde nouveau, où je n'apporterai avec moi que ma sereine conscience d'artiste. — Mon travail sur la nature de l'opéra, le dernier fruit de mes réflexions, prend de plus grandes proportions que je ne le supposais d'abord: si je veux prouver que la musique, comme femme, doit être nécessairement fécondée par le poète, comme homme, il faut que je fasse en sorte que cette merveilleuse créature ne soit pas livrée au premier libertin venu, mais qu'elle soit uniquement fécondée par l'homme qu'un amour vrai, irrésistible pousse à désirer cette femme. Je ne pouvais démontrer la nécessité de l'union, souhaitée par le poète lui-même, avec la musique tout entière par des définitions esthétiques d'un caractère abstrait, définitions qui la plupart du temps restent incomprises et sans effet: il me fallait tâcher de la faire dériver, en m'appuyant sur des arguments irréfutables, de l'état de la poésie dramatique moderne. Et j'espère y réussir complétement. Quand j'aurai terminé ce livre, je compte, si je trouve un éditeur, publier mes trois poèmes d'opéra romantiques avec un avant-

propos qui servira d'introduction et où j'exposerai leur genèse; ensuite, pour faire table rase, je réunirais ce qu'il y a de meilleur dans les articles que j'ai publiés à Paris il y a dix ans (entre autres ma nouvelle sur Beethoven) en un volume qui ne manquerait peut-être pas d'amuser le lecteur: quiconque s'intéresse à moi apprendrait ainsi à connaître l'origine de mon évolution. J'arriverais ainsi, le cœur et l'esprit légers, jusqu'au printemps, pour entreprendre et finir alors mon «Siegfried». Donne-moi ta bénédiction pour le travail que je vais aborder.

J'ai reçu dernièrement la lettre d'un de mes amis de Paris, qui avait assisté à plusieurs répétitions de l'ouverture de «Tannhæuser» sous la direction de Segher. Cette lettre m'a complétement rassuré: je sais maintenant que la représentation aura lieu dans de bonnes conditions, et que l'intelligence de mon œuvre est assurée au public dans la limite du possible, grâce à un programme tiré de l'article que tu as fait sur mon opéra. Pourra-t-il, dans l'hypothèse la plus favorable, m'en revenir quelque chose? J'en doute fort.

Lorsque je t'ai prié de considérer mon poème de «Wiland» comme ta propriété, tu ne m'as pas tout à fait bien compris, paraît-il: j'étais absolument sincère en t'adressant cette prière et en t'exprimant ce désir. La réalisation de mon vœu ne pourrait être que différée par tes occupations présentes et par la grosse besogne qui t'attend; mais elle ne deviendrait tout à fait impossible que si mon projet ne pouvait faire naître chez toi l'envie de l'exécuter. Dans ce cas je te prie d'être, toi aussi, sincère avec moi. Si tu veux, fût-ce même plus tard, exécuter le «Wiland», je m'occuperai, de mon côté, d'une bonne versification.

A présent, très cher ami, je vais te quitter; je le fais en formant les meilleurs vœux pour ta santé. Présente mes respects à Mme la princesse en aussi bons termes que tu pourras, pour qu'elle aussi me garde un bon souvenir.

Adieu; reçois les bien cordiales salutations

de ton ami reconnaissant.

Zurich, le 25 novembre 1850. Richard Wagner.

51.[1])

Très cher ami, contrairement à toutes mes habitudes, je viens de passer une dizaine de jours au lit aux prises avec une fièvre violente, qui m'a à peine quitté! Comme voici très longtemps que je n'ai rien entendu de vous, il me prend quelqu'inquiétude sur le sort de mon article sur Lohengrin, qu'à mon départ de Weimar j'ai chargé Raff de vous expédier, après qu'il l'aura lu. Si vous l'avez reçu, écrivez-moi donc quelques mots pour me rassurer à cet égard, et en même temps, dites-moi sans réticence ni compliment d'aucune sorte, comment vous a plu ou déplu cette analyse; s'il vaut la peine de la publier; et ce qu'il vous conviendra le mieux que j'en fasse.

Toute ma correspondance se trouve dans un déplorable arriéré, par suite du triste état dans lequel je vis depuis plus de quinze jours. En particulier, je dois une réponse à M. Ritter, qui m'a fait une offre tout à fait obligeante, et dont je sens tout le prix; veuillez bien, cher ami, le remercier de ma part, en attendant que je le fasse moi-même, de ses bons procédés en cette circonstance, que je tâcherai de reconnaître du mieux qu'il me sera donné, en toute occasion.

Où en êtes-vous du Siegfried? Avez-vous continué votre volume sur l'Opéra, et quand paraîtra-t-il? Écrivez-moi bientôt une de ces longues lettres que vous écrivez si bien; elle sera une excellente diversion aux tristesses et aux chagrins de votre tout affectionné et dévoué ami

Eilsen, 26 novembre 1850. F. Liszt.

Adressez Eilsen (Buckebourg) jusqu'au 30 décembre. Dans la première huitaine de janvier prochain, je serai de retour à Weimar.

---

1) Voir la note 1, page 12.

52.

Mon cher Liszt, enfin je puis t'envoyer la traduction de ton article. Comme tu ne t'expliqueras pas pourquoi j'ai tant tardé à te faire cet envoi, et que tu pourrais même finir par me soupçonner d'avoir répondu par l'indifférence à ton intention plus qu'aimable, je commencerai par te dire comment les choses se sont passées.

J'ai été tellement «empoigné» par ton article que tout de suite j'ai senti *une chose:* c'est qu'il me serait impossible de collaborer à un écrit qui me passionne et qui me remue si profondément. Je suis tombé dans la plus grande perplexité; je me suis senti tout confus, tout timide à l'idée d'écrire de ma propre main l'éloge que tu me dictes d'après cet article où l'esprit déborde. J'étais indécis, j'hésitais et ne savais comment m'y prendre. Alors mon jeune ami Ritter vint à mon secours et me pria de lui laisser le soin de faire faire cette traduction: j'y consentis en me réservant de la tourner de manière à reproduire ton style si plein de mouvement plutôt qu'à paraître préoccupé de mon éloge. R. et B. traduisirent donc en commun, puis je revis leur travail avec eux; ensuite R. se remit à l'œuvre, et je viens te soumettre aujourd'hui cet ouvrage laborieux, en te priant de vouloir bien t'expliquer d'après ce que j'ai dit pourquoi toute l'affaire a tellement traîné en longueur. Tel que ce travail se présente aujourd'hui, je puis t'affirmer en conscience que, d'après mon intime conviction, il n'est pas indigne de ton original; au contraire, comme traduction il y répond en tant qu'on n'y remarque pas l'effort du traducteur, et qu'il peut passer sans difficulté pour l'original allemand de l'œuvre d'un écrivain allemand qui vraiment ne manque pas d'esprit. Je suis donc bien à l'aise pour te conseiller de signer aussi ce travail; je te laisserais le soin de décider si le mot de «traduction» doit figurer dans le titre.

Partout où tu parles de l'œuvre et de son auteur, ce travail ne contient pas autre chose qu'une traduction absolument fidèle du texte. Il a fallu des efforts inouïs pour rendre ce

style, qui réunit à un degré extraordinaire le mouvement et l'originalité, pour reproduire ce langage d'artiste inspiré, et cela d'une manière aussi heureuse que possible, étant donné un écrit où se révèlent des qualités aussi personnelles et aussi nombreuses. Par contre, partout où tu ne fais qu'indiquer le sujet dans son ensemble, avec les détails matériels des situations et des scènes, le traducteur s'est permis de procéder avec un peu plus de liberté: il considérait que l'original allemand du poème le touchait de plus près que l'auteur de l'étude écrite en français. Les situations sont donc souvent exposées un peu plus longuement, et le libretto allemand a été utilisé directement pour cela (comme tu le désirais, d'ailleurs). Peut-être les scènes ont-elles été reproduites parfois d'une manière un peu trop complète; mais comme à l'impression les vers peuvent être mis en caractères plus petits, j'espère qu'en somme ces développements ne feront que faciliter l'intelligence des situations dramatiques. Je pense donc que tu ne seras pas tout à fait mécontent de ce travail; si tu es encore dans l'intention de me donner par là un témoignage (presque surabondant) de l'intérêt affectueux que tu portes à mes travaux d'artiste, et de fournir à mes amis un moyen sérieux de s'éclairer complétement sur ce qu'ils aiment dans mon art, je ne pourrais que me sentir très honoré et très heureux si tu voulais faire publier cette traduction dans de bonnes conditions. Je crois que le mieux serait de la faire paraître sous forme de brochure indépendante: cela permettrait d'y ajouter (selon ton propre désir) l'annexe musicale, qui a son importance.

Si je voulais te dire ce que j'ai éprouvé en lisant et en relisant cet article avec le plus grand soin, je trouverais difficilement les expressions propres à rendre mon sentiment. Que ceci te suffise: *je me sens plus que largement récompensé de mes efforts, de mes sacrifices et de mes luttes d'artiste en voyant l'impression que j'ai faite sur toi par tout cela. Être compris d'une manière aussi complète était mon seul désir; avoir été compris est pour moi la plus douce et la plus chère réalisation de ce désir!!!*

Vraiment, cher ami, tu as transformé ce petit Weimar; tu en

as fait pour moi un véritable foyer de gloire. Quand je considère ces nombreux articles si complets et souvent si spirituels qui s'écrivent maintenant à Weimar sur «Lohengrin»; quand je songe, par contre, avec quelle hostilité envieuse les critiques n'ont cessé de me malmener, à Dresde, par exemple, et avec quel déplorable esprit de suite ils ont travaillé à égarer l'opinion publique sur mon compte, Weimar m'apparaît aujourd'hui comme un asile bienheureux où je puis enfin respirer à pleins poumons et soulager mon cœur oppressé. — Veuille bien transmettre encore à *Lobe* mes meilleurs remerciements; le jugement qu'il a porté sur mon œuvre m'a bien surpris et m'a fait grand plaisir. Quant à Biedenfeld et à l'auteur de l'article sur «Lohengrin» qui a paru dans le «Journal de la Conversation» de Francfort, dis-leur que j'espère encore les remercier et leur prouver ma reconnaissance en travaillant dans la mesure de mes moyens à justifier par des œuvres nouvelles la haute opinion qu'ils ont de moi. Adresse-leur mes plus cordiales salutations. Fais-en autant pour Raff. Salue aussi Genast et Zigesar, sans oublier les vaillants artistes auxquels je dois tant.

En ce moment je suis encore plongé dans mon travail sur l'opéra et sur le drame: comme je te l'ai écrit, ce travail est de la plus haute importance pour moi, et il aura aussi, je l'espère, quelque importance pour d'autres. Mais cela fera un gros et grand livre. — Ah! si le printemps était là! si je pouvais enfin redevenir le musicien, le musicien poète de race! — Ma situation n'est pas des plus brillantes en ce moment: *des soucis*, encore *des soucis* et rien que *des soucis*, voilà le chant funèbre dont il me faut saluer chaque jour qui vient!!!

Mais toi aussi, tu étais fort à plaindre dans ces derniers temps: ta violente indisposition et l'abattement qui t'en était resté ont été quelque chose de tout à fait extraordinaire pour moi; aussi j'en ai été très affecté. Pour me consoler je me dis que tu as complétement triomphé de la maladie; mais n'avais-je peut-être pas raison, très cher ami, de t'avertir et de t'exprimer mes craintes au sujet de ta santé, quand je savais

quel mal inouï tu te donnais pour moi? Rassure-moi bientôt; ce sera une manière de me consoler.

Et maintenant je te prie encore de présenter à ta fidèle et vénérée amie l'expression de mon respectueux et cordial dévouement. Puissiez-vous être heureux tous deux, êtres extraordinaires que vous êtes! Adieu, et merci mille fois pour ton amitié, qui est aujourd'hui la source la plus abondante de mes joies. A toi

Zurich, le 24 décembre 1850. Richard Wagner.

53.

Cher ami, je viens de recevoir une lettre de *Bruxelles*, qui émane de l'administration du théâtre royal de cette ville. A la suite du brillant succès que vient d'avoir mon opéra de «Lohengrin», m'écrit-on, et considérant que le sujet de cet opéra est tiré de l'histoire de la Belgique, on aurait l'intention, dans le cas où la chose serait jugée possible, de faire faire une bonne traduction française de cet ouvrage et de le faire représenter aussitôt au théâtre royal. On désirerait recevoir de moi, le plus tôt possible, un exemplaire de la partition et du libretto.

Cher ami, je mets toute l'affaire à tes pieds: si tu veux qu'elle aboutisse, si tu crois qu'elle puisse aboutir, acquiers un nouveau droit à ma reconnaissance en la prenant en main, ce dont tu es infiniment plus capable que moi, non seulement en ta qualité de protecteur de ton ami, mais encore en général. Tu connais certainement Bruxelles. Si tu veux prendre la chose en main, je te prierai avant tout de te procurer une partition. Lüttichau a réclamé son exemplaire comme lui appartenant, ce qui a obligé Zigesar de s'en faire faire une copie; or, comme Lüttichau, ainsi qu'on me le mande très positivement de Dresde, n'a *pas du tout* l'intention de donner cet opéra — du moins de sitôt —, on pourrait bien espérer qu'il rendrait la partition *pour quelque temps, si tu le lui demandais;* naturellement il m'est tout à fait impossible de m'adresser à lui.

Il m'en coûterait beaucoup de me dessaisir de l'original de ma partition et de l'envoyer si loin: c'est la seule chose que je possède. En faire faire une copie ici, cela m'est interdit par l'état de mes ressources pécuniaires; d'ailleurs, il faudrait en tout cas trop de temps pour cela, car on me presse beaucoup à Bruxelles. Je vais m'occuper ici de me procurer un libretto.

Cher ami, vois ce que tu peux et ce que tu veux faire: si l'affaire réussissait, si elle donnait de bons résultats, c'est encore *à toi* que je le devrais avec tout le reste, car n'as-tu pas assumé les charges de la paternité de cet opéra en même temps que tu t'en es imposé les soucis? J'écrirai à Bruxelles pour qu'on s'adresse à toi; je dirai que tu as plein pouvoir de régler cette affaire.

Adieu. Sois béni mille fois pour l'affection que tu gardes

A ton fidèle et reconnaissant

Zurich, le 27 décembre 1850. Richard Wagner.

Je dois répondre à M. *Charles Haussens* jeune, chef d'orchestre et directeur du théâtre royal de Bruxelles.

54.

Cher ami, je viens de recevoir ta lettre adressée à Weimar; je m'empresse et je suis heureux de t'offrir mes modestes services en ce qui concerne la partition de «Lohengrin» et la correspondance avec M. de Lüttichau. Probablement Son Excellence aura de la peine à se décider à prêter une seconde fois cet ouvrage; j'espère néanmoins que nous arriverons à un résultat favorable.

A ta place (pardonne-moi cette indiscrétion tout amicale) j'accepterais sans hésiter l'offre de Bruxelles, mais seulement à une condition, *conditio sine qua non:* c'est que la traduction sera revue par toi et que tu assisteras aux répétitions générales. La représentation ainsi que le succès auront une tout autre portée si tu vas à Bruxelles; je craindrais que, si tu n'étais pas présent, ton «Lohengrin» ne passât un peu in-

aperçu. — J'ignore la situation actuelle du théâtre de Bruxelles; il y a quelques années on y était un peu querelleur, et cette scène se prêtait fort peu à des représentations sérieuses. En tout cas il faudra quelque temps pour la traduction et pour la mise à l'étude. Mais je te conseille de poser immédiatement la condition de ta présence. Les dépenses du voyage sont si minimes que la direction du théâtre pourra facilement les prendre à sa charge; si tu es d'accord avec moi, je répondrai dans ce sens à ces messieurs dès qu'ils m'auront écrit.

M. de Zigesar m'a écrit ces jours-ci pour me recommander de ne pas différer plus longtemps mon retour à Weimar. Mais malheureusement je suis retenu ici pendant une quinzaine de jours encore par la maladie grave dont souffre la princesse M. Vers le 20 janvier «Tannhæuser» et «Lohengrin» reparaîtront sur la scène, et à la fin de la saison Tichatschek viendra certainement ici et se chargera du rôle.

Sur la demande de plusieurs personnes je me suis décidé à faire imprimer à part mon article sur les fêtes de Herder avec l'analyse de «Lohengrin». Si tu as encore quelques observations à me faire là-dessus, ne tarde pas, pour que je puisse en faire mon profit.

Ci-inclus quelques lignes à Ritter. Sois assez bon pour te charger des excuses que je lui adresse, et permets-moi de te rendre après mon arrivée à Weimar la possession et la disposition absolue de ta propriété. Quelque grande que soit pour moi la tentation de forger ton «Wiland», je ne puis m'empêcher de maintenir ma résolution de ne composer *jamais* un opéra allemand.

Je ne me sens aucune vocation, et je manque totalement de la *patience* nécessaire pour me débattre contre les difficultés qu'on rencontre sur la scène allemande. En somme, il est bien plus pratique et bien plus commode pour moi de risquer mon premier ouvrage dramatique sur la scène italienne (ce qui arrivera probablement au printemps de l'année prochaine — 1852 —, à Paris ou à Londres), et, au cas où je n'échouerais pas, de rester chez les *velches*.

La Germanie est ton domaine, et tu es sa gloire. — Achève bientôt ton «Siegfried». Tu es largement pourvu de force et de génie; tâche seulement de rester armé de patience. Peut-être te reverrons-nous bientôt en Allemagne; alors tu récolteras ce que ta main sublime a semé.

Ton fidèle et dévoué

Zurich, le 3 janvier 1851. F. Liszt.

Ton livre sur l'opéra est-il déjà bien avancé? Il me tarde bien de connaître cet ouvrage.

55.

Excellent ami, m'avez-vous tous oublié? Depuis quelque temps je suis si seul que souvent l'inquiétude me gagne. — M'en voudrais-tu de quelque chose? Peut-être de cet absurde malentendu qu'il y a entre moi et B.? Celui-ci m'a écrit qu'il avait appris que j'avais pris la mouche à cause de son grand article sur «Lohengrin». J'en ai été abasourdi; j'ai cru que seule une méprise sur le sens d'un mot de la lettre que je t'avais adressée pouvait vous avoir mis, toi d'abord et B., par suite, dans une erreur complète sur mon compte. C'est pourquoi je le priai de te demander en mon nom l'autorisation de rectifier le passage de ma lettre dont il s'agit, car je tenais, non seulement à cause de lui, mais aussi à cause de toi, à faire cesser une erreur regrettable. Cela a-t-il eu par hasard des suites fâcheuses?

Je n'ai appris absolument rien de Bruxelles: te serait-il possible de me faire savoir quelque chose? M'en veux-tu de t'avoir importuné de cette affaire? — Assurément je ne me fais pas d'illusions sur le compte de Bruxelles.

Mon gros livre est achevé; il porte le titre de: «L'opéra et le drame». Je n'ai pas encore d'éditeur: comme il faut absolument que cette fois-ci je tire un peu d'argent de mon travail, j'ai presque peur de me lancer dans l'affaire.

J'emploierai encore le mois prochain à la publication de mes trois poèmes d'opéra romantique: une introduction d'une

certaine étendue fera connaître l'origine de ces poèmes et leur importance par rapport à la musique.

A l'entrée du printemps j'espère commencer la composition de mon «Siegfried» et y travailler avec suite.

Au reste, je n'ai pas grand entrain. Je vis bien tranquille et bien seul; souvent je me fais l'effet d'un homme qui serait mort et disparu pour toujours.

Mais toi, comment vas-tu? Es-tu complétement rétabli? — Je rêve souvent de Weimar et de toi: pêle-mêle d'imaginations vaines!

Je ne dirai plus un mot de «Wiland». Je souffre réellement d'être obligé de reconnaître que tu as raison.

As-tu encore du courage? Es-tu de bonne humeur? As-tu vraiment encore le désir de vivre au milieu de la race solennelle des épiciers, des pédants qui gouverne aujourd'hui le monde? — Ah! si nous avons *de l'imagination*, cela ira bien encore à la rigueur!

Mon pauvre et cher petit perroquet est mort! C'était mon «esprit familier», mon bon génie domestique.

Adieu . . . et pardon! Toujours et tout à toi

Enge. Zurich, le 18 février 1851. Richard Wagner.

56.

Cher Wagner, la date de cette lettre te dira suffisamment quelle vie de chagrin et de tourments je mène depuis des mois. Il est vrai, j'ai passé environ trois semaines à Weimar; mais aussitôt après l'anniversaire de la naissance de Mme la grande-duchesse (16 février), je suis revenu ici, où malheureusement j'ai trouvé la princesse encore très malade et alitée. Le 7, il faut que je retourne à Weimar pour diriger l'opéra de Raff; je ne puis manquer à ce devoir, car cette œuvre est trop importante pour la carrière de Raff. Mais la pensée de faire ce voyage pendant que je laisserai ici auprès de ce lit de malade toute mon âme, toute ma foi et tout mon amour, est affreuse pour moi. — Parlons de toi.

L'idée de pouvoir t'oublier ne saurait me venir, celle d'être

fâché contre toi peut-être encore moins. Pardonne-moi de ne pas t'avoir adressé plus tôt mes bien sincères remercîments pour la traduction en allemand de mon article sur «Lohengrin» par B. et R. Ta lettre surtout m'a fait énormément de plaisir, et elle m'a flatté on ne peut plus. Te voir satisfait de cette manière de comprendre ton «Lohengrin», ce magnifique, cet admirable produit de ton âme et de ton esprit, c'est pour moi la plus douce récompense. Aussitôt après mon retour à Weimar je m'occuperai de l'impression (peut-être la «Gazette illustrée» pourra-t-elle le publier dans *un seul* numéro) et je t'enverrai les épreuves, que je te prie de revoir *le plus tôt possible* pour les retourner directement à Weber.

R. peut bien corriger l'article à fond en un jour et le renvoyer à Leipzig par retour du courrier.

En ce qui concerne l'original français, je le ferai probablement publier en brochure spéciale, en y ajoutant mon article sur la fête de Herder (sans les changements et les coupures que Janin y a faits dans le «Journal des Débats» du 22 octobre). Cette brochure paraîtra sous le titre de: «Fêtes de Herder et de Goethe à Weimar, 25 et 28 août 1850».

Je n'ai pas reçu une ligne de Bruxelles. Sans récuser franchement le terrain musical de la Belgique, terrain passablement stérile jusqu'à ce jour (à l'exception de quelques talents individuels), je ne puis que te conseiller de nouveau de protester d'une manière absolue contre toute représentation de tes œuvres sous une autre direction que la tienne. La première condition que tu as à poser à la direction du théâtre, c'est qu'on t'appellera à Bruxelles. C'est aussi dans ce sens que je répondrais, dans le cas où je serais consulté.

Sur B. je pourrais te dire à demi-mot bien des choses que tu devines bien tout seul. Laisse-moi parler à la française et ne répète pas ce que je vais te raconter:

B. est un gentilhomme qui a dépensé de longues années à devenir un raté de la littérature. S'il avait eu ou acquis le talent nécessaire, il se serait fait, en sa qualité de gentilhomme, une situation comme homme de lettres. Mais de cette façon il est devenu une espèce d'amphibie, s'envasant d'un

côté et, de l'autre, se desséchant dans ses propres eaux. Il ne m'a pas montré la lettre que tu lui as écrite; mais avec cette sorte de personnalités, chez lesquelles le *bien* ne manque pas, mais où le mieux serait à sa place, et contre lesquelles il est ordinairement plus sage de se tenir en garde qu'il n'est reçu de les plaindre ou de redresser leurs opinions, on gagne peu à s'expliquer. A mon avis, tu pouvais te contenter de le remercier tout simplement de son article sur «Lohengrin», malgré tel ou tel passage maladroit ou mal fondé. Et à ce propos, as-tu lu les articles sur «Lohengrin» qui ont paru dans le «Journal de la Conversation» de Francfort? Ils sont certainement plus bienveillants et mieux écrits; comme tu as remercié B., tu ferais bien, je pense, d'écrire quelques lignes à l'auteur, qui est un homme très convenable et un de tes sincères et ardents prosélytes. Envoie-moi ces lignes dans la prochaine lettre que tu adresseras à Weimar; je les lui ferai remettre immédiatement.

«Wiland» est encore sous clé à Weimar, avec mes manuscrits et mes partitions. Je te l'enverrai dès que mon valet de chambre sera de retour; mais je ne veux pas faire venir un vulgaire et prosaïque serrurier pour lui rendre la liberté.

Je me réjouis beaucoup de lire ton livre; j'essaierai peut-être de profiter de cette occasion pour saisir un peu mieux tes idées, ce qui ne m'a pas trop réussi à la lecture de ton ouvrage: «L'art et la Révolution», et j'en composerai un ragoût à la française.

Ma brochure «Sur la Fondation Goethe à Weimar» a paru ces jours-ci chez Brockhaus. Je te l'enverrai à l'occasion. Tu n'as sans doute pas entendu parler à Zurich des articles que j'ai publiés sur Chopin dans la «France musicale»; ils formeront une série d'environ quinze numéros. B. a lu l'original à Weimar.

Adieu; je te souhaite plus de satisfaction que je n'en ai. Écris bientôt A ton ami fidèle et dévoué

Eilsen, le 1er mars 1851. F. Liszt.

57.

Excellent ami, je te remercie cordialement de ta lettre, comme d'une preuve palpable de l'intérêt que tu ne cesses de me porter. Tes chagrins domestiques m'ont fort effrayé: sois certain que je prends une part bien vive aux épreuves que tu traverses. J'espère que cette lettre te trouvera le cœur plus léger et moins inquiet de l'état de santé de l'amie qui t'est si chère. Que ne puis-je y contribuer par mes vœux!

Pressé par le besoin, je voudrais être fixé par toi sur ma situation. Écoute-moi . . . et ne m'en veuille pas.

L'été dernier, en me faisant part des projets que tu formais pour moi, tu as fait naître en moi une espérance qu'il me faut voir se réaliser dans un avenir prochain ou bien abandonner tout à fait. Tu me disais à cette époque qu'à la suite de la réussite de mon «Lohengrin» tu avais l'intention de profiter des dispositions favorables de la grande-duchesse à mon égard, pour la décider à assurer ma vie matérielle pendant le temps qu'il me faudrait pour exécuter la composition de mon «Siegfried». A ce moment-là je venais de renoncer pour toujours à composer des opéras, et j'avais envoyé le poème de «Siegfried» à l'impression pour le livrer à la publicité, simplement à titre d'ébauche. Ta communication me fit aussitôt changer d'avis: je te l'ai fait savoir alors en termes émus qui te disaient toute ma joie. Je décommandai l'impression du poème et me préparai à composer la musique. Je fixai au printemps qui va venir l'époque où je commencerais mon travail, en partie pour laisser passer mon humeur d'hiver qui est toujours un peu sombre, en partie aussi pour te laisser le temps d'exécuter tranquillement le projet que tu avais conçu en ma faveur. Je choisis pour cet hiver un travail littéraire pour lequel j'avais des matériaux considérables, et que j'entrepris aussitôt dans l'espoir de gagner ainsi quelque argent. Voilà six semaines que j'ai terminé mon travail; c'est un livre de quatre à cinq cents pages en petit in-octavo, qui porte le titre de «L'Opéra et le Drame»; mais aucun des éditeurs à qui

j'ai écrit relativement à la publication de cet ouvrage, ne m'a encore répondu; aussi mes espérances, du moins en ce qui concerne le *bénéfice* à retirer de ce travail, sont-elles devenues très faibles. Après avoir épuisé la somme que j'avais reçue de Weimar à titre d'honoraires pour «Lohengrin», je n'ai vécu, pendant six longs mois, que des secours de Mme R. de D., car pendant cette période je n'ai pu gagner que de maigres honoraires à faire exécuter des symphonies de Beethoven dans les pitoyables concerts d'ici. Je sais que mon amie de Dresde s'est saignée à blanc et qu'elle ne peut plus rien faire pour moi, car sa famille est loin d'être riche et a juste de quoi vivre; encore ses faibles revenus sont-ils, à l'heure qu'il est, sérieusement menacés, par suite de certaines difficultés provenant de ses rapports avec son pays natal, la Russie. Je serais donc aujourd'hui dans la nécessité de songer à gagner de l'argent à tout prix et, par suite, d'abandonner complétement un travail comme la composition de mon «Siegfried», travail absolument inutile au point de vue d'un gain matériel. Si je voulais avoir tant soit peu le cœur à une besogne rémunératrice, ce serait encore ce qu'on appelle la «critique d'art»; mais pour me faire de l'argent dans ce genre de littérature, il me faudrait dépenser absolument *tout* mon temps et écrire «à la feuille» pour des journaux. Cette idée est très humiliante.

Si je devais me mettre maintenant à un travail d'artiste de quelque importance, il faudrait que mon avenir immédiat fût assuré, je veux dire qu'il fût assuré pour le courant de cette année au moins; autrement je ne trouverais pas la liberté d'esprit et le recueillement nécessaires. Si l'on veut que j'aie le calme voulu pour pouvoir me livrer tranquillement à un travail d'artiste, il faut, comme je l'ai dit, que je sache mon avenir immédiat assuré. C'est pour cela que je m'adresse encore une fois à toi, mon ami, car nécessité n'a point de loi; je le fais uniquement pour être fixé sur ma situation. Je sais que tout s'est réuni pour contrarier le dessein que tu avais formé de me venir en aide: la grande-duchesse a été malade et n'a pu assister qu'à la troisième représentation

de «Lohengrin»; bientôt après tu as quitté Weimar; tu n'as donc pu trouver encore aucune occasion de travailler à gagner la princesse à ton projet d'une manière à la fois convenable et digne. Tout cela est clair pour moi; aussi pas le moindre reproche ne saurait-il t'atteindre. Seulement il faut que je sache *maintenant* où j'en suis. C'est pourquoi je te prie instamment de me dire franchement et sans détour si, au point où en sont les choses, j'ai encore quelque chose à espérer ou non, afin que je m'arrange en conséquence: mon plus cruel supplice aujourd'hui, c'est l'incertitude. Je ne crains pas de t'adresser encore une prière, *une seule*. S'il *faut* que, étant donnée la situation, tu me dises que ton projet est irréalisable en ce moment, et que je ne puis, par conséquent, compter sur un secours sérieux qui me permette d'aborder la composition de mon «Siegfried», vois du moins s'il te serait possible de me procurer *très prochainement quelque argent*, juste ce qu'il faudrait pour me tirer d'un embarras momentané; je voudrais gagner le peu de temps qui m'est nécessaire pour me mettre en équilibre en vue de ce changement de plan radical! C'est une chose bien *triste* d'avoir à t'importuner de vilaines prières comme celle-là!

Mais en voilà assez sur ce chapitre!

Fasse le ciel que tu sois bientôt délivré de tes chagrins domestiques! Je souhaite du fond du cœur une prompte et heureuse guérison à Mme la princesse.

Adieu, cher ami. Je souhaite à M. Raff tout le bonheur possible et le meilleur succès.

Adieu et sois heureux! Ton bien cordialement dévoué

Enge, près de Zurich, le 9 mars 1851. Richard Wagner.

58.

Cher ami, j'ai passé tout le mois de mars dans le chagrin et la douleur; aussi m'a-t-il été impossible de t'écrire. Depuis le 4 avril je suis de retour ici. «Lohengrin» devait être donné le 8. L'enrouement de Beck nous a forcés d'ajourner cette représentation jusqu'à dimanche prochain. En

tout cas cet opéra sera encore joué deux fois dans la saison courante.

Je t'envoie par le courrier d'aujourd'hui mon article sur «Lohengrin», qui paraîtra prochainement en allemand dans la «Gazette illustrée». Sois assez bon pour t'occuper *le plus tôt possible* de la correction des épreuves et pour renvoyer directement l'article à *Weber*, à Leipzig. Il sera inséré probablement dans le prochain numéro. Bientôt après je ferai faire l'édition française chez Brockhaus; on prendra le même format et les mêmes caractères que pour ma brochure sur la Fondation de Goethe (dont je t'envoie également un exemplaire aujourd'hui).

As-tu bien reçu les cent thaler?

Ta dernière lettre m'a fort attristé. Quoi qu'il en soit, je ne désespère pas entièrement de mener à bien cette assez grosse affaire diplomatique de ton «Siegfried». Peut-être réussirai-je à en finir jusque vers le milieu de mai. Indique-moi en chiffres ronds la somme qu'il te faut pour cela, et (soit dit tout à fait entre nous, car il faut que je te demande formellement de n'en parler à *personne*) écris-moi une lettre assez détaillée que je puisse communiquer à Z. Je te prie de bien m'excuser de t'importuner encore de semblables détails; je suis malheureux, bien malheureux qu'il ne soit pas possible d'arriver à une solution favorable par une voie plus simple; mais, à mon avis, il faudra que tu me fasses connaître par lettre ta situation ainsi que le plan de l'ouvrage et les légitimes espérances d'artiste qui s'y rattachent. Inutile de te dire que je ne demande pas cela pour *moi* . . . Tu me connais, tu sais que tu peux m'accorder ta confiance absolue!

Après avoir cru de jour en jour que je pourrais revenir ici, je ne suis arrivé qu'hier à m'occuper de la lettre du référendaire Müller. Il t'écrira certainement avant peu, et tu trouveras toujours en lui un ami sûr, intelligent et qui professe pour toi un dévouement bien sincère et bien respectueux.

Peux-tu répondre sous le sceau de la discrétion la plus

absolue à la question suivante: le fameux article sur le judaïsme dans la musique, qui a paru dans la Gazette de Brendel, est-il de toi?

La princesse, encore alitée, est restée à Eilsen; je ne l'attends que vers la fin de ce mois. Tu ne peux te faire une idée de ce que sa longue maladie me fait souffrir . . .

Écris bientôt et n'oublie pas de t'occuper immédiatement de la correction de l'épreuve de la «Gazette illustrée».

A toi

9 avril 1851. F. Liszt.

P.S. Il faut que l'article sur Lohengrin porte, au lieu de la signature, cette mention: «d'après l'original français de F. Liszt». Prie le correcteur de ne pas omettre cette mention et de l'indiquer d'une manière toute spéciale pour la rédaction.

59.

Très cher Liszt, je ne voulais pas t'écrire tout de suite, afin d'attendre un jour favorable pour pouvoir le faire plus longuement et plus tranquillement. Voilà qu'arrive le numéro de la «Gazette illustrée» du 12 avril et que je viens de relire d'un bout à l'autre ton article imprimé! J'aurai de la peine à te redire l'impression profonde que ce travail d'un ami m'a laissée. J'étais redevenu froid et défiant à l'égard de moi-même, et l'idée de devoir me remettre à un travail d'artiste n'était guère accueillie par moi qu'avec une amère ironie. Partout autour de moi la situation de l'artiste est si misérable, et le désespoir a tellement envahi mon âme qu'en pensant à la composition de mon «Siegfried», je ne pouvais plus m'empêcher de me moquer de moi-même, fâcheuse disposition d'esprit qui me suivait dans tous mes travaux. Dernièrement je feuilletais ma partition de «Lohengrin»; elle me dégoûta franchement, et les éclats de rire que je poussais par-ci par-là n'avaient rien de gai. Mais tout à coup je te retrouve: tu t'es emparé de moi, tu m'as ravi, réchauffé, enflammé au point

que j'ai fondu en larmes et que brusquement j'en suis revenu à ne pas connaître de plaisir supérieur à celui d'être artiste et de créer des œuvres nouvelles. C'est une chose inouïe que l'influence que tu as exercée sur moi: partout je ne vois autour de moi que le printemps le plus luxuriant, que la vie qui germe et qui déborde; et avec cela j'éprouve une douleur si voluptueuse, une volupté à la fois si douloureuse et si enivrante, une telle joie d'être homme et d'avoir un cœur qui bat, quand même il ne ressent que la souffrance, que je regrette de pouvoir seulement t'*écrire* tout cela.

Et combien sont extraordinaires les sentiments que j'éprouve pour toi! Que ne puis-je te décrire la nature de l'affection que tu m'inspires! Il n'y a pas de torture, mais aussi il n'y a pas d'ivresse que je n'aie connue par elle! Aujourd'hui je suis tourmenté par la jalousie, par la crainte de ce que je trouve d'hétérogène dans ta nature particulière; j'éprouve de l'anxiété, de l'inquiétude, je vais même jusqu'au doute; puis soudain s'élève en moi une flamme immense comme celle qui dévore une forêt, et tout se consume dans cet incendie; c'est alors un feu que seul un torrent de larmes de joie peut finir par éteindre. Tu es un homme merveilleux, et merveilleuse est notre affection! A moins de nous aimer à ce point nous n'aurions pu que nous haïr terriblement. — Tout ce que je voulais t'écrire en termes d'une sobriété calculée, il faut que je te le dise maintenant comme les mots se présenteront au bout de la plume. Je vais me mettre à mon «Siegfried» au commencement de mai; cela ira comme cela pourra; foin de tout ce qui peut m'assurer le pain de chaque jour! après tout, je ne mourrai pas de faim. J'ai trouvé enfin un éditeur pour mon livre: c'est Avenarius, de Leipzig: il me paiera 100 thaler; c'est bien peu, mais je ne crois pas pouvoir en tirer davantage. Tu mettras par-ci par-là quelques sous de côté pour moi, et quand je serai dans la détresse, tu viendras à mon aide en me donnant ce dont tu pourras disposer en faveur d'un ami pauvre. Mme R., de Dresde, fait de temps à autre ce qu'elle peut; en hiver je trouverai encore à gagner quelques louis en faisant exécuter des symphonies; de cette façon j'éviterai

que le diable ne finisse par m'emporter, pourvu que ma femme n'en souffre pas dans son repos. Nous allons donc laisser Mme la grande-duchesse tranquille: je ne puis et n'ose rien lui demander, même par la voie la plus indirecte. Si une offre toute spontanée me venait d'elle, une pareille démarche, émanant d'une princesse, ne pourrait que me toucher d'autant plus et me rendre très heureux; mais je ne puis pas rendre impossible une pareille éventualité, même si elle ne doit jamais se produire, en *sollicitant* d'elle une marque de sa bonté. Écartons de cette question toute négociation, tout ce qui ressemble à une affaire: jusqu'à présent l'intérêt que me porte Son Altesse m'a laissé une trop belle impression pour que je sois tenté de la gâter d'une aussi triste manière. — Sommes-nous d'accord? Je le pense.

Tu me poses une question à propos du «Judaïsme». Tu sais certainement que l'article est de moi; pourquoi me le demander? Si je l'ai publié sous un pseudonyme, ce n'est point par peur, mais pour éviter que la question ne fût dénaturée par les juifs et ne devînt une simple question personnelle. J'avais une vieille dent contre cette juiverie, et ce sentiment de rancune est aussi nécessaire à ma nature que la bile l'est au sang. Un jour vint où ce maudit griffonnage juif porta ma colère à son comble, et alors je finis par éclater: le coup a porté; il semble avoir été terrible, et j'en suis bien aise, parce que je voulais faire trembler ces gens-là. Car ils resteront les maîtres, cela est certain, de même qu'il est positif qu'aujourd'hui ce ne sont pas nos princes, mais les banquiers et les épiciers qui règnent. — Mes rapports avec Meyerbeer ont un caractère tout particulier: je ne le déteste pas, mais il m'est antipathique au delà de toute expression. Cet homme éternellement aimable et complaisant me rappelle, à l'époque où il se donnait encore l'air de me protéger, la période la plus obscure, je dirais presque la plus immorale de ma vie: c'était la période des hautes relations et des escaliers dérobés, celle où nous sommes bernés par des protecteurs pour lesquels nous n'avons pas le moindre attachement. Ce sont là des rapports absolument immoraux: nulle sincérité ni d'un côté ni

de l'autre; l'un comme l'autre se couvre du masque de l'affection, et tous deux ne s'exploitent qu'aussi longtemps qu'ils y trouvent leur avantage. Je ne reproche pas le moins du monde à Meyerbeer l'inefficacité voulue de son obligeance envers moi; au contraire, je suis heureux de n'être pas son débiteur au même degré que B., par exemple. Mais il était temps pour moi de rompre définitivement ces relations équivoques: je n'ai jamais eu lieu de le faire ouvertement, car la preuve matérielle de ses sentiments peu loyaux à mon égard ne pouvait me surprendre et surtout ne pouvait me créer aucun droit, vu qu'au fond j'avais à me reprocher de m'être abusé volontairement sur son compte. Mais des raisons d'ordre moral me commandaient de faire taire, en ce qui le concerne, les considérations d'une vulgaire prudence. Je ne puis exister, penser et sentir comme artiste à mes yeux et à ceux de mes amis sans me dire et sans répéter tout haut que Meyerbeer est l'antipode de ma nature; je le fais avec un véritable désespoir quand je me heurte à l'erreur de mes amis eux-mêmes, qui se figurent que j'ai quelque chose de commun avec Meyerbeer. Je ne puis me présenter à ceux qui m'aiment que sous une forme nette et distincte, avec tout ce que je veux, avec tout ce que je sens, qu'à la condition de faire disparaître à leurs yeux ces contours vagues et flottants avec lesquels j'apparais encore à tant de gens. C'est là un acte nécessaire de la complète éclosion de mon être parvenu à sa maturité, et, s'il plaît à Dieu, je compte rendre service à plus d'un en accomplissant cet acte avec un pareil empressement.

Sous quels traits me vois-tu? Imagine-toi que je ne suis pas encore bien fixé à cet égard. Je sais qui tu es, je sens parfaitement comme tu es, et pourtant je me dis involontairement que sous ce rapport tu n'es peut-être pas tout à fait toi-même. — Mais laissons cela. Ce sont choses mondaines sur lesquelles nous pouvons parfois différer d'opinion, sans jamais nous séparer quand il s'agit des choses divines. — Ferme les yeux sur ce qui peut te déplaire dans ce que je dis là.

Mais maintenant donne-moi enfin de bonnes nouvelles de

toi. Tu me parais être si malheureux dans le cercle de tes relations les plus intimes, que j'en deviens tout triste. La maladie de la princesse est-elle donc tellement grave qu'elle t'inquiète sérieusement malgré tout ton stoïcisme? J'en viendrai presque à le craindre si tu ne me rassures pas. Fais-le *si* tu peux, et dis à ton amie, à laquelle j'ai voué mon profond respect, que je prends la part la plus vive à ses souffrances.

Cher, cher Liszt, tâche donc que *nous* nous revoyions une bonne fois. Peut-être l'air de la Suisse fera-t-il du bien à la princesse: amène-la ici et viens avec elle!

Je n'en dirai pas plus long aujourd'hui: je voulais te parler encore de ta Fondation de Goethe; mais il me faut attendre pour cela une heure plus tranquille et plus sûre, afin de pouvoir répondre dignement à tes admirables pensées.

Adieu: laisse-toi serrer tendrement sur mon cœur. A toi

Enge. Zurich, le 18 avril 1851. Richard Wagner.

Je me demande si l'épreuve est encore nécessaire. Mais elle est déjà partie pour Leipzig.

60.

Ainsi nous aurons un *jeune* «Siegfried». Tu es vraiment un homme tout à fait incroyable, à qui il faut tirer trois fois son chapeau et sa casquette. Je me réjouis de tout mon cœur, comme tu peux bien le penser, de voir cette affaire terminée à ton avantage, et je *crois* fermement à ton œuvre. Mais *n'en soufflons mot* jusqu'à ce que le jeune «Siegfried» soit envoyé à qui de droit; il est inutile que le monde s'en occupe à l'avance. Ici *personne* n'en sait rien, sauf Zigesar, et nous avons intérêt à n'en rien laisser transpirer dans le public.

«Lohengrin» a gagné du terrain à la dernière (5[me]) représentation. Le personnel et l'orchestre ont mieux compris et mieux fait comprendre ton œuvre. La salle était comble; sans doute le public se composait en grande partie de gens d'Erfurt, de Naumbourg et d'autres curieux du voisinage, car,

à parler franchement, nos Weimariens, à part quelques douzaines d'individus environ, ne sont pas encore assez avancés pour goûter en plein une œuvre aussi extraordinaire. Le fait que «Lohengrin» est arrivé à être représenté ici cinq fois dans la même saison, est une sorte de miracle qu'il faut attribuer *uniquement à la cour*. Mme la grande-duchesse héritière avait formellement demandé cette représentation, à l'occasion de sa première apparition au théâtre après ses couches.

En fait de personnes de Leipzig étaient présents: David et Moscheles; Robert Franz est venu de Halle, et Kühnstedt d'Eisenach. — Le professeur Stahr (un ami auquel je me suis beaucoup attaché) et Fanny Lewald sont ici depuis quinze jours environ.

Stahr fera prochainement un compte rendu de «Lohengrin», soit dans le «National», soit dans la «Gazette de Cologne».

Si, après avoir lu son article, tu trouves qu'il y ait lieu de lui écrire quelques lignes à ce sujet, adresse-les à Weimar, à l'hôtel du prince héritier. Le référendaire Müller a publié dans le journal de Weimar un nouvel article sur «Lohengrin». Il te l'a probablement envoyé.

Après la représentation de «Lohengrin», j'ai reçu ta lettre sur la Fondation de Goethe; je t'en remercie bien sincèrement. Je te dirai pour le moment qu'il ne faudra peut-être plus que deux années de temps et d'efforts pour arriver à réaliser l'idée de cette fondation. Mais je les y consacrerai parce que j'ai l'intime conviction que, même sur ce terrain, la chose tombera dans l'eau si je ne m'en mêle, comme cela est déjà arrivé à Berlin.

Ne serais-tu pas disposé à publier, dans un journal à ta disposition, ton article sous la forme d'une lettre adressée à moi (avec de très légères modifications et quelques détails complémentaires par-ci par-là)?

Je te le renverrai dans quelques jours à cet effet, mais en te priant de le retourner à Weimar dès que tu n'en auras plus besoin.

Après-demain il faudra que j'aille pour la troisième fois à Eilsen. Mais je compte être ici pour la Pentecôte. Pour

la clôture de la saison théâtrale on donnera encore «Tannhæuser» ou «Lohengrin». Je peux bien laisser à Gœtze la direction du premier de ces ouvrages.

Si tu peux, envoie-moi immédiatement à *Eilsen* (Bückebourg) un numéro de ton autobiographie. Je pourrais en tirer parti pour la brochure qui paraîtra (en français) chez Brockhaus au mois de juin.

Dans le cas où ton «*Théâtre de Zurich*» serait déjà imprimé, envoie-le-moi également à Eilsen, où je peux consacrer un peu plus de temps à la lecture et au travail. Je tiens énormément à être mieux édifié sur tes idées et tes vues pratiques sur le théâtre, et je confesse que je suis tout disposé à te suivre de mon mieux sur ce terrain.

Compose-moi à l'occasion un répertoire d'ouvrages anciens et modernes, de ceux que tu jugeras être le plus propres à donner une vigoureuse impulsion à l'art. Jusqu'à présent, je te l'avouerai, je ne puis m'empêcher d'admettre l'opportunité de quelques fluctuations éclectiques (oh! oh!), étant donné l'état de nos institutions, cet état qu'on ne peut faire cesser.

Adieu; travaille, cher et merveilleux ami, et donne bientôt de tes nouvelles à Ton dévoué

Weimar, le 17 mai 1851. F. Liszt.

61.

Excellent ami, je vais répondre immédiatement à quelques demandes contenues dans ta lettre, que j'ai reçue hier, afin que tu saches où tu en es.

Tout d'abord, cette fois-ci comme presque toujours quand j'ai affaire à toi, j'ai à essuyer la rougeur de mon front avant de pouvoir te répondre. Tes vœux n'ont jamais d'autre objet que *moi*, ce qui nécessairement me flatte on ne peut plus. Ainsi tu viens encore me demander un exemplaire de mon autobiographie, que tu veux utiliser pour un écrit à publier sur moi: que n'y aurait-il pas à dire là-dessus? Je ne veux rien dire; je veux simplement te répondre que cette fois je ne peux pas être pris en flagrant délit de vanité, en pro-

menant ma biographie avec moi. Je ne la possède pas, et il m'est impossible de me la procurer ici. Si tu veux réellement la consulter, tu pourrais peut-être la trouver plutôt à Weimar, si je t'indique exactement où l'on peut l'avoir: c'est dans le «Journal du monde élégant», année 1843, 1er trimestre (février, je crois). Mais je ne pense guère que tu puisses y découvrir grand'chose, à part la confirmation de ce fait: c'est que moi aussi, je me suis trompé souvent dans mes travaux d'artiste, soit dans un sens, soit dans l'autre, et que je n'ai pas été un de ces élus de Dieu auxquels (ainsi qu'à *Mendelssohn*) la pâture de l'art, la seule qui soit vraie, sûre, «sérieuse», est venue tomber dans la bouche sous forme de manne céleste, et qui avaient le droit de dire: «Je ne me suis jamais trompé», tandis que nous autres pauvres vers de terre, ce n'est que par l'erreur que nous avons pu arriver à la connaissance de la vérité; mais aussi nous l'aimons alors, cette vérité, nous l'aimons avec passion, comme on aime une fiancée qu'on a conquise, et non de cette affection honnête et décente qu'on a pour une fiancée que nos chers parents ont choisie pour nous, qu'ils nous ont destinée d'avance et que nous regardons comme notre propriété légitime. Lorsque, sur le désir de Laube, je composai cette autobiographie, j'avais, il est vrai, déjà écrit mon «Vaisseau fantôme» et ébauché le poème du «Tannhæuser»; mais ce n'est qu'après avoir *achevé* «Tannhæuser» et finalement après avoir *achevé* «Lohengrin» que je me suis parfaitement rendu compte de la voie où me poussait un instinct inconscient. Il faut que je me réserve de m'exprimer plus tard, lors de la publication de mes poèmes d'opéra, sur la marche de mon développement telle qu'elle apparaît dans ces ouvrages: ce qui est certain, c'est qu'il ne peut pas encore en être question dans cette autobiographie. Mais il sera d'autant plus intéressant pour moi de voir apprécier cette évolution par un autre, c'est-à-dire par quelqu'un comme toi, par un homme qui juge d'après ses observations personnelles.

En ce qui concerne la dernière lettre que je t'ai adressée, je te prie de croire que je l'ai écrite absolument sans inten-

tion ostensible. C'est vis-à-vis de toi seul que j'ai éprouvé le besoin de m'exprimer d'une manière plus nette sur une question soulevée par toi-même, non parce que je voulais faire valoir une opinion d'une manière générale, mais parce que je visais à quelque chose de réel, à la création d'un *théâtre original*. Or, pour cela je ne pouvais pas m'adresser au public, qui, en tant que public, est absolument incapable de coopérer à une pareille création; il fallait m'adresser à quelqu'un ayant l'esprit et surtout l'énergie de poursuivre un but semblable dans des circonstances données. Si dans notre situation actuelle, en présence de l'opinion généralement reçue, on veut entreprendre quelque chose qui doive combattre et détruire cette opinion comme étant nuisible à l'art, l'initiative ne peut venir que de l'individu. De même que nous ne pouvons espérer une amélioration de l'état général avant que la force de l'individu ait atteint tout son développement, vu que le général ne peut avoir d'autre principe que le particulier, de même il s'agit surtout pour nous d'être prêts nous-mêmes et de n'être en rapport qu'avec ceux qui ont le plus d'affinité avec nous. C'est ainsi que je conçois le théâtre. Si nous voulons travailler à mettre, dans toute l'Allemagne, par exemple, le théâtre sur un pied raisonnable, nous n'obtiendrons pas le moindre résultat sérieux si nous ne commençons pas par un point quelconque, fût-ce le plus insignifiant de tous. Or, ce point, je crois l'avoir trouvé précisément là où se rencontre un homme ayant à la fois de l'esprit et de l'énergie, qui agit déjà dans le sens de la bonne cause. Où voit-on quelque chose de pareil à ce qui se passe à Weimar? Mais quel est l'auteur de cette métamorphose? C'est *toi* seul: la cour a beau avoir la meilleure volonté du monde, elle n'est pas artiste, après tout, pour exécuter sa volonté, que dis-je! pour pouvoir, en général, la concevoir comme une volonté déterminée, ce qui, dans ce cas, n'est possible qu'à l'artiste. Voilà la raison pour laquelle je ne me suis adressé qu'à *toi*. *Moi*, je n'ai pas eu d'autre intention. Mais si *tu* trouves qu'il est utile et pratique de répandre ailleurs les idées que je t'expose, tu es tout à fait libre de

le faire. Si tu crois qu'un mot absolument indépendant de moi sur le rapport des arts plastiques avec les arts qui tiennent à la poésie, notamment au point de vue d'un but à atteindre, pourrait faire sur plus d'un intéressé une impression un peu salutaire; surtout si tu crois que ce mot servirait à hâter le succès final, je te prie de disposer de ma lettre tout à fait comme de ta propriété. Seulement *moi je* ne peux pas la faire imprimer; ce serait supprimer mon but primitif. D'autre part, je n'ai point de journaux à mes ordres: dans la revue mensuelle allemande où l'on me demande parfois d'écrire, je n'aimerais pas en principe voir la question traitée (sous cette forme): ce ne serait pas avantageux pour le but que nous poursuivons. Agis donc tout à fait à ton gré, indépendamment de moi; si tu vois qu'il n'y a rien à gagner, restes-en là. D'ailleurs, si tu veux faire imprimer la lettre, supprime ce qui ne te semblera pas devoir être livré à la publicité. Je ne pourrais pas consentir à des additions et à des développements, parce qu'ils ne pourraient porter que sur le «théâtre original» et qu'il faudrait en dire *long* sur ce sujet, si l'on voulait faire comprendre tout à fait mon idée au grand public.

Tu as reçu sans doute ma petite brochure intitulée: «Un théâtre à Zurich»; bien des détails, même la plus grande partie de cet écrit ne te plairont pas, car la situation ici est trop différente de celle de Weimar. Il n'y a que mon idée sur l'efficacité réelle d'un «théâtre original» qui pourra rendre cet opuscule un peu clair pour toi. Dans le cas où tu me demanderais, à titre d'objection, «si je m'imagine que *tout ce qui est étranger* sera exclu une fois pour toutes», je te répondrais à l'avance: Assurément il le sera dans un avenir prochain, et jusqu'à ce que le but principal soit atteint, mais non pas pour toujours. Le but principal consiste, pour le théâtre tel que je le conçois, à s'élever par l'originalité de ses productions à une complète indépendance personnelle, à une individualité consciente d'elle-même: une fois ce but atteint, une fois que le théâtre sera arrivé à cette indépendance individuelle, alors seulement il devra échanger ses productions

contre celles d'autres théâtres également indépendants, se féconder par cet échange de manière à augmenter sans cesse ses moyens et sa variété, et se répandre ainsi dans des cercles de plus en plus étendus et largement humains. Mais il ne peut compter sûrement sur cet échange fécond que s'il *produit* en même temps qu'il *conçoit;* quand il sera à même de *produire*, alors seulement il pourra aussi *concevoir* avec fruit. Aujourd'hui nos théâtres manquent si complétement d'indépendance, toute individualité leur fait défaut d'une manière si absolue qu'ils ne peuvent que *concevoir*, mais sans avoir la force nécessaire pour s'assimiler réellement ce qu'ils ont conçu: c'est ainsi que nos théâtres sont des êtres embryonnaires, des mollusques gélatineux d'où l'*homme* ne pourra jamais sortir.

Il faut que je me garde d'entrer plus avant dans cette question: autrement je pourrais être entraîné à écrire encore un livre de 25 feuilles; or, je veux une bonne fois cesser de faire des livres; j'aime mieux me remettre à exécuter une œuvre d'art. Laisse-moi seulement ajouter ceci: grâce à *toi*, vous êtes déjà en très bonne voie à Weimar. Persistez à suivre cette voie de *l'originalité de vos productions* avec une *conviction* fondée sur des principes, exprimez cette conviction *sous forme de principes*, faites des adeptes, et vous verrez très facilement le rêve devenir peu à peu réalité. L'opéra de *Raff* m'a fait un plaisir extrême; voyez, voilà qui est bien, voilà qui est beau! Mais ce n'est pas tout; tranchons le mot, *il faut que tu t'y mettes aussi.* Écris un opéra pour Weimar, je t'en prie; écris-le en tenant compte du personnel d'artistes dont cette scène dispose et qui est appelé à se perfectionner, à grandir, à se développer, grâce à ton travail. Ne renonce pas à tes projets sur les «velches», j'y consens (tu peux aussi faire sur ce terrain des choses glorieuses et utiles, je le sais); mais reste aussi dans ta sphère immédiate, dans ce qui est aujourd'hui la patrie pour toi; sois aussi avec ta volonté productive là où tu es avec ton corps, avec toute l'énergie de ton esprit. Ne te préoccupe pas en ce moment des autres théâtres d'Allemagne et de leur situation; tu n'en as pas besoin pour faire quelque chose de *beau* et en même temps

d'utile. A parler franchement, que veux-tu chercher *aujourd'hui, dans ta sphère d'activité actuelle*, chez les velches, sinon quelques lauriers de plus? Soit! Mais cela ferait-il vraiment ton bonheur? *Le tien?* Certainement non. Pour toi le bonheur n'existe que dans un tout autre sens. Fais quelque chose pour *ton* Weimar!

Mais je ne veux pas t'importuner d'avantage; il faut que tu trouves toi-même ce que tu as à faire!

Encore un mot. Faites quelque chose de sérieux pour la bonne et saine éducation de votre personnel théâtral. Vous ne trouverez nulle part les artistes tels que vous les souhaitez, si vous ne les faites pas vous-mêmes. Veillez à ce que vos chanteurs soient *surtout* de bons acteurs: comment saurait-il chanter, celui qui ne sait ni bien parler ni bien dire? Il n'y a pas de succès possible s'il n'y a que des résultats accidentels; il faut procéder *par principe*, avec une intention marquée. (C'est précisément pour cela qu'il faut penser à la Fondation de Goethe.) Tranchons le mot: Il vous faudrait un bon régisseur. Genast est un charmant garçon; mais il a blanchi dans la *routine;* il ne sait pas et ne comprendra jamais de quoi il s'agit ici. Un homme comme Édouard Devrient serait excellent pour faire l'éducation d'un personnel, car il *sait* de quoi il s'agit. (J'accorde que la difficulté consiste à trouver quelqu'un comme lui.) — Mais poursuivons. Il vous faut un professeur de chant capable: je crois que Gœtze possède de bonnes qualités pour cela; mais il faudrait qu'il eût *de l'autorité*, il faudrait qu'on *fût obligé* d'apprendre avec lui.

Je sais bien que l'homme ne devient pas artiste par la seule *éducation;* mais il ne le deviendra jamais si ses facultés organiques ne sont pas développées d'une manière normale, et c'est là ce qui manque généralement chez nous. Le reste se trouvera tout seul si, dans le *choix* des ouvrages à représenter, vous procédez avec plus de soin qu'on ne le fait partout chez nous. La confusion, le pêle-mêle de tous les genres et de tous les styles, voilà ce qu'il y a de terrible, voilà ce qui empêche nos artistes d'avoir à un degré quelconque le sentiment de l'art. Aujourd'hui c'est Gluck, demain Donizetti;

aujourd'hui Weber, demain Rossini ou Auber; aujourd'hui du sérieux, demain du frivole: à quoi cela avance-t-il? Il en résulte que ces braves gens ne peuvent donner *ni* du Gluck *ni* du Donizetti, soit d'une manière sérieuse, soit d'une manière frivole. Et quel fléau que ces *traductions!* Les gens s'habituent par principe à l'absurdité absolue de leur représentation scénique: essayez donc d'obtenir une interprétation intelligente des textes traduits. Avant tout habituez aussi les chanteurs à se dire que dans tous les détails de leurs rôles ils ont d'abord un problème *dramatique* à résoudre, et ils arriveront tout naturellement à résoudre le problème *lyrique.* Aussi ce qu'il y a de plus pratique, ce sont des ouvrages de l'ancienne école française, parce que là on peut le mieux saisir une intention dramatique naturelle. Comment veut-on qu'un personnel incapable de bien jouer le «Porteur d'eau» de Cherubini, le «Joseph» de Méhul, etc., soit à même de surmonter les difficultés (*alors*) énormes que présente, par exemple, un opéra composé par moi? Mais l'essentiel sera toujours d'avoir des ouvrages nouveaux, des ouvrages appropriés aux moyens de notre personnel d'artistes et écrits spécialement pour ce théâtre.

Mais assez prêché comme cela: si par hasard j'ai dépassé les bornes de l'urbanité, pardonne-le-moi. C'est aujourd'hui l'anniversaire de mon jour de naissance: tu n'aurais pas pu m'envoyer de cadeau plus agréable que ta lettre d'hier. Le ciel ne m'a pas encore accordé le beau temps, et pourtant j'attends la première belle journée, le premier jour de soleil pour commencer avec la plume le poème de mon «jeune Siegfried», qui est déjà achevé dans ma tête. Au mois de juillet je pense pouvoir vous envoyer ce poème.

Tes dernières nouvelles réveillent en moi le désir d'écrire à la grande-duchesse héritière: il y a pour nous dans le contact avec des natures féminines à la fois nobles et aimantes une jouissance qui fait un bien infini, et je suis tenté de me procurer une jouissance de ce genre: ce serait comme une bénédiction pour le travail que je vais entreprendre. Si tu crois que je pourrais me permettre de m'écarter légèrement

du style de chancellerie usité en pareille circonstance, je te prierais de lui remettre prochainement une lettre. Mais écrire en style de chancellerie, cela m'est impossible. Ce brave (et un peu comique) Zigesar, en m'écrivant, me donne toujours du «Très honoré», etc. Ah! s'il pouvait donc laisser cela de côté! Cela me fait tant de peine d'avoir à me heurter à ces formules rococo, prodiguées par un homme d'ailleurs si aimable à mon égard.

Maintenant que Dieu te garde! Je ne parle pas seulement du Dieu de Bückebourg. Tu as raison de te retirer de temps en temps dans la solitude: sans cela nous ne pourrions pas y tenir, nous autres. Seulement je souhaite que cette fois tu jouisses mieux de ta retraite et que tu aies l'esprit plus tranquille et plus libre que tu ne pouvais l'avoir la dernière fois. Présente à la princesse mes meilleures salutations; puisse-t-elle être et rester en bonne santé!

Adieu, très cher ami. Je te serre sur mon cœur.

A toi

Enge, Zurich, le 22 mai 1851. Richard Wagner.

62.

Excellent ami, quelques mots seulement pour te donner de mes nouvelles.

J'ai complétement achevé mon poème du «jeune Siegfried». Il m'a fait *grand* plaisir; en tout cas c'est ce que je devais faire, et c'est ce que j'ai fait *de meilleur* jusqu'à ce jour. J'en suis *vraiment heureux!*

Avec la fougue que j'apporte au travail, je suis toujours un peu énervé quand j'arrive au bout; aussi me faut-il quelques jours pour me remettre. En ce moment je ne puis pas encore me décider à faire une copie pour toi (il me faudrait pour bien des raisons m'en charger moi-même). De plus, j'appréhende un peu de te soumettre mon poème sans plus de façons; cette appréhension a sa source non en *toi*, mais en *moi-même*. C'est ainsi que j'en viens à te demander si je n'arriverai pas à te voir prochainement. Tu me le faisais

espérer il y a quelque temps. Qu'est-ce qui en est? Peux-tu venir me voir? ou du moins m'indiquer un lieu de rendez-vous ... accessible pour moi? Je t'en prie, réponds immédiatement à cette question. Mon désir de te revoir, cher et merveilleux ami, après ces deux années où tu as été pour moi plus que je ne saurais dire, et de pouvoir passer quelques jours avec toi, est plus grand que je ne pourrais l'exprimer. Peux-tu réaliser ce désir? Vois-tu, si nous nous rencontrions à bref délai, je m'épargnerais la peine de copier «le jeune Siegfried», et je pourrais te le *lire*. Cela serait pour moi un grand sujet de tranquillité: dans le cas particulier ce qui est écrit est, je le crains, si impuissant à faire ressortir mon intention; mais si je puis te le débiter à haute voix et en te donnant les indications voulues, comme je compte le faire, cela me tranquilliserait tout à fait sur l'impression que je désire que mon poème fasse sur toi. Écris-moi donc immédiatement ce que je dois espérer. Si tu ne peux pas venir (hélas!), je m'occuperai immédiatement de la copie et je te l'enverrai.

Encore un mot. Dans mes dernières lettres j'ai totalement oublié de te parler de l'affaire Hærtel. Dans un accès d'humeur je me suis adressé à B. et H. au sujet de «Lohengrin»: depuis bien longtemps je leur devais encore 200 thaler sur un piano à queue; je leur proposai de biffer cette dette et de se charger, en échange, de la publication de «Lohengrin». J'osai même leur demander de graver la *partition!* D'abord ils acceptèrent ma proposition en ce qui concernait la partition pour piano. Je revins à la charge pour la partition totale, leur disant qu'il y aurait peut-être quelque chose à faire par voie de souscription; je mis en avant *ton* appui et *ton* influence. Je restai longtemps sans nouvelles; aujourd'hui les Hærtel m'écrivent qu'ils accèdent à mon désir et qu'ils consentent à graver *aussi la partition.* Comment cela s'est-il fait? Maintenant que j'ai obtenu ce que je souhaitais, cela me paraît presque fabuleux: *la partition d'un opéra qui n'est donné qu'à Weimar!!*

Qu'en penses-tu? Puis-je réellement demander cela à ces

braves gens? C'est là, selon moi, une noblesse qui me confond. J'ai presque envie de ne plus accepter pour le «Lohengrin» cette marque de bon vouloir que m'offrent les H., à la condition qu'ils graveront, par contre, la partition du «jeune Siegfried». Cet enfant, que jusqu'à présent je n'ai fait qu'engendrer, il est vrai, mais que je veux aussi mettre au monde, me tient naturellement encore plus au cœur que le «Lohengrin», car je veux qu'il soit plus fort et plus sain que celui-ci. Or, si les H. publient la partition de «Lohengrin», on peut affirmer qu'elle se vendra si *peu* que l'envie d'imprimer la partition du «jeune Siegfried» leur passera complétement. Naturellement je tiens davantage à ce que celui-ci voie le jour. Quel est ton avis? Conseille-moi, mon bon Liszt. Dois-je me réserver la proposition des H. pour «Siegfried» et, par contre, renoncer à «Lohengrin»? Obtenir les deux choses en même temps me paraît presque impossible. Donne-moi un conseil.

Adieu pour aujourd'hui. La plume ne m'obéit plus; je suis trop énervé par tant de choses!

Adieu et dis-moi comment tu vas et si je *te verrai.* Es-tu bien portant? Salue la princesse. Adieu.

A toi

Enge. Zurich, le 29 juin 1851. Richard Wagner.

63.[1])

Très-cher ami, la nouvelle de l'heureuse délivrance du «Siegfried» me réjouit fort et je vous remercie de m'en avoir informé aussitôt. Combien je voudrais vous l'entendre lire! et aller vous rejoindre à Zurich! mais hélas, il m'est tout à fait impossible de songer à un voyage quelconque cette année. A la fin de ce mois j'espère qu'enfin la santé de la P^{cesse} lui permettra de se mettre en route, et afin de lui rendre le voyage moins fatigant, nous retournerons à petites journées par Dusseldorf, Cologne, Francfort et Eisenach. —

1) Voir la note 1, page 12.

Pour vous, cher ami, vous devez avoir besoin de vous reposer, et de courir un peu la campagne après l'achèvement de votre œuvre. De grâce, ne vous tourmentez pas à mon intention en vous mettant de suite à la besogne d'une copie du Siegfried. Vous me l'enverrez occasionnellement, plus tard, à Weimar, où est toujours resté enfermé Wieland qu'à mon regret je n'ai pas pu vous envoyer encore, n'ayant pas à ma disposition les clefs nécessaires, ainsi que je l'ai à peu près expliqué à Uhlig.

S'il se trouve chez vous, veuillez bien lui faire mes amitiés, et m'excuser de nouveau près de lui de cette très involontaire inexactitude. —

Les Hærtel sont très *comme il faut* dans leurs relations personnelles et d'affaires. Le Dr Hærtel est venu à Weimar pour entendre Lohengrin, et je suis charmé d'apprendre que son impression s'est confirmé par un *imprimatur*.

Puisque vous me demandez mon avis sur ce qu'il vous conviendra le mieux, d'accepter sa proposition ou d'ajourner jusqu'au *Siegfried* pour la gravure d'une nouvelle Partition de vous, je n'hésite pas à vous dire qu'il me paraîtrait pour toutes sortes de raisons préférable de ne publier *maintenant* que le *Clavierauszug* de Lohengrin et de prendre des arrangements avec Hærtel pour que le Clavierauszug et la Partition du Siegfried paraisse peu après la représentation de Weimar, qui aura probablement (et au plus tard) lieu en Février 1853, pour la fête de S. A. R. Madame la Grande-Duchesse. — Lohengrin ne perdra rien à attendre *chez nous* . . . . .

Je vous l'ai écrit de suite: il faut un peu de temps pour que ce glorieux ouvrage rencontre les cygnes qui doivent conduire sa barque sur les bords de la Spree et de l'Elbe. Les oisons et les dindons le feraient chavirer; mais ne perdez point patience, et *ayez confiance* dans le peu d'esprit pratique que votre ami met loyalement à votre service et disposition.

Les premiers jours d'Août paraîtra ma brochure «Lohengrin et Tannhæuser»; cet écrit a un but que ni vous ni vos amis n'avez pu deviner jusqu'à présent et qu'il me faudra encore un peu de temps pour atteindre; — cependant je suis

loin de désespérer d'arriver à ce but — mais ne vous en informerai qu'au moment de la réussite pour éviter les paroles inutiles, ce qui devient de plus en plus une habitude pour moi. Si donc vous m'en croyez, cher ami, vous écrirez à H. dans le sens que vous me dites, c'est-à-dire en le priant de vous garder ses bonnes dispositions pour la gravure d'une de vos Partitions jusqu'à la première représentation de *Siegfried*, et ne ferez publier quant à présent que le *Clavierauszug* de Lohengrin.

Si vous les avez en votre possession, *envoyez-moi ici les numéros de la Monatsschrift* de Kollatschek (où Heine a jugé à propos de rimer avec son esprit habituel des sottises sur mon compte), dans lesquels se trouvent vos articles et celui d'Uhlig. Voici plus de 15 jours que je me suis abonné par mon libraire à ce recueil, mais jusqu'ici on ne me l'a pas encore fait parvenir.

— Adieu très cher ami — croyez que je suis vraiment peiné de ne pouvoir aller au devant du rendez-vous que vous me proposez et qui me vaudrait une grande joie: celle de vous revoir et de causer d'abondance avec vous!

Comptez bien à toujours sur votre

Eilsen, 5 juillet 1851. F. Liszt.

64.

Excellent ami, je venais de descendre des Alpes lorsque j'ai trouvé ta lettre, qui m'a fait, comme toujours, le plus grand plaisir. Je te remercie de tout cœur du conseil que tu as été si prompt à me donner: tu es d'accord avec moi relativement à la proposition des Hærtel; je le prévoyais, et cela est pour moi la confirmation de la justesse de mon sentiment dans cette affaire.

Ainsi: la *partition* de «*Siegfried*»! — Avec toi je me sens en sûreté comme l'enfant dans le sein de sa mère: voilà bien ta sollicitude pour moi, très cher ami!

Uhlig est ici en ce moment. En s'imposant les plus durs

sacrifices, il a économisé de quoi pouvoir venir me voir en Suisse.

Malgré ses dehors froids, son grand calme et son air réservé, le fidèle attachement et l'amitié dévouée de ce jeune homme sont pour moi d'un grand prix. Comme tout jeune musicien, il me frappa au milieu de l'orchestre de Dresde par sa sûreté et son intelligence musicales vraiment extraordinaires. Des traits de force de caractère remarquable, de fermeté, de maturité toute virile appelèrent encore davantage mon attention sur lui; je lui ouvris ma porte, trouvai un homme qui, dans la situation la plus difficile, se développait uniquement par lui-même, et gagnai en lui un ami qui, malgré la distance, a pris à tâche d'employer sa vie à me servir dans la mesure de ses forces, et cela dans un sens qu'*à affection égale* je ne puis trouver surpassé que par ton brillant génie.

Tu désires quelques livraisons de la «Revue mensuelle allemande». Je les ai en ma possession; je te les envoie donc, bien que je ne sache pas trop à quoi elles pourraient bien te servir.

Mon livre «L'Opéra et le Drame», dans lequel je m'exprime nettement, catégoriquement et longuement, s'imprime très lentement et pourrait bien n'être pas achevé avant deux mois. C'est dans ce livre que j'ai puisé — sur une demande spéciale — quelques articles sur la poésie dramatique moderne qui ont paru dans cette «Revue mensuelle»; mais je le regrette, car, détachés de l'ensemble, ils ne sont pas très compréhensibles. Je te les envoie pourtant, bien que je sois presque tenté de te prier de faire semblant de ne pas les connaître. Comme tu ne recevras plus la «Revue mensuelle», parce qu'elle cesse de paraître, je t'envoie aussi une livraison avec un article de Solger, intitulé «Nous»; cet article est si joliment écrit que j'aimerais presque te le voir lire. Il a paru tant de choses absurdes dans cette «Revue mensuelle» qu'il faut réellement rendre les gens attentifs aux quelques *bonnes choses* qui s'y trouvent. Je suppose que tu n'auras pas à te consoler des mauvaises plaisanteries de *Heine*. — Dieu, comme je suis heureux d'avoir fait mon «jeune Sieg-

fried»! Il me délivre une fois pour toutes du métier d'écrivain et de journaliste. — Ce mois-ci je vais achever de bien rétablir ma santé, afin de me jeter tête baissée dans la musique. Je t'enverrai la copie du poème au plus tard par *Uhlig*.

A présent, que le Dieu qui réside en nous deux te conserve en bonne santé et en bonne humeur! Je vois avec plaisir par ta lettre que la princesse aussi va mieux: puissiez-vous tous deux revenir bien portants à Weimar, qui devient de plus en plus ma vraie patrie intellectuelle!

Adieu, et reçois les cordiales salutations de

Ton

Enge, Zurich, le 11 juillet 1851. Richard Wagner.

65.[1]

Je vous suis fort obligé, très cher ami, de votre envoi de la *Monatsschrift* de *Kollatschek*, que je n'avais pas réussi à me procurer jusqu'ici. Aussitôt que j'aurai lu les articles qui m'intéressent, je vous les renverrai, et peut-être pourrez-vous encore me communiquer les numéros qui continuent les pages *d'Uhlig* sur la *Musique instrumentale.*

A mon regret, je manquerai probablement la visite d'Uhlig à Weimar, car je ne pourrai partir d'ici que du 26 au 30 de ce mois, et m'acheminerai tout doucement par Dusseldorf, Cologne, Francfort, jusqu'à Weimar, où je ne compte être de retour que vers le 10 août. Mais en tout cas, j'irai voir Uhlig à Dresde dans le courant de cet automne, car j'attache un véritable prix à la continuation de mes bons rapports avec lui, et je vous prie de l'en assurer, ainsi que de ma sincère et loyale sympathie.

Je vous communique aujourd'hui la lettre de M. Philipront de Bruxelles, et le brouillon de ma réponse, d'après laquelle vous réglerez votre correspondance subséquente avec ces messieurs. Pour toute sorte de raisons je vous engage beaucoup

---

1) Voir la note 1, page 12.

à ne point céder sur les *deux conditions* de votre collaboration au travail d'ajustement du texte français à la partition, et de votre présence aux répétitions générales, que j'indique clairement comme *nécessaires*, à M. Philipront, et sans lesquelles (entre nous soit dit) Lohengrin courrait grand risque d'être épouvantablement écorché et lacéré à Bruxelles.

Je suis charmé de vous voir agréer mon avis sur la publication de la partition de Lohengrin. En cette circonstance, comme en mainte autre, les Hærtel se sont conduits avec un tact et un bon goût dont il est juste de leur savoir gré, et je suis persuadé que les partitions de Siegfried et de Lohengrin paraîtront à une courte distance, l'une de l'autre, avant deux ans; mais eu égard aux circonstances, il me paraît conseillable de commencer par le *Clavierauszug* de Lohengrin, que suivront la *partition* de Siegfried, et enfin celle de Lohengrin, en 1853, et peut-être avant.

Si Uhlig vous quitte avant la fin du mois, il pourrait en tout cas s'informer à Bückebourg, si je n'ai point quitté Eilsen, car il est obligé de passer par Bückebourg, s'il prend le chemin de fer de Cologne ou Düsseldorf, ce qui serait sa route la plus courte pour retourner à Dresde, — ainsi que je le lui ai écrit dans ma dernière lettre, qui doit lui être parvenue. Je serais très content de le revoir ici, et vous me ferez plaisir en lui transmettant une invitation pressante de ma part. — Que devient votre disciple Ritter? Rappelez-moi à son souvenir quand vous le verrez. Le manuscrit de *Wieland*, toujours enfermé sous clef dans une caisse à Weimar, sera envoyé à Uhlig d'après sa demande, aussitôt que j'y serai revenu.

La princesse, qui, grâces à Dieu, va sensiblement mieux depuis quelques jours, me charge de ses admirations pour vous, auxquelles je n'ajoute que la simple expression de mon amitié et de mon entier dévouement. F. L.

Brouillon de ma réponse à M. Philipront, qui *débrouillera*, j'espère, la question de la représentation de *Lohengrin* à Bruxelles. —

Monsieur, Votre lettre du 6 juillet ne m'ayant pas trouvé à Weimar, vous voudrez bien excuser le retard de ma réponse. —

Alors que M. Wagner m'informa de la proposition de M. Hanssens de donner «Lohengrin» au théâtre de Bruxelles, et me demanda mon avis sur cette circonstance — je l'engageai à remercier M. Hanssens de l'hospitalité qu'il offrait à cette belle œuvre, et à l'accepter sous réserve de deux conditions, qui me paraissent indispensables à son plein succès: c'est que l'ajustement du texte français à la partition s'effectue avec la collaboration de l'auteur, et que les dernières répétitions aient lieu en sa présence.

Lohengrin n'appartenant en aucune façon à la catégorie des opéras à la douzaine, mais bien, étant de tous points un ouvrage d'un ordre exceptionnel et sublime, il deviendrait à mon sens dangereux de procéder à une représentation sans s'identifier complétement avec la pensée et aux intentions du Poète-compositeur.

Dans une quinzaine de jours j'aurai l'avantage de vous adresser un exemplaire de ma brochure sur *Lohengrin*, qui paraîtra au commencement d'août (en français, chez Brockhaus à Leipzig). Si, après en avoir pris connaissance, vous persistez dans l'idée de faire donner Lohengrin au théâtre de Bruxelles, et de rendre ainsi un double service et à l'art dramatique et à l'auteur, il vous sera aisé, je pense, de convenir *directement* avec M. Wagner des arrangements nécessaires, pour que les deux conditions, posées et maintenues par lui, soient remplies.

Veuillez bien agréer, monsieur, etc.

Eilsen, 16 juillet. F. L.

Le théâtre de Weimar ne pouvant se désaisir du seul exemplaire de la partition de Lohengrin qu'il possède, vu les représentations fréquentes de cette œuvre, je ne serai, par conséquent, pas en mesure de vous l'envoyer; mais il est à supposer que M. Wagner disposera, soit du manuscrit original, soit d'une copie, qu'il fera tirer exprès pour Bruxelles.

L'adresse de M. Wagner est «Abendstern-Enge», *Zurich.*

66.

Cher Liszt, deux mots seulement.

C'est *toi* qui as *bien compris* «*Lohengrin*», et non *Stahr*. Je retire mon adhésion à son jugement; elle était précipitée!

Bientôt je t'en dirai plus long, ô le plus cher de tous les hommes.
A toi

23 août 1851. Richard Wagner.

67.

Mon cher ami, enfin je puis rompre le long silence que j'avais gardé vis-à-vis de toi. Le contenu de ma lettre te montrera sur combien de points relativement importants j'avais besoin d'être fixé avant de pouvoir t'écrire avec la netteté voulue, qui m'est devenue possible aujourd'hui.

La faute de mon silence était en grande partie à l'état de ma santé très compromise. Voilà plus de deux mois que je passe à faire une cure d'eau; c'est précisément pendant cette période qu'il m'a été absolument impossible de t'écrire aussi longuement que je devais le faire, ainsi que je le sentais tous les jours davantage. Un motif impérieux est venu s'ajouter aux autres: c'est la lecture de ta brochure sur mes deux opéras, qui m'est parvenue hier à l'établissement hydrothérapique d'ici. Ta rare amitié pour moi, l'intérêt passionné que tu portes à mes œuvres, ton zèle infatigable à les propager et surtout l'admirable élan, l'esprit, la finesse et l'audace avec lesquels tu t'exprimes dans l'ardeur de ton zèle ont fait sur moi une impression trop profonde et trop violente pour me permettre, dans l'état de surexcitation où je suis, de te dire combien je te suis reconnaissant. Il m'a fallu me réserver pour le moment où ma santé raffermie et mon esprit redevenu maître de lui-même me permettraient d'entrer, en t'écrivant, dans les détails nécessaires. J'espère que ce moment est venu. Je commencerai par te dire qu'en me faisant ce nouveau sacrifice, inspiré par la plus belle affection qu'il y ait, tu m'as touché jusqu'au fond de l'âme; tu m'as fait grand

plaisir et tu m'as rendu bien heureux. Partout où je te sentais complétement d'accord avec moi, tu m'as touché au vif, parce que cet accord n'était pas quelque chose d'ancien, mais que c'était comme une découverte pour nous deux. Ce qui m'a surtout frappé, intéressé, ému, c'est de voir mes vues et mes aspirations primitives reflétées dans le miroir de tes idées personnelles; c'est à cela surtout que j'ai pu mesurer la profondeur de l'impression que j'ai eu le bonheur de faire sur ton âme d'artiste si extraordinairement sensible.

Dernièrement j'ai voulu proclamer tout haut ce que tu es devenu pour moi; mais, précisément parce que je m'adressais au public, je l'ai fait aussi sobrement que possible; je m'en suis tenu à la partie purement active de tes rapports avec moi, afin d'initier à nos relations ceux qui sont peut-être incapables aujourd'hui de comprendre une pareille amitié. Je l'ai fait, pressé par un besoin irrésistible de mon cœur, dans «Un mot à mes amis», que je mets, à titre de préface, en tête de l'édition de mes «trois poèmes d'opéra». Dans ce même avant-propos j'ai dit nettement que j'avais désespéré de pouvoir jamais entreprendre un nouveau travail d'artiste, et que c'était à *toi* et à ton heureuse et féconde sympathie que je devais d'avoir retrouvé le courage et la volonté de composer une œuvre que je dédie *à toi* et à ceux de mes amis que je comprends sous «cette désignation locale: Weimar». Les Hærtel devaient publier cette édition; comme ces bons messieurs sont un peu timorés, ils se sont formalisés de quelques passages de cette préface dans lesquels je n'avais eu aucune intention agressive et que j'aurais pu tout aussi bien tourner autrement. Il en est résulté que la publication du livre a été si bien retardée que, pour des raisons toutes particulières, ce retard est en ce moment très pénible pour moi.

La déclaration publique que je fais relativement à la définition de mon prochain ouvrage dramatique, aurait besoin maintenant, à la suite de mes dernières résolutions, d'être modifiée d'une manière radicale, si elle doit rester tout à fait fidèle à la vérité et s'appliquer aux circonstances actuelles. Néanmoins, si cette préface, que j'ai terminée au commence-

ment du mois d'août de cette année, doit paraître trop tard en ce moment, vu les circonstances, je n'en veux pas moins que la déclaration en question soit livrée à la publicité sans changement aucun. Si la promesse qu'elle contient ne peut pas être tenue par moi *telle que* je l'ai faite, je veux pourtant qu'elle soit pour toi et pour mes amis de Weimar un témoignage public de la loyauté de mon intention primitive. Je serais heureux de pouvoir me dire qu'en faisant cette déclaration je leur ai donné une preuve de ma reconnaissance pour leurs sentiments à mon égard, même si, comme je l'ai dit, je ne peux pas témoigner cette reconnaissance tout à fait comme je le promettais.

Quant à toi, mon cher Liszt, je te dirai forcément que ma résolution d'écrire un nouvel opéra pour Weimar a subi des modifications si essentielles que je ne puis plus guère l'admettre comme telle.

Apprends donc l'histoire rigoureusement vraie du projet d'artiste qui m'occupe depuis assez longtemps, et la tournure qu'il a dû prendre fatalement.

Pendant l'automne de l'année 1848, je commençai par esquisser le mythe complet des Nibelungen, tel qu'il m'appartient désormais à titre de propriété poétique. Une première tentative, faite pour donner une des catastrophes principales de la grande action comme drame à jouer sur notre théâtre, fut «La mort de Siegfried». Après de longues hésitations, j'étais enfin (dans l'automne 1850) sur le point d'ébaucher l'exécution musicale de ce drame, lorsque l'impossibilité, encore une fois reconnue par moi, de le représenter n'importe où d'une manière satisfaisante, me détourna de cette entreprise. Pour sortir de cette désespérante situation d'esprit, j'écrivis le livre intitulé «L'Opéra et le Drame». Mais au printemps dernier tu m'as tellement électrisé par ton article sur «Lohengrin» que vite je me remis avec entrain à l'exécution d'un drame — par amitié pour toi. Je te l'ai écrit à cette époque. Cependant «La mort de Siegfried» était impossible pour le moment, je le savais; je voyais bien qu'il fallait préparer son apparition par un autre drame, et c'est ainsi que

j'adoptai un plan que je caressais depuis longtemps, celui qui consiste à faire du «jeune Siegfried» le sujet d'un poème: dans ce drame tout ce qui est, soit raconté, soit supposé à moitié connu dans «La Mort de Siegfried», devait être présenté d'une manière vraiment objective en traits vifs et lumineux. Ce poème fut vite ébauché et achevé. Lorsque je voulus te l'envoyer, j'éprouvai d'abord un singulier embarras: il me semblait impossible de te l'expédier sans plus de façon; je me disais que je te devais bien des explications, tant sur la manière dont le sujet avait été traité que sur la manière dont il fallait comprendre le poème lui-même. En premier lieu m'apparut donc la nécessité d'éclairer mes amis sur bien des points avant de me présenter devant eux avec ce poème: j'écrivis dans ce but la préface très détaillée de mes trois premiers poèmes d'opéra, préface dont il a déjà été question. Puis je voulus aborder la composition musicale: je m'aperçus avec joie que la musique qui devait accompagner ces vers venait de la manière la plus naturelle et la plus facile, pour ainsi dire d'elle-même. Seulement, dès le début de mon travail, je sentis que je minerais tout à fait ma santé si je négligeais de la rétablir complétement pour céder sur l'heure au besoin de produire, probablement pour ne m'interrompre jamais et exécuter tout d'un trait le travail commencé. Lorsque je m'installai dans l'établissement hydrothérapique, je sentis la nécessité de t'envoyer enfin le poème; mais, fait bizarre! toujours quelque chose m'en empêchait; malgré moi j'hésitais, car il me semblait que la connaissance de ce poème commencerait par te jeter dans un certain embarras, que tu te demanderais ce que tu devais en faire, s'il fallait fonder des espérances sur lui ou s'en méfier. Ici, en y réfléchissant froidement, j'ai fini par voir clair dans mon projet; il m'apparaît avec toutes ses conséquences logiques. Écoute-moi!

Ce «jeune Siegfried» n'est lui-même qu'un fragment, et il ne peut produire son impression exacte et certaine comme tout *isolé* qu'à la condition d'avoir sa place nécessaire dans le tout *complet*, et cette place, je la lui assigne, conformément au plan que j'ai conçu, en même temps qu'à «la Mort de Sieg-

fried». Dans ces deux drames quantité de rapports nécessaires n'ont figuré qu'en récit ou même ont été laissés à l'imagination de l'auditeur; tout ce qui donne à l'action et aux personnages de ces deux drames leur signification extraordinairement saisissante et féconde, a dû s'effacer à la représentation et n'être présent qu'à la pensée. Or, d'après la conviction intime que je viens de me former, une œuvre d'art et, par suite, le drame seul ne peut produire son plein effet que si, dans ses moments importants, l'intention poétique est révélée complétement aux sens. Il m'est permis, il m'est possible moins qu'à personne de pécher contre une vérité reconnue par moi-même. Il faut donc que je présente mon mythe tout entier dans sa signification la plus profonde et la plus étendue, sous les traits les plus nets que l'art puisse lui donner, afin de le faire comprendre parfaitement; il ne doit rien rester en lui qui ait besoin d'être complété par la pensée, par la réflexion: il faut que tout être sensible et sans prévention puisse comprendre *l'ensemble* grâce à ses organes perceptifs, car à ce prix seulement il peut se pénétrer des moindres détails.

Il me reste donc encore deux moments principaux de mon mythe à représenter, et tous deux sont indiqués dans le «jeune Siegfried»: le premier dans le long récit que fait Brünnhilde après son réveil (acte III); le second dans la scène entre Albéric et le passant au second acte, et entre le passant et le mime au premier acte. Ce n'est pas seulement la réflexion de l'artiste, mais c'est aussi le sujet merveilleux et extraordinairement fécond pour la représentation que m'offraient ces moments eux-mêmes, qui m'a décidé; tu n'auras pas de peine à t'en rendre compte si tu envisages ce sujet de plus près. Figure-toi l'amour singulièrement funeste de Siegmund et de Siegelinde; Wodan dans le rapport profondément mystérieux qu'il a avec cet amour; puis, après sa rupture avec Fricka, le furieux empire qu'il exerce sur lui-même, lorsqu'il sacrifia à la coutume et qu'il décrète la mort de Siegmund; enfin la merveilleuse Walkyrie, Brünnhilde, lorsque, devinant la pensée secrète de Wodan, elle brave le dieu et est châtiée par lui;

figure-toi ce trésor d'émotions tel que je l'indique dans la scène entre le passant et la Wala, puis — plus longuement — dans le récit mentionné plus haut, comme sujet d'un drame qui précède les deux «Siegfried», et tu comprendras que ce n'est pas simplement la réflexion, mais surtout l'enthousiasme qui m'a inspiré mon dernier plan!

Ce plan porte sur trois drames: 1° *«la Walkyrie»*; 2° *«le jeune Siegfried»*; 3° *«la Mort de Siegfried»*. Pour donner le tout complet, il faut que ces trois drames soient encore précédés d'un grand prologue: *«l'Enlèvement de l'or du Rhin»*. Ce prologue a pour objet la complète représentation de tout ce qui a trait à cet enlèvement, l'origine du trésor des Nibelungen, le ravissement de ce trésor par Wodan et la malédiction d'Albéric, faits qui figurent dans «le jeune Siegfried» sous forme de récit. Grâce à la netteté de la représentation, rendue possible par ce moyen, toutes les longueurs, tout ce qui tient du récit disparaît entièrement ou, du moins, est resserré et présenté sous une forme concise; en même temps je gagne suffisamment d'espace pour renforcer de la manière la plus saisissante l'enchaînement des différentes parties de l'ensemble, tandis qu'avec la représentation à moitié épique d'autrefois il me fallait tout rogner péniblement et tout affaiblir. Je ne citerai qu'un détail:

«*Albéric* sort des profondeurs de la terre et vient trouver les trois filles du Rhin; il recherche leur amour et les poursuit de ses fastidieuses sollicitations. Repoussé par l'une, il s'adresse à l'autre: toutes les trois dédaignent le lutin, qu'elles plaisantent et taquinent. Voilà que l'or du Rhin vient à briller; Albéric est tenté à cette vue; il demande à quoi cet or peut bien servir. Les jeunes filles lui disent qu'il leur sert de jouet et de passe-temps; qu'il éclaire et illumine de ses séduisants reflets les profondeurs des flots; que celui qui parviendrait à le réunir en anneau, pourrait, grâce à cet or, obtenir des résultats merveilleux et, par lui, gagner la force et la puissance, la richesse et l'empire; mais que cela ne serait possible qu'à *celui qui renoncerait à l'amour*. Pour que personne ne puisse ravir cet or, elles ont été commises à sa

garde: quiconque s'approchait d'elles, ne désirait certainement pas l'or; du moins Albéric n'avait pas l'air de le convoiter, avec ses airs d'amoureux transi. Elles se moquent de lui de plus belle. Alors le Nibelung entre en fureur; il abjure l'amour, ravit l'or et l'emporte dans les profondeurs de la terre.»

En voilà assez sur ce détail! Parlons maintenant du plan que j'ai conçu pour l'exécution pratique du tout.

Je ne saurais songer à une séparation des éléments constitutifs de ce grand tout sans m'exposer encore une fois à détruire mon intention à l'avance. Il faut que tout cet ensemble de drames soit représenté en même temps, dans une succession rapide; aussi, pour rendre la chose matériellement possible, je ne vois pas d'autres circonstances favorables que celles-ci: il faut que la représentation de mes drames des Nibelungen ait lieu à l'occasion d'une grande fête, qu'il y aurait peut-être lieu d'organiser spécialement dans ce but. Il faut qu'elle se déroule en trois jours consécutifs, à la veille desquels on donnera le prologue. Une fois que j'aurai réussi à faire jouer mes drames dans ces conditions, on pourra dans une autre occasion répéter d'abord le tout, puis donner aussi à volonté les drames isolés, qui devront former des pièces tout à fait indépendantes par elles-mêmes; mais en tout cas il faudra que l'impression produite par la représentation complète que j'ai en vue ait précédé la représentation partielle.

Où et dans quelles circonstances une pareille représentation sera-t-elle possible? Je n'ai point à m'en préoccuper quant à présent, car avant tout j'ai à exécuter mon grand ouvrage, et, pour peu que je compte avec ma santé, ce travail m'occupera au moins pendant trois ans.

Grâce à un heureux changement de fortune survenu dans la famille R., qui m'est si attachée, je suis tranquille et délivré des soucis matériels, et pourrai consacrer le temps présent, et même ma vie en général à mes travaux d'artiste. Une fois que j'aurai achevé mon grand ouvrage, le reste se trouvera, je l'espère, et j'arriverai à la représentation telle que je la rêve. Si Weimar existe encore à ce moment-là,

et si par hasard tu avais été plus heureux dans tes efforts pour y faire quelque chose de vraiment bien que tu ne sembles l'avoir été jusqu'à présent, hélas! («sembler» est malheureusement un euphémisme), alors nous verrons ce qu'il y aura à faire.

Quelque hardi, extraordinaire, peut-être même fantastique que mon plan puisse te paraître, sois bien convaincu qu'il n'est pas le fruit d'un caprice, d'un calcul d'effets purement extérieurs, mais qu'il s'est imposé à moi comme la conséquence nécessaire de l'essence et du fond du sujet qui m'a rempli tout entier et que j'éprouve le besoin de traiter dans toute son étendue. Le traiter comme il m'est permis de le faire, au double titre de poète et de musicien, est pour le moment mon seul objectif: tout le reste doit m'être indifférent jusqu'à nouvel ordre. Connaissant toute ta manière de voir, je ne doute pas un instant que tu ne m'approuves entièrement et que tu ne m'encourages à poursuivre mon dessein, lors même que la réalisation d'un de tes vœux — vœu si flatteur pour moi! — celui de faire représenter le plus tôt possible une nouvelle œuvre exécutée par moi, devrait subir un retard momentané.

Mais *maintenant* j'avoue aussi qu'en changeant nettement ma résolution je me sens délivré d'un embarras presque pénible, celui de demander au théâtre de Weimar actuel de représenter le «Jeune Siegfried». En même temps que je te fais cette déclaration, je t'envoie d'un cœur léger le poème du «Jeune Siegfried». Je ne le fais qu'aujourd'hui, c'est-à-dire à un moment où je sais que tu ne le lirais pas avec la préoccupation qu'il t'aurait causée nécessairement si, en faisant cette lecture, il t'avait fallu penser à son exécution, et même à la représentation de cet opéra sur le théâtre de Weimar tel qu'il est à présent, tel qu'il est fatalement. Ne nous faisons pas d'illusions là-dessus. Ce que *toi seul* as fait jusqu'ici pour moi à Weimar est étonnant. Mais ton action a surtout été féconde pour moi: sans toi je serais à l'heure qu'il est oublié, disparu, tandis que tu as attiré sur moi l'attention de tous les amis de l'art par tous les moyens dont tu

disposais ; tu l'as fait avec une telle énergie et un tel succès que, s'il m'est permis de songer à l'exécution des projets dont je viens de te faire part, c'est uniquement à ta sollicitude que je le dois et à la saine appréciation de mes tendances. Je vois parfaitement clair à cet égard, et je n'hésite pas à te proclamer l'auteur de ma situation actuelle, qui n'est peut-être pas sans avenir.

Autre question : que peux-tu *encore* te promettre de Weimar ?

Je te le dis avec une sincérité qui m'est pénible, la peine que tu t'es donnée pour Weimar, je suis obligé de la considérer comme stérile. Tu apprends par expérience que tu n'as qu'à tourner le dos pour voir la plus grande vulgarité éclore derrière toi et se propager sur le même sol d'où tu espérais faire sortir les plus nobles produits ; tu reviens, et à peine auras-tu retourné ce sol à moitié que tu verras la mauvaise herbe repousser plus librement que jamais. Vraiment, je ne puis que m'attrister en voyant tant d'efforts perdus ! Je ne trouve à tes côtés que la sottise, l'étroitesse d'esprit, la vulgarité et la folle outrecuidance de courtisans jaloux, dont c'est le triste apanage d'être envieux de tout succès remporté par le génie !

Mais en voilà trop sur ce chapitre écœurant ! *Pour moi-même* cette question ne me touche plus, car je suis fixé sur ce point ; mais j'en suis tourmenté *pour toi*. Puisses-tu ne pas arriver trop tard pour ta bonne humeur à partager mes idées !

Je suis vraiment peiné d'être obligé de prendre congé, pour ainsi dire, de notre aimable Zigesar ; il faut que je lui écrive, pour m'acquitter en même temps de ma dette envers lui. Cela est pour moi un des points les plus douloureux de cette explication nécessaire.

Tu sais que j'avais décidé d'écrire un nouvel ouvrage pour *toi* avant la conclusion du traité pécuniaire à intervenir entre Zigesar et moi. Le fait que la conclusion de ce traité devint effective et me fut offerte par notre ami avec une joie et une satisfaction si visibles, me fit grand plaisir. Je le lui

ai avoué sans détour. Or, il me paraîtrait puéril, mesquin et blessant dans un certain sens de restituer la somme déjà reçue en vertu du susdit traité; car elle ne m'avait pas été donnée pour m'imposer une obligation vis-à-vis de toi et de Zigesar, mais dans l'intention amicale de m'affranchir autant que possible de tout souci domestique pendant la composition d'un opéra. Cependant ce traité a encore une autre signification, qui doit ressortir aujourd'hui d'une manière d'autant plus sérieuse que Zigesar a eu un successeur — temporaire, je le veux bien — dans la direction: vis-à-vis de ce successeur je ne suis en tout cas qu'un obligé, et comme je ne puis plus aujourd'hui exécuter la commande dont je m'étais chargé, j'ai aussi à annuler formellement et matériellement un contrat qui désormais ne peut plus subsister. Heureusement pour moi que je viens d'être mis à même de t'épargner tout désagrément et tout embarras à propos de cette affaire.

Maintenant, après toutes ces explications, je te livre, mon cher ami, mon frère, le poème de mon «Jeune Siegfried» tel que je l'ai conçu et exécuté lorsque j'avais encore en vue une représentation isolée de cet opéra. Vu sa connexion avec les autres drames, il va naturellement subir bien des changements, notamment des coupures salutaires dans la partie narrative. Tu auras certainement plus d'une surprise: tu seras frappé entre autres de la grande simplicité de l'action et du petit nombre de personnages qui figurent sur la scène; mais figure-toi cette pièce représentée entre «La Walkyrie» et «La Mort de Siegfried», drames qui ont tous deux une action bien plus compliquée: cette pièce sylvestre, avec sa solitude juvénile et hardie, fera certainement, suivant mon intention, une impression neuve et bienfaisante. Mais, comme je te l'ai déjà dit, *maintenant* je te communique ce poème volontiers et sans crainte, car maintenant tu n'as plus besoin de t'en détourner pour jeter un regard soucieux sur ton public. Tu n'as plus à te tourmenter, par exemple, de ce que diront de la «femme» ces gens qui, lorsqu'il est question d'une «femme», ne songent qu'à leur femme, à eux ou, quand ils s'élèvent bien haut, à une jeune fille quelconque, etc. Je te vois donc également

délivré de cette inquiétude; aussi je suis heureux de pouvoir te faire part de mon intention d'artiste sans avoir à redouter un malentendu réel, quel qu'il soit. Puissé-je réussir à te gagner et à t'associer à mon projet, peu importe quand et comment il se réalisera! Pourtant j'espère le voir se réaliser un jour, parce qu'il y a en moi trop d'ardeur à vouloir produire pour que je ne nourrisse pas en même temps cet espoir. Si jusqu'à présent j'ai toujours eu des inquiétudes au sujet de ma santé, mes appréhensions ont été dissipées par la vertu de l'eau qui guérit tous les maux du corps et par la médecine naturelle: je suis en voie de devenir un homme parfaitement bien portant et de le rester, pour peu que je le veuille. Procurez-vous, infortunés mortels que vous êtes, une bonne digestion, et tout à coup la vie se présentera à vous sous une tout autre forme que vos éternelles douleurs abdominales ne vous permettaient de la voir. En vérité, toute notre politique, notre diplomatie, notre ambition, notre impuissance et notre science, et malheureusement aussi tout notre *art moderne*, bref toutes ces choses au milieu desquelles on a perdu tant de temps à satisfaire, irrité et tenté de flatter uniquement le palais au détriment de l'estomac, jusqu'à ce qu'enfin il ne soit plus resté qu'un cadavre galvanisé, toutes ces plantes parasites de notre vie actuelle n'ont pas d'autre terrain de culture que notre «hypogastre» délabré! Ah! que ne veulent-ils, que ne peuvent-ils me comprendre, tous ceux à qui je crie ce mot presque ridicule à entendre et pourtant si affreusement vrai!

Mais je m'aperçois que je divague: finissons-en. Je te prie instamment, mon cher Liszt, de m'écrire bientôt et bien longuement ce que tu penses du contenu de cette lettre et de cet envoi. Puissé-je toujours trouver en toi l'ami dévoué, le bon compagnon que tu as toujours été pour moi et que j'embrasse avec le cœur bien reconnaissant d'un frère!

Ton très obligé

Albisbrunn, le 20 novembre 1851. Richard Wagner.

Quand tu recevras ces lignes, je serai de retour à *Zurich*: c'est là que je demeure maintenant (Zeltweg, Zurich).

68.

Ta lettre, ô mon merveilleux ami, m'a ravie. Par la voie extraordinaire que tu suis tu es arrivé à un but extraordinairement grand. La tâche qui consiste à former et à composer une trilogie dramatique avec l'épopée des Nibelungen est digne de toi, et je n'ai pas le moindre doute quant au succès monumental de ton œuvre. Mon intérêt le plus sincère, ma sympathie la plus vive te sont acquis au point que je n'ai pas besoin d'en dire plus long. L'espace de trois ans que tu veux consacrer à ce travail peut amener dans les circonstances extérieures bien des changements qui te seront favorables. Peut-être reviendras-tu bientôt en Allemagne, ainsi que bien des journaux l'annoncent déjà maintenant. Peut-être aussi disposerai-je d'autres moyens à l'époque où ton «Siegfried» sera achevé. Mets-toi à l'œuvre, travaille sans te laisser distraire par rien à cette trilogie pour laquelle on pourrait, à la rigueur, fixer le même programme que celui qui fut tracé par le chapitre de Séville à l'architecte chargé de construire la cathédrale: «Bâtissez-nous un temple tel que les générations futures soient obligées de dire que le chapitre était fou d'entreprendre quelque chose d'aussi extraordinaire». Et pourtant la cathédrale est là!

Ci-inclus une lettre de M. Zigesar, lettre dont je connais le contenu, il est vrai, mais dans laquelle je ne suis absolument pour rien. Zigesar est un caractère très sûr, excellent, parfaitement honorable tu pourras toujours compter sur lui comme sur un ami.

Il reprendra la direction, je l'espère, dès que sa douloureuse ophthalmie le lui permettra (au printemps prochain, je pense).

Je ne te réponds pas au sujet des inquiétudes parfaitement motivées et on ne peut plus justifiées que tu exprimes à propos de mon activité à Weimar: elles seront confirmées ou réfutées par les faits au cours de ces quelques années que tu vas passer avec tes Nibelungen. En tout cas, qu'il arrive mieux ou pis, rien ne saura me surprendre, et j'espère pouvoir suivre tranquillement la voie modeste qui est la mienne.

Raff vient d'achever un gros volume d'études préliminaires sur la composition de son nouvel opéra biblique »Samson« (prononce: Schimmeschon!). Il se propose d'achever l'opéra lui-même l'année prochaine. Je te remercie cordialement, cher ami, de m'avoir envoyé le «Jeune Siegfried». La semaine dernière j'ai eu malheureusement un tel chaos d'affaires à débrouiller qu'il m'a été impossible de trouver une heure de loisir pour lire tranquillement ce livre. Tu pourras sans doute me le laisser jusqu'à Noël.

Quand paraîtront tes trois drames, le «Vaisseau fantôme», «Tannhæuser» et «Lohengrin»? As-tu remanié la préface? H. me l'avait promise, mais je n'ai encore rien reçu jusqu'à présent. As-tu peut-être un autre éditeur pour cet opuscule? Veuille m'en informer à l'occasion par B., qui t'écrit en même temps.

Adieu; vis en paix autant que possible avec le monde sublunaire aussi bien qu'avec ton hypogastre, auquel tu attribues dans ta lettre bien des choses qu'on ne peut pas, après tout, mettre sur son compte. On pensera ce qu'on voudra; quant à moi, il m'est impossible de m'écarter de cette définition: «L'homme est une intelligence servie par des organes», et la preuve que tes organes te rendent de merveilleux services, c'est que tu écris ta trilogie des Nibelungen, avec un prologue.

Que le Dieu vivant te bénisse et te garde!

Ton ami cordialement dévoué

Weimar, le 1er décembre 1851. Fr. Liszt.

69.

Mon très cher ami, je me bornerai aujourd'hui a quelques lignes de remercîments pour ta dernière lettre, qui m'a fait un plaisir infini. Je l'ai montrée à tous ceux qui me touchent d'un peu près, en leur disant: Voyez quel ami je possède!

L'approbation entière et sans réserve avec laquelle tu as accueilli mon nouveau projet, achève de me convaincre que je suis dans le vrai: avoir été compris par toi, avoir été si

bien compris par toi dans les circonstances actuelles, à propos d'une entreprise qui devait tout d'abord contrarier tes vœux particuliers et qui, à cause de son incommensurable hardiesse, ne peut guère être saisie que par celui qui se sent impérieusement poussé à la tenter, cela, mon très cher Liszt, me rend aussi heureux que si j'avais déjà réussi!

Je te prie d'exprimer aussi à M. *de Zigesar* mes sincères remercîments pour la manière si aimable dont il a accueilli ma dernière communication et dont il y a répondu: il m'a fait une fois de plus son obligé, et il ne me reste qu'à souhaiter de pouvoir lui en témoigner ma reconnaissance.

En ce qui me concerne, je suis surtout en train de me reposer de la dernière phase de ma cure, qui m'a un peu fatigué: je ne ferai pas grand'chose cet hiver; mais j'ébaucherai suffisamment le tout, de manière que tout mon poème soit achevé pour le commencement de l'été.

Comment peux-tu croire que je t'aie envoyé le «Jeune Siegfried» pour en prendre connaissance? La copie que tu as en main a été faite par moi à ton intention; je te prie de vouloir bien l'accepter, même si elle n'est pas suffisamment bien écrite. Mais à mon tour je te demanderai une chose: envoie-moi donc, pour que j'en fasse mon cadeau de Noël, ton médaillon! Il y a longtemps que je voulais t'en prier; mais maintenant qu'après avoir mené assez longtemps la vie nomade d'un exilé je finis par me réinstaller dans une demeure modeste mais agréable, tu me manques absolument dans mes pénates sous quelque forme que ce soit. Si tu as un très bon portrait de toi, je te le demanderai aussi: tu n'aurais pas à rougir d'être accroché au mur de ma chambre; quant à présent on n'y voit plus, outre la feuille des Nibelungen de Cornelius, que le portrait de Beethoven.

«L'Opéra et le Drame» est publié depuis longtemps, tu le sais sans doute. Les trois poèmes d'opéra, avec un discours préliminaire à mes amis en guise de préface, paraîtront à la fin de ce mois avec la partition pour piano de «Lohengrin». Fais venir immédiatement un exemplaire, tu es mieux

placé que moi pour en avoir un bientôt. Je parie que cette préface t'intéressera beaucoup. Dernièrement j'ai changé la conclusion, mais très peu, de manière à laisser subsister tout ce qui se rapporte à Weimar.

Adieu, cher ami; donne bientôt de tes nouvelles à

Ton

Zurich (Zeltweg), le 14 décembre 1851. Richard Wagner.

70.

Très cher ami, je suis sans doute le dernier à venir te dire combien ton magnifique ouvrage nous a tous enthousiasmés. Comment t'en remercier? Comment t'expremerai-je, moi en particulier, ma reconnaissance? . . . B. et Br. t'ont écrit que la sixième représentation de ton «Lohengrin» peut être appelée relativement satisfaisante. Les choses se sont passées exactement comme je te l'annonçais aussitôt après la première représentation, si faible et si défectueuse. A chaque représentation les acteurs et le public avec eux ont mieux compris ton drame et s'en sont mieux pénétrés; je suis convaincu que samedi (24 janvier) la septième représentation sera encore plus réussie. Quand viendra la prochaine saison, nous nous mettrons aussitôt à ton «Vaisseau fantôme», que je n'ai pas voulu proposer cet hiver pour des raisons locales que j'ai expliquées à B. A ce moment-là nous serons probablement aussi à même de faire plus et mieux relativement à la mise en scène, etc., pour le «Lohengrin», et de réparer le temps perdu. Tu peux compter sur moi et être sûr que tes œuvres se soutiendront de plus en plus à Weimar, de sorte que petit à petit notre théâtre laissera de côté différentes considérations économiques et fera les améliorations et les perfectionnements voulus dans le chœur et l'orchestre aussi bien que dans la mise en scène. Excuse mon mauvais style allemand; mais je m'entends mieux à *faire* la chose qu'à l'écrire.

Je te remercie cordialement du splendide cadeau que tu m'as fait en me donnant «Siegfried». Je me suis permis d'en

faire faire chez Zigesar une lecture pour le grand-duc héritier et pour sa femme. Zigesar, qui a déjà lu ton poème antérieurement, est tout enthousiasmé de cette œuvre, et le petit cercle (d'environ 15 personnes) qu'il a réuni pour cette soirée, avait été choisi exclusivement parmi les plus zélés wagnériens: c'était donc comme une quintessence de crème! Je suis extrêmement curieux de voir comment tu exécuteras ce drame au point de vue musical, quelles proportions tu donneras aux motifs, etc., etc.

Mets-toi bientôt à l'œuvre; peut-être pourras-tu terminer l'ouvrage tout entier en moins de trois ans. Quant à la représentation, on pourra bien l'organiser quelque part, en se conformant exactement à tes vues et à tes instructions. Avec tout ton génie et toute ton imagination tu es un homme si éminemment pratique, tu as tant d'expérience que certainement tu n'écriras rien qui ne puisse se jouer. Il faut des difficultés ... pour les vaincre. Dans le cas où tu ne serais pas encore revenu en Allemagne jusque-là (ce que je ne veux pas admettre), charge-moi de toute l'affaire et prends seulement la peine de me tracer un programme détaillé, que je suivrais de point en point, de tout ce que tu désires et demandes pour la représentation de cette œuvre de géant; on se procurera les hommes et les choses nécessaires pour cela. Mais j'aurai, je l'espère, le plaisir de jouir plus tranquillement de ta trilogie des Nibelungen et de la voir jouer dans une stalle d'orchestre ou dans un fauteuil de balcon; dans ce cas je t'inviterai les quatre jours consécutifs à souper après la représentation à l'hôtel de Saxe (à Dresde) ou à l'hôtel de Russie (à Berlin), si tu es encore capable de manger et de boire après tous les efforts que tu auras faits.

Je ne te parlerai pas de la conclusion de la préface que tu as mise en tête des trois poèmes d'opéra. Cela m'a touché jusqu'au fond du cœur, et en lisant tes lignes j'ai versé une larme toute virile.

Je t'envoie mon portrait par H.; quant au médaillon, il faut que je te le fasse venir de Paris, vu qu'en Allemagne on n'en trouve que des exemplaires galvanoplastiques.

La princesse t'a écrit après la représentation de «Lohengrin» quelques mots que je t'envoie ci-inclus.

Adieu, excellent ami; puisses-tu être aussi tranquille que possible! — Donne-moi bientôt de tes nouvelles.

A toi

F. Liszt.

Weimar, le 15 janvier 1852.

71[1]).

Rentrée chez moi les yeux humides encore des larmes qu'y ont amené les émouvantes scènes du Lohengrin, vers qui ma pensée se reporterait-elle en ce moment, si non vers vous, Monsieur, pour souhaiter que vous puissiez assister à tout l'effet que produit votre belle œuvre, mieux comprise de jour en jour par les exécutants comme par les spectateurs. Il m'est impossible de ne pas vous dire avec quel zèle les premiers s'efforcent de répondre aux efforts de Liszt pour interpréter dignement votre Drame. Ayant été tout un an malade et absente de Weimar, j'ai pu juger ce soir combien Liszt a été infatigable dans son enseignement recommencé toujours à nouveaux frais, mais fructifiant toujours davantage. Vous auriez été certainement satisfait de voir les progrès que tous font à chaque représentation.

M[lle] Fastlinger ayant quitté le théâtre d'ici, c'est M[me] Knopp-Fehringer qui a rempli le rôle d'Ortrude. La première ayant eu un succès général pour son chant comme pour son jeu, les avis se sont partagés pour la seconde, et vous seul comme créateur de ce rôle pouvez décider laquelle est vraiment à préférer. La première avait pour elle l'incontestable avantage de ses 18 ans, de sa jolie figure, de sa taille svelte et altière, qui portait involontairement par le rapprochement de son âge et de sa beauté avec celle d'Elsa, à l'idée d'une secrète rivalité de femme à femme. On ne la supposait pas seulement désireuse d'obtenir le trône de Brabant, mais jalouse du cœur de Frédéric et des charmes de celle à qui elle l'a arraché.

1) Voir page 12, note 1.

La timidité naturelle à une artiste si jeune imprimait donc à ses gestes cette retenue habituelle à la jeunesse, et instinctive d'une rivale. Mme Knopp a sur Mlle Fastlinger l'immense supériorité d'un talent dramatique consommé et très émouvant, mais elle n'est ni très belle, quoique de traits réguliers, ni de la toute première jeunesse. En outre sa taille est assez forte. Aussi son jeu a-t-il été nuancé avec une éloquence admirable, elle a rendu le mépris, la haine, la rage qui l'animent tour à tour, avec des gestes et une pantomine d'une vérité tellement saisissante, qu'elle peut se comparer aux rôles les plus renommés quand les plus grands artistes les remplissaient. Mais elle ne pouvait être qu'une femme ambitieuse. Entre elle et Elsa l'esprit du spectateur n'a plus établi de comparaison ni de rivalité, et c'est ce qui a dépaysé sans doute beaucoup d'entre eux, sans qu'ils se soient rendu compte de la cause, car rien n'a été plus admirable que l'exécution de Mme Knopp infiniment plus énergique, plus colorée, plus vivante, plus sûre, plus hardie, que celle de Mlle Fastlinger.

Maintenant c'est à vous, Monsieur, de dire s'il est préférable en général que ce rôle soit rempli par une artiste jeune et belle, dont le jeu est naturellement plus inexpérimenté et plus sobre, ou par une femme d'un talent déjà mûri, qui nous donne une Ortrude moins jeune, mais plus brûlée et plus dévorée par les secrets brasiers d'une haine de vaincue et d'une vengeance d'opprimée. — Pour moi, je ne saurais dire laquelle de ces deux manières impressionne davantage. La dernière toutefois a quelque chose de plus sombre et de plus fatal. On tremble davantage pour Elsa en voyant de telles mains avoir prises sur la destinée. On dirait que la préméditation de toute une vie donne plus de majesté à cette lutte entre l'ambition et l'innocence.

Pardonnez-moi, Monsieur, cette longue digression; elle vous prouve à quel point vos conceptions poétiques nous occupent ici. Je ne pourrais terminer ces lignes sans vous dire combien j'ai été touchée de la manière dont vous parlez de celui, dont je vais bientôt porter le nom glorieux. Qui ne parle de son esprit, de son génie et de son intelligence. Mais combien

il faut avoir l'âme élevée et délicate pour comprendre aussi cette *unendliche Zärtlichkeit*[1]) de la sienne, que si peu savent sentir et pressentir. Il vous écrira sans doute bientôt. Ce soir il a accompagné à la sortie du spectacle quelques personnes venues de Leipzig pour entendre votre Lohengrin.

Adieu, monsieur!

Permettez-moi de vous remercier de tout ce que nous vous devons de rares plaisirs dans la contemplation de vos belles œuvres, — et recevez, je vous prie, l'expression de tous mes sentiments distingués.

Ce 4 janvier 1852, Weimar. Caroline Wittgenstein.

72.

Mon cher ami, reçois mes meilleurs remercîments pour ta bonne lettre du 15 janvier et notamment pour la belle représentation de «Lohengrin» que tu as organisée: d'après toutes les nouvelles qui m'arrivent, elle doit avoir répondu largement à tes vœux. Dans ces circonstances le désir de pouvoir jouir de mon œuvre, à laquelle je ne dois jusqu'ici d'autres sensations que les douleurs de l'enfantement, grandit et devient une souffrance, et le triste sentiment d'être condamné à être sourd et aveugle en présence de mes créations d'artiste m'envahit et commence à m'abattre de plus en plus: du moins, l'impossibilité où je suis d'entendre et de voir moi-même représenter mes œuvres, rend toute nouvelle inspiration si difficile et si pénible pour moi que je ne puis songer qu'avec douleur et avec un sentiment d'indicible amertume à d'autres ouvrages. Je te dis cela pour ne pas te cacher la vérité, sans pour cela rattacher à mes plaintes des vœux dont la réalisation — je le comprends mieux que personne — doit me rester interdite.

Relativement à la représentation de mes drames des Nibelungen, ton affection pour moi t'égare, excellent ami; tu vois l'avenir trop en rose pour moi: je n'y compte nullement, du moins je n'espère pas vivre assez longtemps pour les voir

---

[1]) *Unendliche Zärtlichkeit*, tendresse infinie.

jouer, à Berlin ou à Dresde encore moins qu'ailleurs. Ces grandes villes et d'autres semblables avec leur public n'existent plus du tout pour moi: comme auditeurs de mes œuvres je ne rêve qu'un groupe d'amis qui, dans le but de connaître mon œuvre, se réuniraient exprès quelque part, de préférence dans quelque belle solitude, loin de l'atmosphère épaisse des villes et de l'air empesté que nous font respirer l'industrie et la civilisation modernes. Comme solitude de ce genre j'admettrais tout au plus Weimar, mais je ne voudrais certainement pas d'une plus grande ville. Je vais aborder mon grand ouvrage, mais je ne le ferai que pour chercher dans ce travail la fin de mes maux, l'oubli de mon existence. Je n'ai point d'autre dessein, et je m'estimerai heureux quand je ne saurai plus que j'existe. Dans ces circonstances la seule joie qui me reste, c'est celle de savoir qu'au moins je puis, par mon art, être utile à mes amis: je trouverai dans l'intérêt que mes travaux leur inspirent la seule jouissance que je puisse leur demander. C'est ainsi que je suis très content de voir que tu comptes faire représenter aussi le «Vaisseau fantôme», et j'espère que tu trouveras dans la satisfaction de ceux qui m'aiment la récompense de tes efforts. Sur la représentation, notamment sur la mise en scène je m'entendrai encore en temps utile avec toi. On dit qu'elle n'a pas mal réussi à Cassel; aussi me semble-t-il utile de rechercher les observations du machiniste du théâtre de cette ville sur la manière de faire les vaisseaux, etc. Ne fais pas procéder à la transcription des parties de voix d'orchestre avant que je t'aie envoyé d'ici une partition, dans laquelle j'ai remanié les parties instrumentales d'après mes récentes expériences sur l'action de l'orchestre.

En ce qui concerne le «Tannhæuser», je suis très heureux d'apprendre que tu comptes faire selon mon désir, c'est-à-dire le présenter sous la meilleure forme arrêtée par moi. Ce n'est qu'à cette condition qu'un succès durable de cet opéra à Weimar peut avoir de l'intérêt pour moi. Je n'avais pas le moindre reproche à te faire parce que, lors de la première mise à l'étude du «Tannhæuser» à Weimar, tu as cru devoir faire

certaines coupures: ce qui t'y a déterminé, c'est non pas l'idée que les passages à supprimer étaient faux et superflus, mais l'inquiétude et la légitime méfiance que t'inspiraient les ressources en fait d'artistes telles que tu les avais *alors* à ta disposition. C'est ainsi notamment je le sais que s'est produite cette grande lacune dans le finale du second acte, qui m'a beaucoup choqué lors d'une répétition à laquelle j'assistais à Weimar. C'est la scène où Elisabeth se jette audevant des chevaliers pour protéger Tannhæuser. C'est précisément dans de pareilles scènes que le sentiment de la plus haute vérité et de la nature des choses m'a déterminé à employer toutes les ressources que l'art pouvait me fournir: la grandeur de la situation n'est rendue que parce qu'il ne manque pas la moindre des parties dont elle a besoin pour être complète. Or, ici il était indiqué que les agresseurs de Tannhæuser ne doivent pas être repoussés comme de faibles enfants: leur colère, leur rage qui va jusquà vouloir tuer le proscrit sur l'heure, ne doit pas se calmer en un tour de main; au contraire, Elisabeth a à dépenser la plus terrible force du désespoir pour apaiser la fureur de cette mer d'assaillants et pour toucher enfin les cœurs de ces hommes. C'est cela seul qui donne la mesure de la vérité et de la grandeur de l'indignation et de l'amour, et c'est précisément de cet apaisement graduel et laborieux de la surexcitation à son paroxysme, tel que je l'ai représenté dans cette scène, que je me fais le plus grand mérite dans l'intérêt de la vérité dramatique. Maintenant qu'avec «Lohengrin» tu as résolu heureusement des problèmes bien plus difficiles pour ce qui concerne l'exécution, un *devoir* s'impose nettement à toi, je te le dis sans ambages, cher ami: il faut que tu rétablisses cette scène en son entier, et je sais que tu en seras récompensé par le succès. Il en est de même de tout le reste. Dans le récit de Tannhæuser (acte III) les trompettes qui se font entendre lorsqu'est évoqué le souvenir de Rome, ne produisent nullement l'impression voulue, si ce thème n'a pas été entendu auparavant, dans toute son étendue et dans toute sa magnificence, tel que je le donne dans l'introduction instrumentale complète du dernier

acte, etc. Je te prie donc de t'en tenir strictement à la partition que je t'ai fait envoyer de Dresde après mon installation. Seulement je te ferai encore observer qu'il faut que l'air de Tannhæuser au premier acte soit chanté en entier (toutes les trois strophes); autrement la gradation exacte, notamment dans l'effet à produire sur Vénus, est absolument perdue.

En ce qui concerne la nouvelle fin du dernier acte, j'ai été vraiment très fâché qu'elle n'ait pas été donnée de prime abord à Weimar, car je n'admettais pas alors qu'elle ne le fût pas. A ce moment-là déjà la première réduction devait rester ignorée d'un nouveau public, car elle reposait sur une illusion sur la nature de la scène, illusion sur laquelle la première représentation à Dresde m'ouvrit les yeux, trop tard malheureusement: rien de ce qui est dans les moyens de l'art scénique ne doit être sous-entendu ou indiqué sur la scène, tout doit être représenté en entier. Or, la simple fantasmagorie de l'illumination de la montagne de Vénus n'était qu'une indication: le charme ne devient une réalité que lorsque Vénus elle-même apparaît et se fait entendre. Cela est tellement vrai que c'est précisément cette situation retouchée qui m'a valu de vrais trésors pour ma musique: regarde la scène de Vénus au dernier acte, et tu reconnaîtras avec moi que la première rédaction est par rapport à la seconde ce qu'est une gravure sur cuivre comparée à un tableau à l'huile. Il en est tout à fait de même de l'apparition d'Élisabeth morte quand Tannhæuser s'affaisse près de ce corps inanimé et soupire: «O sainte Elisabeth, priez pour moi!» Je développe ici ce qui n'était qu'indiqué là.

Comme je l'ai dit, si dorénavant la représentation du «Tannhæuser» à Weimar n'est pas *complète*, elle perdra toute valeur à mes yeux et, au lieu d'attirer le public *à moi*, je me serai mis au diapason *du public*. Mais là n'est pas la question pour moi personnellement.

J'apprends aussi par B. qu'à l'occasion mon «Agape des apôtres» sera exécutée à Weimar. J'appelle ton attention sur ce fait que j'avais calculé l'orchestre appelé à jouer cette composition pour un très grand espace (l'église Notre-Dame

de Dresde) et pour un chœur de mille chanteurs. Pour un espace moindre et pour un chœur de chanteurs moins nombreux il y aurait lieu de ramener l'orchestre des instruments à vent à la mesure ordinaire, notamment de réduire le nombre des trompettes de 4 à 2. Cette réduction ne présentera pas de grandes difficultés, et B., si je l'en prie, s'acquittera parfaitement de cette tâche.

Mme la princesse de Wittgenstein m'a écrit une lettre très affectueuse qui m'a fait grand plaisir; je te prie de la remercier bien cordialement de sa bonté. Le vif intérêt qu'elle a voué à mon «Lohengrin» surtout à l'occasion de la dernière représentation, est pour moi d'un prix inestimable. Ce qui m'a surtout ravi, ce sont ses spirituelles observations sur le rôle d'Ortrude et la comparaison qu'elle fait entre le jeu de l'actrice d'autrefois et celui de l'actrice d'aujourd'hui. Ton amie verra tout de suite de quel côté je penche: je n'ai qu'à lui dire, à propos de ce caractère, qu'Ortrude est une femme . . . *qui ne connaît point l'amour.* C'est tout dire, et c'est dire ce qu'il y a de plus terrible. Elle ne vit que par la politique. Un *homme* politique est désagréable, mais une *femme* politique est horrible: c'est cette horreur que j'avais à représenter. Il y a un amour dans cette femme, l'amour du passé, des races disparues, l'amour affreux, insensé qui a pour principe l'orgueil de la naissance, qui ne peut se manifester que par la haine de tout ce qui vit, de tout ce qui existe réellement. Chez l'homme un pareil amour devient ridicule, mais chez la femme il devient terrible, parce qu'il *faut* que la femme, avec son violent besoin naturel d'amour, aime quelque chose et que, par suite, l'orgueil de la naissance, l'attachement au passé devient un fanatisme meurtrier. Nous ne connaissons pas dans l'histoire de figures plus cruelles que des femmes politiques. Ce n'est donc pas la jalousie contre Elsa à propos de Frédéric qui détermine Ortrude, mais toute sa passion se révèle uniquement dans la scène du second acte où, après qu'Elsa a disparu du balcon, elle se lève en sursaut de dessus les marches de la cathédrale et invoque ses antiques dieux depuis longtemps oubliés. Elle

est une réactionnaire qui ne songe qu'aux choses anciennes, qui, par suite, est hostile à tout ce qui est nouveau, et cela dans le sens le plus furieux du mot: elle voudrait exterminer le monde et la nature rien que pour rendre la vie à ses dieux évanouis. Mais chez Ortrude ce n'est pas un caprice, une fantaisie de malade; cette passion s'empare d'elle avec toute la violence d'un désir de femme amoureuse, mais d'un désir avorté, en germe, sans objet: et voilà pourquoi elle est terriblement *grandiose*. Pas le moindre trait mesquin ne doit donc apparaître dans cette figure: il faut que jamais on ne la voie simplement malicieuse ou piquée; toute manifestation de son dédain, de sa méchanceté, doit laisser percer toute la violence de cet affreux délire qui ne peut être satisfait que par l'anéantissement d'autrui ou par l'anéantissement de soi-même.

Celle des deux actrices dont le jeu a le mieux répondu à mon intention, serait donc à considérer comme la meilleure.

Encore une fois, cher ami, mes meilleurs compliments à Mme la princesse et mes sincères remercîments pour les lignes qu'elle m'a écrites.

Permets-moi encore de te rappeler ton médaillon, dont je t'ai prié de me faire cadeau: il me fera grand plaisir.

Adieu, excellent ami; si tu veux me rendre bien heureux, écris-moi bientôt quelques lignes. Tout à toi.

Zurich, le 30 janvier 1852. Richard Wagner.

73.

Très cher ami, je t'envoie une explication de mon ouverture du «Tannhæuser», telle que je l'ai donnée pour le public d'ici, à qui je ferai entendre prochainement, comme j'ai lieu de l'espérer, une très bonne exécution de cette composition. Après avoir rédigé ce programme, je relus encore une fois ce que tu as écrit sur cette ouverture, et de nouveau j'éprouvai la plus grande surprise. *Herwegh* a exactement la même impression que moi à propos de cet article. Ton style ne peut pas être compris par celui qui ne comprend pas la *musique*: quant à la *manière* dont tu sais exprimer

par des mots précis et frappants les sensations que la musique seule peut faire naître en nous, elle enchante tous ceux qui ont éprouvé eux-mêmes ces sensations sans trouver de mots pour les rendre.

Cette lecture, qui m'a vraiment émerveillé, a réveillé en moi le désir que je t'ai exprimé il y a quelques années déjà, celui de te voir devenir ton propre poète. Tu as, plus que personne, tout ce qu'il faut pour cela. Compose en français ou en italien: c'est précisément sur ce terrain que tu pourras produire quelque chose de tout nouveau et faire une grande révolution. Très cher, réponds-moi donc une bonne fois là-dessus.

B. te donnera de temps à autre des nouvelles de ma santé: il m'écrivait assez souvent, et je lui réponds toujours. Le fait que l'article de B. sur la S. a eu un si grand retentissement chez vous, me confirme dans mon opinion sur la profonde dégradation dans laquelle sont tombés l'art et le public.

Mais une chose m'a fait de la peine: c'est que la Fondation de Goethe s'était adressée à la S.; par contre, une chose me fait plaisir: c'est que son appui lui manqua, ce qui amena une rupture complète avec tout ce qui est faux.

La lettre que je t'ai adressée sur la Fondation de Goethe va être publiée avec ta permission: il y est dit bien des choses qui devaient réellement être dites en ce moment, mais qui, si j'avais voulu les exprimer sous une forme nouvelle et différente, m'auraient encore détourné de mes projets de travail d'artiste.

Je ne *veux* plus écrivailler. Dès que le soleil fera mine de vouloir revenir, je redeviendrai poète.

Donne-moi donc bientôt de tes nouvelles.

Tout à toi

Zurich le 4 mars 1852. Richard Wagner.

74.

Comment vas-tu, excellent ami? Voilà longtemps que je n'ai pas eu de tes nouvelles. Les répétitions de «Cellini», de nombreuses visites du dehors, plusieurs traveaux et remaniments pour piano ont, dans les derniers mois, absorbé presque tout mon temps. A propos de la représentation de l'opéra de Berlioz, H. donne les détails les plus complets dans la Revue de Brendel. J'ajouterai seulement que j'ai eu raison de donner cet opéra et que le succès de mon activité à Weimar s'en ressentira. Pourquoi jouer «Cellini» à Weimar? Question sur laquelle je n'ai pas à répondre à tout le monde, mais dont la solution effective sera telle que *nous* pourrons en être contents. Peut-être toi-même n'as-tu-pas aussi bien saisi le côté pratique de la chose que tu le reconnaîtras plus tard. En tout cas je crois qu'à moins d'être disposé à t'élancer en plein azur, tu me donneras raison.

On vient de m'affirmer que tu as fait présenter ton recours en grâce à Dresde. Qu'y a-t-il de vrai là-dedans? Écris-moi sur ce point; tu peux compter d'une façon absolue sur ma discrétion. Peut-être pourrais-je t'être utile en cette occurrence.

Il y a quelques jours j'ai vu ici Mme B.-V. Elle a une mine superbe, et son mari est un *gentleman* tout à fait bien et comme il faut. Elle m'a dit entre autres choses qu' elle n'arrivait pas à comprendre le passage de ta préface qui la concerne et que son mari, après avoir lu et relu ce *passage*, n'y avait rien, compris non plus. Au reste, elle parle de toi en fort bons termes, et désire vivement voir jouer ici «Lohengrin». Mais malheureusement la Fastlinger est partie pour Dresde, et Mme Knopp est constamment malade, de sorte qu'il n'y a pas grand espoir de pouvoir donner bientôt cet opéra (et pourtant cette représentation est *désirée* par ceux-là même qui étaient autrefois dans le camp de l'opposition)! De plus, le grand deuil de cour qui a été la conséquence de la mort de la duchesse Bernard, ne me

laisse guère espérer qu'une représentation de «Lohengrin» pourrait être amenée par *ordre*.

Le «Vaisseau fantôme» est au programme pour la saison prochaine (février au plus tard).

Ce serait bien beau, si à ce moment-là tu étais déjà de retour en Allemagne. Nous t'exécuterions ton finale du «Tannhæuser»: «*Il revient*» avec 77 fois 7 gosiers et autant de cœurs!

As-tu des intentions particulières au sujet de ton «Agape des apôtres»? Je compte le faire jouer dans le courant de cet été.

Dans le prochain concert de sociétés chorales on exécutera aussi ton ouverture de «Faust».

Adieu; sois autant que possible en paix avec toi-même et avec les autres, et écris bientôt à

Ton ami fidèle et dévoué

Weimar, le 7 avril 1852. F. Liszt.

75.

Reçois mes meilleurs remercîments, excellent ami, pour ta bonne lettre à laquelle je ne m'attendais pas du tout, car tu m'as bien déshabitué d'attendre des lettres de toi, tant tu m'écris rarement. H. aussi me doit depuis fort longtemps une réponse.

Je vais tant bien que mal; après un assez triste hiver ce beau ciel de printemps me ramène un peu de gaîté, et ce n'est que maintenant que je vais me remettre à mon poème. Si je vivais à Naples ou en Andalousie, ou bien dans une des Antilles, je ferais bien plus de vers et de musique que sous notre ciel gris et brumeux qui ne dispose jamais qu'à l'abstraction. En ce moment je suis même en plein dans la répétition de mon «Vaisseau fantôme». Quelques-uns des mes amis d'ici ne m'ont pas laissé de repos: après avoir entendu l'ouverture du «Tannhæuser», ils ont voulu à toute force avoir une idée d'un de mes opéras. J'ai fini par me laisser enjôler, et me voici sur le point de présenter à l'ima-

gination de mes amis un travestissement de mon opéra capable de leur faire illusion autant que possible. Certes on fait tout ce qu'on peut pour rendre l'illusion complète, en ce qui concerne les décors aussi bien que l'orchestre. Les chanteurs ne valent ni moins ni mieux que partout ailleurs. Je vais donc voir à quoi l'on peut arriver avec la meilleure volonté du monde et la foi incroyable qu'on a en moi. J'oserai dire que la représentation ne manquerait pas d'intérêt pour toi; voilà pourquoi je t'invite très sérieusement à te procurer 8 jours de congé après la réception de cette lettre, à te confier à la locomotive et à venir me voir à Zurich. La première représentation aura lieu le mercredi 21 avril; jusqu'au 1er mai il y aura deux reprises. N'es-tu plus capable de faire cette folie? Certainement tu le peux ... si tu le veux. Comme tu jouirais du bonheur que me donnerait cette visite! Rien ne vaudrait pour toi cette joie-là! Viens donc! Après tout, je ne retournerai pas en Allemagne, je n'en ai ni l'espoir ni le désir. Ils sont en trop petit nombre, les hommes que je souhaite de revoir, et ceux-là j'aimerais à les revoir ailleurs qu'en Allemagne. Toi, par exemple, mon très cher ami, j'aimerais bien te revoir en Suisse.

Je te prie instamment de démentir de la façon la plus formelle le bruit qu'on fait courir que j'ai sollicité ma grâce, car s'il devait se répandre et prendre de la consistance, cela me forcerait à faire une déclaration *publique*, que je voudrais pourtant éviter pour *toutes sortes* de raisons.

Laisse cela tout à fait de côté. Si jamais les portes de l'Allemagne m'étaient rouvertes, je n'en profiterais bien certainement que pour faire tout au plus une excursion incognito à Weimar, c'est-à-dire pour *vous revoir*.

A propos, Ernst a été ici; il a donné des concerts et, à ce qu'il m'a dit, la perspective de voir le «Vaisseau fantôme» l'a décidé à rester en Suisse jusqu'à la fin de ce mois. Tu le rencontrerais donc aussi.

Amène donc la grande-duchesse héritière avec toi.

Comme tu veux donner aussi le «Vaisseau fantôme» à

Weimar, l'arrangement de la scène, tel que je l'ai conçu pour un petit théâtre, t'intéresserait peut-être.

Qu'as-tu donc appris comme venant de moi sur ta représentation de «Cellini» ? Il me semble qu'à cet égard tu me supposes des vues hostiles. Je voudrais te détromper.

Je considère cette entreprise comme t'étant purement personnelle et comme t'ayant été inspirée par ta sympathie pour Berlioz: il faudrait être stupide pour trouver à redire à cette sympathie et à cette entreprise! Oh! pourquoi chacun n'obéit-il pas, comme toi, à la voix secrète de son cœur? ou plutôt pourquoi chacun n'a-t-il pas, comme toi, un cœur où cette voix se fait entendre? Si cela était, la situation changerait bientôt. Je ne puis sous ce rapport qu'être enchanté de toi. Ce n'est qu'à partir du moment où une question de sentiment comme celle-là doit être soumise aussi à la raison spéculative, que se produisent, selon moi, des erreurs dont l'évidence peut frapper un tiers. Il m'est absolument impossible de croire aux conséquences que tu rattaches, ainsi qu'on me l'a rapporté, à la représentation de «Cellini»: c'est tout! Mais cette incrédulité peut-elle modifier en quoi que ce soit le jugement que je porte sur ton action? Pas le moins du monde. Je dis de tout mon cœur: Tu as bien fait, et je souhaiterais, de pouvoir en dire autant à bien des gens.

Je regrette bien que tu n'aies pas réussi à remettre «Lohengrin» sur la scène. Tu étais si gentiment en train de le lancer pour cette saison! C'est dommage. Ainsi l'on n'a réussi qu'à donner une représentation? On voit bien par là à quoi sert de dépenser six mois!

Si Mme D. ainsi que son mari ne peuvent comprendre le passage de ma préface, cela prouve en faveur de leur tact exquis: c'était certainement la meilleure manière pour eux de s'épargner une impression pénible; je suis enchanté qu'ils aient pu le faire, car en toute sincérité je n'avais pas l'intention de les blesser.

Ah! si je pouvais enfin faire cet été un beau voyage! Si je savais comment m'y prendre! C'est toujours ma propre

voix qui répond seule à ce soupir, comme un écho renvoyé par un mur qui m'entoure de toutes parts.

Ce besoin de voyager est tellement impérieux qu'il m'a déjà suggéré des idées de vol et de meurtre, avec la maison Rotschild et Cie comme objectif. Nous autres brutes condamnées à l'immobilité ne méritons nullement, à vrai dire, d'être des hommes! Quelles jouissances pourrions-nous goûter si nous ne nous sacrifiions pas toujours au maudit organe qui nous sert à nous asseoir!

Ah! ce malheureux organe est, de fait, le véritable législateur de toute l'humanité civilisée: nous devons être assis, tout au plus être debout; mais nous ne devons jamais marcher, encore moins courir. Or mon héros est «le vaillant Achille aux pieds légers»; plutôt courir à la mort que de se rendre malade en restant assis. C'est bien ton avis, n'est-ce-pas? Je puis donc t'attendre pour le «Vaisseau fantôme» (qui marche, lui)?

Nous verrons! Porte-toi bien et sois heureux.

Tout à toi

Zurich, le 19 avril 1852 Richard Wagner.

76.

Ce n'est pas ma faute si je n'ai pas pu accourir pour voir jouer ton «Vaisseau fantôme». Combien je serais heureux de te revoir et quelles exquises jouissances me procurerait ton magnifique ouvrage, je n'ai pas besoin de te le dire, excellent ami. Les nouvelles qui me sont parvenues de différents côtés relativement aux représentations du «Vaisseau fantôme» ne pouvaient que m'être très agréables. L'hiver prochain tu recevras aussi des nouvelles de Weimar et tu entendras parler de notre représentation, car nous ne pouvons la remettre indéfiniment; j'espère qu'elle réussira quant au personnel (car l'ouvrage lui-même ne saurait être mis en question). Aie la bonté de m'indiquer le plus tôt possible et d'une manière bien exacte les changements, les coupures et les additions que tu as faits dans la partition, car je désire faire faire les copies

immédiatement. J'ai encore formulé ces jours-ci le principe suivant: notre tâche principale à Weimar, celle qui prime tout le reste, est de donner les opéras de Wagner tout à fait selon le bon plaisir de l'auteur. Sans doute tu trouves cela juste; par conséquent, il faut que nous donnions «Lohengrin» sans coupure, comme auparavant, et que nous remettions à l'étude tout le finale du second acte du «Tannhæuser» (à l'exception de la petite coupure faite à Dresde dans l'adagio), ce qui sera fait pour la prochaine représentation. Écris-moi donc les instructions qui me sont nécessaires pour la mise à l'étude du «Vaisseau fantôme», et sois certain que je ne m'en écarterai pas d'une ligne.

Je te remercie cordialement de ton offre si aimable, et j'accepte avec empressement les dessins que tu veux m'envoyer. Expédie-les-moi le plus tôt possible; nous avons ici un jeune peintre de décors et machiniste très habile, M. Hændel (autrefois attaché au théâtre de Hambourg), qui fera de son mieux pour te satisfaire. J'ai avisé M. le baron de Beaulieu-Marconnay (directeur) du prochain envoi des dessins; tu recevras tes honoraires (5 louis) fin août; s'il t'était agréable de toucher cette petite somme plus tôt, je te la ferais parvenir par retour du courrier.

Je charge B. de te faire part du crime de lèse-*programme* que j'ai commis pendant que Sa Majesté l'empereur de Russie était à Weimar. Le «Tannhæuser» était annoncé pour le soir où l'on espérait que S. M. viendrait au théâtre. Mais Knopp et Milde étaient incapables de chanter une note, et Mme de Milde était également très enrouée. Impossible dans ces conditions de donner un opéra entier. Alors je pris sans façon le premier acte du «Tannhæuser» jusqu'à la fin du chœur des pèlerins (finale en sol majeur); puis, après une pause, je recommençai en sol majeur par l'intermède du troisième acte de «Lohengrin»; je continuai ainsi par l'acte tout entier jusqu'à la fin du duo, et je terminai la représentation par l'ouverture du «Carnaval de Rome» et le second acte de «Benvenuto Cellini» (en laissant de côté l'air du baryton).

Mme Fromann assistait à la représentation; elle t'en aura sans doute parlé dans une lettre.

On attend l'impératrice de Russie pour la fin de ce mois, et une nouvelle représentation du «Tannhæuser» est annoncée pour le 31. Beck se charge du rôle de Tannhæuser et le finale du second acte sera donné en entier. Mais il faudra malheureusement que le nouveau finale attende jusqu'à la prochaine saison, car on peint dans ce but un nouveau décor qui ne peut être achevé en temps utile; quant au reste, tout est prêt et, de plus, tout est transcrit.

Pour la prochaine saison on a décidé de donner le «Faust» de Spohr avec de nouveaux récitatifs; nous donnerons le «Manfred» de Schumann au commencement de juin. Tu as sans doute entendu parler de la fête musicale de Ballenstedt, où l'on a exécuté l'ouverture de «Tannhæuser» et l'«Agape des apôtres».

Ton ouverture de «Faust» a fait sensation et a bien marché.

Adieu; mets-toi à l'œuvre pour «Siegfried». A toi

F. L.

77.

Très cher ami, je ne t'écris aujourd'hui que quelques lignes en courant, afin d'éviter un malentendu.

M. C. a terminé les esquisses des décors destinés au «Vaisseau fantôme»; mais en revoyant son travail, je suis désolé de voir que vous devez les payer 5 louis d'or, ce que, dans mon intime conviction, elles ne valent pas. (Cet artiste est par lui-même d'une extraordinaire médiocrité; la seule chose qui ait appelé mon attention sur lui, c'est qu'il a appris à connaître le sujet de mon drame sous ma direction (terriblement pénible!!) et conformément à mes intentions les plus particulières.) Je lui ai donc dit que la direction de Weimar avait déjà un bon peintre de décors, et que vous ne pourriez vous servir des esquisses qu'incidemment; que s'il voulait vous les envoyer quand même, on ne pourrait lui offrir qu'une petite indemnité de 50 francs.

S'il envoie donc les esquisses, je te prierai d'informer M. de Beaulieu de l'arrangement que j'ai pris, pour qu'il lui réponde dans le sens indiqué par moi et lui fasse ensuite parvenir ses honoraires à son adresse ordinaire.

Pardonne-moi. Mais je n'ai pu me résoudre à vous laisser payer 5 louis pour cette bagatelle.

Sur tout le reste je t'écrirai plus longuement dans quelques jours.

Adieu. A toi

Zurich le 24 mai 1852. Richard Wagner.

78.

Excellent ami, je veux t'écrire un peu plus longuement aujourd'hui à propos de mes dernières lignes. D'abord je tiens à te remercier encore des nouvelles que tu m'as données relativement à l'activité que tu continues à déployer pour arriver à répandre mes œuvres. Je vais laisser les éloges de côté une fois pour toutes, car tu t'élèves au-dessus des éloges. Je n'avais encore rien appris sur l'exécution de l'ouverture de «Faust», si ce n'est par tes quelques lignes. Il m'est impossible de condamner cette composition, malgré bien des détails qui aujourd'hui ne sortiraient plus de ma plume: notamment les cuivres un peu trop nombreux ne sont plus de mon goût. Si je savais les Hærtel disposés à m'en payer une jolie somme, j'aurais presque envie de publier la partition avec une partition pour piano (que Hærtel se chargerait de faire); seulement je désirerais y être encouragé, car je n'aime pas à entreprendre de ces sortes de choses de mon propre mouvement.

Ainsi tu veux que je parade à une prochaine fête musicale? Le monde dit que je suis un homme qu'on a «*rendu*» célèbre: si cela est vrai, quel est donc «l'auteur» de ma célébrité? N'oublie pas d'ajouter au programme, pour l'ouverture du «Tannhæuser», l'explication que j'ai rédigée l'hiver dernier pour la représentation de Zurich; je la considère comme indispensable, parce qu'elle donne sous une forme

serrée l'idée du sujet du poème, lequel sujet est conçu tout autrement dans l'ouverture que dans l'opéra lui-même. (Dans ce sens tu as tout à fait raison de dire que cette ouverture est une œuvre absolument indépendante.) Tu possèdes sans doute encore un exemplaire de mon explication; si non, Uhlig en a une provision.

Je ne puis vraiment pas comprendre que nos innombrables sociétés chorales d'hommes n'aient encore jamais donné dans leurs innombrables fêtes l'«Agape des apôtres». Mais qu'est-ce qui n'est pas incompréhensible pour moi, et pourtant compréhensible? — Dans un grand local et avec un chœur nombreux tu peux très bien laisser l'instrumentation telle qu'elle est. Seulement je te rends encore attentif à une chose: c'est qu'à Dresde je me suis vu forcé, après certaines grandes divisions de la composition, de faire redonner le ton par *deux harpes*: plus la masse des chanteurs est grande, moins on peut éviter que le ton ne baisse de temps en temps. Mais voilà une idée qui te serait bien venue toute seule!

En ce qui concerne la représentation complète du «Tannhæuser» que j'ai en vue (pour un jour qui est encore loin!), j'ai encore sur le cœur bien des choses dont il ne me sera pas si facile de le décharger. D'abord: des bagatelles! Je ne sais pas bien si chez vous Walther von der Vogelweide chantait son air dans la lutte des chanteurs en si bémol majeur (comme primitivement), ou bien en ut majeur. Il y a là une inconséquence. Je sais que le si bémol majeur ne s'accorde pas avec le reste de sa partie (dont les notes sont assez élevées) et que, par suite, un chanteur dont la voix doit être faite pour toute la partie, ne peut plus faire l'effet voulu dans le si bémol majeur qui est plus bas; voilà pourquoi j'ai éte forcé à Dresde de faire transposer le morceau en ut majeur. Or, cet ut majeur jure avec les autres airs de la lutte des chanteurs au milieu desquels il se trouve; notamment il détruit la gradation qui aboutit aux notes claires du chant de Tannhæuser qui vient ensuite, et qui, précisément par cet ut majeur, dépasse les notes du chant de Walther. De plus, par cet ut majeur qui est plus élevé, le chant de Walther perd sen-

siblement de la dignité calme qui en est le trait caractéristique. Il n'y a qu'un moyen de faire disparaître cette contradiction: c'est de faire chanter la partie de Walther par un *fort* ténor, celle de *Henri le Scribe*, au contraire, par un ténor *léger*. Il faut, par conséquent, que les deux parties soient remaniées; il faut que dans celle de Walther on mette *pour tous les morceaux d'ensemble* la voix qui dans la partition est attribuée à *Henri le Scribe*, et vice versa celui-ci aura la voix attribuée à *Walther*. Seulement Walther gardera tous les *solos* (dans le premier finale). Voilà ce que je voudrais avoir. Autre chose: je pense que vous donnez maintenant la scène entre Tannhæuser et Vénus en entier. Je crois t'avoir déjà parlé de la nécessité de conserver les *trois* strophes du chant de Tannhæuser.

Parlons maintenant de la chose principale, c'est-à-dire *du grand adagio du deuxième finale.* Lorsqu'à Dresde, après la première représentation, je fis ma coupure dans cet adagio, j'eus un accès de profond désespoir, et je rayai de mon cœur toutes les espérances que je fondais sur le «Tannhæuser», en voyant que T. n'arrivait pas à le comprendre et, par suite, était encore moins à même de le représenter. Devoir faire *cette* coupure équivalait pour moi à renoncer à l'idée de faire bien comprendre mon «Tannhæuser». Je t'en prie, très cher ami, regarde attentivement le passage supprimé, et assure-toi de ce qu'il contient. Après que tout s'est groupé d'abord autour d'Élisabeth, la médiatrice, qu'*elle* a occupé le centre et que tous n'écoutent qu'elle et sont, dans leurs paroles et dans leurs chants, l'écho d'elle seule, Tannhæuser, qui se rend compte de l'horrible crime qu'il a commis, s'affaisse en proie au plus terrible brisement de cœur, et, lorsqu'il retrouve des mots qui rendent ses sentiments, il devient tout à coup l'unique personnage principal; tout se groupe alors autour de lui comme tout à l'heure autour d'Élisabeth. Tout le reste s'efface, tout n'accompagne, pour ainsi dire, que lui lorsqu'il chante:

«Dieu m'envoya sa messagère
Pour venir sauver le pécheur:
Hélas! mon regard sacrilège
Osa souiller l'être divin.
Toi qui vois de si haut l'homme et la terre,
Toi qui m'envoyas l'ange du salut,
Prends en pitié le pécheur misérable
Qui méconnut cette fille du ciel!»

Dans cette strophe et dans ce chant se trouve contenue toute la signification de la catastrophe de Tannhæuser, que dis-je! ils révèlent Tannhæuser tout entier; ce qui en fait pour moi une figure si saisissante est exprimé là, là seulement. Toute sa douleur, sa sanglante expiation, tout découle du sens de ces strophes: pour quiconque ne les a pas entendues ici, précisément ici, comme il faut les entendre, Tannhæuser tout entier reste une énigme, une figure de fantaisie, flottante, pitoyable. (Le commencement de son récit au dernier acte vient trop tard pour remplacer ce qui doit ici pénétrer dans notre âme comme la foudre.) Non seulement la fin du deuxième acte, mais encore tout le troisième acte, et même dans un certain sens tout le drame ne produisent leur effet tel qu'il est indiqué par le sujet lui-même, que si le centre du drame, autour duquel celui-ci se déroule comme autour de son germe, apparaît net et visible dans ce passage. Et c'est ce passage, la clef de toute mon œuvre, qu'il m'a fallu biffer à Dresde.

Or, je déclare *ceci*: aucune représentation du «Tannhæuser» ne répondra à mon intention, *dès qu'il faudra que ce passage* soit supprimé. Pour le sauver, je consentirai à la rigueur à la coupure faite dans l'allegro du finale, où disparaît ce qui est, à vrai dire, la suite de ce passage, c'est-à-dire l'endroit où Élisabeth prend le thème en si majeur comme *canto fermo* et où Tannhæuser, égaré par le désespoir, se livre à ses épanchements passionnés. Si jamais une représentation de cet opéra pouvait entièrement me satisfaire, il faudrait que Tannhæuser dît ce passage de manière à ce qu'il n'eût pas l'air d'être une longueur.

Si tu me demandes maintenant ce qu'il y a à faire, si

l'on peut prétendre qu'un chanteur de second ordre donne ce que T. n'a pas pu donner, je te répondrai qu'en général ce même T., malgré sa voix, n'est pas arrivé à faire bien des choses qui étaient possibles à des chanteurs beaucoup moins heureusement doués. A la répétition du «Tannhæuser» à laquelle j'ai assisté à Weimar, *Gœtze*, qui est malade, a dit des passages, rendu des intentions, obtenu des effets que je n'ai jamais pu obtenir de T. Celui-ci n'a, en effet, que du brillant ou de la douceur dans la voix, mais il est incapable de faire entendre un seul véritable *accent de douleur*. L'artiste qui chante ici le «Vaisseau fantôme» a été bien meilleur que le chanteur de Dresde et que celui de Berlin, bien que ces derniers eussent un plus bel organe. Essaie donc de M. Beck, et fais-lui comprendre ce dont il s'agit. Si ce passage réussit, c'est alors seulement que le public de Weimar verra de quoi il s'agit ici. (Encore une observation technique là-dessus: si dans ce passage le chanteur arrive à être sûr de son affaire, laisse-le libre de suivre la mesure qu'il voudra; il faudra que tous marchent avec lui; c'est lui qui sera le seul maître!)

Si l'on veut qu'une représentation du «Tannhæuser» soit quelque chose de tout à fait achevé, il faudrait aussi que le dernier finale de l'opéra fût donné entièrement tel qu'il se trouve dans la nouvelle édition de la partition pour piano, *avec* le chant des plus jeunes pèlerins. Tu n'as qu'à envoyer ta partition du «Vaisseau fantôme» à *Uhlig*: celui-ci est en possession de celle que j'ai remaniée, et il fera arranger la tienne exactement d'après celle-là. Quand viendra le moment de mettre la pièce à l'étude, je te donnerai des explications plus précises sur certains détails: quant à présent, je serai tranquillisé si les parties sont transcrites d'après la partition d'*Uhlig*, et si pour la mise en scène et les décors on s'est inspiré des esquisses que vous recevrez, je l'espère, de C.

Le «Vaisseau fantôme» a laissé ici une impression indescriptible: des béotiens, qu'on ne pouvait jamais faire aller au théâtre ou au concert, ont assisté à chacune des quatre représentations de la semaine, et passent maintenant pour des

détraqués. J'ai réussi du coup à me mettre dans les bonnes grâces de toutes les *femmes*. On commande les partitions pour piano par demi-douzaines. A présent je me suis retiré à la campagne et je me sens d'humeur supportable. Je retrouve aussi du plaisir au travail: l'ébauche de toute ma tétralogie des Nibelungen est complétement achevée, et dans quelques mois les vers le seront aussi. A partir de ce moment je ne serai plus que «musicien» exclusivement, car cet ouvrage sera sans doute mon dernier poème, et j'espère ne plus refaire le métier d'écrivain. Puis je n'ai plus que des projets de représentations en tête: il n'y aura plus rien d'écrit, il n'y aura plus que des pièces représentées. Tu me donneras un coup de main, je l'espère!!

Ne feras-tu pas d'excursion cette année? Que devient donc le rendez-vous que tu m'avais fait entrevoir dès l'été dernier? Est-ce que nous ne nous reverrons donc jamais?

H . . . pourrait aussi me récrire; ses travaux de compositeur l'absorbent-ils donc à ce point? Il ne m'a rien dit non plus du programme du spectacle donné en l'honneur de l'empereur de Russie, où figuraient «Tannhæuser», «Lohengrin» et «Cellini».

Après-demain vous aurez le «Tannhæuser». Bonne chance! Salue l'impératrice de toutes les Russies; j'espère qu'elle m'enverra une décoration ou au moins de l'argent pour faire un voyage en Italie, où j'aimerais tant aller une fois. Dis-le-lui donc: aujourd'hui, dit-on, les gens jettent beaucoup de ducats par la fenêtre.

Mais voilà bien longtemps que tu n'arrives pas à faire rejouer «Lohengrin»; cela me fait bien de la peine: cette pause est par trop longue! Pour te punir je te dédierai prochainement la partition, dès qu'elle sera imprimée. Tu accepteras la dédicace ou non; je ne te demande pas ton avis, car . . . il faut une punition! Il faut que je te prie de m'envoyer mon ouverture de «Faust»: je n'en possède pas une seule copie!

Adieu; reçois mes plus cordiales salutations. A toi
Zurich, le 29 mai 1852. R. W.

79.

Très cher ami, j'ai une demande à t'adresser.

Je travaille assidûment et compte avoir terminé dans 19 jours le poème de ma «Walkyrie». A ce moment-là une récréation me sera absolument nécessaire; j'ai besoin de me refaire par un voyage; je voudrais surtout ne pas achever ici mon dernier travail de poète, le grand prologue, car dans ce séjour la monotonie de mon entourage habituel m'accable, d'ennuyeuses visites me mettent fort souvent de mauvaise humeur. Il faut que j'aille dans les Alpes, et je désire au moins tâter de la frontière de l'Italie pour m'y arrêter un peu. Mais avec mes revenus ordinaires je ne puis faire face aux dépenses qu'entraînent de pareils excès. Pour l'hiver prochain je m'attends à quelques recettes extraordinaires: le «Tannhæuser» à Leipzig, et probablement aussi à Breslau. Mais avant tout je tiens pour certaine la recette que tu me procureras à Weimar pour le «Vaisseau fantôme». Je puis bien évaluer cette dernière à 20, voire à 29 louis, n'est-ce-pas? Si tu me faisais avoir cette somme à titre d'avance, qu'en dis-tu?

Si Zigesar n'a pas repris la direction, je ne serais *certainement pas* d'avis de demander cette avance d'honoraires à la caisse du théâtre; mais peut-être se trouvera-t-il quelque particulier généreux qui ne te refusera pas de m'avancer cette somme. Tu lui garantirais en même temps mieux que personne qu'on arrivera à ce chiffre de recette, car ton zèle lui répond que le «Vaisseau fantôme» sera donné à Weimar dans le courant de l'hiver. Cette avance me ferait grand plaisir!! Mais il me faudrait avoir reçu cet argent d'ici à la fin du mois au plus tard. Vois donc si cela peut s'arranger.

Ma «Walkyrie» (1er drame) est splendide! J'espère pouvoir te soumettre tout le poème de la tétralogie avant la fin de l'été. Je ferai la musique très facilement et très vite; car elle n'est que *l'exécution* d'une œuvre déjà *achevée.*

Adieu. Donne-moi bientôt de tes nouvelles. Est-on ar-

rivé à représenter le «Tannhæuser» devant l'empereur de Russie? En ce moment tu ne sais plus où donner de la tête à force de fêtes musicales. Bonne chance et bien du plaisir.

Tout à toi

16 juin 1852. Richard Wagner.

Sais-tu qu'on donnera «Tannhæuser» à Munich l'automne prochain? Moi, je n'en sais rien. Voilà une idée qui ferait honneur à M. Dingelstedt!

80.

Je t'envoie ci-inclus une traite de 100 thaler; je te souhaite de tout cœur bonne chance et bonne humeur, avec le beau temps au dehors et au dedans pour ton excursion dans les Alpes. Sois bien portant, mon glorieux ami, et va bravement de l'avant pour arriver à terminer ta tétralogie. Pour quelle époque penses-tu l'avoir achevée? Peut-on compter sur la possibilité d'une représentation au mois d'août ou de septembre 54? Ne va pas te laisser distraire et détourner par d'autres travaux et d'autres propositions de ce grand dessein qui est la tâche de ta vie.

Je te remercie cordialement de la dédicace du «Lohengrin»; elle me fait grand plaisir.

Le «Vaisseau fantôme» sera positivement représenté ici au mois de février prochain. Aie soin d'envoyer *bientôt* les dessins, pour que tout soit prêt à temps. Il est probable que Zigesar reprendra la direction sous peu, ce dont je suis très content.

Beaulieu s'est retiré officiellement et est parti pour Kreuznach.

L'«Agape des apôtres» a été exécutée d'une manière satisfaisante par la Société de St. Paul de Leipzig, sous la direction de Langer, son président. J'y ai pris un véritable plaisir, et je me réserve de redonner ce magnifique ouvrage dès qu'il se présentera une bonne occasion. Bien que le

succès extérieur et un certain *plaisir* (très incertain) soient devenus pour moi chose très accessoire pour des œuvres qui sont franchement au-dessus de la portée du public, j'ai été heureux de voir ce succès et ce *plaisir* se confirmer à souhait.

Le chœur n'était pas très nombreux (environ 120 personnes), mais il était bien proportionné, et l'ensemble a fait un effet excellent. Milde et sa femme ont chanté le duo du «Vaisseau fantôme», qui a été très applaudi; quant à l'ouverture de «Tannhæuser», elle a marché d'une manière splendide; à la demande générale, elle a été rejouée le second jour pour la clôture de la fête musicale; l'orchestre et le public ont été unanimes dans leur enthousiasme, ainsi que cela se verra partout où l'on pourra nommer l'exécution satisfaisante.

Tu trouveras un compte rendu détaillé de la fête musicale dans la Nouvelle Revue de Brendel (Brendel était lui-même à Ballenstedt), dans les Signaux, dans la Gazette musicale du Rhin et dans l'Écho de Berlin.

A toi

26 juin 1852. F. Liszt.

Peut-être trouveras-tu encore avant d'entreprendre ton voyage quelques minutes pour écrire quelques lignes aimables à Langer à propos de l'exécution de l'«Agape des apôtres» à Ballenstedt. Il s'est parfaitement conduit et a très bien soutenu sa réputation; quant au chœur des étudiants, il est remarquable. Sans lui l'exécution de cette œuvre eût été impossible, car les autres chanteurs n'auraient été bons qu'à renforcer le chœur. Expédie ta lettre à Brendel, qui la remettra à Langer, et envoie-moi immédiatement les dessins pour le «Vaisseau fantôme».

81.

Je te remercie cordialement, excellent ami, de m'avoir envoyé l'argent. A propos de cet envoi il n'y a qu'une chose

qui m'inquiète : c'est que tu ne me dis pas que les 100 thaler doivent être considérés comme une avance sur mes honoraires pour le «Vaisseau fantôme». C'est à ce titre seulement que j'ai demandé cette somme, et c'est à la seule condition d'admettre que de cette manière personne n'a eu à souffrir encore de mon importunité, que j'aurai du plaisir à consacrer cet argent à un voyage d'agrément. Ce voyage, que je vais commencer demain matin, était tout indiqué pour moi: je suis une fois de plus très fatigué par suite d'un travail trop continu; notamment mes nerfs cérébraux sont tellement surexcités que même ces quelques lignes m'énervent extraordinairement : aussi je te prie de ne pas m'en vouloir si je les abrège beaucoup. Je vois que je puis produire encore quelque chose de sérieux, mais il faut pour cela que j'observe un régime sévère; il faut surtout que je m'interrompe souvent dans mon travail et que je me distraie complétement avant de reprendre et de continuer ma besogne. J'ai mis un mois à faire la «Walkyrie» (que j'ai achevée, comme poème, le 1er juillet); si j'y avais mis deux mois, je me porterais mieux en ce moment. A l'avenir il faudra que je procède ainsi; il m'est donc impossible de fixer un terme pour l'achèvement du tout, quand même j'ai lieu d'admettre que la musique ne me coûtera pas beaucoup de peine.

Je suis surpris de voir que tu me demandes les *dessins pour le «Vaisseau fantôme»*, attendu que j'ai remis toute l'affaire entre les mains du dessinateur C. Celui-ci, avec lequel je ne voudrais plus avoir rien à démêler, parce qu'il a la rage de toujours mettre à contribution un pauvre diable comme moi, m'a mandé dernièrement qu'il n'avait pas encore reçu de réponse de Weimar, où il avait écrit relativement à cette question. Si vous tenez donc à avoir les dessins, je demanderais simplement qu'il fût répondu par la direction à la lettre de C. Je te prie donc de vouloir bien agir dans ce sens auprès de la direction.

Uhlig te procurera la partition arrangée dès qu'il recevra la vôtre.

J'ajoute mille remercîments pour tout ce que tu viens de

faire encore pour mes œuvres: je n'ai pu lire qu'avec la plus grande émotion le compte rendu de la fête musicale de Ballenstedt. Certainement tu m'as gagné par ces exécutions beaucoup d'amis nouveaux, et je ne douterai jamais que, si j'arrive à vaincre, ce ne soit uniquement ton œuvre!

Adieu et sois heureux. A toi

Richard Wagner.

82.

Incomparable ami, tu viens de me faire encore un plaisir vraiment divin par ta dédicace de «Lohengrin». Reçois l'expression de ma reconnaissance la plus cordiale et la plus profonde, et sois convaincu que le but de toute ma vie est d'être digne de ton amitié. Le peu que j'ai pu faire jusqu'ici en ton honneur et, par suite, en l'honneur de l'art, a particulièrement ce bon côté: c'est qu'il m'encourage à travailler en vue d'assurer dans l'avenir à tes œuvres un succès encore plus franc et plus décisif. Tu n'as qu'à me laisser poursuivre simplement et tranquillement mon chemin et, une fois arrivé au but, tu seras certainement content de moi. Mais comment en viens-tu à t'occuper des mauvaises plaisanteries qui traînent dans quelques journaux, et même à m'accuser de les avoir provoquées? Cette dernière supposition est inadmissible, et H. t'aura déjà dit que depuis des mois le manuscrit de «Siegfried» n'est pas sorti de ses mains. Autrefois je l'ai simplement prêté, sur ta demande, à Mlle Fromann; la lecture qui a eu lieu chez Zigesar pour le grand-duc héritier au commencement de l'année dernière n'a guère pu donner lieu aux calembredaines de la Gazette de la Croix. D'ailleurs, ces pointes sont absolument inoffensives et n'ont aucune portée; aussi je te prie instamment de te mettre une fois pour toutes au-dessus de ces commérages. Que t'importe si d'autres gens se répandent en propos ineptes sur ton compte et sur le compte de tes œuvres? En vérité, tu as d'autres chats à fouetter, comme dit le proverbe français. Ne va donc pas te laisser détourner de faire imprimer et de

publier, pour l'amour de toi et de moi, la tétralogie des Nibelungen dès que tu l'auras achevée. Il y a deux mois environ, Hærtel m'a parlé de ta lettre relative à cette question; selon moi, tu ne saurais rien faire de plus pratique que de livrer le poème au public avant de terminer la partition. En ce qui concerne la représentation définitive des trois opéras, nous aurons à nous parler sérieusement quand le moment sera venu. Si, en mettant les choses au pis, tu n'étais pas encore de retour en Allemagne jusque-là (et je n'ai pas besoin de te répéter que je désire ardemment que cette hypothèse ne se réalise pas), je me mettrai en quatre pour activer la représentation de ton œuvre. Tu peux t'en rapporter sur ce point à moi et à mes talents pratiques, et m'accorder une confiance absolue. Si Weimar se montre trop mesquin et trop dénué de ressources, nous tenterons la fortune ailleurs; et même si tout vient à nous manquer, ce qui n'est pas à prévoir, nous n'en pourrons pas moins continuer à aller de l'avant, si tu nous donnes plein pouvoir à cet effet; nous pourrons organiser n'importe où quelque chose d'inouï, une fête musicale ou dramatique, quel que soit le nom à donner à la chose, et lancer tes Nibelungen.

Mais hâte-toi d'écrire ta partition, et fais paraître en attendant le poème chez Hærtel ou ailleurs à titre d'avant-coureur.

Où en est la représentation du «Tannhæuser» à Berlin? J'approuve entièrement ta demande exceptionnelle de 1000 thaler, et cela pour les mêmes raisons qui t'ont déterminé à la faire; en outre, je te remercie sincèrement de la confiance d'artiste que tu me témoignes relativement aux dispositions préliminaires à prendre. Bien que dans les circonstances actuelles un voyage à Berlin me dérangerait passablement, je me mettrais volontiers à ta disposition à la seule condition qui pourrait rendre mon voyage utile et faire du bien à «Tannhæuser». Cette condition, la voici: il faudrait que *la direction royale m'invitât* à me rendre à Berlin selon ton désir, et à m'y entendre avec la direction ainsi qu'avec les personnes compétentes au sujet des dispositions à prendre

pour assurer dans les limites du possible le succès de ton œuvre.

Autrement il me faudrait me démener à Berlin et y jouer un rôle aussi délicat qu'inutile, sans arriver au moindre résultat pour toi. Si tu réfléchis à la question, tu seras certainement d'accord avec moi, et tu reconnaîtras que c'est peut-être la seule manière de t'être utile.

Comme tu le sais déjà, le «Vaisseau fantôme» est annoncé pour le 16 février (53), jour anniversaire de la naissance de S. A. R. Mme la grande-duchesse. On prendra à tâche de monter convenablement cet opéra et de le mettre en scène comme il faut. Zigesar est très passionné pour ton génie, et il se met à l'œuvre avec beaucoup d'entrain et d'ardeur. La partition corrigée a été remise tout de suite aux copistes, et dans un mois l'ouvrage sera étudié comme il convient.

La saison théâtrale commencera par l'«Hernani» de Verdi, qui sera suivi bientôt après de «Faust» avec les récitatifs nouvellement composés par Spohr. Pour le milieu de novembre j'attends Berlioz, dont le «Cellini» (avec une coupure assez considérable) ne peut pas être mis de côté, car en dépit de toutes les inepties qui circulent à propos de cette pièce, «Cellini» est et restera une œuvre tout à fait remarquable et qui mérite d'être très appréciée. Je suis sûr qu'il te plairait à bien des égards.

Raff a entrepris un grand remaniement dans l'orchestration et dans la division de son «Alfred»: probablement cet opéra sous sa nouvelle forme aura encore plus de succès qu'auparavant, bien qu'il ait été très applaudi à la 3e et la 4e des premières représentations. En somme, je le considère comme la partition la plus remarquable qui ait été écrite par un compositeur allemand dans les dix dernières années. Naturellement tu es étranger à la question, car tu es seul de ton espèce; c'est pourquoi l'on ne peut te comparer qu'à toi-même.

Je suis enchanté que tu te sois accordé ce voyage. Ce sont d'admirables gaillards, ces glaciers; moi aussi dans mes jeunes années je m'étais lié d'amitié avec eux! Je te re-

commande pour l'année prochaine le tour du Mont-Blanc; je l'ai fait en partie en 1839. Mais mon compagnon de voyage ne tarda pas à se fatiguer, et me fatigua encore davantage . . . .

Adieu; vis en paix avec toi-même et publie bientôt ton poème des Nibelungen, afin de préparer le public et de le bien disposer pour ton œuvre. Laisse tout ce fatras de «Messager de la frontière, d'«Universel», de «Gazette de la Croix», de «Gazette musicale» complétement de côté et ne t'inquiète pas de toute cette écrivaillerie. Bois plutôt une bonne bouteille de vin, et élève-toi tout doucement à la vie éternelle, à l'immortalité.

Ton bien reconnaissant et fidèlement dévoué

Weimar, le 23 août 1852. F. Liszt.

83.

Mille remercîments, très cher ami, pour ta dernière lettre. Malheureusement je ne puis y répondre comme je le voudrais: mes nerfs cérébraux sont de nouveau dans un tel état de surexcitation douloureuse que je devrais pour quelque temps renoncer à écrire et à lire quoi que ce soit, je dirais presque: renoncer à toute existence intellectuelle. Toute lettre, même la plus courte, m'énerve horriblement, et il n'y a que le plus grand repos (où et comment le trouver?) qui puisse ou qui pourrait me remettre pour de bon. Mais je n'entends pas me plaindre, je veux simplement t'expliquer d'où vient qu'aujourd'hui je suis bref et concis dans mes épanchements et me borne au strict nécessaire. Ne m'en veuille donc pas si je t'écris avec cette joyeuse prolixité qui d'ordinaire s'efforce de suppléer à l'impossibilité des relations personnelles.

Je n'ai pas encore réglé mes comptes avec Berlin; *Hülsen* a considéré ma demande comme un vote de défiance contre ses sentiments personnels; il m'a fallu le tirer de cette erreur en chargeant sa conscience de ma confiance la plus absolue. Pour le moment je me borne à lui demander de m'attester par

quelques mots qu'il reconnaît parfaitement la situation difficile qui m'est faite à Berlin avec mon « Tannhæuser » et d'entreprendre la représentation avec la ferme volonté de me faire sortir de cette impasse. Pour tout le chapitre des honoraires je m'en remettrai ensuite à lui. *Quelque chose* a servi dans les derniers temps à me tranquilliser: j'ai rédigé des instructions assez détaillées pour la représentation du «Tannhæuser»; je les ai fait imprimer et j'ai envoyé une quantité suffisante d'exemplaires de la brochure aux théâtres qui ont fait venir la partition. Cela rendra service, je l'espère. Je t'expédie aussi par ce courrier une demi-douzaine d'exemplaires. Ce petit écrit ne renferme sans doute pas grand'chose de nouveau pour toi, attendu que je t'ai déjà entretenu dans mes lettres de la plupart des détails qu'il contient. Pourtant il pourrait t'être utile, car il te soutiendra sérieusement dans ton dessein de remettre le « Tannhæuser » à l'étude, si tu le communiques au régisseur et aux chanteurs. C'est là ce que je voudrais te prier de faire. (Du reste, quel supplice a été pour moi ce travail! Cet éternel échange de lettres, ces perpétuels rapports avec les imprimeurs sont quelque chose d'atroce, surtout quand il s'agit toujours d'objets dont l'importance a depuis longtemps tout à fait disparu pour moi! Vraiment, si je m'occupe encore des opéras que j'ai faits jusqu'à ce jour, c'est uniquement sous la pression des circonstances, et nullement par goût pour ce travail de retouche.) Ceci m'amène à te parler de *Berlioz* et de *Raff*. A parler franchement, je suis peiné de voir que Berlioz veut ou doit se mettre encore à remanier son « Cellini ». Si je ne me trompe, cet ouvrage remonte à plus de douze ans: est-ce que Berlioz ne s'est pas assez développé depuis ce temps-là pour faire quelque chose de tout autre? Quelle maigre confiance en lui-même a-t-il donc pour être obligé de revenir à un travail qui date de si longtemps? B. a très bien expliqué en quoi consistent les défauts de « Cellini »: c'est *dans le poème* et dans la situation fausse à laquelle le musicien a été réduit par la nécessité de combler à l'aide d'intentions purement musicales une lacune que le poète *seul* peut combler. Jamais Berlioz ne remettra ce malheureux

« Cellini » à flot: mais qui vaut donc plus, « Cellini » ou Berlioz? Abandonnez donc le premier et relevez le second! C'est quelque chose d'horrible pour moi que d'assister à ces tentatives de galvanisation et de résurrection! Que Berlioz écrive donc *un nouvel opéra* pour l'amour du ciel; ce sera son *plus grand malheur* s'il ne le fait pas, car une seule chose peut le sauver: *c'est le drame*, et une seule chose le perdra nécessairement de plus en plus: c'est *son entêtement à tourner autour de cette issue, la seule qui soit sûre*. Or, cet entêtement ne fait que grandir parce qu'il reprend une tentative d'autrefois, tentative où le musicien fut abandonné par le poète, qu'il s'obstine à vouloir remplacer par sa musique.

Crois-moi, *j'aime* Berlioz, malgré la méfiance et le caprice qui le tiennent éloigné de moi: il ne me connaît pas, mais je *le* connais. Si j'attends quelque chose d'un compositeur, c'est de Berlioz, mais non pas s'il suit la voie qui l'a conduit jusqu'aux platitudes de sa symphonie de « Faust », car s'il continue de suivre ces errements, il ne peut que devenir tout à fait ridicule. Si *un musicien* se sert *du poète*, c'est bien Berlioz, et son malheur est qu'il accommode toujours ce poète à sa fantaisie musicale, et qu'il arrange à son gré tantôt Shakespeare, tantôt Goethe. Il a besoin du poète pour qu'il le pénètre, qu'il le *dompte* à force d'enthousiasme, qu'il soit pour lui ce que l'homme est pour la femme. Je vois avec douleur cet artiste si extraordinairement doué se perdre par cette solitude égoïste. Puis-je l'en empêcher??

Tu ne veux pas de « Wieland »: je tiens ce poème pour beau, mais ne *peux* plus le mettre en musique pour moi. Veux-tu l'offrir à Berlioz? Peut-être *Henri Blaze* serait-il homme à le mettre en français.

Où en est *Raff?* Je pense qu'il travaille à un nouvel ouvrage. Non, il en rajuste un ancien. Est-ce que ces gens-là n'ont donc pas une étincelle de *vie? Où* l'artiste peut-il puiser ses *créations*, si ce n'est *dans la vie*, et cette vie n'a-t-elle pas pour lui sa valeur productive alors seulement qu'elle le pousse à créer des formes nouvelles qui répondent à la vie? Ce travail qui consiste à revenir sur des moments de la vie

d'autrefois, est-ce là *créer* pour l'artiste? Que devient la *source de tout art*, si le nouveau n'en jaillit pas avec une force irrésistible ou ne s'absorbe entièrement dans des créations nouvelles? Créatures de Dieu, ne prenez donc pas ce travail d'ouvrier pour la production de l'artiste! Quelle suffisance, doublée de quelle pauvreté, ne trahit-on pas quand on veut revenir ainsi sur des tentatives faites dans un autre temps! Si l'opéra de Raff a été goûté, comme tu me le dis, cela doit lui suffire; en tout cas il a été mieux récompensé que moi pour mes «Fées», que je ne suis pas arrivé à faire jouer, ou pour ma «Défense d'amour» qui eut *une* représentation *unique*, mais atroce, ou pour mon «Rienzi», à la reprise duquel je pense si peu que je ne la permettrais même pas si l'on y songeait quelque part. Quant au «Vaisseau fantôme», à «Tannhæuser» et à «Lohengrin», je ne m'en occupe qu'à contre-cœur; et je le fais uniquemenut parce que je sais que, par suite de représentations encore imparfaites, ils n'ont pas été parfaitement *compris*. Si on leur avait rendu pleinement justice quelque part, je ne me moquerais pas mal de ces produits d'autrefois.

Mes enfants, faites *du nouveau! du nouveau* et encore *du nouveau!* Si vous vous accrochez aux vieilleries, vous deviendrez la proie du démon de l'improductivité, et vous serez les plus piètres artistes du monde!

J'ai dit ce que j'avais sur le cœur! Celui qui m'accusera de manquer de sincérité, aura à en répondre devant Dieu; mais celui qui m'accusera d'orgueil, celui-là ne sera qu'un imbécile!

Maintenant il m'est impossible de continuer à écrire! Ne m'en veuille pas, je crois que ma tête va éclater! Je te dis encore à la hâte l'*adieu* le plus chaleureux que j'aie dans le cœur: aime-moi toujours et donne bientôt de tes nouvelles

A ton

Zurich, le 8 septembre 1852. Richard Wagner.

84.

Très cher ami, d'après ma dernière lettre tu croiras que j'ai perdu la tête: Dieu sait dans quelle fureur je me suis mis en écrivant! Aujourd'hui vient quelque chose de bien raisonnable: une corvée pour toi!

Mme Rœckel m'a envoyé la lettre de son pauvre mari, mais sans me donner son adresse. Je te prie donc de lui faire parvenir la lettre ci-incluse, de plus deux envois que je t'adresse aujourd'hui, savoir: 1° deux petites brochures; 2° un paquet renfermant une partition de «Lohengrin», — les deux envois destinés à Rœckel et confiés aux bons soins de sa femme. C'est proprement H. qui aurait dû avoir la partition, mais il faut qu'il la cède au pauvre détenu; il faut qu'il le fasse pour l'amour de nous deux; le ciel lui en fera bien trouver une autre!

Puisque je suis en train de solliciter, je continue. Aie donc la bonté de m'envoyer deux choses:

I. Mon ouverture de «Faust». (J'espère, que dans le cas où tu en aurais encore besoin, tu en auras fait faire une copie.) J'ai envie de la retoucher un peu et de la publier chez H.; peut-être en aurai-je quelque chose à titre d'honoraires. Il faudra ensuite que B. en fasse des extraits pour piano, comme il me l'a déjà promis.

II. Mes instructions pour la représentation du «Lohengrin», que je t'ai envoyées par lettre de Thoune dans le courant de l'été 1850. Je tiens surtout à mes beaux dessins à la main qui ont pour objet les décors. J'ai l'intention de faire faire par un ami de Dresde ou par son entremise des projets de décors bien définis d'après mes indications spéciales, afin d'avoir ces projets tout prêts pour les cas où les théâtres voudraient à l'avenir s'occuper de «Lohengrin». Si la direction de Weimar ou n'importe qui tient à garder mes originaux d'autrefois, ils feront fidèlement retour à qui de droit.

En voilà bien assez, n'est-ce pas? Quand m'enverras-tu une bonne fois quelque chose de tes compositions? Ici je n'arrive

pas à en voir quoi que ce soit, comme en général je ne sais rien ici en fait de musique. Pense donc à moi un jour ou l'autre!

Voilà encore H. qui se tient sur la réserve. Uhlig se plaint de lui et de ses sentiments hostiles à son égard. Qu'y a-t-il au fond? Que chacun aille donc de son côté, sans pour cela s'acharner contre celui qui suit une autre voie!

Aurai-je bientôt de tes nouvelles? Dis-toi que j'en serais bien heureux!

Adieu; garde-moi toujours ton affection. Tout à toi,

Zurich, le 12 septembre 1852. Richard Wagner.

(Le paquet n'arrivera probablement qu'un jour plus tard.)

P. S. A Berlin il est fortement question de ne pas donner le «Tannhæuser»: la représentation a été *ajournée*; comme d'après mes calculs elle ne pourrait pas avoir lieu avant fin janvier et qu'à la fin de février ma nièce Jeanne repartira de Berlin, il m'a fallu stipuler qu'on me garantirait pour cet hiver dix représentations de mon opéra; autrement je risquais de voir cet ouvrage disparaître à son tour après trois ou quatre représentations, comme ont déjà disparu le «Vaisseau fantôme» et «Rienzi», dont, par suite, on a dit partout qu'ils avaient *fait fiasco*. Si cette garantie m'est refusée, on retirera la partition, selon les instructions que j'ai déjà données.

85.

Très cher, excellent ami, envoie-moi donc quelques lignes pour me tranquilliser en me disant que dernièrement je ne t'ai pas formalisé. Je ne vis que de loin avec mes amis absents, ce qui m'amène à me faire souvent mille scrupules, surtout quand je reste longtemps sans avoir de leurs nouvelles. Est-ce que je sais? T'aurais-je écrit sur Berlioz ou sur Raff un mot que tu aurais mal compris et qui t'aurait fait croire que j'ai quelque chose contre eux? J'ai parlé comme je puis le faire de loin; à propos de Berlioz surtout je n'ai certainement pas pensé à mal. Ainsi . . . quelques lignes!

Nous sommes à présent en règle avec Berlin: pourtant le «Tannhæuser» ne sera sans doute étudié complétement qu'en décembre. Comme la chose traîne en longueur à ce point, je ne vais pas avoir l'idée d'effrayer M. de Hülsen par de nouvelles propositions; mais quand le moment viendra, je te prierai de me dire encore une fois si tu pourrais me faire le sacrifice d'aller à Berlin.

Belloni est ici en ce moment, comme tu le sais: il m'a reparlé longuement de Paris, et je suis étonné d'apprendre que tu rêves toujours pour moi la conquête de l'univers, infatigable ami! Je n'aurais certainement pas grand' chose à dire contre une *traduction du «Tannhæuser»*, *surtout* étant donné que je pourrais trouver dans *Roger* le *meilleur* Tannhæuser qui soit au monde: avec cela *Jeanne*; j'avoue que ce ne serait pas mal. *Herwegh* aussi m'entreprend pour Paris. Il veut faire une traduction en prose (éclatante de couleur) du poème. Eh bien! franchement je ne puis encore y penser d'une manière sérieuse!

Mes instructions pour la représentation du «Tannhæuser» ont eu pour premier résultat de déterminer *Leipzig* à abandonner cet opéra: signe très discret d'une mauvaise volonté qui s'avoue. Par contre, j'ai été heureux d'apprendre que *Schindelmeiszer*, après avoir pris connaissance de ma brochure, a repris à Wiesbade l'étude de la pièce *ab ovo*. — As-tu trouvé la brochure bien? Comme tu étais occupé d'une remise à l'étude de «Tannhæuser», je suppose qu'elle ne pourra que te servir à souhait auprès du régisseur et des chanteurs. — Mais pourquoi B . . . me laisse-t-il encore une fois absolument sans nouvelles?

La solitude où je vis ici finit par devenir insupportable à la longue. Si ma bourse le permet, j'irai faire cet hiver un tour à Paris: combien j'aurais aimé me faire jouer une fois par un bon orchestre quelques airs de mon «Lohengrin»! Avoue que j'ai une belle endurance!

Mes nerfs ne vont pas encore très bien; pourtant j'ai recommencé à travailler par-ci par-là une petite heure par jour

à mon poème. Je n'aurai pas de repos que je ne le voie terminé; bientôt, je l'espère, ce moment viendra.

Adieu, excellent ami. Donne-moi donc de tes nouvelles, et surtout dis-moi si tu m'aimes encore! Tout à toi

Zurich, le 3 octobre 1852. Richard Wagner.
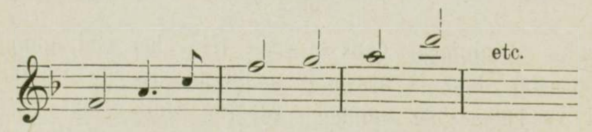
Il faudra que je t'écrive encore une fois longuement sur le «Vaisseau fantôme». N'oublies-tu pas l'ouverture de «Faust» et les dessins pour «Lohengrin» que je t'ai prié de m'envoyer?

86.

Tu es absolument dans le vrai, très cher ami, quand tu fais consister dans la poésie le nœud du procédé de Berlioz, et sur ce point mon opinion s'accorde entièrement avec la tienne. Seulement tu étais mal informé, et tu avais tort de croire que Berlioz avait entrepris un remaniement de son «Cellini». Tel n'est pas le cas: il s'agit simplement d'une coupure très considérable (à peu près un tableau tout entier), que j'ai proposée à Berlioz et qu'il a approuvée, de sorte qu'à la prochaine représentation «Cellini» sera donné en trois tableaux au lieu de quatre. Si cela t'intéresse, je t'enverrai le nouveau libretto avec l'ancien; je pense que tu approuveras et la modification et la réunion des deux derniers tableaux en un seul. Je te remercie bien cordialement de l'offre que tu as faite de céder «Wieland» à Berlioz; je profiterai de sa présence à Weimar pour lui en parler. Malheureusement il est à craindre que les Parisiens ne veuillent pas y mordre; Henri Blaze n'est dans aucun cas l'homme qui pourrait traiter d'une manière poétique un pareil sujet et le comprendre comme il doit être compris. Surtout ne va pas me croire capable, très cher, excellent ami, d'interpréter en mal ce qu'il t'arriverait de dire sur l'un ou sur l'autre. Ma sympathie pour toi et mon admiration pour ton divin génie sont véritablement trop sérieuses et trop profondes pour que je puisse méconnaître la rigueur de tes conclusions. Tu ne

peux et tu ne dois pas être autre que tu n'es, et c'est ainsi que je te révère, que je te comprends et que je t'aime de toute mon âme.

Tu recevras par le courrier d'aujourd'hui ton ouverture de «Faust». Il en existe ici une copie, et je la ferai probablement exécuter de nouveau ici dans le courant de l'hiver. Cette œuvre est tout à fait digne de toi. Si toutefois tu me permets de te faire une observation, je ne te cacherai pas que je verrais avec plaisir, soit une seconde phrase intermédiaire entre les lettres E ou P, soit une allure plus tranquille, marquée par de gracieuses nuances, de la phrase intermédiaire



Là le jeu des instruments à vent est un peu lourd; de plus, pardonne-moi cette opinion, le motif en fa majeur est insuffisant à mes yeux: il manque de *grâce* jusqu'à un certain point et forme là une sorte d'être hybride, quelque chose qui n'est ni chair ni poisson, qui n'est pas dans la proportion voulue ou qui ne forme pas le contraste nécessaire avec ce qui précède et ce qui suit, et, par conséquent, arrête l'intérêt. Si tu le remplaçais par une phrase délicate, tendre, mélodieuse, à la Marguerite, je croirais pouvoir t'affirmer que ton œuvre y gagnerait beaucoup. Réfléchis à la chose et, dans le cas où je t'aurais dit une sottise, ne m'en veuille pas.

«Lohengrin» a été donné samedi dernier en l'honneur du prince et la princesse de Prusse. Cette fois encore, il y a eu salle comble, et Mlle Frommann, qui avait été spécialement invitée par la princesse à figurer à cette représentation, t'a sans doute écrit à ce propos. Quant aux représentations ultérieures de «Lohengrin» ainsi que de «Tannhæuser», l'influence de notre nouveau directeur artistique, M. Marr, sera décidément très favorable. Je lui ai communiqué ta brochure sur la manière de représenter «Tannhæuser»; nous tâche-

rons de nous conformer autant que possible à tes instructions. Je suis très content que tu aies publié cet écrit, et je te conseille fort d'en faire autant pour «Lohengrin» et pour le «Vaisseau fantôme». Jusqu'ici je n'ai pas réussi à dénicher tes dessins et tes instructions pour «Lohengrin»; je les avais donnés jadis à Genast, et ils circulaient ici au théâtre. Je te les enverrai si c'est possible; mais je ne puis te le promettre positivement, car la passion des autographes pourrait bien aller si loin qu'il me serait impossible de me les faire rendre.

En ce qui concerne Berlin, je te répéterai ce que je t'ai déjà dit, savoir:

Si tu as la conviction que, par ma présence personnelle à Berlin, je puis rendre service au public plus encore qu'à tes œuvres, je suis prêt à remplir ce devoir d'artiste et d'ami. Mais mes efforts ne pourront aboutir à un résultat positif que si M. de Hülsen m'accorde sa confiance pleine et entière, et s'il me charge de fixer les arrangements à prendre pour la mise à l'étude et la représentation du «Tannhæuser». Je ne puis pas aller à Berlin comme «mouche du coche», et je ne pourrais dans aucun cas te servir en cette qualité. Tes œuvres sont assurément placées plus haut que le *succès* dans sa période actuelle; cependant je parie dix contre un que, si «Tannhæuser» ou «Lohengrin» sont étudiés et présentés au public dans des conditions convenables, ils réussiront à merveille. Partout où cela n'arriverait pas, il faudrait accuser uniquement la défectuosité de l'exécution. Si donc tu veux m'envoyer à Berlin comme ton fondé de pouvoir, je suis à ta disposition, et je te donne ma parole que tout le monde sera content à l'exception de tes envieux et de tes adversaires, qui se réduisent à une infime minorité. Mais avant que je m'y décide, il est absolument nécessaire que M. de Hülsen m'appelle par écrit à Berlin, et que là il me munisse des pleins pouvoirs que ma responsabilité justifie et réclame. A mon avis, c'est maintenant à Berlin à faire place à tes trois ouvrages: «Tannhæuser», «Lohengrin» et le «Vaisseau fantôme», et je ne doute pas le moins du monde que, si

l'affaire est menée convenablement, le succès ne soit complet. M. de Hülsen ne tardera certainement pas à partager cette opinion; mais en suivant l'ornière et la routine traditionelle du théâtre, il est impossible d'atteindre un but extraordinaire.

Envoie-moi bientôt tes instructions pour le «Vaisseau fantôme». Je serai bien aise si tu écris quelques lignes à Marr, pour t'assurer tout à fait de sa bonne volonté; il importe qu'il s'intéresse à ta cause et se charge des fonctions de régisseur pour le «Vaisseau fantôme». Edouard Devrient est venu me voir ici le mois dernier. Nous avons beaucoup parlé de toi; j'espère qu'il obtiendra plus tard de bons résultats à Carlsruhe.

Tu es assez gentil pour désirer quelques-unes de mes compositions; permets-moi de ne te les faire connaître que lorsque nous nous reverrons. J'espère te voir chez toi l'été prochain (si tu ne viens pas à Weimar); alors je te jouerai tout ce que tu voudras.

Parmi mes morceaux d'orchestre je pourrais prendre le «Prométhée» et te l'envoyer à l'occasion; mais j'aime mieux n'y pas penser avant d'en avoir fini avec d'autres choses. Malheureusement dans les derniers temps j'ai été empêché de travailler à quoi que ce fût. Mais je ne veux pas te raconter mes misères. Tu as plus qu'assez des tiennes . . . Restons debout et ayons toujours confiance en Dieu! Quand recevrai-je tes poèmes? Combien de temps à peu près croistu devoir mettre à faire tes quatre partitions? Pourrait-on espérer les voir terminées pour la fin de l'année 54?

Quant à présent il n'y a pas à songer à faire représenter le «Tannhæuser» à Paris; quelque confiance que j'aie dans ton œuvre si extraordinaire (bien que personnellement je préfère encore «Lohengrin»), je ne puis m'empêcher d'attacher quelque importance à l'expérience que j'ai des représentations parisiennes, et de considérer l'incompatibilité du «Tannhæuser» avec les *expédients d'opéra* actuels comme préjudiciable au succès. Avant tout il faut que l'Allemagne donne l'exemple, car tu as l'avantage et le malheur d'être un poète et un com-

positeur foncièrement allemand. Comme je connais tes œuvres, je persiste à tenir le «*Rienzi*» pour celui qui se prêterait le mieux à une adaptation en français. Il ne faut pas, d'ailleurs, te tourmenter inutilement pour cela. Crée tes Nibelungen et ne t'inquiète pas du reste. Le reste s'arrangera tout seul quand viendra le moment.

Adieu; sois heureux, comme le souhaite de tout son cœur

Ton

Weimar, le 7 octobre 1852. F. Liszt.

87.

Très cher, excellent ami, en réponse à ta dernière lettre, et surtout à ton observation (qui m'a vraiment enchanté!) relative à l'ouverture de «Faust», je te dois une lettre en bonne et due forme; mais pour l'écrire il faut que je continue à attendre le retour de la bonne humeur, car ce n'est qu'alors, je le sais, que je pourrai te faire plaisir par ma réponse. Aujourd'hui je me bornerai à t'annoncer rapidement, en deux lignes, que j'ai accepté ton offre on ne peut plus généreuse et que, fort de ta bonté, j'ai demandé nettement à M. *de Hülsen* de t'appeler à Berlin pour me remplacer à la représentation du «Tannhæuser».

Je crois n'avoir, de mon côté, rien négligé pour déterminer Hülsen à se mettre au-dessus des scrupules qu'il pourrait avoir au sujet de ses chefs d'orchestre: j'en ai fait exclusivement une affaire de cœur entre lui et moi, de même que c'est une affaire de cœur entre nous deux. Si Hülsen consent à ma demande, je souhaite que son appel te trouve encore bien disposé pour moi: je sais combien est grand ce nouveau sacrifice que je te demande, et qu'il t'en coûtera de te l'imposer; mais ma confiance en ton amitié me fait tout oser!

Que Hülsen, qui sans doute ne m'écrira pas lui-même, me réponde par ton entremise; ensuite réponds-moi aussi que tu te dévoues volontiers pour moi!!!

Tu as probablement entendu parler du beau succès du «Tannhæuser» à Breslau.

Mais pas un mot de plus aujourd'hui! Très énervé comme je le suis, je ne trouverais à dire que des fadaises.

Bientôt je t'écrirerai mieux et longuement!

Mes meilleures salutations à H.; adieu et n'en veuille pas trop à l'ami qui ne cesse pas de te tourmenter.

Zurich, le 13 octobre 1852. Richard Wagner.

88.

Mon cher ami, il faut que je t'écrive, et je suis si ennuyé de ce que j'ai à t'écrire que j'aimerais mieux ne pas prendre la plume du tout. *Hülsen* m'a répondu par une fin de non-recevoir: tu trouveras sa lettre ci-incluse. Il ne se doute pas de ce dont il s'agit, et je n'arriverai jamais à lui en donner une idée. Ce Hülsen est un homme personnellement on ne peut mieux disposé, mais il ne connaît pas le premier mot de l'entreprise qu'il doit diriger: il me parle du «Tannhæuser» comme il parlerait à *Flotow* de «Martha». C'est par trop dégoûtant! Je vois bien à présent que j'ai commis une grande faute: tout d'abord j'aurais dû exiger, comme première et unique condition, que tout ce qui concerne la représentation du «Tannhæuser» fût confié *à toi* seul. Mais je m'explique maintenant comment il s'est fait que je ne me sois pas avisé de cet expédient. Les premières nouvelles venues de Berlin au sujet de «Tannhæuser» m'ont tout bonnement effrayé: je n'avais confiance en rien dans ce pays-là, et mon instinct me conseillait de ne pas m'embarquer dans cette galère. Tout de suite je pensai bien à toi comme unique garantie; mais j'avais d'abord à m'assurer que tu consentirais à te charger du «Tannhæuser» à Berlin. Je ne voulais en quelque sorte que gagner du temps en envoyant à Berlin ma demande de 1000 thaler, qui avait pour but de faire traîner la chose, et immédiatement je t'écrivis pour te demander de la manière la plus pressante si tu voulais t'intéresser à cette affaire. En même temps que ta réponse affir-

mative, je reçus de Berlin la nouvelle que la représentation du «Tannhæuser» était ajournée et renvoyée à l'année prochaine; comme j'étais d'avis que ma nièce devait quitter Berlin dès la fin de février, je considérai cette représentation comme ne pouvant *plus du tout* avoir lieu, et je chargeai mon frère de redemander la partition, du moment que Hülsen ne pourrait pas me garantir *dix* représentations pour cet hiver. Je croyais la question définitivement enterrée lorsque je reçus pour réponse que ma nièce resterait jusqu'à la fin de mai, et que Hülsen s'engageait à faire jouer mon opéra six fois dans le premier mois. Voilà donc la possibilité de la représentation du «Tannhæuser» à Berlin rétablie, alors que je n'y croyais plus. Mais dans l'intervalle j'avais bien vu, par tout ce que m'avaient dit Hülsen et mon frère, que ces gens-là ont si peu l'idée de ce qu'il y a d'essentiel et d'important pour moi dans mon dessein, qu'avec toutes leurs idées ils sortaient si peu de l'ornière de la routine, que j'avais à craindre que mon désir de te faire venir à Berlin ne fût pas du tout compris par eux. J'avoue que j'eus quelque peine à me décider! Enfin j'écris à Hülsen lui-même à propos de cette affaire, et cela en termes aussi clairs, aussi pressants, aussi bien sentis, aussi encourageants que possible. J'appelai d'avance ton attention sur ce fait que l'hostilité des chefs d'orchestre de Berlin (qui sont gens tout à fait nuls), hostilité qu'on avait pu mettre en avant, était une quantité négligeable à côté des sympathies que tu me créerais de tous les côtés; bref, je lui écrivis de telle façon que je ne pourrais plus croire à la possibilité d'un refus. Or, lis sa réponse et convaincs-toi que j'ai eu une fois de plus mon sort habituel, c'est-à-dire que j'ai évoqué toute mon âme pour que cette évocation reste sans écho. En ce moment je me demande ce que je dois faire. Tout planter là, réclamer carrément la partition, voilà ce que j'aimerais le mieux! Je n'ai pas encore répondu une ligne à Hülsen ni à H.; quel est ton avis? Ou bien dois-je tout accepter avec indifférence? m'amuser si je gagne 100 thaler à cette affaire, acheter du champagne et tourner le dos au monde? C'est *lamentable!*

Ma déchéance devient de jour en jour de plus profonde: je vis d'une vie *misérable plus que je ne saurais dire.* J'ignore absolument ce que c'est que jouir réellement de la vie; pour moi la «jouissance de la vie, de *l'amour*» n'est qu'une affaire d'imagination, non d'expérience. Il m'a donc fallu refouler mon cœur dans mon cerveau et ne plus mener qu'une vie artificielle. Je ne puis plus vivre que comme «artiste»; c'est dans l'artiste que s'est fondu »l'homme» tout entier.

Si je pouvais avant tout *te* voir une fois à Weimar, et assister parfois à la représentation de mes opéras, peut-être guérirais-je encore. Je trouverais ainsi un excitant, un stimulant pour ma vie d'artiste; peut-être aussi entendrais-je çà et là un mot d'affection; mais vivre comme je vis ici?? Ici il faut que je périsse à bref délai, et tout, oui, tout viendra trop *tard*, hélas! trop *tard!!* Voilà la situation!

Déjà maintenant aucune *nouvelle* ne peut plus me faire plaisir. Si j'étais vain et ambitieux, cela irait encore; mais étant comme je suis, rien «d'écrit» ne peut plus m'affecter agréablement. Tout cela vient trop tard!

Or que faire? Faut-il demander grâce au roi de Saxe ou plutôt à ses ministres? m'humilier et dire que je me repens? Qui pourrait me demander *cela*?

Toi, mon unique ami, l'ami le plus cher que je possède, toi qui es pour moi mon souverain, mon univers, tout réuni, aie pitié de moi!

Mais du calme, du calme!

Je veux te parler de l'ouverture de «Faust». Tu m'as joliment pris en flagrant délit de mensonge, moi qui voulais me persuader que j'avais écrit une «ouverture de Faust»! Tu as fort bien démêlé par où cela pèche: ce qui y manque, c'est la femme! Mais peut-être comprendrais-tu bien vite mon poème musical si je l'appelais «Faust dans la solitude»!

Je voulais écrire autrefois toute une symphonie de «Faust»: la première partie (celle qui est achevée) était précisément «Faust dans la solitude», le Faust qui désire, qui désespère, qui maudit; le «féminin» lui apparaît simplement comme l'image née de son désir, mais non dans sa divine réalité:

et c'est justement cette image insuffisante de ce qu'il désire qu'il brise dans l'excès de son désespoir. C'était la seconde partie seulement qui devait présenter Marguerite, la femme. J'avais déjà le thème voulu, mais ce n'était qu'un thème, le tout en resta là, et j'écrivis mon «Vaisseau fantôme». Voilà toute l'explication! Si, par un reste de faiblesse et de vanité, je veux ne pas laisser périr tout à fait la composition de «Faust», j'ai assurément à la retoucher un peu, mais en me bornant à la modulation instrumentale. Il est impossible d'introduire encore le thème que tu proposes: naturellement il faudrait donc faire une composition toute nouvelle, ce dont je n'ai pas envie. Si je publie la symphonie, je lui donnerai le titre qui lui convient: «Faust dans la solitude» ou «Faust solitaire», composition pour orchestre.

La semaine dernière, j'ai terminé mes nouveaux poèmes pour les deux «Siegfried» ; mais il faut que je retouche encore une fois les deux pièces antérieures, «le Jeune Siegfried» et «La Mort de Siegfried», car il est devenu nécessaire d'y faire des changements considérables. Je n'aurai pas tout à fait achevé ce travail avant la fin de l'année. Le titre complet est «*L'anneau du Nibelung*», solennité dramatique en trois jours et une veille. Veille: «*L'Or du Rhin*». Premier jour: «*La Walkyrie*». Second jour: «*Le Jeune Siegfried*». Troisième jour: «*La Mort de Siegfried*». Quel sera le sort de cette œuvre, qui est l'expression poétique de ma vie et de tout ce que je suis, de tout ce que je sens? Il m'est impossible de le prévoir; mais ce qui est certain, c'est que si l'Allemagne tarde à me rouvrir ses portes, s'il faut que je reste désormais sans aliment, sans stimulant pour mon existence d'artiste, l'instinct de la conservation animale me poussera à *renoncer pour jamais à l'art.* De quel côté me tournerai-je alors pour subsister? Je l'ignore; mais je ne ferai pas la musique des «Nibelungen», et seul un homme sans cœur pourrait me demander de rester plus longtemps l'esclave de mon art.

Ah! je retombe toujours dans la note douloureuse qui forme le fond de cette lettre! Peut-être je commets ainsi

une grande grossièreté, car peut-être aurais-tu eu besoin d'être remonté par moi! Pardonne-moi si je ne t'apporte aujourd'hui que la désolation: je ne sais plus feindre et — me méprise pour cela qui voudra — je crie mon chagrin à l'univers et ne fais plus mystère de mon malheur! A quoi me servirait de te mentir? Mais pense donc à une chose, si tout le reste doit être impossible pour toujours: tâche de faire en sorte que nous arrivions à nous voir l'été prochain! Songe que c'est là une *nécessité* absolue, qu'il n'y a pas de Dieu qui puisse t'empêcher de venir auprès de moi, puisque la police (incline-toi bien bas!) m'empêche de venir auprès de toi! Promets-moi tout à fait positivement dans ta prochaine lettre que tu viendras! Promets-le-moi!

Alors nous verrons comment je tiendrai jusque-là!!

Adieu. Sois indulgent pour moi! Salue H. et prends la vie gaiement; peut-être seras-tu bientôt débarassé de moi!!

Adieu et écris bientôt A ton

Zurich, le 9 novembre 1852. Richard Wagner.

89.

Mon cher ami, j'attends avec une vive impatience une lettre de toi!

Aujourd'hui je me contenterai de t'adresser une *instante* prière: fais donc envoyer *au plus tôt à Uhlig*, à Dresde, les partitions du «Vaisseau fantôme» d'après lesquelles celle de Weimar a été rectifiée. A *Breslau* on attend aussi depuis très longtemps un exemplaire à établir également d'après ces partitions. Je t'en prie, je t'en prie, occupe-toi de cela *immédiatement*. La semaine prochaine tu recevras mes observations sur la représentation du «Vaisseau fantôme». Adieu et garde un souvenir affectueux à ton

22 décembre 1852. Richard Wagner.

90.

Mon très cher ami, si, par suite d'un retard quelconque, la partition modèle du «Vaisseau fantôme» n'est pas encore partie pour Dresde, ces lignes serviront à t'informer du grand embarras dans lequel je me trouve dès aujourd'hui vis-à-vis du second théâtre (Schwérin) par le fait que je ne puis pas lui envoyer la partition qu'il demande instamment. Je regrette sincèrement d'être obligé de t'importuner de «questions d'affaires» de ce genre; mais quel autre que toi pourrais-je importuner à Weimar?

J'attends avec une impatience inexprimable une lettre de toi.

Tout à toi

24 décembre 1852.

Richard Wagner.

91.

Pardonne-moi, très cher ami, mon long silence. C'est pour moi un bien vif chagrin de pouvoir si peu de chose pour toi! Ta dernière lettre (qui date de six semaines environ) m'a fait sentir si profondément ta peine et ta détresse! J'ai versé des larmes amères sur tes maux et sur tes blessures. Souffrir et patienter, voilà malheureusement le seul palliatif qui te soit offert. Quel triste lot pour un ami de ne pouvoir dire que cela! Je ne te parle pas de tout ce que j'ai à supporter d'attristant et de désagréable; je n'y pense pas non plus; aujourd'hui je veux avant tout te dire quelque chose qui te fera plaisir: c'est que je viendrai te voir dans le courant de l'été prochain (probablement en juin). Je ne pourrai pas rester longtemps à Zurich, où rien d'autre ne m'attire en ce moment que toi. Il est possible, *quoiqu'on ne doive pas encore en parler,* qu'au retour je dirige à Carlsruhe une sorte de festival; peux-tu jusque-là me préparer une composition d'orchestre dans ce but? Peut-être pourrai-je prendre ton ouverture de «Faust», car je serais bien aise de faire exécuter, outre ton ouverture de «Tannhæuser», un autre ouvrage de toi.

Édouard Devrient m'a écrit il y a quelques jours que le comte de Leiningen, maréchal de la cour, avec lequel je suis en relations d'amitié, lui avait parlé du projet d'une fête musicale que je serais appelé à diriger. Il est à prévoir qu'on trouvera à Carlsruhe des ressources sérieuses pour cela; mais pour le moment cela doit rester un mystère pour le public et pour les journaux. Écris-moi à l'occasion au sujet de quelques morceaux que tu me recommanderais. Je songe entre autres à la *Missa solemnis* (en ré majeur) de Beethoven; mais je n'aimerais pas à répéter la neuvième symphonie, pour ne pas donner une seconde édition *in extenso* du programme de Ballenstedt.

La nouvelle, donnée par plusieurs journaux, de mon départ de Weimar et de mon installation à Paris, est tout à fait dénuée de fondement. Je reste ici et ne puis faire autre chose que rester ici. Tu peux facilement deviner ce qui me détermine à cette résolution, que j'ai prise après mûre réflexion. J'ai avant tout à remplir fidèlement un devoir sérieux. Dans ce sentiment de l'amour le plus profond et le plus constant, auquel je crois de toute mon âme, il faut que ma vie extérieure s'épanouisse ou qu'elle sombre; que Dieu soutienne ma loyale volonté!

Où en es-tu de tes «Nibelungen»? Quelle joie ce sera pour moi d'apprendre à connaître ton œuvre directement par toi! Pour l'amour de Dieu, ne te laisse pas détourner de ton entreprise et continue hardiment à *forger tes ailes!*

Tout est éphémère, la parole de Dieu est seule éternelle; or, la parole de Dieu se révèle dans les créations du génie.

Hier a eu lieu une représentation de ton «Tannhæuser» (avec salle *comble*, abonnements suspendus). On avait pour la circonstance peint un nouveau décor pour la fin de la seconde partie; pour la première fois aussi j'ai fait exécuter sans coupure tout le finale du second acte (c'est un morceau admirable, magistral!) et la prière entière d'Élisabeth au troisième acte. L'effet a été extraordinaire, et je crois que tu ne serais pas mécontent de l'exécution dans son ensemble. J'ai à ce propos remporté un triomphe complet, car, mainte-

nant que le succès a été franc et décisif, je puis te dire en toute sincérité que personne ici n'aimait à aborder l'étude fatigante du finale et à rétablir la fin de la seconde partie, et qu'il a fallu perdre plusieurs mois en pourparlers au sujet de ce changement. A quoi bon un autre «Tannhæuser», disait-on, que celui auquel nous sommes habitués? Wagner lui-même a approuvé les coupures faites à Dresde et reconnu qu'elles étaient avantageuses pour l'exécution de l'œuvre; plusieurs personnes, qui avaient vu jouer le «Tannhæuser» à Dresde, ont déclaré nettement que chez nous la représentation était bien meilleure, et qu'elle ne pourrait que perdre par la nouvelle fin du second acte et par le maintien du finale entier, etc.

A tous ces excellents arguments j'ai fait constamment la même réponse, disant que

> «C'est pour Weimar un devoir et une question d'honneur d'arriver peu à peu à donner les œuvres de Wagner d'une manière aussi conforme que possible aux vœux et aux intentions du compositeur.»

Et voilà qu'en dépit de tous les bavardages antérieurs le succès non équivoque d'hier est venu me donner tout à fait raison. M. de Zigesar a écrit aujourd'hui à Tichatschek pour le prier de venir chanter ici le «Lohengrin» le 26; il lui a offert pour cela des honoraires s'élevant à 50 louis (ce qui est inouï pour Weimar). Presque aussitôt après la première représentation de «Lohengrin» sur notre scène, j'ai envoyé à Tichatschek sa partie, et j'espère qu'il me fera le plaisir de se rendre à notre prière. Je serais bien aise si tu voulais lui écrire directement à ce sujet ou si tu pouvais, par l'entremise d'Uhlig ou de Fischer, le décider à venir ici.

Je suis encore très mécontent en partie de la manière dont «Lohengrin» est donné ici; le principal inconvénient tient à l'acteur chargé du rôle principal, cet acteur qui est encore à naître, comme tu dis. Pour la représentation du 26 février on prépare aussi un nouveau décor (au second acte), car celui qui a servi jusqu'à présent est misérable. Comme tu le sais, il n'a été question de coupures qu'à la

seconde représentation; mais dès la troisième j'ai fait de nouveau représenter l'ouvrage entier sans mutilation. J'ai causé longuement avec Heine et Fischer, qui ont assisté à la dernière représentation donnée à Weimar de ce glorieux drame qui est pour moi le dernier mot de l'art. Si M. de Hülsen ne voulait pas m'éviter à Berlin, je l'aurais probablement déterminé à faire jouer d'abord «Lohengrin»; je le répète, je parie à Berlin tout ce qu'on voudra que «Lohengrin» aura un succès colossal, s'il est représenté fidèlement et joué par des acteurs inspirés, ce à quoi il n'est pas trop difficile d'arriver dans cette ville avec de la bonne volonté et de l'intelligence.

Que M. de Hülsen hésite à m'appeler à Berlin, cela ne me surprend point; mais comme tu m'as honoré de ta confiance, je souffre de ne pouvoir la justifier d'une manière éclatante. La dernière fois que le prince de Prusse a été ici, il m'a parlé de l'intérêt que je prenais à la mise à l'étude de «Lohengrin» à Berlin. Le prince a une haute opinion de toi comme poète et comme musicien, et il m'a semblé s'intéresser au succès de tes œuvres là-bas. Malheureusement mon influence ne va pas plus loin dans cette affaire, et il faut que j'attende tranquillement pour voir à quelle sauce on cuira «Tannhæuser» là-bas. En tout cas attends tranquillement les événements et regarde sans t'émouvoir comment les choses se passent. Si tu as appris d'autres détails sur la représentation du «Tannhæuser» à Berlin, veuille m'en faire part, car ici je ne fais qu'entendre parler de temps à autre de dits et redits qui se contredisent.

As-tu reçu le livre de H. sur «Tannhæuser»? Je m'attendais fort peu à ce qu'il me fût dédié, car depuis plusieurs mois je ne suis plus avec l'auteur sur le même pied d'amitié qu'autrefois. Mais j'irai le revoir demain, et en ton honneur je passerai volontiers l'éponge sur maint désagrément qu'il ma causé.

Le «Vaisseau fantôme» sera envoyé demain à Uhlig. Il m'a été impossible de l'expédier plus tôt, vu que nos copies se font avec une lenteur désespérante. Ce n'est donc pas

moi qu'on peut accuser du retard que cet envoi a subi, car j'ai poussé à la roue journellement. J'ai déjà fait les deux premières répétitions du «Vaisseau fantôme« avec piano seul, et je puis te garantir une représentation réussie pour le 16 février. Après la seconde, celle du 20, on donnera le «Tannhæuser», et le 26 «Lohengrin». Permets-moi de te prier encore une fois d'obtenir de Tichatschek qu'il ne nous fasse pas faux bond à la dernière. Je fonde de grandes espérances sur cette représentation de «Lohengrin», que je ne veux pas laisser avorter avec les moyens dont nous disposons. Du reste, je puis t'affirmer que l'intérêt du public pour le «Lohengrin» est en progrès notable: à chaque représentation les étrangers se font plus nombreux dans notre théâtre, et tu es déjà très populaire dans les différents hôtels de Weimar, où au jour de la représentation de tes opéras il n'est pas facile de trouver un gîte.

J'ai encore une prière à t'adresser.

Sur la demande de H. j'ai arrangé dernièrement pour le piano la marche du «Tannhæuser» et la procession nuptiale (je ne sais pas quel nom donner à ce morceau) du deuxième acte du «Lohengrin», en mi bémol majeur, et j'aimerais bien publier ces deux morceaux. Dis-moi si Meser a encore un droit d'auteur sur les motifs du «Tannhæuser», et s'il faut que je lui demande la permission d'éditer ce numéro chez Hærtel en même temps que l'autre numéro du «Lohengrin». Comme Kistner a déjà imprimé l'«Étoile du soir», je crois que la publication de la marche du «Tannhæuser» chez Hærtel ne souffrira pas de grandes difficultés; je voudrais toutefois être sûr de n'avoir pas de discussions dans la suite, et voilà pourquoi je te demande ce qui en est.
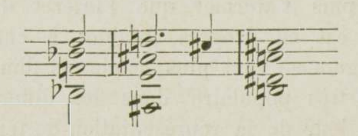
Joachim partira le 1er janvier pour Hanovre en qualité de chef d'orchestre. Un violoniste très capable, un vrai virtuose, Ferd. Laub, est engagé pour notre orchestre.

Je suis heureux de voir que mes notes marginales sur ton ouverture de «Faust» ne te déplaisent pas. Selon moi, l'ouvrage gagnerait encore par quelques *développements.*

Hærtel se chargera volontiers de l'impression, et si à ce

propos tu veux me faire un plaisir, fais-moi cadeau du manuscrit dès qu'on ne s'en servira plus pour la gravure. Cette ouverture a été si longtemps chez moi, et je me suis tout à fait passionné pour elle! Mais dans le cas où tu en aurais déjà disposé, ne te gêne pas pour moi le moins du monde, et fais-moi à l'occasion cadeau d'un autre manuscrit.

Ainsi au revoir enfin dans quelques mois. Je pense avec joie à ce moment. Ma plume s'use horriblement à t'écrire. Un seul accord nous rapproche plus que toutes les phrases du monde.



Continue de m'aimer comme je t'aime, de tout cœur.

27 décembre 1852. F. L.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt ta brochure sur l'exécution du «Tannhæuser»; cette lecture ne sera pas, je l'espère, sans utilité pour notre représentation. Je suis bien aise de voir que je t'ai deviné dans plusieurs indications de mesure et que plus d'une de tes intentions se trouve réalisée ici à l'avance. H. t'écrira prochainement au sujet de la représentation d'hier.

92.

Excellent ami, est-ce que l'*ouverture* et la *péroraison du dernier finale* du «Vaisseau fantôme» n'ont donc pas été remaniées chez vous d'après une partition *spéciale* arrangée par moi l'année dernière? Notamment le *finale* de l'ouverture a été changé entièrement par moi dans l'orchestration; j'ai envoyé l'année dernière à Uhlig la partition qui contenait ce *changement*; il m'a écrit qu'il l'avait expédiée à Weimar en même temps qu'une *autre* (qui contient le remaniement du reste de l'orchestration). Demande donc à H. B. Vous *devez*

les avoir reçues toutes les deux. Cherche donc dans *votre* partition de théâtre: si tu y trouves notamment le *finale* de l'ouverture *refondu*, notamment aussi une mesure nouvelle intercalée page 43, *il est certain* que la partition que vous possédez est également arrangée d'après un *second* exemplaire qui vous a été envoyé, et qui *doit* être encore chez vous. (Car dans la partition de Dresde le finale de l'ouverture n'était remanié que superficiellement [un peu dans les violons]). J'ai maintenant deux choses à te dire: si la *seconde* partition est chez vous, faïs-la envoyer immédiatement, je te prie, à Dresde (au directeur des chœurs, W. *Fischer*); mais si elle n'était pas là, si par hasard Uhlig avait oublié de vous l'expédier, si, par suite, le *finale* de l'ouverture n'avait pas, dans votre partition de théâtre, subi de changements *considérables* (dans l'instrumentation), et si notamment on n'avait pas intercalé *une nouvelle mesure* page 43, fais-*le* savoir immédiatement à *Fischer* pour qu'il mette encore à ton service le matériel nécessaire pour faire les retouches voulues et y introduire cet *important* changement. (Je vais lui envoyer la partition du théâtre *d'ici* où, je l'espère du moins, la chose est rectifiée).

Je répondrai prochainement à ta bonne lettre de l'autre jour, qui est si importante pour moi, et j'espère que ma réponse te satisfera. Je me borne aujourd'hui à te parler en courant de la question ci-dessus!

Adieu. Toujours à toi

Zurich, le 8 janvier 1853. Richard Wagner.

93.

Très cher ami, après beaucoup d'informations, de réflexions et de recherches, voici ce que j'ai trouvé relativement à la question des partitions du «Vaisseau fantôme».

La partition avec le finale corrigé dans l'ouverture et à la fin de l'opéra est celle que tu m'as laissée ici à titre de cadeau. Je ne songeais nullement à m'en servir jamais pour la représentation d'ici; j'écrivis donc à Uhlig (dont la mort a

affecté si douloureusement H. ainsi que moi), peu de temps avant sa mort, qu'il s'était trompé en demandant la restitution de deux partitions de théâtre d'ici, attendu qu'il nous en fallait *une* ici et que l'autre lui avait été envoyée. Uhlig semble avoir ignoré qu'un exemplaire des trois partitions qui se sont trouvées ici pendant quelque temps, était ma propriété personnelle et que, de mon côté, je ne pouvais admettre qu'il désignât mon exemplaire comme étant une partition de théâtre. La confusion qui avait eu lieu autrefois à Dresde à propos des envois et des renvois de la partition du «Vaisseau fantôme», me faisait supposer qu'Uhlig s'était embrouillé une seconde fois. Ta lettre d'aujourd'hui explique tout; je te promets que d'ici à demain soir cette partition de théâtre sera rectifiée exactement d'après mon exemplaire, et qu'après-demain j'enverrai mon exemplaire à Fischer (avec le nouveau finale de l'ouverture corrigé, etc.). Tu peux être tranquille à cet égard et te servir de cette partition à ton gré.

Veuille bien excuser ces retards. Le directeur de la musique Gœtze, qui est chargé de ces arrangements de partitions, a été très distrait de son travail dans les derniers mois . . . , et ce n'est que depuis ta lettre que je vois clair dans cette affaire: tu veux disposer de mon exemplaire, j'y souscris de tout cœur.

Je suis *nunc et semper* Ton fidèle et dévoué

12 janvier 1853. Franz Liszt.

J'ai bien reçu tes observations sur l'exécution du «Vaisseau fantôme», et je les ai déjà communiquées au personnel des chanteurs.

Adieu, et que le ciel répande ses bénédictions sur toi!

94.

Mon cher Liszt, ce n'est pas encore aujourd'hui que tu recevras la vraie réponse à ta longue lettre de l'autre jour; cette réponse, je me la réserve à bonne intention. Pourtant il faut que je te dise vite quelque chose! Hier j'ai

appris de Berlin par ma nièce que dans cette ville il n'y a pas encore à songer au «Tannhæuser», et qu'on y donnera d'abord le «Lac des Fées» et «l'Indra» de *Flotow.* (En dernier lieu Hülsen avait consenti à mettre à l'étude le «Tannhæuser» immédiatement après l'anniversaire de la naissance de la reine [13 novembre 1852].)

J'ai déclaré que je regardais ce manque d'égards comme une offense, que je considérais toutes les négociations antérieures comme rompues et que je réclamais le renvoi immédiat de la partition. Cela m'a soulagé; me voilà, grâce à Hülsen, dispensé de faire toutes les concessions que j'avais promises.

A présent, très cher, parlons de la chose principale. J'accepte ton offre généreuse: je remettrai uniquement entre *tes* mains mes rapports ultérieurs avec Berlin. Hülsen pourra me repondre ce qu'il voudra; il pourra même m'offrir de donner le «Tannhæuser» *immédiatement*: je suis décidé à lui répondre que dans ma position actuelle je me sens hors d'état de me mettre à la tête d'une affaire aussi importante que celle de la représentation de mes opéràs à Berlin, et que, par suite, je le renvoie *une fois pour toutes*, pour tout ce qui concerne une exécution quelconque de mes œuvres, à *toi* qui as plein pouvoir de faire en mon nom ce qu'il te plaira. Ainsi soit-il; maintenant je te prie d'agir sur ce point comme tu le trouveras bon. Mais je crois que le plus sage serait de ne plus jamais entrer en pourparlers avec Hülsen; c'est un instrument absolument inerte! Par contre, tu préféreras, je pense, continuer à t'entendre uniquement avec le prince et la princesse de Prusse. J'ai été enchanté que le prince de Prusse lui-même ait compris tout de suite que ta *direction personnelle* était inséparable aujourd'hui d'une exécution décisive de mes opéras.

Voilà donc aussi la seule base sur laquelle repose désormais la possibilité d'une représentation, soit du «Tannhæuser», soit du «Lohengrin», à Berlin. Sans ta direction c'est à peine si je donnerais mon assentiment à toi-même. Il s'agit donc de prendre patience.

Assurément la perspective de belles recettes à faire pour Pâques prochain m'avait assez bien disposé en faveur du projet de Berlin; ma foi, je n'aurais pas été fâché, pauvre diable que je suis, d'avoir une fois quelques milliers de francs dans ma poche, pour pouvoir sortir un peu de mon affreux découragement et m'offrir quelques distractions et quelques délassements en allant faire un voyage, soit à Paris, soit en Italie. Cependant il faut que je fasse mon deuil même de cela, et je reste comme toujours voué au *renoncement*, à la *privation!* Mais pour me dédommager de tout ce que je perds, je serai enfin réconforté cet été par l'indicible joie de *te* revoir: crois-moi, cela répare tout!

Mais restons dans la question. Ainsi il faudra du temps; cependant tu réussiras peut-être à obtenir par l'entremise du prince et de la princesse qu'on te prie et qu'on te charge de faire exécuter mes *deux* derniers opéras à Berlin dès l'hiver de cette année. Dans ce cas tu commenceras bien par le «Tannhæuser», je suppose. Cet ordre-ci me paraît plus naturel; on pourrait donner à la première représentation le «Tannhæuser», et aussitôt après le «Lohengrin». On ne pourrait assurément compter sur ma nièce pour cela, car l'hiver prochain elle sera à Paris; mais, en somme, il n'y a pas grand mal à cela: le rôle d'Élisabeth n'est pas de première importance dans ce cas et, en ce qui concerne «Lohengrin», je suis même acculé à un dilemme dont il est peut-être difficile de sortir. Sans doute il y a six ans j'avais destiné le rôle d'*Elsa* à ma nièce; *aujourd'hui* elle m'aurait rendu de meilleurs services dans celui d'*Ortrude.*

Ainsi décide; je souscris à tout. A partir de ce jour je n'ai plus rien à débattre avec Berlin.

Les gens de Leipzig ont aussi fait amende honorable: ils ont déjà capitulé avec moi par l'intermédiaire des Hærtel. La représentation aura bientôt lieu sur leur scène, je pense. Pourrais-tu à l'occasion la surveiller un peu?

Francfort va donner samedi prochain; le chef d'orchestre m'a écrit pour me dire qu'il compte sur un succès. Nous verrons bien!

J'ai écrit à *Lüttichau* et l'ai prié de ne pas donner «*Lohengrin*» en ce moment, parce qu'aucun de ses chefs d'orchestre ne m'inspire assez de confiance.

Je ne puis malheureusement pas écrire à T.; celui-ci m'en veut à mort à cause de mes instructions pour l'exécution du «Tannhæuser». Naturellement il ne peut pas me comprendre.

Tâche donc de régler la question du finale de l'ouverture du «Vaisseau fantôme». Dans le cas où *l'une* des partitions se serait perdue (ce qui serait une perte assez sensible pour moi), mande-le à Fischer, qui te fournira le finale; mais *ne va pas* donner l'ouverture sans ce remaniement.

Je t'envoie encore par ce courrier une autre modification; tu verras tout de suite à quel endroit elle s'applique. Dans ce passage les cuivres et les timbales produisaient un effet trop brutal, trop matériel; il faut qu'on s'effraie du cri poussé par Senta à la vue du fantôme, mais non du bruit des timbales et des cuivres. Ainsi que Dieu te garde pour aujourd'hui; bientôt tu recevras d'autres nouvelles de moi!

Adieu; aime-moi bien, et sois bon pour Ton

Zurich, le 13 janvier 1853. Richard Wagner.

95.

Excellent ami, je ne saurais te remercier de ton présent plus que royal qu'en l'acceptant avec la joie la plus vive et la plus profonde, avec un sentiment quasi religieux. Tu dois sentir mieux que personne quelle impression a ressentie mon être tout entier à la réception de tes dons merveilleux; aussi j'ai salué de larmes abondantes les trois partitions! Jadis les Florentins ont porté la Madone de Cimabue en triomphe, au son de cloches, à travers la ville; que ne m'est-il donné de pouvoir célébrer une fête semblable en ton honneur et en l'honneur de tes œuvres! En attendant, les trois partitions reposeront chez moi dans une niche toute spéciale, et quand je viendrai te voir, je te raconterai d'autres détails sur ce sujet.

Avant tout il faut que les trois ouvrages soient exécutés convenablement ici. Tous les changements que tu as faits

dans la partition du «Vaisseau fantôme» sont transcrits exactement dans les parties; quant au pizzicato que tu m'as envoyé dernièrement,

je ne l'oublierai pas. Tichatschek avait accepté l'offre de Zigesar. Mais Lüttichau ne peut pas lui accorder de congé pour la fin de février. Par conséquent, il nous faut attendre une autre occasion; c'est Beck qui chantera le «Lohengrin» et le «Tannhæuser». *Brendel* et quelques autres journaux parleront probablement de ces représentations. Le «Vaisseau fantôme» ne présente à notre personnel, qui est maintenant bien stylé, que des difficultés peu sérieuses, et je me promets une représentation relativement meilleure que celle du «Tannhæuser» et du «Lohengrin». Celui-ci marche, d'ailleurs, infiniment mieux qu'aux quatres premières représentations; en somme, on ne peut pas en être mécontent. Au milieu du mois de mai le ténor nouvellement engagé, le docteur Lieber, débutera ici, et je ne manquerai pas de lui faire étudier convenablement et de lui chanter les trois rôles. On me dit qu'il a une voix magnifique et qu'il ne demande pas mieux que de suivre notre voie.

Il faut en tout cas que je reste à Weimar jusqu'à la fin de mai, malgré le besoin que j'éprouve de te revoir. Les fêtes du mariage de la princesse Amélie (la fille du duc Bernard, frère de notre grand-duc) avec le prince Henri des Pays-Bas, frère du roi des Pays-Bas et de notre grande-duchesse héritière, auront lieu au mois de mai; probablement on donnera à cette occasion «Lohengrin» ou «Tannhæuser», ainsi qu'un grand concert avec orchestre dans la salle du château.

Tu recevras les honoraires du «Vaisseau fantôme» aussitôt après la première représentation (à peu près le 20 février). Où en sommes-nous avec Berlin? Hülsen a-t-il répondu à ta

dernière lettre, et dans quel sens? Dans le cas où l'affaire prendrait la tournure que tu me dis, tu pourras compter entièrement sur moi; ta confiance ne sera pas trompée. Ton mécontentement au sujet des retards apportés à la représentation du «Tannhæuser» est très compréhensible, et à mon avis tu as bien fait de redemander la partition. Fera-t-on droit à ta réclamation? C'est une autre question.

Nous allons voir comment nous arriverons le plus tranquillement et le plus sûrement à notre but. Je n'ai pas besoin de te répéter que j'ai fort à cœur de justifier la confiance dont tu m'honores; mais je désire ardemment te le prouver aussitôt que possible par des faits.

Encore une fois, je te dis merci de toute mon âme et reste invariablement Ton fidèle et dévoué

Weimar, le 23 janvier 1853. F. Liszt.

96.

Mon très cher ami, voici des nouvelles à foison. Tu le vois, mon poème est terminé; le voilà donc composé et imprimé, et cela à mes frais et en peu d'exemplaires seulement, que je veux offrir à mes amis afin que, si je viens à mourir pendant que je continuerai ce travail, ils aient reçu mon legs à l'avance. Quiconque me connaît, ne manquera pas de me regarder encore comme très prodigue en me voyant faire cette énorme dépense: soit! Le monde proprement dit se montre si pingre à mon égard qu'il ne me donne nulle envie de l'imiter. Ainsi c'est avec une certaine satisfaction mêlée d'inquiétude que j'ai fait faire en cachette (afin de n'être pas arrêté par les représentations qu'on aurait pu me faire) cette impression (dont tu trouveras la tendance précise indiquée dans une notice qui la précède); j'en ai fait tirer un petit nombre d'exemplaires seulement, et je commence par t'en envoyer un paquet, avec prière d'en faire l'emploi que je vais te dire. Des trois exemplaires avec reliure de luxe tu voudras bien accepter le *premier* à titre de cadeau. Quant au *second*, je l'ai destiné à la grande-duchesse pour sa fête. Dis-lui que j'ai appris qu'elle était souffrante et qu'elle ne

pourra guère paraître en public le jour de sa fête; comme elle ne pourra donc pas aller entendre le «Vaisseau fantôme» au théâtre, qu'elle daigne, en échange, jeter un regard sur mon dernier ouvrage. Dans le cas où cet opéra n'aurait pas le don de lui plaire d'un bout à l'autre, je croirais pourtant pouvoir affirmer que jamais encore *la femme* n'a été l'objet d'une glorification comme celle que trouveront dans mon poème tous ceux qui le comprennent. Pour le *troisième* exemplaire de luxe, j'en ferai hommage à la princesse de Prusse.

Heureusement il m'a été encore possible d'obtenir que la composition, l'impression et la reliure fussent achevées en temps utile; je suppose donc que rien ne s'opposera à ce que tu remettes mon cadeau le 16. Sur les autres exemplaires que j'ai ajoutés à mon envoi, je te prie d'en garder *deux* à ta disposition, pour les prêter à qui tu voudras: à ce propos je te demande surtout de penser bientôt à *A. Stahr*, à qui j'envoie mes meilleures salutations (car il a été le premier homme de lettres qui m'ait considéré comme poète!).

Remets en mon nom un *troisième* exemplaire à M. *de Zigesar*, et fais-lui mes meilleures amitiés. En outre, tu trouveras différents paquets adressés:

1° à B.: deux exemplaires, dont un pour lui, l'autre pour mon pauvre ami *Rœckel*.

2° à M. F. M., dont j'ai malheureusement oublié le titre; je me suis réservé pour aujourd'hui le plaisir de répondre à l'aimable envoi qu'il m'a fait dernièrement.

3° à A. F., qui vient de m'écrire qu'elle viendrait à Weimar pour la fête; aie l'obligeance de lui remettre ce paquet, et de faire parvenir les autres à leur adresse.

Si tu trouves, d'autre part, que tu pourrais très bien placer quelques exemplaires et faire vraiment plaisir à quelques personnes, veuille me le faire savoir sans retard: je garde quelques exemplaires par devers moi pour ce cas et pour d'autres semblables.

Quant au poème lui-même, je ne veux ni ne puis t'en dire davantage maintenant. Si tu trouves le temps de le lire et de

le savourer, tu te diras toi-même tout ce que je pourrais avoir à te communiquer. Je ne ferai plus de poèmes. Mais ce qui a un grand attrait pour moi, c'est de mettre tout cela en musique; comme forme, la composition musicale est entièrement achevée dans ma tête. Jamais je n'ai été aussi bien d'accord avec moi-même sur l'exécution musicale que je le suis en ce moment et relativement à ce poème. Je n'ai besoin que de trouver *dans la vie le stimulant* nécessaire pour arriver à l'indispensable sérénité d'où jailliront spontanément et allègrement les motifs de mon œuvre. Je t'ai fait entendre déjà une fois des plaintes amères à ce sujet: j'aspirais à être tiré de l'état mortel dans lequel je me trouve ici, à Zurich; je m'enquérais de la possibilité d'obtenir la permission de faire par-ci par-là un petit tour en Allemagne, pour assister à la représentation de mes ouvrages, attendu qu'autrement, ne trouvant ici rien qui stimule, il me faudrait succomber. A ton grand chagrin tu n'as pu répondre là-dessus que par des négations, et tu m'as exhorté à la patience!

Cher et noble ami, songe qu'avec de la patience on arrive tout au plus à conserver la vie toute nue; mais la force et la sève exubérante qui aident à enrichir la vie et à la dépenser en créant, voilà ce que jamais homme n'a puisé dans la patience, c'est-à-dire dans la *privation* absolue. Moi non plus je n'y réussirai pas! Écoute! Tu es si silencieux sur ce point obscur. Dis-moi donc si jamais on a rien fait à Weimar pour me faire obtenir à Dresde la permission de revenir en Allemagne, et à quels obstacles on a bien pu se heurter. Si l'on n'avait épuisé déjà tous les moyens, j'aurais à faire la proposition suivante: la Cour de Weimar m'inviterait à venir passer quelques semaines à Weimar, me ferait délivrer un passeport pour quatre semaines, et demanderait par le ministre plénipotentiaire à Dresde si l'on aurait quelque objection à faire et si par hasard la Saxe demanderait mon extradition. Si cette question était suivie d'une réponse rassurante; si l'on disait, par exemple, que l'on suspendrait pour ce court espace de temps les poursuites dont j'ai été l'objet il y a quatre ans, je pourrais fort bien accourir un beau jour auprès de vous pour

entendre mon «Lohengrin» et retourner tout droit en Suisse pour y attendre *ta visite.* (Dans ce cas je lirais mon poème à la Cour!) Vois donc ce qu'il y a à faire dans l'occurrence! Il *faut* que j'entende une fois «*Lohengrin*»; je ne veux ni ne puis refaire de la musique avant de l'avoir entendu!!

Les théâtres allemands ne me donnent pas non plus de grandes satisfactions en ce moment: partout il y a une anicroche, et il faut que je te confesse que souvent je regrette de tout mon cœur d'avoir consenti à n'importe quelle représentation autre que celle de Weimar. Comme j'avais encore conscience de moi-même, comme je me sentais ferme et fort il y a deux ans, alors que l'idée de la diffusion de mes œuvres ne pouvait pas me venir! Et combien faut-il me sentir brisé, chancelant, instable, livré au caprice de tous les vents, maintenant qu'il me faut voir ces œuvres appréciées dans les journaux tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, sans que jamais elles soient franchement comprises! Je me sens tombé bien bas! Quelle vilenie vient encore de se commettre à Leipzig! Le directeur fait des sacrifices, il renforce l'orchestre, le refond, etc., il croit devoir rentrer bientôt dans ses frais et comme dans un cas exceptionnel il augmente le prix des places: le public enthousiasmé reste à la maison et à la deuxième représentation les acteurs jouent devant les banquettes! Oh! quel effet je me fais vis-à-vis de cette racaille! Mais quel fâcheux, quel répugnant scandale est-ce là! Il est écrit que ma vie ne sera qu'un long déboire!

Tu croyais qu'on ne me renverrait pas de Berlin la partition que j'avais demandée; tu *t'es trompé* cette fois! La partition a été renvoyée immédiatement; ni Hülsen ni personne ne m'a écrit une ligne à ce propos. Quelque fâcheuse que soit cette manière d'agir, parce qu'elle me montre comment on était disposé pour le «Tannhæuser» à Berlin, je ne puis qu'être enchanté de ce résultat, premièrement parce qu'il me montre que dans ces conditions mon opéra (lors même qu'il aurait été donné) eût été perdu, et en second lieu parce que maintenant on a fait table rase et qu'aujourd'hui tout peut être confié exclusivement à tes soins et à ta sollicitude toujours active.
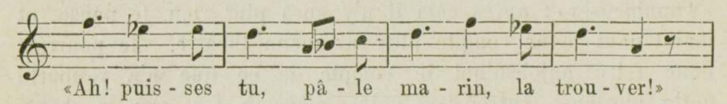
L'affaire de Berlin peut donc être reprise sur nouveaux frais; toute obligation cesse, et tu as désormais les mains entièrement libres, en admettant qu'à partir d'aujourd'hui je remette cette affaire uniquement entre tes mains, que je n'aie plus rien à accorder ni à refuser et que vis-à-vis de Berlin je fasse le mort. *Cassel* a encore demandé la partition du «Tannhæuser» ; après cela il n'y aura plus rien, je pense, et maintenant je ne compte plus sur aucun théâtre. Je pourrais donc faire aujourd'hui le compte de ce que m'a rapporté cette glorieuse entreprise; cela s'élève à fort peu de chose. Grâce à Dieu, la famille R. continue à m'assister; après avoir introduit dans mon intérieur un peu de confortable (dont le besoin se faisait vivement sentir) je serais, sans cet appui, retombé sur la terre nue, condamné à recommencer la lutte pour l'existence et cela grâce au noble intérêt que m'a témoigné la généreuse Allemagne!

Je ne compte plus du tout voir mes opéras se répandre; je devrais même refuser mes pièces à des théâtres comme celui de Munich, etc., où les chefs d'orchestre n'auraient, au bout du compte, pas autre chose à faire qu'à me ruiner totalement! J'ai donc à regretter une fois de plus de m'être abandonné, sur la foi de mon imagination, à un vain espoir!

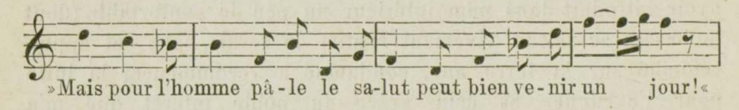
Combien de temps résisterai-je à cette vie morne et désolée? Je n'en sais rien! Au milieu du mois dernier j'étais sur le point de succomber, et je croyais déjà devoir suivre bientôt mon pauvre Uhlig. On me décida à prendre un médecin: celui-ci, qui est un homme très dévoué, très prudent et très consciencieux, me soigne on ne peut mieux. Il vient me voir presque tous les deux jours, et je ne puis qu'approuver le traitement qu'il me fait suivre. Ce qui est certain, c'est que ce ne sera pas sa faute si je ne me remets pas. L'atrophie dans laquelle je vis est trop grande; tous ceux qui m'entouraient sont comme morts pour moi; il m'a fallu survivre à tout et tout rejeter. Je suis dans un désert, je ne vis que de moi, et c'est ainsi qu'il *faut* que je périsse insensiblement! Certainement plus d'un le regrettera un jour; peut-être le roi de Saxe le regrettera-t-il aussi!

Voilà encore que je déraisonne! Laissons cela! Après tout nous n'y changerons rien. La situation est ce qu'elle a toujours été!

Bonne chance pour le «Vaisseau fantôme»! Ce pauvre héros ne me sort pas de la tête en ce moment! J'entends toujours:



C'en est fait de ceci:



Pour moi il n'y a plus d'autre salut que *la mort!* Oh! que je serais heureux si elle venait me frapper sur la mer soulevée par la tempête, et non sur le lit de douleur!!! Oui, c'est dans l'incendie du Walhalla que je voudrais périr! Considère bien mon nouveau poème; il contient le commencement et la fin du monde!

Il faut pourtant que je compose cela prochainement pour les juifs de Francfort et de Leipzig; c'est tout à fait ce qu'il leur faut!

Halte-là! mon épître commence à devenir de plus en plus farouche! Aussi je me hâte de la terminer. Adieu, mon François, toi le seul que je voie se dresser devant moi comme le cœur d'un géant! Infatigable ami, adieu! Et si demain tu fais jouer ta ballade, pense à moi! Je suis assis là solitaire sur mon canapé, regardant fixement la lampe et songeant au grand bonheur que j'ai de t'avoir gagné, *toi*, dans ce misérable monde! Oui, oui, c'est là ce qui me soutient!

Adieu, mon ami! Reçois mes plus tendres salutations!!

A toi,

Zurich, le 11 février 1853. Richard Wagner.

97.

Excellent ami, H. t'a envoyé hier un compte rendu détaillé de la première représentation du «Vaisseau fantôme». L'exécution a été satisfaisante, et le succès a été tel que je pouvais m'y attendre, succès d'enthousiasme et de sympathie. M. et Mme Milde ont fait tout leur possible pour se mettre à la hauteur des rôles du Hollandais et de Senta, et ils y ont pleinement réussi. L'ouverture a rugi et tempêté d'une manière superbe, à tel point que, malgré l'usage qui défend d'applaudir le jour de la fête de Mme la grande-duchesse, les applaudissements et les bravos ont éclaté avec fureur. Notre orchestre est maintenant sur un bon pied, et dès que les cinq ou six nouveaux engagements depuis longtemps proposés par moi seront chose faite, il pourra se vanter de compter parmi les orchestres les plus remarquables de l'Allemagne.

Je t'envoie ci-inclus tes honoraires pour la partition du «Vaisseau fantôme»; M. de Zigesar, de son côté, t'a écrit à ce sujet.

A la représentation d'avant-hier assistaient, en fait d'étrangers de marque: le duc de Cobourg, le duc de Mecklembourg-Schwérin et sa femme, la princesse Charles de Prusse, le prince héritier de Meiningen et sa femme (princesse Charlotte de Prusse), le fils du Prince de Prusse (héritier présomptif du trône), le prince de Sondershausen, plusieurs envoyés extraordinaires de Dresde, le général Wrangel et le prince Pückler-Muskau.

Le roi de Saxe doit venir ici dans quelques semaines; on attend sa visite.

Écris-moi bientôt quel titre je dois donner à la marche du «Tannhæuser» et à la procession du «Lohengrin» (mi bémol, deuxième acte), que H. m'a chargé d'arranger pour piano à l'usage des salons. H. t'a aussi envoyé deux lettres, l'une du comte Tichkiewitz, qui est, dit-on, un admirateur passionné de ton génie. Il m'a écrit peu de temps après la publication de mon article sur «Lohengrin» une lettre très enthou-

siaste, et il vient de faire exécuter à Posen l'ouverture du «Tannhæuser». (Sa famille fait partie de la haute aristocratie de Pologne.) Quant à l'autre lettre, qui est de S. à H., je voulais simplement te la communiquer sans prétendre influencer ta décision en cette affaire. J'ai fait la connaissance de S. à Weimar; mais je ne le connais que très superficiellement . . . et . . . ainsi de suite.

J'appelle particulièrement ton attention sur le post-scriptum (relatif à *Gotha*), que H., sur ma demande, a ajouté hier à sa lettre.

Ce n'est pas encore le moment de te parler de cela en détail, car probablement cela n'aboutira pas; mais en tout cas je te prie, dans l'hypothèse où de Gotha-Cobourg on s'adresserait à toi, de me donner, à moi exclusivement, plein pouvoir de poursuivre cette petite négociation sans te déranger autrement pour cela.

Je te remercie bien cordialement, excellent ami, de toute la joie que me fait éprouver ton «Vaisseau fantôme»; cet été nous en causerons plus longuement à Zurich! Écris bientôt

A ton fidèle

Weimar, le 18 février 1853. F. Liszt.

98.

Cher ami, je viens de recevoir la nouvelle fabuleuse que le directeur du théâtre de *Prague*, après avoir été autorisé par la censure à donner le «Tannhæuser», s'est vu défendre par ordre supérieur de donner cette représentation, c'est-à-dire que cet opéra a été interdit. En tout cas il faut qu'il y ait ici une sottise toute personnelle en jeu. Je voudrais bien venir en aide à ce directeur, et, tout en ruminant le cas, il me vient l'idée, comme toujours quand je suis dans l'embarras, de m'adresser à toi. N'as-tu pas partout ton influence? Si je suis bien renseigné, tu as à Vienne aussi des personnes très puissantes sur lesquelles tu peux agir. Réfléchis donc à qui tu pourras t'adresser pour gagner quelqu'un qui prendrait à cœur de faire lever cette absurde défense! Si cela ne te cause

pas trop d'ennuis, je te prie instamment de régler aussi cette question; tu sais faire tant de choses, toi!

Adieu, très cher. J'aurai bientôt de tes nouvelles, je l'espère. A toi

19 février 1853. Richard Wagner.

(En *Russie*, à Riga, la représentation a été autorisée!!)

99.

Tu es vraiment un homme merveilleux! Et ton poème des «Nibelungen» est certainement ce que tu as créé de plus incroyable jusqu'à ce jour. Dès que tes trois représentations du «Vaisseau fantôme», du «Tannhæuser» et du «Lohengrin» auront eu lieu, je m'enfermerai pendant quelques jours pour lire les quatres poèmes; pour le moment je ne puis trouver une heure de loisir pour cela. Excuse-moi donc si je me borne à te dire aujourd'hui que je suis bien heureux du plaisir que t'ont fait les trois exemplaires imprimés.

J'ai remis à Mme la Grande-duchesse celui qui lui est destiné, et celui de la princesse de Prusse à son frère le grand-duc héritier. Les autres sont également entre les mains des destinataires. Si cela t'est possible, envoie-moi encore trois exemplaires; j'en pourrai faire bon usage.

Je n'ai pas oublié ta lettre; j'espère que d'ici à six semaines je serai assez avancé pour pouvoir te communiquer, à propos de ton retour, une réponse positive et, s'il plaît à Dieu, favorable. Je souffre jusqu'au fond de l'âme d'avoir été obligé jusqu'à présent d'être si *silencieux* vis-à-vis de toi! Mais tu peux être certain que je n'ai pas manqué de faire tout ce qui me paraissait utile et tout ce qui était dans mes moyens. Malheureusement je n'ai que des espérances mêlées de beaucoup de crainte; cependant ce sont des espérances. Loin de moi toute hésitation et toute tiédeur quand il s'agit de te rendre à toi-même! Tu peux donc compter sur ma profonde affection d'ami dans cette circonstance comme en toute autre.

La manière dont tu as tranché la question de Berlin est la meilleure, et il est dans les choses probables que, si tu t'en remets entièrement à moi pour la suite à donner à l'affaire, tu seras content du résultat final. Que «Tannhæuser» et «Lohengrin» soient représentés à Berlin un an plus tôt ou plus tard, cela n'a pas grande importance pour toi; la grande question est de savoir de *quelle façon* ils seront donnés. Tant que tu ne seras pas de retour en Allemagne, je crois pouvoir t'offrir la seule garantie vraiment sérieuse sur ce point, dans les conditions où se trouvent actuellement la musique et le théâtre. Par-dessus le marché Berlin est pour tes œuvres la scène la *plus importante*; de la manière dont elles y prendront dépend plus que de tout le reste toute ta situation future. Du reste, tes réprésentations de Francfort, de Breslau, de Schwérin, de Leipzig, etc., viennent tout à fait à souhait, car elles empêchent la sympathie du public de se refroidir et permettent de forcer les portes de Berlin. Elles ont aussi contribué à poser plus nettement qu'elle ne pouvait l'être jusqu'à présent, la question d'art que soulève l'apparition de tes ouvrages.

Avant tout tâche de recouvrer la santé, très cher ami. Bientôt nous nous promènerons ensemble, et pour cela il faut que tu sois solide et que tu retrouves tes bonnes jambes! Je n'ai pas, d'ailleurs, l'intention de boire de la tisane avec toi à Zurich. Prends donc tes précautions pour que je ne te retrouve pas à l'hôpital!

L'histoire de Prague s'arrangera, je l'espère; je me mets volontiers à ton service pour cela. Un homme très raisonnable et très intelligent, que j'ai appris autrefois à connaître d'assez près à Lemberg, M. de Sacher, est aujourd'hui chef de la police municipale à Prague; c'est à lui que j'aurai à m'adresser pour cette affaire. Écris-moi immédiatement, courrier par courrier, d'où et quand est venue la défense de représenter le «Tannhæuser»; envoie-moi aussi la lettre de la direction de Prague, pour que je sois à même de présenter convenablement la chose. En outre, je connais à Prague d'autres portes auxquelles je pourrais frapper.

Mais avant tout j'ai besoin d'être renseigné plus exactement sur l'état actuel des choses. A toi

Weimar, le 20 février 1853. F. Liszt.

La princesse a lu en entier le premier jour ton «Anneau du Nibelung», et elle en est enthousiasmée.

100.

Excellent ami, je te demande seulement deux mots: dis-moi si tu as reçu enfin *mon envoi parti d'ici le 11 février, avec différents exemplaires de mon nouveau poème:* «L'Anneau du Nibelung».

J'avais espéré qu'il arriverait encore avant le 16; ta lettre ne m'en dit rien! Cela m'inquiète au dernier point, parce que cela me gâte un grand plaisir. Ainsi, un mot! Si je ne reçois rien, il faudra que je réclame à la poste!

Je répondrai ensuite sur tout le reste! A toi

Zurich, le 28 février 1853. R. Wagner.

101.

Mon cher ami, après avoir reçu ta bonne lettre, je m'empresse de t'envoyer purement et simplement ce que m'écrit le directeur du théâtre de Prague, avec la notification de la défense de jouer mon «Tannhæuser»; sa lettre contient tout ce que je sais de l'affaire. Ce serait parfait si tu réussissais à faire lever l'interdiction; elle me tourmente surtout à cause du directeur, qui s'est montré si zélé et si correct dans le cas dont il s'agit. Tous deux nous t'en saurions beaucoup de gré!

Pour que je n'oublie pas la question du titre, je vais de ce pas y répondre de mon mieux. J'ai beau chercher, je ne trouve pas autre chose que ceci: *deux morceaux de «Tannhæuser» et de «Lohengrin»*.

1° «Entrée des hôtes à la Wartbourg».

2° «Marche nuptiale d'Elsa se rendant à la cathédrale».

C'est ainsi que le caractère des morceaux serait le mieux indiqué d'après l'objet représenté par l'auteur.

Je me réjouis fort de voir ces morceaux arrangés par toi pour le piano, et de retrouver dans cet arrangement cette intelligence et cette originalité qui ne te font jamais défaut; surtout je ne me sens on ne peut plus flatté par ton travail.

Moi-même je rumine le projet de réunir ici au mois de mai prochain un orchestre convenable, pour offrir aux gens qui, après tout, aimeraient à entendre un peu de musique de ma façon, un choix caractéristique de morceaux de mes opéras (morceaux non dramatiques, mais purement lyriques). J'ai donc composé le programme suivant: *Pour l'introduction:*

«Marche de la paix, tirée de Rienzi»;

puis:

I. «Vaisseau fantôme»
- A. Ballade de Senta.
- B. Chant des matelots (ut majeur).
- C. Ouverture.

II. «Tannhæuser»
- A. Entrée des hôtes à la Wartbourg.
- B. Pèlerinage de Tannhæuser (c. à d. introduction du troisième acte — complète — et avec programme). Il s'y rattache le chant des pèlerins retournant chez eux (mi bémol majeur).
- C. Ouverture.

III. «Lohengrin»
- A. Prélude instrumental.
- B. Toute la scène du chœur d'hommes du second acte, à partir du chant du guetteur, qui se fait entendre (en ré majeur) aussitôt après la fin du grand prélude (en la majeur) et qui des hauteurs ramène à la terre. A cette partie se rattache (par une transition particulière) la marche nuptiale d'Elsa (avec un final particulier en mi bémol majeur).

C. Musique nuptiale. (Introduction au troisième acte.) Chant nuptial, puis répétition de la musique nuptiale (sol majeur). (C'est le morceau de clôture.)

Je n'entreprends tout cela que pour avoir une occasion d'entendre quelque chose du «Lohengrin». Je renoncerais volontiers à ce succédané si je pouvais entendre *une fois* le véritable «Lohengrin»!

Eh bien! n'as-tu pas . . . des espérances? Cela me fait soupirer pour toi et pour moi!

Mais tout cela m'entraîne trop loin, étant donné le but que je me propose en écrivant à la hâte ces lignes.

J'espère pouvoir écrire demain aussi à Zigesar; j'ai à le remercier d'un cadeau extrêmement riche qu'il m'a fait pour le «Vaisseau fantôme». Il faut que j'avoue à ma honte que ce cadeau est arrivé à point, encore qu'il me rappelât d'une manière un peu singulière que c'est aux frais de l'ami Liszt que j'ai été voir l'année dernière les îles du Lac Majeur! Oui, mon Dieu! je resterai éternellement un gueux! Pourquoi t'occuper encore de moi?

(Dans la scène des fantômes du troisième acte du «Vaisseau fantôme» tu aurais dû biffer hardiment.)

Mes meilleurs remercîments à Mme la princesse pour l'empressement qu'elle met à vouloir connaître mon poème; si je pouvais vous le LIRE, je serais hors d'inquiétude.

Je t'enverrai également ces jours-ci les trois exemplaires.

Adieu pour aujourd'hui, mon cher, mon bon ami.

A toi

Zurich, le 3 mars 1853. Richard Wagner.

102.

Mon très cher ami, *sur un point* je désire sérieusement que tu me comprennes bien:

Si ta prodigieuse ténacité d'ami réussissait jamais à me rouvrir les portes de l'Allemagne, sois certain que j'userais de cette faveur uniquement pour aller par-ci par-là à *Weimar*

vivre un peu de temps de votre vie et assister parfois à une exécution décisive de mes opéras. J'ai besoin de cela; c'est pour moi une condition nécessaire de mon existence, et c'est ce dont je suis privé maintenant, privation dont je souffre d'une manière atroce! Jamais je n'en tirerais aucun autre avantage; jamais je ne reviendrais en Allemagne pour m'y établir à demeure; je garderais, au contraire, pour y vivre ou plutôt pour y travailler, le paisible et beau pays de Suisse, la Suisse qui m'est devenue si chère par les beautés qu'elle tient de la nature. Je sens fort bien jusqu'à quel point je suis devenu incapable de cette tension continue que me commanderait le contact constant et régulier du *public*: après chacune de ces explosions, dont j'ai même besoin de temps à autre, il me faudrait pour des travaux productifs le calme le plus profond, un repos illimité tel que je le trouve ici. Je ne pourrais donc jamais accepter de reprendre une situation durable en Allemagne; d'ailleurs, cela ne s'accorderait nullement avec mes idées et avec les expériences que j'ai faites.

Par contre, comme je l'ai déjà dit, une excursion temporaire, faite pour les motifs indiqués plus haut, est désormais indispensable pour moi. C'est la pluie dont j'ai besoin si ma plante ne doit pas se dessécher et dépérir, je ne puis vivre que dans les extrêmes, c'est-à-dire dans l'activité et l'excitation et... dans le repos le plus complet.

Il est un autre point sur lequel j'ai déjà réfléchi: quelle attitude aurais-je à prendre, par exemple, vis-à-vis de *Berlin*, dans le cas où l'on me permettrait de revenir jusque là? Tout bien pesé, je suis arrivé à la conclusion que voici: c'est que même *alors* je te prierais instamment de te charger de l'exécution de mon opéra dans cette ville.

J'ai fait représenter deux fois à Berlin un de mes opéras, et chaque fois l'expérience a été malheureuse. Cette fois-ci je préfèrerais donc te laisser à toi seul la conduite de l'entreprise; tout au plus aimerais-je me délecter à te voir à l'œuvre en gardant l'incognito. En tout cas tu es seul à même de profiter des circonstances et de tes relations personnelles pour me les rendre aussi favorables que cela est absolument néces-

saire; *moi*, par contre, je ne ferais que tout gâter. Voilà *pour la prudence*; mais je ne trouve pas de mots pour te dire comme mon cœur tressaille d'allégresse quand je me vois caché dans un coin, pendant que tu fais goûter mon œuvre aux Berlinois; il faut décidément que je vive assez pour éprouver cette satisfaction!!

En voilà assez pour aujourd'hui! Je rêve déjà tous les jours à ta visite à Zurich, et je me prépare aussi très sérieusement à pouvoir jusque là mettre la «tisane» de côté. Seulement ne viens pas trop tard.

Écris-moi bientôt comment tu trouves mon poème. Je te le lirai en été; si cela va bien, il y aura aussi des ébauches musicales toutes faites; seulement je ne pourrais pas faire quelque chose de propre avant le milieu de mai.

Mille salutations chaleureuses de ton

4 mars 1853. R. W.

103.

Ce soir on exécute ici la musique de la «Passion» de Bach: ceci pour expliquer le singulier papier dont je me sers.

J'ai envoyé ta lettre à M. de C. Il y répond d'une manière tout à fait aimable et gentille. Il finit en me disant: «On verra ce qu'on pourra faire pour lui plus tard»; je ne manquerai pas de m'entretenir à l'occasion avec H. à ce sujet. Je pense que tu n'as pas le moindre doute à propos de ma manière de voir en cette affaire! Autrement il me faudrait — pardonne-moi le mot, très cher — te tenir pour un drôle de paroissien. Tu ne pouvais, en vérité, prendre la chose autrement que tu ne l'as prise, et c'est précisément pour cela que j'ai dû me borner à un rôle entièrement passif et garder une neutralité absolue. Au nom du ciel, tâche de conserver la santé et ne te fâche pas de toutes les inévitables *bêtises* et méchancetés qu'on ose te dire de tant de côtés.

L'affaire de Prague me semble assez compliquée. Laub (qui a remplacé Joachim dans notre orchestre) m'a écrit hier

de Prague que la défense de jouer le «Tannhæuser» pourrait bien être une malice de cabotin de St., attendu que le préfet de police (ou président conseiller aulique Sacher) lui a dit formellement qu'il ne savait pas un mot de l'interdiction mise en avant. Par suite, j'ai chargé Laub de faire une enquête minutieuse et de prier St. de donner à l'un de nous deux des explications claires et nettes sur ce point. Avant de pouvoir faire une démarche officielle, il est nécessaire de savoir de qui émane l'interdiction, comment elle a été faite et de *qui* il dépend de l'annuler. Je t'ai nommé le conseiller aulique Sacher, préfet de police à Prague, parce que dans la monarchie autrichienne des mesures de ce genre émanent de cette branche de l'administration. Mais si celui-ci déclare «qu'il ne sait rien», je puis encore moins savoir à quoi tient la difficulté et à quelle porte il faut frapper. Le 4 avril, on exécutera l'ouverture du «Tannhæuser» à Prague; jusque-là je compte recevoir de Laub des renseignements plus précis. En attendant, je crois que tu ferais bien d'écrire gentiment à A. et de lui poser les questions suivantes: *de quelle manière le «Tannhæuser»* a-t-il été interdit à Prague? et à qui faut-il s'adresser pour faire cesser cette fâcheuse situation? Naturellement je suis loin de vouloir t'inspirer la moindre méfiance à l'égard de St.; mais il importe que nous arrivions à voir clair dans cette affaire, et, après tout ce que nous avons vu, il est bien permis de prévoir des éventualités diverses et même contradictoires.

A toi

Leipzig, le 29 mars 1853. F. Liszt.

104.

Mon très cher ami, tu me donnes trop rarement de tes nouvelles! Ce n'est pas un reproche que je te fais, c'est simplement un regret que j'exprime. Tu travailles journellement et toujours pour moi, je le sais; par contre, je ne vis guère qu'avec toi, et mon âme est sans cesse absente du séjour que j'habite. Je vis ici absolument comme dans un

rêve; le réveil est une souffrance. Ou bien rien ne me tente et ne me séduit, ou bien ce qui me tente et me séduit est dans le lointain. Comment ne pas tomber dans la plus profonde tristesse? Je ne vis plus que par la poste: c'est avec une impatience fiévreuse que tous les matins vers 11 heures j'attends le facteur; s'il ne m'apporte rien ou s'il ne m'apporte que des choses qui ne me suffisent pas, toute la journée est pour moi comme un désert où il faut renoncer à tout. Voilà mon existence! Pourquoi suis-je encore de ce monde? Souvent je fais des efforts inouïs pour obtenir une joie venant du dehors. C'*est ainsi* que dernièrement je fais imprimer mon nouveau poème pour affirmer ma vitalité; je l'envoie à tous les amis que je pouvais supposer capables de s'y intéresser; j'espère avoir ainsi forcé les hommes à me redonner signe de vie. *François Müller* de Weimar et *Charles Ritter* m'ont écrit au sujet de mon envoi; à part cela personne n'a cru devoir se déranger, même pour un accusé de réception!

Si quelques femmes enthousiastes n'étaient pas venues à Weimar, je n'aurais rien appris sur la troisième semaine d'opéra; c'est ainsi que même les efforts les plus inouïs auxquels tu te livres pour l'amour de moi, s'en vont en fumée! Je suis condamné à périr dans la langueur et l'hébétude!

Est-ce qu'on ne pourrait donc pas tout abandonner et commencer une vie *toute* nouvelle? Quelle folie après tout de te tourmenter ainsi pour me venir en aide!! Ah! non! ce n'est pas *ainsi* qu'on peut me venir en aide; tout au plus peut-on travailler *ainsi* à ma «gloire»; or celle-ci est quelque chose de bien différent de *moi-même!* Rien de ce qui n'existe que sur le papier ne peut plus me servir, et c'est le papier seul qui est le trait d'union entre moi et le monde. Quel pourrait être le remède à ma situation? Presque toutes mes nuits sont des nuits blanches; je sors de mon lit fatigué, misérable, pour voir devant moi un jour qui ne m'apportera pas *une seule* joie! Des relations qui sont une torture pour moi, et que je fuis pour recommencer à me torturer moi-même! Le dégoût me prend, quoique

j'essaie de faire. Cela ne peut pas durer!! Je ne peux pas supporter cette vie plus longtemps!

Je t'en prie de la manière la plus *positive* et la plus *formelle*, fais faire par la Cour de Weimar une démarche définitive, afin de savoir une fois pour toutes si je puis compter que les portes de l'Allemagne se rouvriront bientôt pour moi. *Il faut* que je sois bientôt fixé là-dessus. Parle-moi avec franchise, même avec une franchise brutale. Dis-moi si la Cour de Weimar veut faire cette démarche, et si elle la fait, surtout si elle la fait vite, comment on y aura répondu. Je n'ai pas l'intention de compromettre ma dignité en quoi que ce soit; je puis *t*'affirmer que je resterai absolument étranger à la politique et, à moins d'être stupide, chacun doit bien voir que je ne suis pas un démagogue contre lequel la police ait à sévir. (S'ils y tiennent, du reste, ils pourront me faire surveiller par la police tant qu'ils voudront!) Seulement il ne faut pas qu'on veuille m'infliger la honte d'un acte de repentir quelconque. Si de cette manière le retour temporaire peut m'être accordé, eh bien! je ne le nierai pas, cela pourrait bien m'aider à me relever! Mais si cela n'est *point* possible, si l'on m'oppose une fin de non-recevoir catégorique, mande-le moi vite et sans façon; *alors je saurai où j'en suis.* Alors je commencerai une autre vie. Alors je tâcherai de trouver de l'argent où et comme je pourrai; j'emprunterai et . . . je volerai, s'il le faut, afin de pouvoir *voyager*. Le beau pays d'Italie me restera fermé (même si je ne suis *pas* amnistié); j'irai en Espagne, en Andalousie; je chercherai des compagnons, et j'essaierai encore une fois de vivre tant bien que mal. J'aurais envie de faire le tour du monde! Si je ne trouve *pas* d'argent, ou si les voyages sont impuissants à me procurer un regain de vie, alors ce sera fini, et je me jetterai dans les bras de la mort plutôt que de continuer à vivre ainsi!

Il faut que je me forge des ailes artificielles, puisqu'au bout du compte tout est artificiel autour de nous et que partout la nature est rompue et brisée! Écoute-moi donc, exauce-moi! Fais-moi savoir bientôt, fais-moi savoir vite

d'une manière certaine et positive si je puis revenir en Allemagne ou non! Il faut que je prenne maintenant ma décision en conséquence.

Après ce langage du désespoir je ne trouve plus du tout le ton qu'il faudrait pour continuer et te dire ce que je pourrais encore avoir à te communiquer. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'aurais surtout à me répandre en effusions de reconnaissance! Ah! Dieu! cela aussi me rend si furieux, de devoir toujours me borner à te remercier par écrit! L'impatience que j'ai *de te voir* va toujours grandissant et devient une passion de la dernière violence; c'est à peine si je puis attendre le jour de ton arrivée. Écris-moi bien exactement à peu près *quand* tu viendras. Surtout ne viens pas trop tard! Peux-tu venir déjà au mois de *mai*? Le 22 mai j'aurai 40 ans. Je veux me faire rebaptiser ce jour-là: n'aurais-tu pas envie d'être parrain? Je voudrais ensuite me mettre en route avec toi et partir d'ici pour aller *à nous deux* courir le monde! Laisse donc, toi aussi, ces épiciers et ces juifs allemands; as-tu autre chose que cela autour de toi? Ajoutes-y les jésuites, et tu auras le compte! «Des épiciers, des juifs et des jésuites», voilà ce qu'il y a, mais d'hommes point! Ils écrivent, ils écrivent encore et toujours, et quand ils ont bravement «écrit», ils se figurent être quelque chose! Imbéciles! notre cœur ne doit plus battre pour vous! Qu'est-ce que toute cette racaille peut comprendre à notre cœur? Envoie-les promener; donne-leur un coup de pied par-dessus le marché et viens avec moi courir le monde, dussions-nous même y périr gaillardement et laisser nos os dans quelque précipice!

Donne-moi bientôt de tes nouvelles; avant tout fais-moi savoir quand tu viendras! Adieu, adieu! Je t'attends avec la plus vive impatience. A toi

Zurich, le 30 mars 1853. Richard Wagner.

105.

Très cher ami, tes lettres sont tristes, et ta vie est plus triste encore! Tu veux courir le monde, tu veux vivre, jouir, faire des folies! Ah! comme je serais heureux si tu pouvais le faire! Mais ne sens-tu pas que le fer et la blessure que tu portes dans le cœur te suivront partout, et que la plaie est à jamais incurable? Ta grandeur fait aussi ta misère; toutes deux sont unies par un lien indissoluble; tu seras fatalement tourmenté, torturé par elles . . . jusqu'à ce que, prosterné dans la foi, tu t'affranchisses de l'une et de l'autre!

«Laisse-toi te convertir à la foi;
Il est un bonheur...»

et c'est le seul, le vrai bonheur, le bonheur éternel! Je ne puis pas te le prêcher ni te l'expliquer; mais je veux prier Dieu, pour qu'il éclaire ton cœur des puissants rayons de sa foi et de son amour!

Tu auras beau railler ce sentiment; tes sarcasmes les plus amers ne m'empêcheront pas de continuer à y voir et à y chercher l'unique salut. C'est par le Christ, c'est par la résignation à la volonté divine que l'homme qui souffre trouve le salut et la rédemption!

Je t'ai déjà fait entrevoir que je n'attends pas de réponse de Dresde avant mon départ d'ici. Si tu m'accusais de négligence ou de tiédeur, tu me ferais tort, mais je ne pourrais pas t'en vouloir. Si j'insistais pour qu'on répondît à la question par un oui ou par un non, je compromettrais gravement ta cause. La Cour d'ici est très favorablement disposée pour toi, et tu peux être sûr que toutes les démarches possibles seront faites pour obtenir que tu puisses revenir en Allemagne. J'en parlais encore il y a quelques jours à notre grand-duc héritier, qui m'a dit nettement qu'il s'emploiera activement pour toi. Je te prie de garder cela pour toi; mais il sera bon, je pense, que tu écrives au grandd-uc héritier une lettre, dans laquelle tu lui diras que tu connais par moi ses

dispositions généreuses et que tu le pries de ne pas t'oublier. Au reste, n'écris pas d'une manière trop diplomatique; laisse plutôt déborder un peu ton cœur, et envoie-moi ta lettre, que je remettrai aussitôt en mains propres.

Malgré tout je compte te trouver debout moralement et physiquement, quand je viendrai te voir *à la fin du mois de mai.* Mets-moi tout ton hôpital à la porte d'ici là; je te promets de laisser aussi le mien en route . . . pour le reprendre tout simplement à mon retour! Comme les fêtes du mariage de la princesse Amélie avec le prince Henri des Pays-Bas n'auront lieu ici qu'au milieu de mai, je ne pourrai être auprès de toi que dans les premiers jours de juin. Cela durera donc encore de 7 à 8 semaines!

L'ouverture du «Tannhæuser» a été accueillie avec enthousiasme à Prague, et elle a été bissée, ainsi que me l'a raconté Laub, qui assistait à l'exécution.

Quant à la représentation du «Tannhæuser» elle-même, il en est à peu près comme je te l'ai déjà écrit. Le ténor St. (frère du directeur) quittera prochainement Prague, et, par conséquent, on n'aura pas de chanteur sous la main pour le rôle principal. On dit aussi qu'*Élisabeth* fait entièrement défaut; aussi, jusqu'à ce que tu m'aies fourni de plus amples renseignements sur l'affaire, je suis d'avis de ne pas chercher à faire sortir la représentation du «Tannhæuser» des cartons imaginaires de la police, pendant que nous rencontrons sur notre chemin des obstacles techniques si réels. Est-ce que St. ne t'a pas encore répondu?

J'apprends par Laub que les prétendues difficultés qui empêchent les représentations du «Tannhæuser» ont été, dans la haute société (chez le comte Nostitz, chez la princesse Taxis, etc.), l'objet de discussions qui n'ont pas été à l'avantage de St. Cependant je ne voudrais pas accuser St., tant qu'il n'y aura pas de preuves suffisantes contre lui. Si tu lui écris dans le sens que je t'ai indiqué dans ma lettre datée de Leipzig, la chose sera bientôt claire et nette. Kittl est actuellement à Francfort-sur-le-Main, où l'on soulage son «besoin d'opéra» en donnant «Les Français à Nice». Le

11 avril on y jouera cette pièce. Probablement il s'arrêtera un jour ici à son retour, et c'est par lui que je compte recevoir des renseignements plus précis sur la complication de Prague.

Le compte rendu que Kossak a fait d'«Indra», m'a bien amusé. Si tu ne l'as pas lu, je te l'enverrai.

Brendel a de grands projets dont il te fait part sans doute. Il viendra ici le 16 avril, pour la prochaine représentation de l'opéra de Raff, «Le Roi Alfred», et à cette occasion il veut me parler de la création de la nouvelle feuille, qu'il voudrait voir paraître encore dans le courant de cet été. L'entreprise est assurément fort bonne en elle-même; mais malheureusement mes doutes sur les moyens d'exécution subsistent toujours. Que penses-tu de la lettre *confidentielle* de Raff contre l'article sur «Lohengrin», qui a été publiée par le «Messager de la frontière»?

Ne m'en veuille pas, très cher ami, de ne t'avoir pas encore écrit plus longuement sur l'«Anneau du Nibelung». Ce n'est pas mon affaire de juger et d'analyser une œuvre aussi extraordinaire, pour laquelle j'ai l'intention de faire plus tard tout ce que je pourrai, afin de lui assurer la place qui lui appartient. Je t'ai toujours prié de ne pas abandonner cette œuvre, et je suis ravi de la perfection où tu es arrivé comme poète. Presque tous les jours la princesse me salue par ces mots:

«Ni les biens, ni les richesses, ni la splendeur des dieux,
«Ni terres ni châteaux, ni faste éblouissant,
«Ni les perfides liens des louches conventions,
«Ni l'impérieuse loi d'un usage hypocrite;
«La béatitude dans la douleur et dans les transports
«Ne se trouvent que dans l'amour, l'amour seul!»

Un de ces jours le conseiller aulique Schœll lira les quatre drames à l'Altenburg, devant un petit cercle que je veux réunir à cet effet. Quand je viendrai à Zurich, tu me feras bien le plaisir de revoir le tout avec moi, afin que nous puissions à cette occasion faire sortir tout ce que nous avons dans le cœur et dans l'âme.

S. m'a écrit une assez longue lettre, dans laquelle il déclare carrément que ton poème n'est, d'un bout à l'autre, qu'une longue bévue, etc. Je ne t'ai pas communiqué cette lettre, parce que je considère la chose comme inutile et que je ne saurais en aucune façon partager son avis. Je t'en dirai plus long de vive voix sur différentes appréciations que j'accepte en attendant sans commentaire ou sans polémique.

Ton fidèle et dévoué

Weimar, le 8 avril 1853. F. Liszt.

106.

Très cher et excellent ami, je t'envoie la réponse du directeur du théâtre de Prague avec des renseignements précis sur l'interdiction du «Tannhæuser». Si tu en as le temps et l'envie, agis donc de ton côté, et fais ce que te conseillera ton affection pour moi!

J'attends avec une vive impatience une lettre de toi! Il me tarde aussi beaucoup d'apprendre par toi-même ce qui en est de ta rupture avec Weimar.

Je ne vis que dans l'attente de ta visite. Tu n'y a pas renoncé, je suppose?

Adieu. Mille salutations de ton

Zurich, le 11 avril 1853. R. Wagner.

107.

(*Fragment.*)

Comment as-tu donc pu t'imaginer qu'un de ces épanchements que ton grand cœur t'inspire puisse jamais devenir pour moi l'objet de mes «railleries»? Les formes sous lesquelles nous cherchons la consolation qui doit être un remède à des situations malheureuses, ne sont-elles pas déterminées par notre être, par nos besoins, par le caractère de notre éducation et de notre sensibilité artistique plus ou moins grande? Qui voudrait être assez égoïste pour croire qu'il a

trouvé la seule forme admissible? Assurément celui-là seul que même le besoin personnel n'a jamais poussé à se créer une forme pareille pour ses espérances et pour ses croyances, qui, au contraire, a été assez stupide pour l'emprunter au dehors comme un élément étranger, qui, par suite, n'a plus d'âme à lui et qui, pressé par l'instinct animal de conserver une existence vide, veut faire de cet élément étranger une condition nécessaire pour d'autres! Celui qui désire, espère et croit lui-même, celui-là est naturellement heureux de voir les autres espérer et croire; toute discussion sur la véritable forme à trouver ne serait que vaine ergoterie! Vois, mon ami, moi aussi j'ai une foi puissante, qui m'a valu, comme de raison, les railleries amères de nos politiques et de nos juristes; je crois à l'avenir de l'humanité, et cette croyance, je la tire simplement d'un besoin de mon âme. J'ai réussi à considérer les phénomènes de la nature et les faits de l'histoire avec intérêt et sans prévention pour ou contre leur véritable caractère, si bien que je n'ai pu rien y constater de mauvais sinon, l'*insensibilité* „Lieblosigkeit". Mais cette insensibilité même, je ne pouvais me l'expliquer que comme une *erreur*, mais comme une erreur qui doit nous faire sortir de l'état d'inconscience naturelle pour nous faire *connaître* la nécessité de l'amour, la seule vraiment belle. Arriver à cette connaissance d'une manière effective, telle est la tâche de l'histoire du monde; quant au théâtre sur lequel cette connaissance doit se manifester un jour, il n'y en a pas d'autre que la terre, que la nature elle-même, car c'est d'elle que naît tout ce qui nous conduit à cette heureuse et salutaire connaissance. L'état d'égoïsme est l'état de souffrance pour l'espèce humaine. Aujourd'hui cette souffrance est devenue aiguë et générale; elle torture aussi ton ami par mille blessures cuisantes; mais vois, c'est précisément en elle que nous *reconnaissons* l'admirable nécessité de l'amour; nous l'appelons à nous, nous la saluons avec des transports dont nous serions absolument incapables sans cette douloureuse expérience; vois, c'est ainsi que nous avons gagné une force que l'homme dans son état naturel ne soupçonnait pas encore, et cette force

grandissant et devenant universelle, créera un jour sur cette terre un état d'où nul n'aspirera à sortir pour aller dans un autre monde (devenu parfaitement inutile), car il sera heureux; il vivra et il aimera. Mais qui aspire à sortir de cette vie quand il aime?

Soit! Soit! *Maintenant* nous souffrons, *maintenant* il nous faut désespérer et perdre la raison sans croire à un au delà. Moi aussi, j'ai un au delà; cet au delà, je viens de te le montrer. Quand même il est inaccessible pour moi pendant *ma vie*, il ne l'est pas, du moins, pour ce que je peux sentir, penser, saisir et comprendre, car je crois aux *hommes* et n'ai pas besoin d'autre chose!

Or je te le demande, qui est-ce qui *partage* du fond du cœur ma croyance plus que toi, qui crois en moi, qui connais et prouves l'amour comme jamais personne encore ne l'a pratiqué et montré? Vois, tu affirmes ta croyance en moi *par des faits* à tous les moments de ta vie: je *sais* donc bien, je sens ce *que tu* crois, et j'irais railler la forme d'où sort un pareil miracle! Il faudrait vraiment être moins artiste que je ne le suis, pour ne pas être heureux de te comprendre.

Luttons et combattons vaillamment, et toutes les idées noires se dissiperont: être condamné à rester si loin du théâtre de la lutte, voilà de quoi je gémis si souvent!

Mais la plus belle espérance va se réaliser pour moi:

Je te reverrai!

Cela dit tout ce qui peut me donner de la joie en ce moment. Certainement tu me trouveras tellement *fou de bonheur* à ton arrivée et par elle, que tu regarderas toutes mes plaintes présentes et passées comme de la comédie pure. Mes nerfs sont assurément en fort piteux état, et cela s'explique très naturellement; mais j'ai conçu l'espoir de pouvoir les remettre en bon état et les fortifier sérieusement; il faudra sans doute un peu de «vie» avec cela pour y réussir, et le traitement médical tout seul ne suffira pas. Or cette «vie», tu me l'apporteras; je te promets que tu me trouveras frais et dispos!

J'aime presque autant que *tu* ne viennes *pas* à mes séances musicales d'ici, qui doivent avoir lieu le 18, le 20 et le 22 mai; nous serons ensuite plus seuls et nous nous appartiendrons mieux. Ah! *comme je m'en réjouis!!*

Tu trouveras mon logis très gentiment arrangé: le démon du luxe s'est emparé de moi, et j'ai organisé ma maison aussi agréablement que possible. Si l'on n'a pas ce qu'il faut, on s'en tire aussi bien qu'on peut! Eh bien! viens donc: tu me trouveras fou de joie ou peu s'en faut. — *Toi, toi, toi* seul, et personne d'autre!

Que te dire encore pour te répondre? Je m'aperçois qu'à propos de la question principale je me suis déjà mis à bavarder comme il faut!

Le jugement porté par S. sur mon poème satisfait ma vanité, c'est-à-dire que je suis fier de *mon* jugement à moi: *malgré tout* j'ai, dès le début, regardé S. comme un *homme de lettres* de profession, que tu avais une fois tiré d'affaire pour un moment, mais pour un moment seulement. Mais un *homme de lettres* ne *peut* pas me comprendre; il n'y a qu'un homme complet ou un véritable artiste qui puisse le faire. Laisse donc cela; tout finira bien par s'arranger! Quand une fois j'aurai tout jeté de côté pour me plonger jusque par-dessus les oreilles dans la fontaine sacrée de la musique, il y aura un beau carillon, et les gens entendront ce qu'ils ne peuvent pas voir. Je m'entretiendrai longuement avec toi *des* projets *pratiques* que je forme pour l'avenir en vue de *l'exécution*.

En ce moment je ne trouve plus aucun goût à tout ce qui s'appelle «littérature courante»; ce n'est qu'avec la plus grande peine que j'arrive à lire la Gazette musicale. Je désirerais aussi rester en dehors de tout cela; que les gens fassent *pour eux* ce dont ils croient ne pouvoir se dispenser; ce qu'il était nécessaire de faire *pour moi*, tu l'as fait! Mais mon très cher, très cher ami, ne va pas chercher un *reproche* dans ce que je t'écrivais récemment dans un accès d'impatience furieuse au sujet de mon retour en Allemagne! Ce sont de ces choses que je dis tout à fait en l'air; je crie

quand je souffre, mais je n'accuse personne, et toi moins que tout autre. Tu n'as que le malheur de me tenir de si près; voilà pourquoi mes gémissements et mes lamentations frappent ton oreille d'une manière si vive et si douloureuse. Ne m'en veuille pas et pardonne-le-moi franchement!

Je veux cependant écrire au grand-duc héritier, parce que cela me fait plaisir.

En voilà assez pour aujourd'hui; je prends la crampe dans les doigts! Mais que de choses n'aurai-je pas à te dire! Comme je me réserve pour cela, car je ne te *parle* pas une seule fois dans mes lettres de l'exécution de mes opéras dirigée par toi, exécution dont on vient encore de me dire des merveilles! Mais nous causerons de tout cela *de vive* voix, pourvu que je ne devienne pas fou!

Adieu; salue la princesse. Adieu! Mille affectueux baisers de

Ton

13 avril 1853. Richard Wagner.

108.

Bravo, *Schœneck*, et vive le théâtre de *Kroll!* Ces braves gens ont pourtant des idées pratiques et mettent carrément la main à l'œuvre. Le fait que tu es personnellement attaché à Schœneck et que tu peux compter sur sa bonne volonté et sur son intelligence musicale, donne une bonne tournure à la représentation de «Tannhæuser» sur la scène dirigée par Kroll; et pour ma part, je ne veux pas te dissuader de l'entreprise, d'autant moins que tu as assez envie de la tenter. Ta citation de «Mirabeau marchand de draps» est tout à fait à sa place pour «Tannhæuser» sur le théâtre de Kroll, et pour peu que Schœneck puisse distribuer les rôles d'une manière même médiocre, la chose sera certainement on ne peut plus désopilante pour toi.

Selon ton désir, j'écris en même temps à Schœneck, pour le complimenter au sujet des représentations qui sont en perspective. Mais qu'il procède adroitement, car toute l'affaire

est entre ses mains. Il est à prévoir qu'on obtiendra un résultat tout à fait heureux, ce dont se réjouira vivement

Ton
François Liszt.

J'écrirai demain à M. le conseiller aulique Sacher, à Prague; probablement cette affaire traînera en longueur.

109.

Mon cher ami, au milieu du tourbillon des occupations qui m'absorbent il faut que je te crie quelques mots enthousiastes!

Je viens de rédiger un programme avec des explications sur l'exécution de ma musique, et je n'ai pu m'empêcher à cette occasion de jeter encore un regard sur l'article que tu as écrit sur mon opéra. Que n'ai-je pas éprouvé à cette lecture! Où trouver un artiste, un ami qui ait jamais fait pour un autre ce que tu as fait pour moi? En vérité, si j'étais tenté de désespérer de tout le monde, il me suffirait d'un seul regard jeté sur toi pour me relever de toute ma hauteur et pour me remplir de foi et d'espérance. Je me demande ce que je serais devenu sans toi depuis quatre ans; et qu'as-tu fait de moi! C'est merveilleux de te voir à l'œuvre et de te suivre pendant cette période! Là l'idée et le mot de «reconnaissance» cessent d'avoir leur valeur ordinaire!!

Tu n'as pas encore de congé en perspective? (!) Ne me fais pas peur et dis-moi par retour du courrier que *tu viens*, et que tu viens *vite*!

J'ai engagé *Damm*. C'était une entreprise insensée de créer un orchestre de 70 exécutants, dont il ne se trouvait sur place que 14 musiciens pouvant servir. J'ai mis au pillage toute la Suisse et tous les États limitrophes jusqu'à Nassau. Il a fallu pousser la garantie de la recette jusqu'à 7000 frs. pour couvrir les frais, et tout cela pour que je puisse entendre une fois jouer par un orchestre le prélude de «Lohengrin»!!

Je t'attends sans faute dans les premiers jours de *juin*. Pourvu que je ne devienne pas fou de la joie de te revoir! Adieu! Viens auprès de

Ton

Zurich, le 9 mai 1853. Richard W.

110.

Ton magnifique programme des séances musicales qui doivent avoir lieu à Zurich le 18, le 20 et le 22 mai, me rend tout triste, excellent ami. Que ne puis-je y assister et te rendre ce que je te dois! . . . Laissons les questions pénibles et ne nous ingénions pas à nous tourmenter . . . Je ne puis quitter Weimar avant la fin de juin. Demain le 20, il y aura un grand concert à la Cour (le programme n'a pas d'intérêt pour toi), et dans dix jours aura lieu la représentation du «Moïse» de Marx, que j'ai à diriger. Le 15 juin on célébrera le jubilé du grand-duc; S. M. le roi de Saxe viendra probablement ici pour cette fête; le 29, c'est la fête du grand-duc héritier; le 26 ou le 28, j'accompagnerai jusqu'à Paris ma mère, qui est restée à moitié paralysée, et au milieu de juillet au plus tard je serai chez toi à Zurich. Jusque-là il faut que je prenne patience; inutile de te donner d'autres explications.

Ces jours derniers j'ai parlé plusieurs fois de toi à la princesse de Prusse. La représentation du «Tannhæuser», donnée par Kroll, est diversement commentée. Je persiste à croire que la personnalité et la capacité de Schœneck sont tout à fait décisives dans l'occurrence. Depuis ma dernière lettre à Schœneck je n'ai plus entendu parler de lui; mais je crois bien t'avoir déjà dit qu'on m'a proposé de faire venir à Berlin la société d'opéra de Leipzig, pour donner sous ma direction le «Tannhæuser» au théâtre Kœnigstadt. Naturellement j'ai décliné cette proposition.

J'espère que Schœneck tiendra parole, qu'il portera dignement la responsabilité d'une représentation convenable et qu'il justifiera ta confiance. Si tu apprends autre chose à ce pro-

pos, dis-lui de m'en faire part, attendu qu'on m'interroge de différents côtés sur cette affaire et que je défends énergiquement le projet de Schœneck vis-à-vis de la partie hésitante de tes amis et du public.

Alwine Frommann a passé quelques jours ici. Grâce à toi, je l'ai prise en grande affection. Tes «Nibelungen» ont été lus *parfaitement* par le conseiller aulique Sauppe, directeur de gymnase (qui jadis a vécu pendant quelques années à Zurich); cette lecture a eu lieu à l'Altenburg et a pris quatre soirées. Je me réserve de traiter de vive voix avec toi tout le chapitre des «Nibelungen»; en attendant je me bornerai à te dire que je suis *tout à fait pour la chose* et que je te prierai instamment d'aborder sérieusement la partie musicale.

On écrit de Prague qu'on prépare le «Tannhæuser» pour l'automne prochain. Si cette nouvelle se confirme, l'autre démarche que je comptais faire devient inutile. En tout cas j'ai voulu attendre un peu de temps, afin de mieux préparer le terrain.

A Wiesbade on joue le «Lohengrin», et à Schwérin le «Vaisseau fantôme» démarre. En as-tu fini avec l'ouverture de «Faust»? Damm t'aura dit que nous l'avons exécutée ici plusieurs fois, et cela pas trop mal. A propos de Damm, dis-lui qu'il peut rester aussi longtemps qu'il le jugera convenable. J'envie le gaillard de pouvoir se trouver si bien auprès de toi!

Cet après-midi Louis Kœhler viendra (de Kœnigsberg) pour entendre ton «Lohengrin». Hélas! hélas! l'«Indra» de Flotow réclame toutes les attentions délicates de la direction *artistique* d'ici! et ce factum de pacotille sera le *clou de la fête* d'après demain! As-tu eu des relations antérieures avec Kœhler? Jusqu'à présent je ne le connais que par quelques articles très aimables sur plusieurs de mes compositions pour piano. Sa dernière lettre est une sorte de dithyrambe sur le «Lohengrin», qui naturellement me prévient on ne peut plus en faveur de l'homme tout entier.

Adieu, ami unique; tâchons d'être bientôt réunis. A toi

F. L.

Donne-moi bientôt des nouvelles de tes séances musicales de Zurich, et n'oublie pas d'envoyer à *Brendel* quelques notes à ce sujet, pour qu'il en parle dans sa feuille. J'ai différentes choses à te dire sur Brendel, qui est venu dernièrement me voir ici.

Dieu veuille que je puisse t'apporter de bonnes nouvelles de Dresde! *C'est précisément pour cela* qu'il faut que je reste ici jusqu'à la fin de juin.

111.

Très cher, je suis bien rompu et bien fatigué. Damm t'aura sans doute déjà parlé de mes séances musicales. Tout a fort bien marché, et Zurich ne revient pas de sa surprise. Les épiciers me portent presque aux nues, et si je voulais compter pour quelque chose le succès extérieur, je pourrais être largement satisfait de l'effet produit par cette audition. Mais tu sais que je tenais principalement à entendre quelque chose de «Lohengrin», notamment le prélude de l'orchestre; c'est cela qui m'a surtout intéressé. L'impression que j'ai éprouvée a été extraordinairement saisissante; il m'a fallu me faire violence pour y résister! Ce qui est certain, c'est que je partage entièrement ta prédilection pour «Lohengrin»; c'est ce que j'ai fait de mieux jusqu'à ce jour. Tel a été aussi le sentiment du public; malgré l'ouverture de «Tannhæuser» qui les avait précédés, les morceaux de «Lohengrin» produisirent un effet tel qu'ils furent presque unanimement déclarés supérieurs à tout le reste. J'avais fait pour la «Marche nuptiale» un nouveau finale particulier, d'un effet puissant, que je te ferai connaître un jour; après le «Chant nuptial» je fis reprendre après une courte transition le prélude en sol majeur (musique nuptiale), auquel je donnai aussi un nouveau finale. Ces morceaux ont fait fureur parmi les masses: tout le monde était transporté. C'était réellement autour de moi une fête universelle; j'ai gagné à ma cause toutes les femmes.

J'aurais fait recommencer le concert six fois, que six fois la

salle eût été comble; mais je m'en suis tenu aux trois séances, parce que je trouvais que c'était suffisant et qu'il y avait lieu de craindre une détente. D'ailleurs, je n'aurais plus pu retenir l'orchestre plus longtemps; nombre d'exécutants étaient obligés de s'en retourner, notamment huit musiciens de Wiesbade, les meilleurs de l'orchestre de là-bas, qui m'ont fait grand plaisir en venant ici. Je n'avais presque que des chefs d'orchestre et des directeurs de sociétés musicales: vingt violons de premier ordre, huit altos, huit violoncelles excellents et cinq contrebasses; tous avaient apporté leurs meilleurs instruments; aussi dans la salle de concert, qui avait été construite d'après mes données, l'orchestre s'est fait entendre avec une netteté merveilleuse. Mais aussi le tout a coûté 9000 frs.

Que dis-tu de notre bourgeoisie qui a trouvé cette somme? Je crois qu'avec le temps je pourrai faire ici quelque chose de tout à fait inouï. Mais pour le moment cela m'a coûté des efforts surhumains: dans la semaine qui a précédé le concert j'ai lu et cela à *ma* façon, que tu apprendras à connaître en public et à titre gratuit devant une réunion extrêmement nombreuse les trois poèmes d'opéra, et j'ai eu la joie de constater que cette lecture a fait une très forte impression sur mon auditoire. Dans l'intervalle je fis étudier mes chœurs à un certain nombre d'amateurs, et cela de telle façon que ces hommes très doux qui chantaient les quatre parties, finirent par donner comme s'ils avaient le diable au corps. Mais à présent je suis un peu fatigué et rompu! C'est bien dur de devoir rester encore tout le mois de *juin* sans toi!

Est-ce que vos fêtes ont été tout à coup retardées à ce point? Ainsi je ne te verrai qu'au *milieu de juillet*?? Ah! juste en ce moment ta présence m'aurait fait un bien infini; je vais être bien seul!

Il va falloir que je cherche une diversion à ma solitude dans une vie un peu nomade; peut-être irai-je passer quelques semaines à Brunnen, sur les bords du lac des Quatre-Cantons; là j'essaierai de me remettre suffisamment pour re-

prendre mon travail; de là je ferai des excursions dans l'Oberland, et je passerai ainsi le temps jusqu'au jour tant désiré de ton arrivée ici. Combien de temps pourras-tu rester avec moi? Dans la seconde moitié de juillet je dois aller à St. Maurice dans les Grisons, pour y faire une cure dont on me promet merveilles pour le raffermissement de ma santé. M'accompagnerais-tu bien dans les belles et sauvages solitudes de l'Engadine? Ce serait splendide!! A la fin d'août, quand tu me quitteras, j'irai en *Italie*, en tant que l'Italie est abordable pour moi (ah! que ne puis-je aller jusqu'à Naples!! Le roi de Saxe pourrait arranger la chose! Il faut que je me procure les moyens de faire ces voyages, et quand je devrais voler . . . !

Du reste, mes «*affaires*» sont loin d'être brillantes. Tu as sans doute entendu dire que la direction du théâtre de la Cour de Berlin a obtenu que défense fût faite aux petits théâtres de Berlin, et notamment aussi au théâtre de Kroll, de jouer des opéras tels que le «Tannhæuser». Nous voyons par là l'effet déjà produit sur les gens par la menace; naturellement ils sont honteux et ne veulent pas en arriver à se compromettre ouvertement. Il est vrai que j'ai autorisé *Schœneck* à annoncer le «Tannhæuser» comme «*pièce lyrique*»; mais voilà qu'il doute lui-même que la chose puisse encore aboutir. Il manque par là une belle occasion de se montrer sous un jour favorable et de se mettre en évidence. Quant à moi, je manque pour cet été une belle recette, car l'entreprise m'aurait rapporté quelques milliers de francs. Bah! A la garde de Dieu ou . . . *de M. de Hülsen*! On voit que dans nos merveilleux États c'est autre chose qui l'emporte aujourd'hui: la princesse de Prusse pourra désirer et vouloir tout ce qu'elle voudra; elle ne triomphera ni de cet élément, ni de M. de Hülsen! Mon Dieu, *je connais cela*!!!

Du reste, j'ai été tout particulièrement heureux de voir que tu jugeais tout comme moi l'expérience que nous avons faite à Berlin, aussi nous sommes-nous entendus sur l'heure! Par contre, je puis fort bien me représenter les épiciers hochant la tête à ce propos! L'impossibilité pour toi d'accepter l'offre

de donner le «Tannhæuser» au théâtre Kœnigstadt avec la troupe de Leipzig, était tout aussi évidente. J'ai seulement regretté d'avoir eu l'aplomb de te faire une proposition pareille. Il y a là une offense grossière, qu'on ne peut assurément pardonner qu'à notre stupide racaille de cabotins!

«Seigneur, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font!»

Très cher ami, n'es-tu donc pas encore rassasié de Weimar? Il faut que je l'avoue, souvent cela me fait une impression pénible de voir comment tu te dépenses là-bas! Qu'y avait-il donc de fondé dans le bruit qui a couru dernièrement de ton départ de Weimar? A-t-on cédé?

Ah! que de paroles oiseuses! J'ai la tête vide: je soupire après un long, bien long sommeil, dont je ne voudrais me réveiller que pour *te* serrer dans mes bras. Écris-moi encore l'époque bien précise de ton arrivée, et dis-moi si, après avoir passé quelque temps avec moi à Zurich, tu as envie de m'accompagner dans les Grisons pour y chercher la solitude; au bout du compte, très cher, St. Maurice te ferait aussi grand bien. Nous y serons à 5000 pieds d'altitude et nous y trouverons l'air le plus fortifiant du monde pour notre système nerveux, avec des eaux minérales qui agissent merveilleusement, dit-on, sur les organes digestifs. Réfléchis donc, consulte ta santé, ta situation et dis-moi le plustôt possible ce que je dois espérer.

Adieu, excellent et très cher ami! Merci à jamais pour ta divine amitié, et reçois l'assurance de ma bien vive et constante affection! A toi

Zurich, le 30 mai 1853. Richard W.

112.

Très cher ami, je reçois de Prague la lettre, le programme et le journal ci-inclus; si tu veux bien écrire quelques lignes à Apt, tu lui feras grand plaisir. De même, si tu veux envoyer un exemplaire de tes «Nibelungen» à Louis Kœhler, de Kœnigsberg (adresser au magasin de musique

de Pfitzer et Heimann), il en sera enchanté. Il mérite cette attention de ta part; je la lui ai promise pendant son séjour ici, où il s'est rangé franchement sous ton drapeau. Il m'a écrit de Leipzig, après la représentation du «Tannhæuser», une lettre que je pourrais signer. Tu trouveras certainement dans Kœhler un homme très zélé, très adroit et très honnête, qui se fera dans la presse l'avocat de ta cause.

Sous peu paraîtra un petit livre de lui, la *mélodie* de la langue. Comme compositeur pour piano il a fait quelques œuvres remarquables. Il y a quelques années, on a aussi représenté un opéra de lui à Brunswick. Kœhler a environ 32 ans et est marié.

Marx a été ici ces jours derniers. Nous nous sommes liés d'amitié, et probablement nous nous rapprocherons encore davantage. Son oratorio «Moïse» a été assez bien exécuté sous ma direction.

Il y a eu avant-hier un petit concert à la Cour, en l'honneur de L. M. le roi et la reine de Saxe. Je te donnerai des détails de vive voix. Malheureusement j'ai quelque lieu de douter que les démarches faites jusqu'ici nous mènent au résultat que nous souhaitons; toutefois j'ai encore un espoir qui pourrait se réaliser avant mon départ; il faut donc que j'attende. Le grand-duc héritier ira prochainement à Dresde; il m'a promis à plusieurs reprises de s'entremettre sérieusement pour toi dans cette affaire.

Dans six ou douze jours je t'écrirai pour t'indiquer très exactement mon itinéraire. Il est très possible que Joachim et Robert Franz viennent avec moi à Zurich; cela est même presque probable. Il va de soi que j'irai avec toi où tu voudras; seulement je ne pourrai être à toi qu'une dizaine de jours en tout. Viendrai-je dès le commencement ou seulement au milieu de juillet? C'est ce que je ne puis encore décider, vu que ce voyage dépend d'un autre beaucoup plus long.

Damm nous a dit merveilles de tes trois séances musicales. Les indications poétiques que j'ai lues dans le programme (particulièrement pour le prélude de «Lohengrin» et pour l'ouverture du «Vaisseau fantôme») m'ont vivement intéressé.

Je pourrai aussi te communiquer à l'occasion un article de moi sur ce dernier opéra; si tu le juges à propos, il sera publié.

Depuis quelques jours je suis tout abattu, et cela pour bien des raisons. C'est aussi que nous traversons des jours d'orage. Je me réjouis de tout mon cœur et de toute mon âme de te revoir. Restons fidèles, l'un à l'autre, le monde dût-il périr!

8 juin 1853. F. L.

113.

Très cher, je n'ai rien à *t'écrire*, sinon que je t'attends avec l'impatience la plus vive! J'aimerais cependant si tu pouvais venir *avant* le milieu de juillet, puisque tu m'annonces que tu ne pourras m'accorder que dix jours en tout. Cela me détermine naturellement à ne pas te demander de venir avec moi pour quelques jours seulement dans les Grisons afin d'y prendre les eaux. Par contre, c'eût été tout autre chose si tu avais pu t'arrêter plus longtemps dans l'Engadine. Mais dis-moi si tu ne viendras certainement pas *ce mois-ci*. La semaine prochaine je pourrai donc, sans avoir à craindre de te manquer, aller à Interlaken et dans l'Oberland, où je veux aller voir une partie de la famille R . . . Je serai de retour *au commencement de juillet*, pour t'attendre tous les jours.

Franz et *Joachim* veulent venir avec toi; c'est parfait. Du reste, Franz me l'avait déjà promis à moitié. Ce sera pour moi une grande joie de faire leur connaissance. Je m'occupe de *Prague* et de *Kœnigsberg* (*Kœhler*).

Je lis aujourd'hui dans la nouvelle Gazette musicale l'article de T., de Posen: il y a dans cet article une sottise, c'est-à-dire une exagération, car l'auteur prétend que je fais passer *Schœneck* pour un de mes élèves les mieux doués. *Schœneck* est absolument insignifiant; comme homme, il a une culture intellectuelle très ordinaire; il n'est pas autre chose qu'un vulgaire chef d'orchestre de théâtre; c'est ainsi, du

moins, que j'ai appris à le connaître. Ce qui m'a frappé en lui, c'est le *talent* remarquable et tout personnel qu'il a de *diriger* un orchestre, et avec cela son tempérament nerveux, infatigable, son activité dévorante, le don de s'enthousiasmer, qu'il possède à un degré éminent. Il m'a entendu quelques fois faire répéter des compositions de Beethoven et m'a vu en diriger l'exécution. Il était tout yeux et tout oreilles; il était émerveillé. Comme il est doué d'une grande puissance d'assimilation, il a pris de ma manière ce qu'il lui était utile de s'approprier, si bien que plus tard, à Fribourg, par exemple, il a fait exécuter avec le plus grand succès la musique d'«Egmont» (qu'il avait entendu jouer ici sous ma direction), ainsi que me l'ont affirmé des témoins compétents. Il en fut de même, dans la suite, pour le «Vaisseau fantôme», qu'il apprit à connaître parfaitement comme chef d'orchestre. Mais je crois que mon influence sur lui s'est bornée à ses aptitudes spéciales de directeur d'un orchestre; aussi je ne voudrais pas le voir passer précisément pour mon représentant absolu, malgré tout le dévoument sur lequel je puis compter chez lui, Si nous arrivons à réaliser à Berlin (au théâtre de Kroll) le projet que tu sais —, et en ce moment on recommence à le battre en brèche —, il faudra en tout cas que je songe à un autre représentant qui puisse faire prévaloir mes intentions, et pour cela j'ai en vue le jeune Ritter. Mais nous nous entretiendrons bientôt de vive voix de cette question! Au reste, le «Tannhæuser» vient encore d'avoir un succès bien remarquable à Posen, sous la direction de Schœneck: en dix jours on l'a donné quatre fois dès le début, et l'on a fait les plus belles recettes; quand je pense, d'autre part, combien de mal cet opéra m'a donné jadis à Dresde!

En voilà assez là-dessus! Tu n'as pas l'air d'aller très bien, tout comme moi; j'en suis désolé. Cependant je me convaincs de plus en plus qu'il faut que des gens comme nous souffrent toujours quelque part, excepté dans les moments, aux heures et aux jours où nous sommes inspirés, où nous produisons; mais alors aussi nous jouissons et nous savourons la vie plus que tout autre homme. Voilà la chose! Ainsi

bientôt de vive voix!! Un peu plus, je redouterais cette joie!! Tu m'écriras encore une fois, n'est-ce pas?

Adieu, mon très cher! A toi

Zurich, le 14 juin 1853. R. W.

114.

Excellent ami, je partirai d'ici d'aujourd'hui en huit, le 28 juin. Il faut que je m'arrête à Carlsruhe jusqu'au 1er juillet, pour voir le pays et pour prendre quelques dispositions en vue de la fête musicale projetée. Je compte donc être chez toi à Zurich le 2 *juillet*. Mon temps est très limité, il est vrai; néanmoins c'est pour moi une joie indicible de revivre pendant quelques jours avec toi.

Ci-inclus quelques lignes peu réjouissantes, qui m'ont été adressées à ton sujet par une main inconnue. J'espère pouvoir te donner de vive voix des nouvelles meilleures. En descendant de voiture, j'irai immédiatement à ton Zeltweg, et tu me diras à quel hôtel je dois descendre. Joachim et Franz viendront probablement avec moi. Si cela ne te donne pas trop d'embarras, préviens Kirchner et Eschmann, de Winterthur, que je serai heureux de connaître personnellement.

Je viens de recevoir (de Hærtel) ton portrait, que je trouve bien plus ressemblant que le dernier. Si l'on peut trouver à Zurich un sculpteur convenable, tu me feras bien le plaisir de lui consacrer quelques séances, n'est-ce pas? pour qu'il me fasse un grand médaillon en relief de toi. Je n'aime pas beaucoup les portraits lithographiés: je trouve qu'ils ont toujours un air bourgeois, tandis que la sculpture représente l'homme tout autrement.

Ainsi dans dix jours, très cher ami, nous nous retrouverons et serons tout entiers l'un à l'autre. Si tu avais envie de m'écrire jusque-là, tu adresserais ta lettre «poste restante» à Carlsruhe, où je m'arrêterai jusqu'au 1er juillet.

A toi

23 juin 1853. F. Liszt.

Si j'ose vous importuner de ces quelques lignes, c'est que j'espère que le motif qui m'a fait écrire, me vaudra votre bienveillant pardon.

Dans le numéro d'aujourd'hui du «Libéral de Saxe» le mandat d'arrêt lancé autrefois (en 1849) contre M. le chef d'orchestre Richard Wagner, résidant à Zurich, est renouvelé avec l'observation suivante: «que, si l'on en croit le bruit public, ledit Richard Wagner a l'intention de venir en Allemagne; que, par suite, tous les agents de la force publique sont requis d'avoir l'œil sur lui et, dans le cas où il mettrait le pied sur le sol allemand, de l'arrêter et de le livrer ici entre les mains de l'autorité».

Bien que je connaisse M. le chef d'orchestre R. Wagner d'ancienne date, je ne sais comment lui faire part de cette nouvelle, attendu que la plupart des lettres adressées à des réfugiés habitant la Suisse doivent être ouvertes ou se perdent, et que je n'ai pas d'autre occasion sûre de l'en informer.

J'ai consulté à ce sujet quelques amis de Richard Wagner, et voici le seul moyen que nous ayons trouvé: c'est de prier M. le chef d'orchestre Dr. Liszt, un des amis les plus fidèles et les plus connus du grand compositeur, «de faire connaître par une voie sûre à M. le chef d'orchestre R. Wagner ce qui a été dit plus haut.»

Encore une fois, je prie instamment M. le Docteur de vouloir bien me pardonner mon importunité, et d'agréer l'assurance de ma haute considération et de mon profond respect».

115.

Très cher, je reviens à l'instant d'une excursion et je trouve ta lettre. Je n'ai pas, Dieu merci, à t'*écrire* longuement en réponse; je n'ai qu'à t'exprimer ma joie d'apprendre que tu viens si *tôt*.

Samedi, le 2 juillet, le matin ou le soir au plus tard, je t'attendrai à la poste. Tu pourrais fort bien demeurer chez

moi; mais j'ai peur que tu ne sois gêné, surtout si tu viens avec *Joachim* et *Franz*. Nous parlerons de cela tout de suite à la poste. Il y a un bon hôtel ici: c'est l'hôtel de Bauer.

J'avise *Kirchner* et *Eschmann*. Mon Dieu, *comme je me réjouis!!* Aussi plus un mot par écrit!

Au *revoir!*

A toi

Richard Wagner.

Pourrais-tu me faire savoir par le télégraphe l'heure tout à fait exacte de ton arrivée?

Il fait beau temps ici.

116.

Tu le vois, très cher ami, j'approche, et à moins que des empêchements officiels ne me retardent d'un jour, après-demain vendredi 1er juillet je partirai d'ici par le train du soir pour Bâle et j'arriverai par la diligence à Zurich le samedi de grand matin. Mais au plus tard j'arriverai dimanche à la même heure. J'attends ici Joachim; Franz ne peut malheureusement venir que plus tard. A toi

Carlsruhe, le 29 juin. F. Liszt.

117.

Francfort, mardi 6 heures (du soir).
12 juillet 1853.

Ami unique, la fête musicale de Carlsruhe doit avoir lieu le 20 septembre. Je t'écris à la hâte ces quelques lignes pour te prier de m'envoyer le plus tôt possible à Weimar le passage modifié de la partition de «Lohengrin».

Si cela ne te dérangeait pas, je serais bien aise si tu pouvais me prêter pour six semaines et envoyer directement à Devrient les parties de l'ouverture de «Tannhæuser» et des morceaux de «Lohengrin» que tu as arrangées pour tes con-

certs de Zurich; je voudrais m'en servir pour les fêtes musicales de Carlsruhe. Comme les Hærtel n'ont pas publié ces parties, cela ne peut pas leur causer de préjudice, et nous aurons en tout cas la certitude que les parties sont écrites correctement, puisque tu t'en es déjà servi à Zurich. J'apporterai aussi de Weimar les parties de l'ouverture de «Tannhæuser». Les deux concerts des fêtes musicales de Carlsruhe seront donnés avec le concours du personnel des théâtres et des orchestres de Darmstadt, de Mannheim et de Carlsruhe.

Comme ils auront lieu au théâtre, ce triple personnel suffira largement, car le théâtre ne contient pas plus de quatorze à quinze cents auditeurs; par conséquent, il est probable qu'un orchestre de 190 exécutants et un chœur de 160 chanteurs y feront un très bon effet. Aussitôt que le programme sera arrêté, je te l'enverrai; en attendant, je me bornerai à te dire que l'ouverture de «Tannhæuser» formera le commencement du premier concert, et les morceaux de «Lohengrin» la clôture du second. Il s'y ajoutera deux numéros de Berlioz, le finale de la «Loreley» de Mendelssohn, la neuvième symphonie, etc. Mme Heim débutera, je l'espère, à cette occasion comme *feuilletoniste* à Zurich; je ferai tout mon possible pour la disposer favorablement. Jeanne chante ce soir dans un concert donné au théâtre, au bénéfice d'une actrice d'ici. Le «Tannhæuser» ne sera *pas* donné demain. Après le concert je verrai Schmidt, et par lui je saurai les détails . . . Si J. est encore ici demain, j'irai lui présenter mes respectueux hommages. Elle a débuté par «Roméo», et hier elle a chanté le rôle de Fidès pour la Caisse des pensions. J'ai passé hier quelques heures avec Éd. Devrient à Badenweiler. Il voulait aller te voir à Zurich; mais pour le moment il ne peut pas faire de projets de voyage bien arrêtés, vu qu'il attend le prince régent à Badenweiler. Sa fille est très souffrante, et sa femme m'a paru aussi avoir une santé très délicate. J'ai rencontré aussi Mme Meyerbeer à Badenweiler.

Je télégraphierai demain matin à Schindelmeiszer. Si l'on donne «Lohengrin» jeudi, je viendrai et ne rentrerai à Weimar que vendredi.

Grâce à ton chapeau, j'ai été sur le point d'avoir à Carlsruhe des difficultés avec la police. Cette espèce et cette couleur sont particulièrement suspectes; cela passe pour être rouge, bien que ce soit gris. J'en ai été avisé par hasard; néanmoins je m'en suis bien tiré jusqu'à présent, et je soutiendrai toujours que mon chapeau doit *avoir du caractère* et être *bon*, puisque c'est toi qui me l'as donné.

A propos, aucune des deux personnes à qui j'en ai parlé jusqu'à présent, n'a voulu croire qu'en matière politique ton attitude et tes opinions soient absolument *neutres*. Il faudra certainement du temps jusqu'à ce qu'on arrive à apprécier plus sainement ta situation et toute ta personne.

Mes meilleures salutations à ta femme, ainsi que mes plus vifs remercîments pour toutes les marques d'amitié et d'affection qu'elle m'a données pendant mon séjour à Zurich.
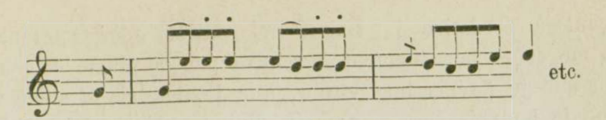
N'oublie pas non plus de présenter à Mme Kummer et à sa sœur mes hommages *les mieux sentis*. Dis à notre compagnon du Grütli et à sa femme toutes les choses affectueuses et vraies que mon cœur sent pour eux, et donne à Baumgartner un vigoureux «skake hand» (traduit en musique à la suisse) en mon nom. Les jours passés au Zeltweg restent pour moi des jours pleins de soleil. Dieu veuille que je puisse bientôt revenir auprès de toi! Ton

Double Peps ou
«Double extrait de peps» ou «Double Stout peps»,
con doppio movimento sempre crescendo al ffff.
— Ceci, nous le verrons lors de l'exécution des «Nibelungen».

Je te prie encore une fois de nous prêter, si cela t'est possible, les parties de «Tannhæuser» et de «Lohengrin» pour la fête musicale de Carlsruhe, et d'écrire quelques mots à Devrient pour l'en aviser.

Maintenant je vais au concert.

Jeanne chantera trois lieds de Schubert (le «Voyageur», «Fleurs mortes» et «Impatience»); quant à moi je chante



(Pardonne-moi si j'ai fait des barres de mesure fausses et siffle-le mieux que je ne le chante. — Adresse tes envois à Weimar.

118.

Cher, cher Franz, me voilà cloué dans le chef-lieu des Grisons: tout est gris, affreusement gris! Il faut que je prenne du papier rose pour qu'il m'aide à sortir de ce gris, comme un certain rouge qui perce à travers le gris de ton chapeau. Tu le vois, j'en suis réduit à me payer de mauvaises plaisanteries; tu en concluras sans doute quelle est ma disposition d'esprit. Un désert, un désert, un affreux désert morne et gris depuis que tu n'es plus là!! Le mercredi soir, mes Zurichois ont fait une tentative pour égayer par leurs flambeaux la teinte grise de mon désert. C'était très gentil, très solennel; du moins, de ma vie je n'avais encore vu chose pareille. On avait dressé devant ma maison une estrade pour un orchestre; j'ai cru un moment qu'on dressait un échafaud pour moi. On a fait de la musique, on a chanté. On a échangé des discours, et une foule innombrable a poussé des vivat en mon honneur. Je voudrais presque que tu eusses entendu le discours d'apparat: il était d'une naïveté, d'une bonhomie extraordinaires; j'ai été exalté comme un sauveur. Le lendemain matin je suis parti avec St Georges: depuis il pleut à torrents. Hier soir nous avons trouvé l'unique diligence qui va de Coire à St Maurice au complet, ce qui nous a condamnés à passer ici deux nuits et un jour. Avant de quitter Zurich, je suis encore allé à la poste chercher ta lettre de Francfort; ah! cela a été une dernière joie que j'emportais de Zurich devenu un désert pour moi. Merci du fond du cœur, ô toi, mon cher bonheur disparu!!

Me voilà donc étrennant aujourd'hui ton buvard en recom-

mençant à t'«écrire»! Laisse-moi parler *affaires*; tout le reste me coûte horriblement à rendre par la plume et l'encre depuis que je t'avais tout entier, que j'entendais ta noble voix et que je pouvais serrer ta main divine. Ainsi aux affaires!

Vous aurez les *parties*. Chacune forme un cahier contenant tous les numéros de mon concert de Zurich; vous aurez donc «Tannhæuser» et «Lohengrin». Mais comme ton orchestre sera plus fort que le mien, il faudra que vous fassiez doubler; cependant je présume qu'elles arriveront encore assez tôt si je ne les envoie à Devrient qu'au milieu d'août (*après* mon retour de St Maurice); dis-moi si tu partages mon avis! Si vous voulez aussi les parties de chant, et si tu crois qu'il faudrait se mettre à étudier les chœurs *même avant le milieu* d'août, je te les enverrai néanmoins plus tôt (par ma femme); donne-moi aussi tes instructions à cet égard! La partition transcrite des morceaux de «Lohengrin» (contenant toutes les modifications) sera également terminée dans un mois au plus tard: je pense donc attendre jusque-là, et je ne commencerai pas par t'envoyer les bandes de papier isolées avec les rapiècements, qui ne pourraient pas, d'ailleurs, te servir dans cet état. Tu recevras donc à Weimar pour le milieu d'août toute la partition arrangée; mais si tu tiens à ce que je t'envoie plus tôt les modifications toutes seules, écris-moi; j'obéirai.

Est-ce cela? Voilà quelles étaient les «affaires»!

Et maintenant que dirai-je encore? De la tristesse, et encore de la tristesse! Après nous être vu ravir l'un à l'autre, je n'ai plus dit un mot à Georges; je suis rentré silencieusement à la maison; partout régnait le silence! C'est ainsi qu'a été fêté ton départ, ami si cher; la nuit avait succédé à la lumière! Oh! reviens bientôt! reste bien longtemps avec nous! Si tu savais quelles traces divines tu as laissées ici! Tout est devenu plus noble et plus doux, les grandes aspirations se réveillent dans les cœurs fermés, et la mélancolie vient tout recouvrir de son voile!

Adieu, mon Franz, mon saint François! Pense à la sauvage solitude de St Maurice, et envoie bientôt dans ce coin perdu un rayon de ta vie!

Ma femme a eu un plaisir infini à lire ta lettre avec moi; elle te salue bien cordialement! Georges me charge de ses salutations et te remercie de ton bon souvenir. Bientôt il redeviendra poète pour toi! Adieu, cher, cher Franz!

Coire, le 15 juillet 1853.

A toi

Richard.

(à St Maurice, canton des Grisons).

119.

X. chantera le «Tannhæuser» à R. dans une quinzaine de jours. Elle a été obligée de partir immédiatement après le concert du 12 juillet, afin de faire honneur à ses engagements pour les rôles qu'elle joue comme actrice de passage. Je lui ai parlé d'abord dans sa loge, où elle m'avait invité fort gracieusement à venir passer un quart d'heure avec elle après le concert. J'ai profité de ce quart d'heure pour remplir convenablement ma mission de médecin et de pharmacien moral. Je lui ai dit mille choses, plusieurs entre autres qui ont dû être très claires pour elle. Avant de la quitter, j'ai obtenu de X. la promesse qu'elle viendrait l'hiver prochain à Weimar pour y chanter le rôle d'Ortrude et d'Élisabeth, ce que j'ai accepté avec une vive reconnaissance. Le père X. a des projets: il veut aller à Londres pour y créer une société d'opéra allemande. Il m'a dit qu'il croyait que là-bas tes opéras auraient un franc succès. Je lui ai répliqué qu'on devait d'abord faire en Allemagne le nécessaire, l'indispensable pour cela. Londres peut attendre; on ne pourra réussir complétement que lorsque le terrain sera solide en Allemagne.

J'ai répété plusieurs fois à S. et M. que ce serait un véritable scandale de ne pas jouer le «Tannhæuser» à cette occasion; S. est allé jusqu'à me promettre que, dans le cas où des difficultés viendraient à surgir, il mettrait le «Tannhæuser» en train avec le concours de Mme Anschütz-Capitain, et cela dans l'intervalle des représentations où figurent les acteurs étrangers.

Schindelmeiszer t'a-t-il envoyé notre tabatière de Wiesbade en souvenir de «Lohengrin»? Comme Ortrude est tombée malade, «Lohengrin» n'a pu être donné cette semaine. Mme Moritz est une femme et une actrice très aimable, et qui possède un très beau talent. Elle est en train d'étudier le rôle d'Elsa et celui de Senta, et elle est bien décidée à faire une active propagande en faveur de tes opéras. Moritz veut lire encore ce mois-ci ton «Anneau du Nibelung» à Wiesbade.

Quand j'irai à Carlsruhe, je verrai encore une fois Moritz à Wiesbade.

J'ai reçu ce matin ta lettre à C. A. Elle est parfaite et tout à fait digne de toi. Cet après-midi j'irai à Ettersburg pour présenter mes devoirs à ce jeune prince, et je lui remettrai aussitôt la lettre.

La princesse de Prusse est ici chez sa mère; elle restera probablement jusqu'à la fin de juin. L'étiquette du deuil de cour me permettra-t-elle de lui parler? Je l'ignore.

Porte-toi bien dans les Grisons, homme divin que tu es. Si tu travailles à tes «Nibelungen», permets-moi d'être à tes côtés et garde-moi en *toi* comme tu m'as accueilli, toujours vrai, toujours aimant.

A toi

Weimar, le 17 juillet 1853.

F. L.

Je t'envoie ci-inclus une lettre de Kœhler; tu me la renverras à l'occasion. As-tu lu sa brochure «Mélodie du langage»? Voudras-tu peut-être lui adresser quelques mots?

N'oublie pas les partitions de Carlsruhe; pense aux parties, si c'est possible. — Adresse toujours tes envois à Weimar.

«Monsieur le docteur», voici mon livre; ne vous attendez pas à y trouver quelque chose à redire, pour que je n'aie pas le malheur d'encourir vos reproches.

J'ai envoyé ce livre à Wagner, et je tremble qu'il ne lui déplaise; si du moins je savais quelque chose de positif! Wagner m'a fait un plaisir infini en m'envoyant ses «Nibelungen»; c'est à vous que je le dois; vous vous êtes fait mon avocat.

Je suis encore en train de lire ce livre. Au commencement il m'a un peu désorienté, tout en m'attirant comme attire quelque chose qui sort de l'ordinaire. Mais insensiblement je me suis laissé aller tout entier, et maintenant il me fait éprouver les délices du Walhalla. Cet ouvrage fait sur moi une impression d'une *puissance* toute *particulière*; mais je n'ai pas envie de me mettre l'esprit à la torture par des réflexions.

Cela est si beau quand les réflexions ne s'imposent pas; ce n'est qu'après coup que viendront les réflexions. Je ne crois pas que depuis des siècles on ait créé une œuvre poétique aussi vraiment *sublime*, aussi puissante et aussi simple dans la langue, pour ne pas parler du reste; il y a de la moelle dans chaque mot. Tout m'y apparaît *grand*, même au point de vue optique: je vois toujours les figures des dieux grandes, et pourtant d'une beauté idéale qui respire la force; j'entends leurs voix retentir au loin, et quand il se meuvent, l'air en est agité. La langue à elle seule *est* une vraie musique; voilà pourquoi elle est impossible «à mettre en musique». J'ai un pressentiment très net de ce que sera la représentation réelle de cette œuvre, de son exécution entière, et je sens comme une mélodie du langage qui sort des vers de Wagner, de ces vers frappés au coin du génie et groupés comme des êtres vivants; c'est cette mélodie qui m'est apparue comme l'idéal suprême du langage dramatique pendant que je travaillais à mon livre. Peut-être pensez-vous déjà comme moi, ou plutôt vous *savez* ce qui est, car vous étiez près de Wagner.

Je voudrais lui écrire tous les jours, ne fût-ce que deux lignes; mais que Dieu préserve de mon inutile bavardage l'artiste surmené! Je voudrais seulement connaître dix *notes* de chant écrites par Wagner pour ses «Nibelungen»; alors je me sentirais sur un terrain solide. Odin est là, imposant comme s'il était coulé en bronze, tout en restant si accessible à l'intelligence humaine. La fin du premier acte de la «Walkyrie» est entraînante; Dieu, j'ai senti comme Siegmond! Mon âme s'épanouit à cette lecture comme si d'un point élevé je voyais s'ouvrir devant moi un monde immense et nouveau.

Dites-moi donc un mot en passant sur l'intention de Wagner; je vous en serai éternellement reconnaissant!

Je pense toujours avec ravissement à mon voyage et à mon séjour à Weimar; l'Altenburg est daguerréotypée dans mon âme.

Je fume toujours vos planteurs quand je veux me récompenser après avoir bravement écrit. Votre neuvième symphonie pour deux pianos m'a enthousiasmé, ravi, transporté; c'est un travail merveilleux, dont je parlerai prochainement.

Que faut-il espérer en fait d'éditions nouvelles? Permettez-moi d'écrire sur tout!

J'ai écrit dans le feuilleton du journal d'ici trois articles sur vous et sur Wagner; voilà qu'arrive après coup S., qui renverse en grande partie ce que j'avais édifié. C'est un esprit horriblement confus, et ce qu'il y a de comique, c'est qu'il tient tous les autres pour des brouillons.

Est-ce que Raff est déjà en train de travailler activement à la composition de son «Samson»? J'espère qu'on entendra bientôt parler de lui. Saluez-le bien amicalement, je vous prie.

Et maintenant je vous présente mes respects, en faisant appel à votre indulgence pour Votre tout dévoué

Kœnigsberg, le 3 juillet 1853. Louis Kœhler.

120.

Tes charmantes lignes tracées sur papier rose m'ont réconforté. Ici l'air est si épais, si gras (on dirait du beurre rance)! Bah! il en sera ce qu'il voudra! Je n'ai pas à m'en tourmenter. Tu écris tes «Nibelungen», et *delendum philisterium*, à bas les épiciers!

J'ai remis ta lettre à notre jeune grand-duc, et je puis t'assurer qu'il a été pénétré de ton noble langage, de l'accent qui révèle ton grand cœur. Avant-hier j'ai eu l'honneur de voir la princesse de Prusse. Elle reste ici au Belvédère sans chambellan ni dame d'honneur, tout à fait en fille aimante et on ne peut plus aimable, auprès de sa mère Mme la grande-

duchesse (tel est aujourd'hui le titre officiel de la grande-duchesse Maria Paulowna). Zigesar, qui est attaché à la personne de la grande-duchesse en qualité de chambellan et de maréchal du palais en activité, m'a dit merveilles de la grâce et du charme de la princesse de Prusse. Naturellement je lui ai dit et raconté bien des choses à propos de toi.

Les Zurichois se sont admirablement conduits, et à Weimar nous nous sommes vivement intéressés et à ta sérénade et à la marche aux flambeaux. C'est dommage que «Double Peps» n'ait plus été là: il aurait battu la caisse et porté son flambeau comme les autres, et cela de tout cœur! Après-demain il faut que j'aille à Carlsbad, où je resterai jusqu'au 15 août. Adresse donc tes lettres à Carlsbad jusqu'au milieu d'août, et ensuite à Weimar. Le 28 août (jour anniversaire de la naissance de Goethe, première représentation de «Lohengrin»!) est fixé pour la *«prestation du serment de fidélité»* au nouveau grand-duc. Ce jour-là je serai probablement ici; j'ai composé *par ordre* une marche (d'environ 200 mesures). Raff est chargé d'écrire un *Te deum* pour la cérémonie religieuse.

Je te remercie cordialement d'avoir bien voulu me prêter le «Tannhæuser» et le «Lohengrin» pour Carlsruhe. Tu nous fais faire par là une économie de temps et de travail; me voilà donc garanti contre tout événement.

Je compte donc que du 15 au 18 août (pas plus tard, je te prie, si c'est possible) tu auras envoyé sans faute à Devrient, à Carlsruhe, toutes les parties de l'orchestre et des chœurs, en même temps que les partitions nécessaires; j'en aviserai immédiatement Devrient. Je te garantis une exécution correcte et brillante de l'ouverture de «Tannhæuser» et des morceaux de «Lohengrin»; tu n'en entendras dire que du bien.

Si cela ne doit pas te donner trop d'embarras, arrange-toi donc de manière que je puisse (avec plusieurs autres amis) te trouver après la fête musicale de Carlsruhe, vers le 24 ou le 25 septembre à Bâle, par exemple, et que je renaisse à la vie pour quelques jours que nous appellerons les «jours de Lohengrin». Je pense que jusque-là tu seras de retour

de ton voyage; cela nous fera du bien à tous deux de nous revoir.

Sois heureux dans ta force, mon grand, mon merveilleux Richard!

Mes meilleures amitiés à Georges, et donne-nous bientôt de tes nouvelles. A toi

Weimar, le 25 juillet 1853. Franz.

Jusqu'au 15 août adresse tes lettres à *Carlsbad*, et après, à Weimar comme auparavant.

121.

Je te remercie cordialement, très cher, de ta bonne lettre; je rougis presque devant toi de ma mauvaise humeur, qui m'a longtemps empêché de te répondre. Je mène ici une existence insupportable, désolée, au milieu d'un paysage grandiose, mais qui manque absolument de charme. Au commencement j'ai fait avec Georges des excursions sur les glaciers et dans les vallées voisines; mais comme ces courses étaient inconciliables avec la cure, je finis par me trouver réduit à ce trou qu'heureusement je quitterai après-demain. C'est la suite qui montrera si cette cure m'a servi à quelque chose: en somme, je n'ai pas envie de la recommencer; je suis trop inquiet de ma nature pour renoncer pour si longtemps à toute activité; bref, je ne suis pas un homme à faire des cures, je le vois bien. A présent je brûle du désir d'aller en Italie! Mais je ne veux pas me mettre en route avant la fin du mois d'août; ce n'est qu'en septembre qu'on se trouve bien en Italie. Combien de temps courrai-je le pays? Dieu le sait; peut-être ne pourrai-je pas y tenir longtemps *tout seul*; seulement la pensée de retourner sitôt en Suisse m'est odieuse en ce moment. Dis-moi, très cher Franz, as-tu donc tout à fait renoncé à aller à Paris? Un rendez-vous *là-bas* avec toi me serait bien plus agréable que dans cette ennuyeuse ville de Bâle! Dépends-tu donc à ce point du temps et de l'espace? Naturellement l'espérance de *te* revoir encore une fois cette année domine

tous mes projets, et si tu m'en fournis l'occasion à la fin de septembre, je serais bien fou de la laisser passer sans en profiter! Je te reverrai donc; seulement j'oserai te prier de tâcher de venir au moins à Paris, où j'aimerais bien me distraire pendant quelques jours avant de revenir dans ce brave pays de Suisse pour y rester. Le voyage de Carlsruhe à Paris n'est pas plus long que de Carlsruhe à Bâle: de Strasbourg on y va dans une journée. Pardonne-moi d'insister ainsi à propos de ce caprice!

J'ai été très sensible à la «tabatière-Lohengrin» que tu m'as envoyée de Wiesbade: ma femme me l'a fait parvenir ici. Ton humeur paraît avoir été charmante, si bien que Schindelmeiszer en tout cas n'y a rien compris. Aussi cette tabatière brillera-t-elle un jour dans ma collection de curiosités!

Tu as reçu probablement une invitation de Leipzig. Wirsing m'a écrit au sujet de «Lohengrin»; j'ai écrit, par contre, à Raymond Hærtel pour le prier de prendre cette affaire en main, et de faire connaître à Wirsing ma condition *sine qua non.* Tu vois donc que je me suis bien rappelé ta promesse amicale et que là-dessus j'ai bravement péché.

A Berlin, paraît-il, la question de la représentation de «Tannhæuser» au théâtre de Kroll finira pourtant par être résolue; Schæffer m'en a aussi parlé dans une lettre. Ce serait pour le mois de septembre ou d'octobre.

Le jeune T. m'a écrit de Posen que son père a enfin consenti à le laisser se vouer entièrement à la musique; il se jette presque à mes pieds et me prie de lui permettre de vivre dans mon voisinage à Zurich. Cela m'a presque mis dans l'embarras, car je sais que ce jeune homme se trompe sur mon compte et sur celui de Zurich. Toutefois je lui ai écrit que j'allais partir en voyage, et comme il veut quitter immédiatement Posen, je lui ai dit d'aller te voir d'abord à Weimar (j'ai voulu te prévenir); j'ai ajouté qu'il pourrait ensuite t'accompagner à Carlsruhe, et de là venir enfin à Zurich, où je serais tout disposé à le seconder en ami, aussi longtemps qu'il pourrait tenir. Ne m'en veuille donc pas de

t'embarrasser tant soit peu de cet importun: tu en seras bientôt délivré!

Je suis toujours sous le coup d'un sentiment pénible, comme si j'avais perdu dans ton esprit depuis que nous avons été réunis: probablement parce que je sens *combien* tu as gagné dans le mien; je dis «*gagné*», si tu pouvais gagner encore!! Fou que je suis!

La semaine prochaine j'enverrai à Carlsruhe les parties, etc.

St Georges est encore paresseux; mais *il faut* qu'il travaille. Il t'envoie ses meilleures amitiés.

Et maintenant, adieu. Je ne puis en écrire davantage. Mais dis-moi bientôt si tu n'es pas encore las de moi.

Mes salutations les plus respectueuses à Mme la princesse. Bientôt nous nous reverrons!

Adieu, adieu, toi le meilleur de tous les hommes. A toi

St Maurice. R. W.

P. S. Il n'en sera rien de la représentation du «Tannhæuser» au théâtre de Kroll. *Schœneck* vient de m'écrire qu'il a rompu avec le directeur Wallner, parce qu'il ne remplit pas ses engagements quant au rétablissement des parties supprimées.

122[1]).

«Notre art comme nous l'entendons, est un art de millionnaires! il lui faut des millions. Avec les millions toute difficulté disparaît, toute intelligence obscure s'illumine, on fait rentrer sous terre les taupes et les renards, le bloc de marbre devient Dieu, le public devient homme; sans millions nous restons après trente ans d'efforts Gros jean comme devant. —

«Et pas un souverain, pas un Rothschild qui comprenne cela!

---

1) Voir page 12, note 1.

— «Ne se pourrait-il pas que nous fussions tout bonnement des imbéciles et d'insolents drôles, avec nos secrètes prétentions?

— «Je suis persuadé comme toi de la facilité de l'engrenage entre Wagner et moi, si toutefois il met un peu d'huile dans ses roues. Quand aux quelques lignes, dont tu parles, je ne les ai jamais lues, je n'en ai pas le moindre ressentiment; et j'ai assez tiré moi-même de coups de pistolet dans les jambes des gens qui marchent, pour ne pas m'étonner de recevoir quelques chevrotines à mon tour.»

123.

Cher Franz, laisse-moi te dire en quelques lignes combien je te remercie de ta dernière lettre. Quand il s'agit de t'«écrire», cela ne marche plus du tout; ma foi, je ne puis plus songer à autre chose qu'au chagrin que m'a laissé ta disparition et au désir de te revoir bientôt et pour longtemps. Tout le reste ne me touche plus guère, et toutes les relations «d'affaires» qui existent entre nous n'ont pour moi qu'un attrait bien mince. Je ne pense qu'à une chose: c'est à te revoir encore cette année. Donne-moi donc, après la fête musicale de Carlsruhe, un rendez-vous à Paris. En tout cas j'enverrai ma femme à Carlsruhe, pour qu'elle me rapporte un morceau de toi.

Je t'«écris» presque uniquement pour te prier de faire parvenir à L. Kœhler la lettre ci-incluse; je ne connais ni ses titres ni son adresse. Tu pourrais aussi excuser cette lettre auprès de lui; elle est, je crois, horriblement mal écrite et confuse au possible. Cet homme singulier voulait savoir un peu ce que je pense de ton livre; mais je n'ai qu'à pencher la tête tant soit peu pour me plonger dans la *théorie*; aussitôt mon nerf cérébral me fait cruellement souffrir, et je deviens tout à fait malade. Je n'ai plus le goût de la théorie; je ne puis ni ne veux plus m'occuper de théorie, et il n'est pas mon ami, celui qui voudrait m'entraîner de nouveau sur ce maudit terrain. Périssent tous les X. et tous les Y., du

moment qu'ils ne savent rien de mieux que de se livrer à ces éternelles et confuses spéculations sur l'art!!!

Je vis ici dans une sauvage solitude; rien que de la glace et de la neige autour de moi. Avant-hier nous avons couru pendant une demi-journée sur les glaciers. Il faut que Herwegh aille jusqu'au bout; je le tiens dans mes filets et ne le lâcherai pas; il faut qu'il travaille. Hier il m'a juré qu'il ruminait déjà sérieusement le poème qu'il doit faire pour toi; bonne chance!

Je veux avoir ton médaillon! entends-tu, méchant homme? Il me le faut. Au reste, fais de moi tout ce que tu voudras. Quant à l'envoi des parties et des partitions à Carlsruhe, j'attends tes ordres. Tu as reçu, je pense, ma lettre de Coire?

Je suis presque contrarié que tu sois entré en relations avec X.; ces gens-là ne valent pas la peine d'être recherchés. Fais bien attention, il ne sortira de là rien d'agréable. En fait de personnalités il en faut d'*entières* ou pas du tout, seulement pas de moitiés d'hommes; ceux-là nous font descendre jusqu'à eux, sans que nous puissions jamais les élever jusqu'à nous. Rester tout à fait sans l'appui d'un talent de cette espèce, cela ne pourrait que me rendre plus fier.

Eh bien! fais aussi dans cette circonstance comme tu voudras; mais avant tout songe à me garder ton affection, et tâche que nous nous revoyions bientôt!

Adieu, très cher! A toi

St Maurice, canton des Grisons. R. W.

Bien des choses de la part de St Georges.

124.

Oui, vraiment, c'est une misère que d'écrire, et des gens de notre espèce ne devraient jamais prendre la plume. Et pourtant ton *papier rose* et tes caractères étincelants qui avaient des airs de grands d'Espagne, m'ont fait un bien sensible plaisir.

Pendant que tu es à Coire et que tu fais de l'hydrothérapie, je suis cloué à Carlsbad et j'examine toutes ces figures enrhumées, une seule exceptée, qui m'apparaît toujours comme un soleil radieux et bienfaisant! Il faut que je reste encore ici jusqu'au 16; le 22, je serai de retour à Weimar. Comme divertissement, je goûte le plaisir d'entendre ici Labitzki et son orchestre de ville d'eaux, Aldridge le noir Roscius, qui représente parfaitement Othello, Macbeth et Fiesco, de plus de faux Arabes et des Chinois authentiques, qui hurlent et massacrent des airs à faire sauver les gens.

En passant à Leipzig, j'ai vu B. Bientôt paraîtra son nouveau livre, où se trouve un chapitre tout spécial: «*Critique de R. Wagner*». Nous verrons si c'est fabriqué avec des matières qui peuvent se digérer. A Dresde je suis allé voir les R. A Zurich je me suis lié d'amitié avec Mme Kummer et sa sœur; quant à C., qui a été appelé exprès de Pillnitz pour se rencontrer avec moi, il m'a beaucoup plû cette fois-ci. En revenant, je me retrouverai avec les R., car cela me fait du bien de rester en relation avec des gens qui prouvent qu'ils sont tes amis. Nous formons ainsi une petite chapelle; nous chantons tes louanges et nous nous édifions mutuellement. Fais attention, cher Richard, et résigne-toi, car il faut qu'il en soit ainsi. Tu formes dès maintenant, et toujours plus, le *foyer concentrique* de toutes les nobles volontés, de tous les sentiments élevés, de tous les efforts loyaux qui se produisent dans le domaine de l'art. Telle est ma conviction sincère, sans pédantisme ni charlatanisme, choses qui toutes deux sont pour moi des énormités. Ne manque pas d'user de ton influence souveraine sur C. pour qu'il révèle ses aptitudes et qu'il produise, mais avec un peu de suite et de régularité. Je lui ai parlé du projet qu'a B. de fonder une «*Revue artistique*». Si tu lui fixes sa tâche, il pourra rendre de bons services à notre cause et à lui-même. Mais tout d'abord il faut attendre le livre de B., pour voir quelle voie on peut poursuivre avec lui.

Où en est le *programme destiné à servir de fil conducteur*, ce programme que H. doit tracer avec toi? Voilà le pivot.

la pierre angulaire de toute l'entreprise. Ne t'en laisse pas détourner; je considère comme nécessaire que tu t'imposes un peu de fatigue et d'ennui pour arriver à ce but. Avant d'aller à Weimar, je veux avoir avec B. un entretien catégorique sur ce sujet. Si tu as quelque communication à me faire à cet égard, écris-moi poste restante à Leipzig, ou plutôt sous le couvert de B., de manière que ta lettre me parvienne à Leipzig pour le 19 de ce mois. Peut-être trouveras-tu jusque-là le temps de fixer les points principaux du programme, des «Feuilles pour le présent et l'avenir de l'art dans son ensemble», et de tracer les contours de l'œuvre.

Je le répète, sans toi, sans ton action directe et indirecte on n'arrivera à rien, ou l'on n'obtiendra qu'un résultat pire que le néant. Sois donc patient, et viens à la rescousse comme et où tu pourras.

N'oublie pas qu'É. D. attend pour le 15 août les ouvertures de «*Tannhæuser*» et de «*Lohengrin*», ainsi que les parties; il en a besoin pour la fête musicale de Carlsruhe. Tu es toujours si exact et si ponctuel dans l'accomplissement de tes promesses, que je suis parfaitement tranquille; aussi je veux simplement te faire entendre qu'à Carlsruhe on aimerait se mettre aussitôt que possible à l'étude de tes morceaux.

B. viendra probablement aussi à Carlsruhe, et à la fin de ce mois il sera à Weimar. A Dresde j'ai parlé à Meser et lui ai recommandé chaudement comme étant le musicien le plus capable H., qu'il devrait charger de l'extrait pour piano de «Tannhæuser» (morceau à quatre mains). Dans le cas où Meser t'écrirait à ce sujet, aie la bonté de lui indiquer pour ce travail H., de préférence à d'autres arrangeurs ou dérangeurs.

Salue bien amicalement G., et reste de cœur avec moi.

A toi

Carlsbad, le 7 août 1853. F. L.

P. S. Dans les derniers temps notre ami Kœhler a été vivement pris à partie par plusieurs individus qui posent pour t'être hostiles, tandis qu'ils ne sont capables que de s'agiter

dans une région inférieure et *superficielle*. Comme il est probable que tu ne lis pas les journaux de cet acabit, je t'informe de ces attaques en te priant d'en tenir compte dans tes rapports avec Kœhler et de lui garder un bon souvenir comme à un homme «*bien pensant*».

Kœhler doit aller te voir l'année prochaine. Tu seras content de lui. Je lui ai envoyé immédiatement ta lettre.

P. S. Tâche d'être de retour du voyage que tu comptes faire pour la fin de septembre, si c'est possible, de manière que nous nous revoyions après Carlsruhe. Je pense que je serai tout à fait libre le 24 septembre.

125.

Très cher, je suis revenu de St. Maurice un peu plus tôt; je t'ai écrit que je voulais le faire, n'est-ce pas? On a fait suivre ta lettre, et elle m'est très bien parvenue. Ce qui m'a fait le plus de plaisir en la lisant, c'est de voir ta bonne humeur et d'apprendre que tu as passé ta journée à Dresde chez les R., ce que ceux-ci m'avaient déjà annoncé en termes enthousiastes; à lire leurs descriptions, il me semblait que j'avais été des vôtres et que cette soirée n'avait été qu'une continuation des jours que nous avons passés ensemble au Zeltweg. C'était bien gentil et tout à fait aimable de ta part! Pour ce qui est de K., il faut que j'attende; ensuite nous verrons.

Georges m'a promis hier de t'écrire aussi; il se montre très bien disposé et tout à fait prévenu en faveur de la chose. Je serai bien aise si cela aboutit, car alors je pourrai entrevoir la possibilité de la réussite de l'entreprise même *sans moi*!

Mon cher Franz, écoute; une fois pour toutes rayez-moi définitivement pour tout ce qui est entreprise de critique littéraire; je ne *puis* plus me mêler de ces choses-là. De même que c'était pour moi, il y a quelque temps, un besoin impérieux de crier mes révoltes dans leur enchaînement logique complet et sur le terrain de l'art et sur celui de la vie, de même, et précisément *pour cela*, je n'ai absolument

plus rien qui me pousse à des démonstrations qui ont cessé d'être un besoin pour moi. Tu le sais bien, comme tu sais et comme tu prouves parfaitement en toute circonstance que «quand on agit, on ne s'explique pas» (actuellement je ne suis plus disposé qu'à l'action et n'ai plus de goût aux explications); seulement tu as l'air de croire encore que pour l'amour de la chose je parviendrais à me faire un peu violence et que je pourrais encore mettre la main à l'œuvre (incidemment et pour mon propre compte). Or *voici* qui devient de plus en plus clair pour moi: certainement mes aptitudes, prises chacune à part, ne sont pas très grandes; je ne suis et ne produis quelque chose que si je réunis toutes mes aptitudes sous l'influence de la passion, si j'en use sans ménagement et que je me consume en elles. L'être spécial que la passion me dit de devenir, je le deviens pour aussi longtemps que c'est nécessaire, et je suis tour à tour musicien, poète, directeur de concerts, écrivain, déclamateur ou n'importe quoi. C'est ainsi que j'ai été une fois philosophe artistique spéculatif. Mais accessoirement à côté de ce courant principal je ne puis rien faire et rien produire, si ce n'est en me faisant violence; alors je ne ferais que quelque chose de tout à fait mauvais et je révélerais simplement l'effrayante insignifiance de mes aptitudes spéciales. Ce que tu me demandes (ou plutôt, je le sais fort bien, ce que me demande X.), je n'ai plus besoin de le faire. Je me suis exprimé si souvent et si longuement sur le sujet en question, que j'ai conscience d'en avoir fait bien assez. X., ceux de son bord et ses adversaires n'ont même pas encore lu mes écrits comme ils doivent être lus pour être compris. Autrement il serait tout à fait impossible que l'exposé de mes doctrines n'eût abouti qu'à cette création malheureuse: l'«art particulier» et «l'art général». Franchement cela me dégoûte de m'entretenir avec des gens bornés de choses auxquelles ils n'entendent et n'entendront jamais rien, parce que chez eux il n'y a pas trace de ce qui fait l'artiste et l'homme dans le vrai sens du mot. Si je voulais encore une fois me lancer dans la polémique, je m'attaquerais bien

plutôt à ces malheureux «libéraux» qu'à ces jésuites de la littérature sciemment endurcis, dont on n'a à se préoccuper que si l'on veut avoir raison à tout prix, même comme *littérateur*, ce dont je n'ai pas l'idée. *Assurément, oui assurément je serais très heureux* de me sentir bien compris par plusieurs, d'entendre dire et de voir écrire dans une feuille *ad hoc* des choses ingénieuses, de ces choses qui instruisent et qui éclairent; je considérerais cela comme la seule récompense de mes sacrifices! Mais, mon Dieu! ce n'est pas à *moi* à écrire cela, ce n'est pas à *moi* à contribuer à ce résultat; il faut que je voie venir cela purement et simplement d'un *autre* côté. Recommencer toujours à écrire uniquement pour arriver enfin à me faire comprendre, cela ne saurait me convenir: par là je ne ferais que jeter encore plus de confusion dans les esprits.

Conclusion: si tu persistes à croire que la Revue ne peut être viable sans moi, il faut que je déclare ceci: Eh bien! qu'elle renonce à paraître, car dès lors elle est sans objet et sans valeur! Mais je compte encore sur G. Il est paresseux, cela est vrai; par contre, je sais pertinemment qu'*il* sait de quoi il s'agit et à qui l'on en veut. En ce moment, d'ailleurs, il est poussé par tout son être à se déprendre de lui-même et des idées qui lui sont personnelles pour se tourner vers la voie qu'il nous faut suivre; une fois qu'il sera en train, j'espère qu'il tiendra bon. Alors il sera bien entendu que je l'assisterai de mes conseils et que je lui ferai part de mes vues et de mes opinions; dans des cas spéciaux je donnerai bien aussi un coup de main; seulement il faut d'abord que je voie les autres prendre l'initiative et conduire l'entreprise.

Mais avant toute chose j'entends que le malheureux «*art général*» ne figure pas dans le titre!!!

En voilà assez sur ce chapitre!

Au demeurant, je me trouve dans un état pitoyable. J'ai beaucoup de peine à me persuader qu'il faut que cette situation dure indéfiniment et qu'il ne serait pas vraiment plus moral de mettre fin à cette abominable existence. Le désert,

la solitude, la désolation du matin jusqu'au soir; et dire que c'est chaque fois un de ces jours dont la vie se compose uniquement!!! Pour arriver à guérir mon nerf cérébral si malade, mon médecin m'a décidé à renoncer une fois pour toutes au tabac à priser; voilà six jours que je ne prends plus une seule prise, héroïsme qui ne peut être apprécié que par un priseur aussi enragé que moi. A présent seulement je vois que le tabac était la seule jouissance réelle qui me réconfortait «par-ci par-là»: nouveau sacrifice à ajouter à tant d'autres. Mon martyre actuel défie toute description; mais je tiendrai jusqu'au bout, c'est décidé. Ainsi, plus de *tabatières*; je n'accepterai plus que des *décorations*!

Voici comment j'ai arrangé *mon voyage*: le 24 août, au soir, je partirai d'ici et serai le 29 au plus tard à *Turin*, où tu pourrais m'écrire poste restante, dans le cas où tu ne m'écrirais plus ici, et d'où l'on m'enverra, d'ailleurs, toutes mes lettres. Je m'arrêterai à Gênes, à la Spezzia, à Nice, jusqu'à ce que je sache exactement par toi quand et où je dois venir te rejoindre. J'ai lu dans le Journal de Carlsruhe que la fête musicale était remise au mois d'octobre; d'après cela, notre rendez-vous serait aussi remis. Si tu ne peux pas venir à *Paris*, eh bien! je viendrai *en tout cas* à *Bâle*; cela va de soi!! Comme tu es en ce moment à Leipzig, fais toutes mes amitiés à Brendel. Ah! s'il était venu me voir, rien qu'une fois! J'espère que nous aurions avancé sous bien des rapports. (Devrient a été ici pendant que j'étais absent, ainsi que ma femme!!) Mme Steche m'a écrit dernièrement; je lui répondrai encore avant mon départ. Ne peux-tu pas lui prêter à titre spécial un exemplaire des «Nibelungen»? Je ne veux pas que B. en fasse la lecture. Dieu! combien je regrette, en somme, d'avoir fait imprimer ce poème! Je *n'entends pas* qu'il passe entre tant de mains: il est encore *à moi*!

T'a-t-on fait des ouvertures au sujet de la représentation du «Lohengrin» à Leipzig? Voilà longtemps que je suis sans réponse de Hærtel. Je vais apprendre bientôt, je l'espère, ce qui en est.

Adieu, hélas! adieu! Comme je t'envie toute ton existence!! Présente mes hommages à ton amie, et tâche de venir bientôt avec elle en Suisse; alors je pourrai encore arriver à quelque chose. Adieu, cher ami, ami unique! A toi

Zurich, le 16 août 1853. Richard Wagner.

126.

Sancte Francisce, ora pro nobis!

Je t'écris dès la première station de mon voyage en Italie, parce que je n'ai pas pu répondre plus tôt à ta dernière lettre de Carlsbad; les destins ne me l'avaient pas permis. C'est que pour moi tout le reste s'efface devant notre rendez-vous à Paris, que tu as accepté avec tant de bonne grâce. Mais maintenant il faut que tu m'appuies de toutes tes forces pour que notre projet se réalise. Écoute!

Voici la chose en un mot: l'ambassadeur français d'ici ne voulait pas viser mon passeport pour Paris. Aujourd'hui je suis donc allé trouver M. de Salignac Fénelon lui-même à Berne, et j'ai discuté longuement avec lui. Ici aussi il faut que tu me donnes un coup de main. Après avoir vu qui je suis, *Salignac* m'a promis d'écrire immédiatement à Paris, à son gouvernement, et de lui mander qu'il me croit victime d'une calomnie, que personnellement je lui ai inspiré confiance, et ainsi de suite. Or, il désire que de ton côté tu parles de mon affaire au ministre plénipotentiaire français à Weimar, afin qu'il écrive également à Paris et qu'il intercède en ma faveur. Salignac croit que si le grand-duc lui-même disait à l'envoyé quelques mots pour me recommander à lui, cela produirait un excellent effet. Prie-le donc de vouloir bien le faire. Comme j'ai fait connaître le but réel de mon voyage à Paris et que j'ai cité aussi Berlioz comme devant se trouver au rendez-vous, tu ferais bien d'informer immédiatement Berlioz, car il est très possible qu'on s'enquière aussi auprès de lui de ce qu'il y a de vrai dans mes assertions. Ainsi tâche d'obtenir mon *visa* pour Paris; je me réjouis

bien vivement de te retrouver!! Sans doute j'espérais qu'avant mon départ tu m'enverrais encore quelques lignes de Leipzig; je ne les recevrai probablement qu'à Genève. J'ai appris par le Journal de Carlsruhe que la fête musicale n'aura lieu que du 3 au 5 octobre: ce retard *me* laisse indifférent, et *toi* aussi, je l'espère.

Les Hærtel m'ont envoyé dernièrement les louis d'or de Wirsing, sans me dire qu'on te prie de prendre la haute direction du «Lohengrin» à Leipzig, ou que tu as accepté cette mission. J'aurai bientôt des détails par toi, je l'espère. As-tu reçu la lettre que je t'ai adressée à Leipzig? Ce paresseux de H. me dit qu'il ne t'a pas encore écrit; qu'y faire?!!

A présent, très cher Franz, je suis en route pour *Turin*, où je m'arrêterai un peu. Si tu me réponds vite, ta prochaine lettre me trouvera dans cette ville, poste restante. (Jusqu'à nouvel ordre écris-moi tout bonnement à *Turin.*) Je suis très énervé, je souffre de l'insomnie; le *visa* français ne me laisse pas de repos; j'aimerais tant te retrouver à Paris; ce sera fameux!

Salue Berlioz; c'est un drôle de paroissien; il n'est pas encore arrivé au point où les millionnaires seuls pourraient lui être utiles. Mais c'est un noble cœur; tout finira bien par s'arranger.

Adieu, très cher et excellent ami; garde-moi ton affection!

A toi

Berne, le 25 août 1853. Richard.

127.

Très cher, me voilà de nouveau à Zurich, souffrant, démoralisé, prêt à mourir!

A Gênes je fus pris de malaise; je sentais avec terreur mon isolement. Je me forçai néanmoins à continuer mon voyage; il me fallait l'Italie. J'allai à la Spezzia; mon état de malaise empira; il n'y avait pas à songer à jouir de quoi

que ce fût: alors je revins sur mes pas pour crever ou pour . . . composer. L'un des deux: il n'y a pas de milieu.

Voilà toute l'histoire de mon voyage, de *mon* «Voyage en Italie»!

Je suis inquiet d'être si longtemps sans nouvelles de toi. A Leipzig tu as reçu une lettre de moi; t'aurait-elle froissé par hasard? Je t'ai écrit de *Berne* au sujet du visa d'un passeport pour la France; tu devais me répondre à Turin. Si c'est fait, la lettre me suivra. Mais pourquoi me laisser ignorer absolument ce que tu deviens? La fête musicale de Carlsruhe est-elle ajournée? Dans ce cas sera-t-il trop tard pour que tu viennes à Paris? Comme tu voudras; pourvu que je *te* revoie, peu m'importe où; si *tu* trouves que Zurich est trop loin pour toi, je viendrai à Bâle. L'idée d'aller à Paris commence à m'être presque désagréable: j'ai peur de Berlioz; avec mon mauvais français je suis perdu.

Je trouve ici quantité de lettres bêtes, entre autres celle que tu trouveras ci-incluse; elle vient de Berlin et a pour auteur le chef d'orchestre Engel (de l'établissement de Kroll). Il me semble que sa proposition n'est guère acceptable; puis-je remettre la chose entre tes mains? Veux-tu être assez bon pour te charger de la décision à prendre? Pour savoir ce qui peut être nuisible ou utile dans cette circonstance, il faut une connaissance des lieux qu'il m'est impossible d'avoir ici. Ne pourrais-tu pas, en t'adressant à Kroll, Schæffer et autres semblables, recueillir des informations qui te permettraient de peser les chances de succès d'une entreprise comme celle que projette Engel? L'idée de ce «Tannhæuser» donné en concert me révolte, malgré les 6 louis par séance! Or, j'ignore absolument jusqu'à quel point (abstraction faite de tout ce qu'il y a de ridicule dans la chose) il conviendrait, au point de vue de Berlin, de chauffer constamment cette place. Ce qui me paraît certain en tout cas, c'est que dans les *hautes* sphères de là-bas on est aussi apathique que possible, et que jamais on n'y fera spontanément une démarche décisive en ma faveur. Comme je serais content si dans cette circonstance tu disais oui ou non!

Où en sommes-nous avec Leipzig? Je ne puis rien apprendre de sérieux de là-bas! Pourquoi donc me laisser si longtemps sans nouvelles???

Ah! Dieu! je suis si maussade, si abandonné de Dieu! Je suis si seul, et pourtant je n'ai envie de voir personne; quelle misérable existence! Je ne puis m'empêcher de sourire quand je lis le journal de B. avec les articles du beau-frère de R. F.: ce brave homme croit fermement qu'il possède la question à fond, parce qu'il est si pondéré, si prudent; hélas! plus que tout autre *il* est incapable de me déchiffrer! Autrefois ces tâtonnements avaient le don de m'irriter; aujourd'hui ils me laissent absolument froid, parce que *cela* ne me touche pas du tout. Ah! si les gens savaient que je voudrais être heureux une fois, *rien qu'une fois*, et disparaître ensuite pour toujours! Ah! cette fade immortalité en caoutchouc qu'ils croient devoir absolument vous décerner à titre de récompense!

Adieu, très cher, excellent ami! Tâche que nous nous retrouvions bientôt; sans cela je deviendrai de plus en plus malade!

Adieu, cher Franz. A toi

Zurich, le 12 septembre 1853. Richard.

128.

Cher Franz, il y a ici un jeune Français qui habite Florence et qui veut apprendre à connaître ma musique, en faveur de laquelle il a été prévenu par ta brochure. Il arrange son voyage surtout de manière à entendre mes opéras; aussi, pour récompenser cette louable ardeur, n'ai-je pas cru pouvoir lui refuser deux lignes qu'il me prie de t'écrire. Je le recommande donc à ta bonté. A toi

Zurich, le 13 septembre 1853. R. Wagner.

129.

Carlsruhe, le 19 septembre 1853.

Enfin, ami très cher, ami unique, me voilà de nouveau plus près de toi, et dans quinze ou dix-huit jours nous nous rencontrerons, soit à Bâle, soit à Paris. Dès que je serai fixé à cet égard, je t'enverrai des renseignements tout à fait précis. Aujourd'hui je me bornerai à te demander de m'envoyer *ton passeport* par retour du courrier, pour que je puisse discuter la chose ici avec l'envoyé français, dans le cas où tu n'auras pas encore reçu de Berne une réponse définitive. Malheureusement le ministre plénipotentiaire qui réside à Weimar (le baron de Talleyrand) est en ce moment en Écosse; mais je suppose qu'il n'est pas besoin d'une protection extraordinaire pour obtenir cet indispensable visa. Tu n'as qu'à m'envoyer ton passeport par retour du courrier; je me charge du reste.

Je me suis arrêté dernièrement pendant plus de quinze jours à Dresde.

Il faudra que je te parle de vive voix de Tichatschek, de Fischer (actuellement régisseur pour les opéras) et des questions théâtrales de là-bas. Je t'entretiendrai de même de la situation à Leipzig. Il a été convenu entre Rietz et moi que j'assisterai aux dernières répétitions et à la première représentation, et que je t'en ferai le compte rendu exact.

Au moment où je suis arrivé à Leipzig, il circulait, relativement à la représentation de «Lohengrin», différents bruits qui sont probablement tombés à l'heure qu'il est, de sorte que tu n'en entendras plus parler.

Ton opéra doit être donné dans le courant de novembre; selon moi, on peut s'attendre à voir le public faire un accueil très chaleureux à ton œuvre. La place de Leipzig est décidément gagnée à ton nom et à ta cause; même le «bien connu» m'a raconté qu'il s'est surpris à pleurer à l'audition du finale de «Lohengrin». Tu n'as qu'à laisser aller les choses; bientôt Leipzig «*lohengrinera*» certainement! Si la représentation subit un retard, il n'y aura pas de mal du

tout; au contraire, à ce point de vue les commérages dont j'ai parlé plus haut, auront eu leur bon côté. Je te raconte tout cela par le menu. En ce qui concerne Engel, je mettrai tout en règle demain et je t'écrirai immédiatement. Je suis encore un peu indécis, et ne sais pas trop s'il faut lui répondre par un oui ou par un non. Conradi, le chef d'orchestre, est lié avec moi; dans le cas où l'affaire marcherait, je me mettrais en correspondance avec lui. Il connaît le «Tannhæuser» depuis 1849, attendu qu'à cette époque il habitait Weimar. Dans une telle entreprise tout dépend de l'exécution. En attendant, je suis d'avis qu'il ne faut pas se presser d'accepter, car une exécution de «Tannhæuser» sous forme de concert donné dans l'établissement de Kroll présente plus d'un danger, et pourrait, selon toute apparence, faire du tort à la représentation qu'on donnera forcément plus tard au théâtre. Laisse-moi le soin d'arranger la chose. H. a une bonne idée; la voici: si E. est assez bien disposé pour faire connaître tes œuvres à Berlin, ou plutôt pour faire de belles recettes grâce à elles, qu'il donne une répétition de tes concerts de Zurich avec le même programme. Mais même l'exécution de ce projet ne presse nullement. Je suis prêt à aller à Berlin dans de certaines conditions et à me charger de diriger les trois concerts de Zurich. J'emploierais probablement pour cela les société des chœurs d'hommes que dirige Wieprecht, et dont j'ai l'honneur d'être directeur honoraire (depuis l'année 1843).

Je t'en dirai plus long là-dessus à l'occasion; ce sera très prochainement. En attendant, le mieux sera, je crois, d'écrire à E. que tu ne peux pas te faire à l'idée de voir exécuter ton drame sous forme de concert.

En voilà assez. A toi

Carlsruhe, le 20 septembre 1853. F. L.

130.

Très cher Franz, bien que je t'en veuille de m'avoir laissé si longtemps sans nouvelles, tu auras aujourd'hui une feuille

de papier rose pour te récompenser de m'avoir annoncé que tu n'es pas loin de moi et que nous nous *reverrons* bientôt. Je n'ai pas pu te répondre par retour du courrier, parce que ta lettre a dû me suivre à Bade, où je vais «par-ci par-là» voir ma femme, qui y fait une cure. Voici le passeport. Salignac Fénelon, l'ambassadeur de France à Berne, ne m'a pas donné signe de vie jusqu'à ce jour; ce sera donc une bonne chose si tu réussis à régler cette affaire avec le ministre plénipotentiaire de France à Carlsruhe. Même dans le cas où nos projets de voyage à Paris ne se réaliseraient pas cette fois-ci, je dois tenir au visa français, pour que Paris et la France ne me soient pas fermés pour l'avenir. Tu peux donner hardiment toutes les garanties possibles et promettre formellement que je ne m'embarquerai pas dans la moindre affaire politique; je sais que cela suffira au gouvernement français. De plus, on peut être certain que je ne resterai jamais en France et que je retournerai toujours en Suisse. Je te remercie vivement de ce que tu m'as dit au sujet de Leipzig et de Berlin; nous ferons pour Berlin comme tu le dis.

Que fera-t-on à Carlsruhe? Dernièrement D. s'est encore une fois abstenu de me répondre, probablement parce que je le priais de me faire payer d'avance mes honoraires pour le «Tannhæuser», attendu que j'avais des raisons d'être inquiet au sujet de mes recettes.

Incidemment, en ce qui concerne le chœur d'hommes: «L'appel nous convoque au matin», qui est d'une exécution extrêmement difficile, je te prie de ne choisir pour cette partie que les meilleurs chanteurs.

Dans le passage *piano* (en la majeur, en mi pour la basse), on ferait bien de ne faire chanter que huit solistes pendant une huitaine de mesures: il est impossible à un grand nombre de solistes de rendre l'heureux effet de ce *piano* et l'élégance du passage. (Détail secondaire.)

Ta santé et ton humeur paraissent être excellentes: oui, tu es un *heureux* mortel! *Julie* m'a écrit de Dresde à ton sujet; sa lettre respire le ravissement. Votre réunion a dû

être charmante; il est heureux que je n'aie pas été là et que je sois resté *seul*.

Enfant, j'ai beaucoup de choses à te dire. Si tu veux que les choses marchent raisonnablement, il faut que tu vives souvent en Suisse; *alors* cela marchera! Nous parlerons de cela et d'autres questions semblables!

Surtout donne-moi de temps en temps (ou plutôt «par-ci par-là») des nouvelles de Carlsruhe.

Est-ce que je ne vis pas toujours au dehors seulement?

Que Dieu te bénisse! Reçois mes meilleures salutations avec un baiser fraternel. A toi

Zurich, le 22 septembre 1853. Richard.

131.

Très cher, le hasard m'a fait trouver ces jours-ci un moyen de régler ton affaire de passeport, moyen qui me dispense de me servir du passeport ici. Quand la question sera réglée, je te raconterai l'histoire. Je te renvoie le passeport sous ce pli, en te priant de t'adresser de nouveau à Fénelon. Écris-lui ou va le voir, et probablement il ne fera pas de difficultés pour donner son visa. Dis-lui que tu comptes partir pour Paris le 5 octobre au plus tard, et que nous nous sommes donné tous deux rendez-vous à Bâle. En ce qui concerne ce rendez-vous, je te recommande très vivement d'être en tout cas à Bâle pour le 6, au soir. J., Pohl et probablement plusieurs autres sont très impatients de te voir; je leur ai, du reste, promis de t'amener à Bâle. Je retournerais volontiers à Zurich; mais mon temps est trop limité pour cela. Ainsi à Bâle, à la Cigogne ou aux Trois Rois, comme tu voudras. Jusque-là tu auras reçu ton passeport, je l'espère, et nous combinerons immédiatement notre voyage à Paris.

Réponds-moi positivement *oui* et ne recule pas devant le trajet passablement ennuyeux de Zurich à Bâle.

Aujourd'hui je commence mes répétitions ici; puis il faudra que j'aille aussi à Darmstadt et à Mannheim pour des

répétitions particulières, et qu'enfin nous revenions ici samedi prochain pour les répétitions générales.

De plus, je me *dois* à une masse de connaissances et d'inconnus, à des gens de toute sorte.

Ta femme et Mme Heim ne viendront-elles pas à la fête musicale? Avise-moi dans le cas où elles se décideraient, car au dernier moment il sera difficile de trouver des billets.

Merci pour ton indication des huit chanteurs dans le motif en la majeur, mi pour la basse du chœur de «Lohengrin»; je m'y conformerai. — Ne m'en veuille pas, très cher, de mon long silence et de mes lettres qui ne disent rien. Tu sais bien que je te suis dévoué de toute mon âme, parce que je t'aime sincèrement et que je ne manque jamais de te servir aussi bien que je le peux.

A toi

Dimanche, le 25 septembre 1853.

Franz Liszt.

P. S. Ce qu'il y aurait de plus simple à faire pour toi, ce serait d'aller toi-même à Berne si c'était possible, bien que ce ne soit pas absolument nécessaire. Il suffira que tu écrives à Son Excellence en lui envoyant le passeport, pour la prier de te le renvoyer à Zurich pour le 3 octobre. Peut-être même est-il plus pratique d'écrire, de manière qu'on puisse envoyer ta lettre à Paris. Réfléchis, et n'oublie pas qu'il faut que nous nous rencontrions à Bâle le 6 octobre au soir.

132.

Reçois mes meilleurs remercîments, très cher Franz. Je viens de récrire à M. Fénelon, en lui renvoyant le passeport. A dire vrai, la chose commence tout à coup à m'ennuyer terriblement; je ne m'attends pas, d'ailleurs, à un bon résultat. Mes vœux s'accordent, du reste, parfaitement avec ton projet. Je me disais bien qu'il serait impossible d'éviter absolument Bâle: cette ville est tout indiquée pour qu'on s'y rencontre avec les amis qui ont affaire à Carlsruhe. Quant

à l'excursion à Paris, elle ne regarde que nous deux; nous avons donc eu une fois de plus la même pensée!

Du reste, j'éprouve en ce moment l'ardent désir de me remettre au travail: ma vie ordinaire n'est supportable qu'à la condition de m'absorber entièrement en moi-même. Et puis, je ne peux garder le silence maintenant, ce que je veux pourtant à toute force, que si je compose cette musique.

Après ta visite, j'ai vu cet été tout s'en aller en fumée pour moi; aucune autre de mes espérances ne s'est réalisée; tout s'est mal arrangé, et . . . bah! nous verrons si j'obtiens le passeport!

Nous nous verrons donc après-demain en huit (que n'est-ce après-demain!)! Veux-tu retenir des chambres à l'hôtel ou dois-je le faire? Allons donc aux «Trois Rois»; il y a là de jolies chambres et un balcon qui donne sur le Rhin; c'est là qu'il faut nous faire réserver quelque chose. Tu donnes sans doute à plein collier en ce moment; je ne puis presque pas m'empêcher de t'envier; *moi*, du moins, quand je peine ainsi, je m'aperçois que je vis, et alors seulement je m'en aperçois. L'inaction, c'est ma mort; si j'appelle si souvent le repos, j'entends par là cet autre repos, celui qui est beau, délicieux, je sens que cela ne peut être vraiment que la mort, je veux dire la mort réelle, noble, complète, non pas cette mort dans la vie, dont je meurs tous les jours!

Adieu, très cher, charmant ami!

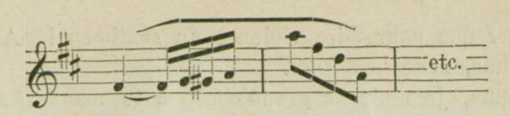
Quel bonheur que tu ne sois pas double!

Au revoir, à bientôt! A toi

Zurich, le 29 septembre 1853. Richard W.

133.

Très cher, je songe à l'instant que dans le «Lohengrin» j'ai oublié une indication de mesure. Je ne m'en suis aperçu qu'en dirigeant ici l'exécution de ma musique. Il s'agit du *Chant nuptial*, en ré majeur, après le second solo des huit femmes, les huit dernières mesures avant le temps 1:
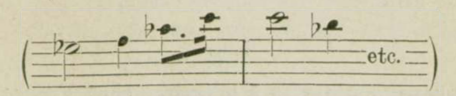


Ici le mouvement doit être beaucoup *plus lent* qu'à la première entrée du ré majenr; il faut que l'allure soit à la fois naïve et solennelle, sans quoi l'intention est perdue.

Comment cela va-t-il?

Aujourd'hui en huit!!!! A toi

29 septembre 1853. R. W.

Dans le «Cortège nuptial» (mi bémol majeur), à l'endroit où revient le premier temps dans la partie des instruments à vent en bois,



il faudra sans doute que tu doubles le nombre de ces instruments.

134.

J'ai promis à *Apt* (directeur de la Société de Ste Cécile, à *Prague*) la partition de concert des morceaux de «Lohengrin»; sois donc assez bon, très cher, pour dire à Carlsruhe qu'on envoie cette partition à *Apt*, à Prague, immédiatement après le dernier concert. Les parties reviendront ici.

Hier tu as eu la répétition générale: je te suis partout! Après-demain je dirai: «Après-demain»!

Adieu! A toi

Z., le 2 octobre 1853. R. W.

135.

Me voilà encore, vous suivant d'un œil fixe! Le silence a envahi tout mon être; permets que même vis-à-vis de toi je me dispense de courir après les mots! La parole ne me semble

plus exister que pour faire violence au sentiment! Ainsi pas de contrainte, mais le *silence!*

D'ailleurs, je n'ai pas grand'chose à te mander au sujet du «monde». Je m'en retourne demain; je verrai encore tes enfants. Je n'ai pas rencontré la Kalergi; je doute que je puisse la voir encore. Excuse-moi auprès d'elle.

Je te récrirai de Zurich. Merci pour ton affection qui me rend bien heureux! Salue la princesse et l'enfant! Devrais-je t'en écrire plus long? Ah! je suis tout sentiment, à tel point que l'esprit chez moi se confond avec le cœur; mais les choses du cœur, je ne peux pas te les écrire!

Adieu, adieu! vous que j'aime tant! A vous

Paris, le 26 octobre 1853. Richard W.

136.

Tu n'as sans doute rien à m'écrire, cher Franz; sans quoi j'aurais bien reçu quelques lignes de toi.

Les enfants m'ont dit qu'ils avaient reçu de toi une lettre où tu disais que vous étiez revenus très vite à Weimar et que vous y étiez restés tout seuls, sans voir personne, jusqu'à l'anniversaire de ta naissance. Le jour de ta fête, j'ai fait de la musique: j'ai dû jouer enfin quelque chose de moi à deux ou trois de mes vieux amis de Paris (tu as eu le plaisir de voir l'un deux!). Érard m'a envoyé chez moi un piano à queue (qui, du reste, a fait naître en moi le désir fanatique de m'élancer dans l'espace sur les ailes d'un pareil instrument, dussé-je commencer par apprendre le doigter!). Je me suis donc payé du «Tannhæuser» et du «Lohengrin» au boulevard des Italiens, comme si *vous* aviez été là; les pauvres diables ne savaient pas du tout pourquoi j'étais tellement hors de moi! Cependant cela a mieux marché que chez la Kalergi, encore que vous fussiez là; pourquoi?! Elle, la Kalergi, je ne l'ai pas revue en réalité; je lui ai adressé quelques lignes qui m'ont excusé, je pense. En outre, j'ai reçu la visite d'un agent de police qui, après un examen dont je suis sorti avec honneur, m'a donné l'assurance que je pour-

rais m'arrêter à Paris pendant *tout un mois*; je lui ai répondu que je partirais *plus tôt*, ce qui l'a fort étonné et lui a fait répéter que je pouvais rester *tout un mois*. Ah! le brave homme! ah! ce cher Paris! J'ai vu aussi l'empereur; que peut-on demander de plus?

Je suis revenu ici avant-hier; quand je suis descendu de voiture, Peps m'a accueilli par mille démonstrations d'amitié; mais aussi je lui ai rapporté un beau collier avec son nom (devenu si sacré!) gravé dessus. Il ne me quitte plus d'un pas; le matin il me réveille en se dressant contre mon lit; c'est une bonne bête que j'aime bien!

J'ai revu la *cathédrale* de Strasbourg: ma femme l'a contemplée avec moi. Il faisait un temps gris et pluvieux; nous n'avons pu voir la flèche divine, car elle était cachée par le brouillard. Quelle différence avec jadis! quel dimanche sacré j'ai passé devant la cathédrale!

Qu'il fasse nuit, qu'importe? C'est l'heure des étoiles; je lève les yeux, et voilà que *moi* aussi je vois briller mon étoile!

Adieu; salue les amis qui me sont chers! Aujourd'hui l'or du Rhin a déjà coulé dans mes veines; s'il le faut absolument, vous aurez donc une œuvre d'art qui vous donnera quelque joie (?)!

Adieu, ami unique! Reçois les salutations de ton pauvre

R. W.

137.

Le «pâle matelot» a reparu sur la scène de Weimar, et hier, après une absence de huit mois, j'ai repris en son honneur le bâton de chef d'orchestre.

Le «Vaisseau fantôme», donné au commencement du mois de mars, a été la dernière pièce dont j'ai dirigé l'exécution avant de quitter temporairement l'orchestre; c'est le même ouvrage qui marque, pour cette saison, la reprise de mes fonctions au théâtre. Tu peux bien penser que c'est uniquement ma passion pour tes compositions et pour tes poèmes qui me détermine à

ne pas renoncer au métier de chef d'orchestre. Quelque maigre que soit le résultat auquel je puis arriver ici, il n'est pourtant pas, je crois, tout à fait illusoire. Nous avons eu une semaine dont Wagner a fait tous les frais; le «Vaisseau fantôme», «Tannhæuser» et «Lohengrin» sont établis solidement ici et ont jeté de profondes racines. Je me moque parfaitement du reste; je ne fais qu'une seule exception: c'est en faveur du «Cellini» de Berlioz, pour lequel je garde une grande prédilection. Tu ne me donneras pas tort en cela, quand tu connaîtras mieux l'ouvrage.

La semaine prochaine, il faudra que je mette «G. Tell» à l'étude. Cet opéra doit être donné dans quinze jours. Aussitôt après viendra «Tannhæuser». Comme notre nouveau ténor, le D[r] Liebert, un chanteur de beaucoup de bonne volonté, laborieux et bien doué, n'a pas encore joué le rôle, il faudra que je le prenne quelquefois à part pour le lui faire répéter. Probablement la représentation de cette année sera encore meilleure que celles des années précédentes. Le «Vaisseau fantôme» a été accueilli hier par la satisfaction toujours croissante du public. Milde et sa femme ont joué et chanté parfaitement, et j'ai lieu de croire que tu aurais assisté à la représentation sans murmurer, bien que l'insuffisance de notre personnel de choristes soit un grave inconvénient. Il est vrai qu'on a fait quatre à cinq nouveaux engagements pour renforcer le chœur, ce qui naturellement est loin de suffire.

Aussitôt après mon retour j'ai proposé à Zigesar de donner le «Lohengrin» avec Tichatschek et Jeanne dans la soirée où les messieurs et les dames de la cour feront leur réapparition au théâtre (le grand deuil de cour durera encore plusieurs mois, et pendant ce temps la loge grand-ducale restera vide et ne sera pas éclairée). S'il ne survient pas d'empêchements d'une nature particulière, cette représentation aura lieu.

Jusque-là j'aurai simplement à diriger tes deux opéras, «G. Tell» et les «Nibelungen» de Dorn.

Je ne te dirai rien de mes affaires personnelles. La pauvre princesse t'envoie ses amitiés. Elle est absorbée par des écritures sans fin (et rebutantes au possible), qui lui donnent

beaucoup de tracas. Dieu veuille que l'été prochain nous entrions dans une nouvelle période de *status quo*..., et que notre voyage de Zurich ne soit pas reculé au delà de la fin de juin!

Ton «Or du Rhin» sera fini pour ce moment-là, n'est-ce pas? A l'œuvre, incomparable ami! Il n'y a de salut sur cette terre que dans le travail. Chante et écris donc, et fais percer ainsi ton abcès au cerveau! Peut-être arriveras-tu par là à retrouver un sommeil plus calme!

Mes cordiales salutations à ta femme. A toi

31 octobre 1853. Franz.

Te rappelles-tu un M. Frédéric Schmitt, professeur de chant à Munich? As-tu lu sa brochure, et qu'en penses-tu? Écris-moi deux mots à ce sujet. Où en es-tu avec Tyszkiewiez? L'as-tu encore revu quelquefois à Paris?

138.

Très cher Franz, je t'avais menacé de t'exploiter encore une fois sans vergogne: il faut que cette menace s'accomplisse aujourd'hui.

Écoute! Je me sens maintenant si allègre et si content quand je travaille, que je puis me promettre tout, non seulement la réussite de mon œuvre de compositeur, mais encore le retour à la santé, dès que je pourrai rester à ma besogne sans être dérangé par quoi que ce soit et me laisser aller sans trouble à cette heureuse disposition. S'il me fallait me lever un matin sans pouvoir me mettre à ma musique, je serais malheureux. Je m'interromps aujourd'hui pour la première fois, afin de me guérir définitivement, si c'est possible, de cette crainte qui me poursuit comme un fantôme toujours menaçant. Donc il faut que je règle mes affaires d'argent, pour ne plus en être importuné. J'y arriverai en vendant les droits d'auteur que les représentations de «Lohengrin» me rapporteront. D'une manière absolue, je me trouve, par suite du caractère spécial de ces droits, dans un état d'inquiétude et d'agitation tout par-

ticulier, qui finit par être extrêmement pénible. S'il est certain aujourd'hui que mes deux derniers opéras seront donnés sur toutes les scènes d'Allemagne, comme le «Tannhæuser» l'est déjà sur la plupart, il n'en est pas moins vrai que *l'époque* où on les demandera et où on les paiera est quelque chose de très vague. Aussi, comme je n'ai guère d'autres ressources que le produit de ces droits, je me trouve dans une fâcheuse inquiétude, dont voici le résultat: grâce à mon imagination trop vive, je regarde comme très prochaines les recettes attendues; j'estime, par suite, à un chiffre trop élevé les revenus que j'ai dans le moment et j'exagère sensiblement mes dépenses. Étant donné mon penchant assurément blâmable à me faire une existence un peu plus agréable que celle que j'ai menée dans les dernières années, j'ai escompté l'avenir et je me suis mis dans le cas d'avoir de forts paiements à faire pour Noël prochain, sans pouvoir compter avec certitude sur une seule recette. Mais quand même le mal ne serait pas aussi aigu, cette éternelle spéculation sur le hasard, cette perpétuelle attente du facteur et cette question quotidienne: m'apportera-t-il aujourd'hui une commande, une promesse? tout cela me fatigue à tel point et me distrait d'une manière si vulgaire que je suis obligé de songer à ma cure radicale, et cette cure, il faut que tu m'aides à la faire par l'entremise des *Hærtel*.

Je veux vendre aux *Hærtel* le droit de propriété de la partition de «*Lohengrin*» même pour les directions de théâtre, en exceptant seulement:

1° les théâtres de la Cour de *Berlin*, de *Vienne* et de *Munich*, auxquels le droit de représenter le «Lohengrin» ne pourra être conféré que *par moi*;

2° des théâtres de *Weimar*, de *Dresde*, de *Wiesbade* et de *Leipzig*, auxquels j'ai déjà conféré ce droit de représentation.

Quant aux théâtres qui auront à s'adresser au nouveau propriétaire, ils sont indiqués sur la feuille ci-jointe: ce sont tous les théâtres qui ont déjà représenté le «Tannhæuser» avec succès, ou qui le représenteront bientôt, comme on peut le prévoir avec une entière certitude d'après ces précédents. Aux vingt-deux théâtres auxquels j'ai déjà vendu le «Tann-

hæuser», j'ai indiqué le chiffre des honoraires que j'ai reçus: je garantis sur mon honneur l'exactitude de ces indications; je garantis de même que je ne céderai pas le «Tannhæuser» aux quinze autres théâtres à un prix inférieur à celui que j'ai porté sur la feuille en question. Ainsi qu'on peut le voir par la pièce ci-jointe, j'évalue à 632 louis la somme totale qui doit m'être versée par ces vingt-deux théâtres et par les quinze autres. La question qui s'est posée est donc celle-ci: quelle est la somme que je devrais demander comme prix d'achat ferme à l'acquéreur du «Lohengrin», avec le droit de propriété pour les théâtres, du moment que ce prix devrait être payé comptant à *Noël prochain*, soit pour le 20 décembre 1853?

Pour le règlement de cette affaire je m'adresse de préférence à MM. Hærtel: 1° parce qu'ils ont été pour moi les acquéreurs les plus convenables; 2° parce qu'ils sont les éditeurs de la partition et des partitions pour piano et qu'ils sont, par conséquent, le plus directement intéressés à prendre en main l'affaire tout entière; enfin 3° parce que cela me fournirait une excellente occasion de m'entendre encore ultérieurement avec eux au sujet d'honoraires à obtenir pour le droit d'impression du «Lohengrin».

Si MM. Hærtel se rappellent dans quelles circonstances je leur ai proposé dans le temps de se charger de l'impression et de la vente du «*Lohengrin*»; s'ils se souviennent qu'à cette époque je leur ai affirmé nettement que moi-même je ne croyais pas le moins du monde que cet opéra pût se répandre, au moins de mon vivant, et que, s'ils consentaient à se charger de cette publication, je considérerais cela purement et simplement comme un sacrifice fait par eux à une cause désespérée, mais respectable; s'ils me confirment que moi-même, dans cette situation sans issue, j'ai accepté comme un sacrifice de leur part la radiation d'une ancienne dette dont ma position rendait le paiement très problématique pour eux, et que, d'autre part, tout en rendant hommage à la délicatesse de leurs procédés, je leur ai fait entendre que si, contre toute attente, le «Lohengrin» était jamais appelé réellement à réussir, et s'ils avaient

lieu de regarder la publication de cette œuvre comme une *bonne* affaire, je comptais qu'ils ne m'oublieraient pas; dans ce cas, ces messieurs trouveront qu'il est équitable et que le moment est venu de me rémunérer, maintenant qu'à mes yeux la situation a changé au point que je songe à tirer quelque avantage de ce revirement. Tout d'abord il est pour moi une chose certaine, qui trouve sa confirmation dans des observations et dans des expériences répétées: c'est que, même avant qu'on eût le moindre espoir de voir mes œuvres se répandre par des représentations et par des concerts, par le seul fait de leur succès à Weimar, succès dû à ton initiative, très cher ami, leur publication s'annonçait comme une affaire exceptionnellement bonne, vu les circonstances. Depuis que le mouvement s'est accentué à la suite de quelques concerts, et tout récemment à la suite de la représentation de Wiesbade, qui a eu un succès tellement incroyable, cette probabilité est devenue presque une certitude; du moins on peut dire que peut-être aucun opéra, avant d'être connu pour avoir été donné sur les premières scènes, n'a pu faire naître de semblables prévisions. D'autre part, on a vu que partout où l'on a pu l'entendre, même en partie, la musique de «Lohengrin» a produit un effet bien plus grand et exercé une attraction bien plus puissante que le «Tannhæuser»; et pourtant celui-ci occupe aujourd'hui les théâtres et le public au point qu'il fraie partout le chemin à «Lohengrin». On est donc fondé à supposer qu'à l'exemple du «Tannhæuser» «Lohengrin» fera le tour de toutes les scènes; et qu'il se maintiendra encore mieux que lui dans la faveur du public, encore que le «Tannhæuser» ait déjà rétabli complétement les affaires de plusieurs directions de théâtre. Les choses étant ainsi, j'oserai donc rappeler à MM. Hærtel, à qui je suis toujours reconnaissant de s'être chargés primitivement de la publication, qu'ils ont à remplir un devoir d'honneur envers moi, c'est-à-dire qu'ils ont à m'intéresser au bon succès matériel de leur entreprise. Si MM. Hærtel, fidèles à leurs traditions de générosité, sont disposés à me donner satisfaction, car ils se sont engagés dans l'affaire non pas en vue de bénéfices à

réaliser, mais uniquement pour l'honneur, je me bornerais à leur demander maintenant de quelle façon ils consentiraient à me faire participer à leurs bénéfices. Peut-être se décideraient-ils volontiers à m'accorder une part déterminée du prix de la vente de telle ou telle partie de l'édition: je me rappelle que lorsqu'il y a dix ans je leur proposai de publier le «Vaisseau fantôme», ils voulurent bien m'attribuer le produit de la vente de la grande partition pour piano après qu'ils en auraient écoulé cinquante ou cent exemplaires. Quelque bien partagé que je pusse être en vertu d'un pareil arrangement, l'incertitude de ce revenu aurait pour moi le même côté désagréable et pénible que ces droits d'auteur précaires dont je me suis déjà plaint, et que, pour cette raison même, je veux vendre en bloc. Je préférerais donc, dans ce cas aussi, une somme déterminée à payer immédiatement; il s'agirait simplement de trouver ce qu'il y aurait à faire pour fixer cette somme de manière qu'aucune des deux parties ne fût lésée. A cet effet je citerai le moyen que j'ai employé pour rendre la vente du «Lohengrin» plus lucrative de beaucoup qu'elle ne peut l'être aujourd'hui; ce moyen consiste à publier *des morceaux détachés pour chant* et *pour piano*. Nous savons que ce qu'on appelle «morceaux détachés» est la principale source de bénéfices en fait d'opéras; ces morceaux, on ne peut en *aucune façon* les prendre dans «Lohengrin». Cela tient à leur originalité d'un caractère tout spécial, qui exclut les morceaux de chant isolés se détachant naturellement de l'ensemble. Moi seul, en ma qualité de compositeur, j'ai pu entreprendre de détacher un certain nombre des morceaux de chant les plus intéressants, mais en les arrangeant tout à fait à nouveau, en les façonnant, en leur donnant un commencement et une fin, etc. Je t'ai remis il y a peu de temps *neuf* morceaux de ce genre, courts, faciles et même populaires, en te priant de les faire tenir à MM. Hærtel, à qui je donnerais mes instructions ultérieurement; ils peuvent paraître comme ayant été arrangés *par moi*. D'autre part, j'ai indiqué à B. cinq morceaux coupés de la même manière que les morceaux de chant, seulement plus longs, qu'il doit arranger pour le piano comme morceaux

indépendants, comme simples mélodies. C'est le moyen de conjurer la fâcheuse impression que produisent les partitions pour piano sans paroles dont on ne peut se servir et qui ont été fabriquées tout à fait en dehors de mon concours.

Si donc je contribue d'une manière particulière au rendement du «Lohengrin», j'ouvre, de plus, à mes éditeurs une source inattendue de recettes à en tirer, et cela par le droit que je leur ai cédé d'imprimer les librettos pour les théâtres. Ce droit partout respecté est extraordinairement avantageux; on peut le voir par la vente du libretto de «Tannhæuser», dont on a demandé dans *un seul* hiver six mille exemplaires pour la *seule ville de Breslau.* MM. Hærtel m'ont offert de *partager* avec moi les bénéfices de la vente des librettos; mais je préfère recevoir immédiatement, pour cet opéra aussi, une indemnité une fois payée.

Après avoir bien spécifié ce que je propose à MM. mes éditeurs de leur vendre, je trouve qu'il est bon de leur indiquer la somme totale que je crois pouvoir demander.

J'ai évalué plus haut mes droits d'auteur sur les représentations (en exceptant les théâtres spécialement indiqués) à la somme de 632 *louis.* Ceci est un minimum, très susceptible d'augmentation en tout cas. Dès maintenant j'ai annoncé aux théâtres qu'ils auraient à payer plus pour «*Lohengrin*» que pour «*Tannhæuser*», (*Breslau*, par exemple, paierait certainement 25 louis *au moins* (au lieu de 20), comme pour le «Vaisseau fantôme»; j'insisterais même pour en avoir 30); mais, d'autre part, je n'ai pas encore indiqué *tous* les théâtres; je n'ai pas encore pensé à *Ratisbonne*, à *Innsbruck*, etc., bien que de tout petits théâtres se soient déjà mis à donner le «Tannhæuser»; je n'ai pas mentionné *Zurich.* En outre, je mets les théâtres non allemands de l'étranger à la disposition de mes acheteurs: tels sont, par exemple, Saint-Pétersbourg, Stockholm, Copenhague, Amsterdam, etc., à l'exception toutefois de *Londres* et de *Paris.* Je céderais le tout ensemble, en y comprenant tout ce qui est relatif à la publication et à la vente, à MM. Hærtel contre la somme de 15 000 francs (je viens d'évaluer à 13 000 francs à peu près

le minimum des recettes qu'on fera dans les théâtres), ladite somme payable en entier le 20 décembre à Zurich.

Comme je désirerais cet arrangement ou un autre semblable, afin de pouvoir disposer franchement des années qui vont venir, de ces années de travail si importantes pour moi, et les garder, du moins, pures de toute inquiétude dégradante! Si tu considères, très cher Franz, que ce n'est pas du bousillage que je veux vendre; que, *d'autre part*, je ne peux plus guère m'attendre à toucher des droits d'auteur que pour *cet* opéra (en y ajoutant le «Tannhæuser»), ou que je ne voudrais pas, même en pensée, souiller les «Nibelungen» par un calcul judaïque, et que j'aimerais à les garder purs même sous ce rapport; si enfin tu examines mes arguments, qui, pour être amples et détaillés, sont aussi, je crois, justes et nullement chimériques, tu trouveras au bout du compte que je ne demande rien qui ne soit équitable, et, disons le mot!!!

tu les appuieras auprès des Hærtel,

ce dont je te prie bien instamment.

La représentation de «Lohengrin», qui va avoir lieu à Leipzig, t'en fournira l'occasion.. Assurément personne ne peut forcer Hærtel à consentir à ce marché, même pour une somme moindre; mais si quelqu'un le pouvait, ce serait toi seul, et voilà pourquoi j'ai dû m'adresser à toi.

Fi, quelle juiverie!!!! Voilà une mauvaise journée, une journée sans musique: aussi le ciel est-il gris et brumeux; demain il fera meilleur, espérons-le!!

Adieu, mon ami unique, mon ami très cher! A toi

Zurich, le 16 novembre 1853. Richard W.

139.

Très cher Richard, cette nuit je suis rentré tout enrhumé de Leipzig; ce qui m'enrhume et me rend maussade encore davantage, c'est la lettre ci-incluse de Hærtel, que je trouve ici. Lorsque j'allai, le 1er décembre, à Leipzig pour assister au concert de Berlioz, je parlai aux Hærtel de ta proposition et leur communiquai ta lettre, attendu que ce document expose

la question d'une manière parfaitement nette et détaillée. Je connais les Hærtel depuis des années comme étant très convenables et «comme il faut»; aussi je me flattais qu'ils accueilleraient ta demande dans une certaine mesure. Mais ce n'est malheureusement pas le cas, et je suis dans la triste nécessité de t'aviser de leur refus. Il est possible qu'ils aient été un peu piqués en voyant ton mécontentement au sujet des morceaux à quatre mains pour piano (mécontentement qui me paraît parfaitement justifié et tout naturel de ta part). Je ne pouvais pas leur laisser ignorer ce détail, vu que je le considère comme assez important pour la vente ultérieure. Les Hærtel appartiennent assurément au «parti progressiste modéré», et sont directement influencés par plusieurs adeptes de ce qu'on appelle l'école historique. Jahn en particulier est très lié avec le Dr Hærtel. De plus, tes amis et les miens, Pohl, Ritter, Brendel, etc., ne sont pas très bien vus d'eux.

Demain en huit, mercredi le 21 décembre, on donnera le «Lohengrin» à Leipzig. Mais probablement la première représentation se fera attendre jusqu'au 26 (le second jour de fête). En tout cas j'irai assister aux deux dernières répétitions générales et à la première représentation, et je t'en ferai le compte rendu exact. On dit que Rietz fait faire très assidûment des répétitions d'orchestre par groupes d'instruments à vent, de cuivres et d'instruments à cordes. Au reste, le terrain est fort bien préparé à Leipzig pour la représentation du «Lohengrin»; aussi peut-on affirmer que cette œuvre aura *infailliblement* un succès franc et durable.

Berlioz a eu sa *revanche* de ses fâcheux débuts au Gewandhaus, grâce aux deux exécutions de ses œuvres, qui ont eu lieu sous sa direction au même Gewandhaus, le 1er et le 11 décembre. J'ai assisté aux deux séances, et je pourrai à l'occasion t'en parler de vive voix. Il retourne aujourd'hui à Paris, et à la fin d'avril il viendra à Dresde, où Lüttichau lui fait espérer qu'il pourra donner deux concerts au théâtre. Il est aussi question d'une fête musicale qui aurait lieu l'été prochain à Brunswick, et où l'on exécuterait son «Requiem» et son «Te Deum».

Dimanche prochain on donnera ici le «Tannhæuser». J'ai fait étudier son rôle à Liebert, et j'espère qu'il s'en tirera bien. On donnera tout le finale du deuxième acte, ainsi que le second finale de la réapparition de Vénus, et bientôt, quand l'occasion s'en présentera, je ferai transcrire, si cela te va, les seize mesures de l'adagio du finale du second acte (que T. t'a biffées, si je ne me trompe). Cependant, pour faire ici de pareils changements, il faut toujours quelques précautions et quelques ménagements, surtout étant donné que par principe on pratique maintenant l'économie au théâtre encore plus que par le passé, etc.

Comment va Herwegh? Je lui écrirai positivement cette semaine? Depuis mon retour à Weimar j'ai eu bien des tracas; ma principale affaire prend une tournure presque plus fâcheuse qu'antérieurement; toutefois il n'y a pas encore de résultat définitif. Pardonne-moi, très cher Richard, d'être si renfermé sur ce sujet; tu sais qu'en général j'ai l'habitude de me taire quand je n'ai rien de bon à dire...

J'aurais été heureux de pouvoir t'envoyer une autre réponse de la part des Hærtel; mais malheureusement je n'ai pu faire mieux; prends bon courage et travaille à ton «Or du Rhin». L'été prochain j'espère pouvoir te retrouver et passer quelque temps avec toi. Mes meilleures salutations à ta femme; le miel qu'elle m'a envoyé est exquis; j'ai toujours plaisir à le regarder quand on me le sert le matin avec le café.

Adieu, très cher Richard, écris bientôt A ton

Weimar, le 13 décembre 1853. F. L.

Tu as sans doute reçu la brochure de Hoplit sur la fête musicale de Carlsruhe. Pour Noël je t'enverrai le «Chœur des artistes», qu'on autographie en ce moment sous forme de partition.

140.

Très cher Franz, vite deux mots seulement pour aujourd'hui! Je m'en veux beaucoup d'avoir abusé de ta patience

pour te mettre sur les bras l'affaire Hærtel; pardonne-moi! Voilà la question enterrée; s'il plaît à Dieu, tu n'entendras plus parler de juiverie de ce genre. Je suis pour le moment dans une mauvaise passe, c'est vrai; mais ne t'en tourmente pas!

Tu as de l'humeur??

Mais tu composes? La princesse me l'a écrit.

Viens bientôt me surprendre!!!

Je m'enferme dans mon cocon comme un ver à soie; mais en même temps je dépouille ma chrysalide. Pendant cinq ans je n'ai rien composé. En ce moment je suis à «Nibelheim»; aujourd'hui *Mime* m'a fait ses doléances. Malheureusement le mois dernier j'ai pris une forte grippe qui m'a rendu impropre au travail pendant dix jours; sans cela j'aurais nécessairement fini mon ébauche dans l'année même. Souvent aussi ma situation un peu en l'air m'ôte l'entrain; pour le moment il y a chez moi une fâcheuse accalmie. Mais il faut que j'aie fini pour la fin de janvier. En voilà assez pour aujourd'hui. J'aurais tant de choses à te dire, et pourtant j'ai déjà la tête brûlante! Je ne suis pas dans mon assiette; souvent l'idée me revient tout à coup qu'au bout du compte le mieux serait pour moi de mourir! Eh! cela n'a rien à faire avec la musique que j'ai à écrire.

Adieu. Mes meilleures salutations à la princesse et à l'enfant. Bientôt je t'en dirai plus long. A toi

Zurich, le 17 décembre 1853. Wagner Richardtôl.

P. S. Je te récrirai au premier jour.

141.

Merci, ô mon Christ aimé, mon Noël! Je te considère comme mon Sauveur lui-même, et c'est à titre de Sauveur que j'ai placé ton image sur l'autel de mon travail! Merci, merci mille fois d'être venu, car j'étais bien seul!

Si j'avais une bien-aimée, je crois que je ne lui écrirais pas une ligne; permets-moi au moins de ne t'écrire que quelques

lignes à toi! Je veux dire: écrire sans avoir à te parler des événements de ma vie extérieure; je puis de moins en moins écrire sur ma vie intérieure, parce que je ne pourrais plus même en parler, tant je commence à éprouver le besoin de *sentir* seulement ou *d'agir*!

Je sais que prochainement je dois encore recevoir une lettre de toi, parce que tu auras différentes choses à m'apprendre. Me voilà tout fier; je compte sur toi et me tais pour te dire que je t'aime vraiment du fond du cœur. A toi

Zurich, le 26 décembre 1853. R. W.

142.

Jeudi, le 29 décembre 1853.

Weimar, aussitôt après mon retour de Leipzig.

Après avoir attendu vainement hier et avant-hier »Lohengrin» à Leipzig, je suis revenu ici aujourd'hui. Probablement la représentation aura lieu dans quelques jours; jusqu'à présent il est impossible de rien fixer, vu que tantôt Elsa, tantôt le roi ou Telramund sont malades, qu'on ne reçoit pas le cor de basset commandé à Erfurt et que, si l'instrument arrive à Leipzig, on ne sait pas si le clarinettiste de là-bas pourra en jouer immédiatement, etc.

David et Pohl m'ont avisé lundi soir que la répétition générale devait avoir lieu mardi. Lundi, 26 décembre, j'avais à diriger ici le «Tannhæuser». C'était la seconde représentation avec Liebert dans le rôle de Tannhæuser; dimanche passé, 18 décembre, avait eu lieu la première, abonnements suspendus (les deux fois), fait qui ne s'était jamais produit à Weimar pour un opéra qui a eu déjà quinze représentations. Salle comble, si bien que la première fois il a fallu renvoyer *un grand nombre* de personnes; représentation, en somme, satisfaisante. Liebert excellent par-ci par-là. Les mesures plus lentes que ne les prend Tichatschek, tout à fait comme je les avais fait étudier à Liebert, car il m'a fallu faire encore de cinq à six répétitions du «Tannhæuser».

Cette fois-ci j'ai pris pour règle absolue tes indications métronomiques: 69 pour le chant de Tannhæuser, à peu près 70 pour le motif en ré majeur de Wolfram, et ainsi de suite, ce qui ne m'était pas tout à fait possible autrefois. Tout le public a été *électrisé*; les Milde ont été rappelés, Liebert a été rappelé, même il a fallu que mon nez se montrât à la fin du spectacle. Bref, ces deux soirées m'ont fait un plaisir qui ne pourrait être diminué que par la crainte de quelque chagrin que tu pourrais avoir, merveilleux, excellent, très cher ami!

Mais continuons. Mardi, à trois heures du matin, par un froid de plus de 20 degrés, je me suis mis en chemin de fer avec Cornélius, afin d'arriver à temps à Leipzig pour la répétition de «Lohengrin» (8 heures et demie du matin). J'envoyai aussitôt chez David, qui me fit dire que la répétition n'aurait pas lieu à cause d'une indisposition de M. Schott (le roi Henri). Bientôt après j'eus la visite de David, qui me dit de prendre patience jusqu'au lendemain. Hier on a envoyé une dépêche ici pour faire venir les Milde, car Braszin et la Meyer étaient aussi tombés malades. Mais Zigesar n'a pas permis aux Milde d'aller à Leipzig, vu que le «Vaisseau fantôme» est annoncé ici pour le jour de l'an. Enfin ce matin on m'a affirmé de source certaine que «Lohengrin» ne sera donné à Leipzig que dans quelques jours. Dès qu'on pourra prendre une décision à cet égard, j'en serai avisé ici par le télégraphe, et, pour peu que cela me soit possible, je retournerai à Leipzig pour te rendre compte de la représentation.

En attendant, j'ai remis aux Hærtel les neuf numéros de «Lohengrin» que H. m'a envoyés récemment. En même temps que ces lignes tu recevras des renseignements à cet égard, vu qu'hier encore le Dr Hærtel m'affirmait qu'il t'écrirait sans retard directement. En fin de compte les Hærtel sont des gens absolument sûrs; si tu me le permets, je te conseillerai de ménager leur bonne et légitime renommée comme éditeurs, car je suis convaincu que dans la suite tes relations avec eux se trouveront être avantageuses pour toi. Et comme

je parle en modeste conseiller aulique *nommé par toi*, j'ajouterai encore une observation: c'est que, selon moi, tu seras tout à fait correct en insistant pour que *le nom de H.* figure sur l'édition des morceaux pour piano extraits de «Lohengrin», car il n'y a probablement pas de raison plausible pour que tu refuses cette satisfaction à H.; il mérite cette préférence par son fidèle et actif dévouement envers toi, ainsi que par son incontestable talent.

Les Hærtel, de leur côté, finiront par y consentir; je leur ai déjà parlé dans ce sens. Naturellement il faut que dans des affaires de ce genre je sois très coulant et conciliant autant que possible. Sans doute cela me coûte un peu de peine par-ci par-là. Mais il faut que cela soit, et des questions secondaires ne doivent pas empêcher ou compromettre la chose essentielle. Ainsi, quand tu répondras aux Hærtel, écris-leur que tu désires *formellement* que le nom de H. figure dans leur édition comme étant celui de l'auteur de l'arangement des morceaux de ton «Lohengrin» pour piano, et que, si plus tard tu composes d'autres opéras, tu confieras également à H. l'arrangement de ces ouvrages pour piano. H. t'est dévoué corps et âme, et tu peux être certain qu'il s'acquittera de sa tâche à ton entière satisfaction. Du reste, si cela t'est agréable, je reverrai l'arrangement bien volontiers et te l'enverrai finalement, pour qu'il ne reste *pas une note* qui ne te convienne et qui ne soit parfaitement justifiée au point de vue de la composition et de la technique du piano.

Au jour de l'an nous aurons ici le «Vaisseau fantôme». Les deux dernières représentations du «Tannhæuser» ont consacré Weimar comme ta scène *officielle*; sans nous flatter, je doute qu'en somme tes œuvres aient été jusqu'à présent rendues ailleurs d'une manière aussi satisfaisante. Assurément j'aurais encore bien des desiderata à formuler. Le chœur en particulier est très insuffisant, à mon avis; plusieurs décors sont franchement mauvais. Ce sont, du reste, des inconvénients de détail auxquels on arrive à remédier peu à peu, car aujourd'hui le caissier lui-même a un saint respect

pour tes œuvres. Pour l'année prochaine, par exemple, on peindra une nouvelle salle de la Wartbourg, ainsi qu'une chambre nuptiale pour le troisième acte de «Lohengrin», etc. On a commandé plusieurs costumes assez coûteux; au mois de mai Tichatschek (et probablement aussi Jeanne) viendront pour jouer le rôle de Lohengrin et d'Ortrude.

Ce qui était possible est fait; quant à l'impossible, tu le feras dans «l'Or du Rhin?». Où en es-tu? Aurai-je la partition en mai, comme tu me l'as promis? Allons! à l'œuvre! hardi! Une fois que tu seras prêt, le reste viendra tout seul.

Oublie les épiciers et les juiveries, mais garde un bon souvenir A ton

Franz.

Tu as sans doute reçu le médaillon que la princesse t'a envoyé. Dans la semaine du nouvel an tu recevras la partition de mon «Chœur d'artistes», que j'ai fait autographier ici. Prends un quart d'heure et dis-moi *sans détour* ce que tu penses de cette composition, que je considère naturellement comme un acheminement graduel vers d'autres choses. Si tu la trouves mauvaise, boursouflée, manquée, dis-le-moi sans ménagement. Tu peux être certain que je ne fais point vanité de mes ouvrages; dussé-je de toute ma vie ne rien produire de bon et de beau, je n'en sentirai pas moins une joie réelle et profonde à goûter ce que je reconnais et ce que j'admire de beau et de grand chez d'autres.

Adieu, et que Dieu te garde!

21
43
48
67
64
80
82
89
136
158
185
194-5-
199 .
240
246.
251-
278-

